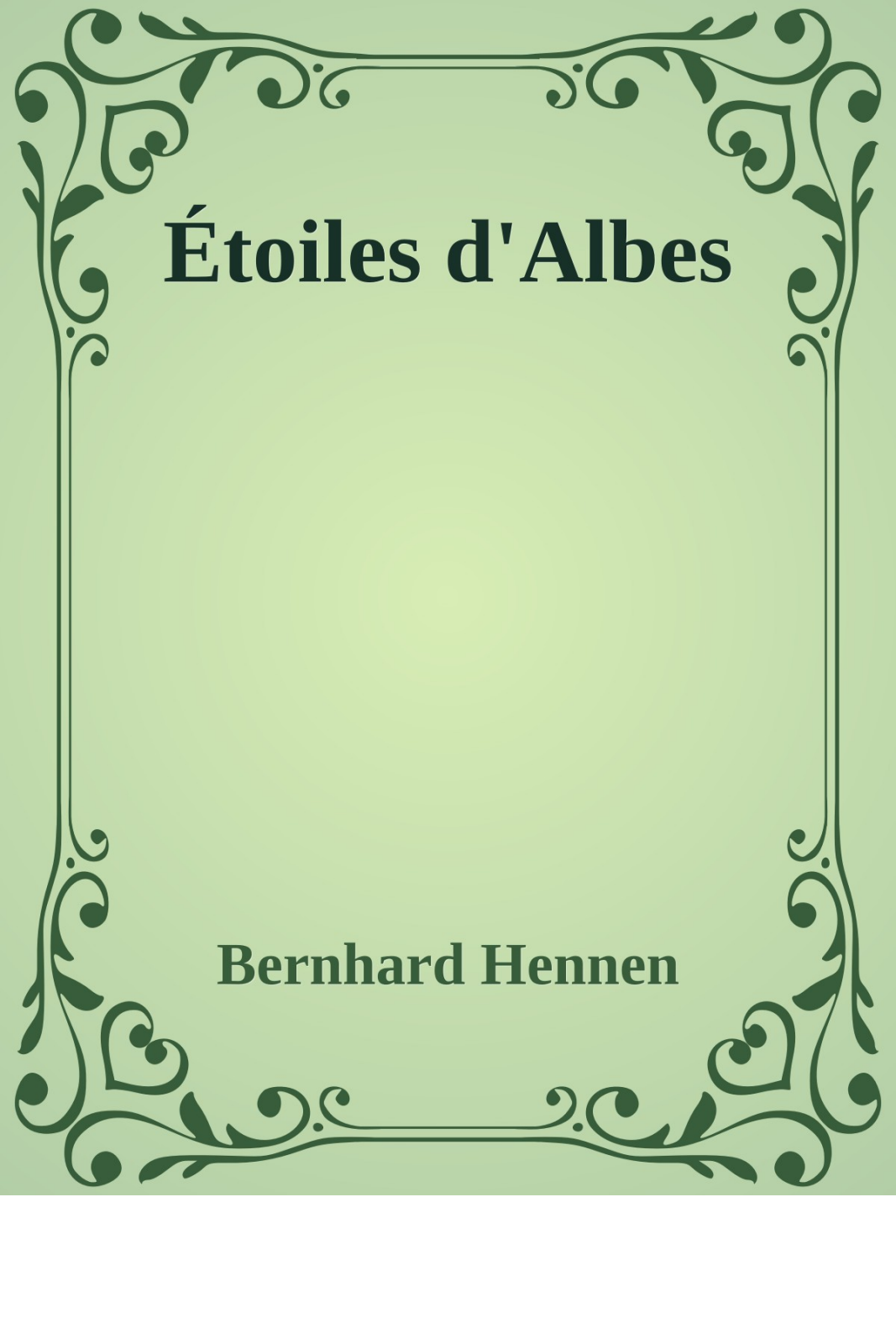


A decorative border with intricate floral and scrollwork patterns in a dark green color, framing the entire page.

Étoiles d'Albes

Bernhard Hennen

VISIT...

LANZAROTE
Caliente.com

BERNHARD
HENNEN



Bernhard Hennen & James Sullivan

Étoiles d'Albes

Les Elfes – tome 2

Traduit de l'allemand par Nelly Lemaire

Milady

Milady est un label des éditions Bragelonne

Titre original : *Die Elfen*

Copyright © 2004 by Bernhard Hennen & James Sullivan

Cet ouvrage a été proposé à l'éditeur français par l'agence EDITIO DIALOG,
Michael Wenzel, Lille.

© Bragelonne 2009, pour la présente traduction.

Illustration de couverture : Michael Welply

Carte : Cédric Liano d'après la carte originale © Dirk Schulz

ISBN : 978-2-8112-0088-6

Bragelonne-Milady

35, rue de la Bienfaisance – 75008 Paris

E-mail : info@milady.fr

Site Internet : <http://www.milady.fr>

Nuit d'argent

Mandred sentait comme un poids sur sa poitrine. Il aurait pu rester à Firnstayn. Depuis trop longtemps déjà, il empruntait des sentiers qui n'étaient pas faits pour les humains.

Le cœur serré, il contemplait le néant, le vide entourant l'étroite bande de lumière dorée qu'il suivait avec ses compagnons elfes. Il ne pouvait s'imaginer que vaguement ce qui les attendait au-delà de ce Sentier d'Albes. Il se sentait observé. Il y avait là quelque chose... d'invisible. Quelque chose qui guettait le moindre de ses faux pas.

Le jarl s'arrêta pour jeter un regard en arrière. La Porte du Pays des Fjords avait disparu et avec elle Alfadas.

— Puissent les dieux t'être favorables, mon fils, murmura-t-il tristement.

Un arc de lumière se tendit devant eux. Les elfes le franchirent. Il s'empressa de les suivre, heureux d'échapper ainsi aux ténèbres environnantes.

Ils avaient atteint une clairière. Mandred ne connaissait pas cet endroit. Les arbres étaient anciens. Leurs racines enchevêtrées décrivaient un large cercle irrégulier comme si une puissance invisible protégeait la clairière de la forêt.

— Les ifs sont en colère, dit doucement Nuramon.

Mandred le regarda, stupéfait. Puis il pensa à Atta Aïkhjarto. Les ifs étaient-ils eux aussi animés ?

Les elfes se mirent en selle et suivirent une étroite sente entre les arbres. Mandred grimpa aussi sur sa monture. Il se sentait étranger comme jamais auparavant.

Ils traversèrent en silence la forêt plongée dans la nuit. Un doux vent d'automne cueillait les dernières feuilles au passage. Jamais encore Mandred n'avait autant ressenti la magie d'Albemark. La lune, encore à l'horizon, était beaucoup plus grande que celle du Monde des Humains. Elle rougeoyait. « Il y a du sang sur la lune », avaient chuchoté les elfes, et ils avaient ajouté qu'il s'agissait d'un mauvais présage.

Pourtant, le plus inquiétant dans cette nuit était la lumière. Elle ressemblait un peu à celle des fées, qu'il avait parfois vue à Firnstayn par les claires nuits d'hiver. Mais cette lueur était argentée et ne passait pas tout en haut du ciel. Elle s'étirait entre les arbres alentour, comme les voiles d'une étoffe tissée en clair de lune. De temps à autre, des étincelles vives dansaient entre les branches. Comme des étoiles descendues du ciel.

Cette fois-ci, leur chemin ne les mena pas au château d'Emerelle. Nuramon avait expliqué à Mandred que, le dernier soir d'automne, les elfes célébraient la fête de la Nuit d'Argent. Ils se rencontraient dans une clairière de la Vieille Forêt, à l'endroit d'où les albes avaient autrefois quitté le monde. Cette nuit-là, Emerelle pouvait tisser un charme qui lui faisait entendre les voix des ancêtres, ces elfes qui avaient rejoint la Lumière de la Lune.

Les compagnons chevauchaient depuis des heures, et Mandred se disait que minuit ne devait pas être loin, lorsqu'ils perçurent une douce musique. D'abord, ce ne fut qu'une impression, un changement à peine perceptible des sons de la forêt. Le cri des chouettes et le bruissement des souris dans les feuilles sèches s'estompèrent peu à peu tandis qu'au loin s'élevait le chant d'une flûte. Dans l'ombre des arbres, Mandred crut apercevoir une forme aux jambes de bouc, qui dansait en s'accompagnant du pipeau.

D'autres sons se mêlèrent ensuite à la mélodie de la flûte. Des intonations que le fils d'homme ne parvint à attribuer à aucun instrument.

Les elfes étaient presque aussi nerveux que les enfants du Pays des Fjords attendant leurs friandises le jour de la fête des Pommes.

Une lueur rouge luisait maintenant entre les formes vagues des arbres. Une énorme lanterne... Non, une tente où brûlait la lumière. La forêt s'ouvrit, et Mandred fut fasciné par la vue qui s'offrait à lui. Ils avaient atteint une vaste clairière. En son centre s'élevait une colline d'où pointait une aiguille rocheuse. Vue d'en bas, elle semblait atteindre le disque lunaire. Cinquante hommes écartant les bras n'en auraient pas fait le tour. Des milliers de lumières dansaient sur la musique autour de cet éperon rocheux.

Des dizaines de menhirs – petits frères de l'aiguille rocheuse – encerclaient la colline. Partout entre eux, des elfes s'ébattaient et dansaient une ronde entraînante. La clairière n'était qu'un immense campement. Dans la nuit, les tentes luisaient comme d'énormes lanternes colorées. Il y en avait tant qu'Emerelle ne pouvait être la seule à être venue avec sa cour assister à cette fête.

Soudain, la musique changea de rythme et Mandred vit une silhouette isolée se détacher de la ronde. Nimbée d'une lumière

éblouissante, elle s'éleva et plana vers la pointe du rocher où elle écarta largement les bras pour saluer la lune.

Comme pour répondre à son salut, une lumière liquide s'écoula de l'aiguille ; elle inonda bientôt toute la colline avant de se répandre dans la clairière. Elle se dirigeait aussi vers les compagnons. Effrayé, Mandred retint son souffle. De sa vie, il n'avait vu qu'une seule fois une telle lumière : par un après-midi d'été où il avait plongé dans les eaux claires du fjord. Il se rappelait encore très bien avoir regardé le soleil depuis le fond et vu l'eau déformer ses rayons.

Il n'osait toujours pas respirer. Pris de vertige, il se sentit comme traversé et emporté par ce flux de lumière.

Ensuite, il entendit des voix.

— Non, il va bien.

Le fils d'homme cligna les yeux pour regarder autour de lui : il était étendu dans l'herbe haute.

— Que m'est-il arrivé ?

— Tu es brusquement tombé de cheval, répondit Nuramon. Mais apparemment, tu n'es pas blessé.

— Où est passée la lumière ?

Mandred tenta de se relever. Il était allongé près d'une tente rouge. La lumière merveilleuse qui s'était écoulée du rocher avait disparu.

Nuramon l'aida à se relever.

— Tu es le premier fils d'homme qui assiste à la fête de la Nuit d'Argent, dit gravement Ollowain. J'espère que tu sauras apprécier cette faveur.

— Maître des Epées ? (Deux elfes en armure rutilante s'avancèrent.) La reine désire te voir en particulier.

Farodin et Nuramon se regardèrent avec étonnement.

— Sommes-nous tombés en disgrâce ? s'enquit sèchement Mandred.

— Il ne nous appartient pas d'interpréter les ordres de la reine.

Sur ces mots, les guerriers elfes emmenèrent Ollowain.

— Est-il invité ou va-t-on le conduire en prison ? s'étonna Yilvina.

— Tu penses qu'Emerelle est au courant du temps qu'il a mis à nous venir en aide à Aniscans ? demanda Mandred.

— Je crois qu'elle veut l'entendre parler avant nous, répondit Farodin.

Cette fois, ce fut un regard inquiet qu'il échangea avec Nuramon.

Au retour des gardes, la lune avait rejoint l'horizon. On les avait laissés plus de une heure, seuls avec leurs doutes, tandis que les autres enfants d'albes festoyaient gaiement dans le camp. Ils suivirent les deux guerriers vers la tente safran de la reine. *Elle est plus grande qu'une de nos maisons longues*, pensa Mandred, envieux.

Quand il voulut entrer après ses compagnons, les gardes croisèrent leurs lances devant lui.

— Pardonne-nous, fils d'homme, dit l'un d'eux. Cette nuit, il ne t'est pas permis de voir la reine. Le seul fait d'assister à cette fête est plus d'honneur que jamais en eut aucun humain.

Mandred s'apprêtait à lui faire une réponse acerbe, quand il entendit la voix de la reine sous la tente. Sa silhouette se profilait sur la toile. Elle lui apparut plus imposante que dans la salle du trône, mais c'était sans doute dû à la lumière.

— Je me réjouis de vous revoir sains et saufs.

— Ma reine, ton désir est exaucé. Le fils de Noroelle est mort.

— Tu sais très bien quel était mon désir et qu'il n'a pas été satisfait. Guillaume n'est pas mort de tes mains ni de celles de tes compagnons. Alors ne me dis pas que mon désir est exaucé ! (La voix de la reine était aussi froide que la lumière de la lune. Jamais auparavant Mandred ne l'avait entendue parler ainsi.) Vous ne pouvez mesurer ma déception ni le dommage qui va résulter de vos actes. Il ne s'agissait pas seulement que Guillaume meure, mais aussi de la façon dont il mourrait. Ne t'avise pas alors de me demander des nouvelles de Noroelle ! Votre succès aurait pu effacer sa faute, mais ainsi rien n'a changé.

Mandred n'en crut pas ses oreilles. Que voulait donc Emerelle ? Guillaume était mort ! Farodin et Nuramon n'avaient pas mérité d'être traités ainsi. Il se retint d'assommer les deux gardes pour entrer sous la tente et inculquer à la reine quelques notions de justice en bonne et due forme.

— Ma reine ! répliqua crânement Nuramon. La seule chose que je regrette, c'est de n'avoir pu empêcher la mort de Guillaume. Le fils de Noroelle n'était pas celui que tu voyais en lui. Sa seule faute était d'être né.

— Tu as vu ce que sa magie pouvait faire et tu voulais l'amener ici ! Quoi que tu en dises, il reste le fils d'un dévianthar. Et jusque dans la mort, il est son instrument. Tu avais toute une nuit pour obéir à mes ordres sans te faire remarquer. Cette nuit-là, tu as changé le destin d'Albemark. Là-bas, dans l'Autre Monde, il se passe quelque chose... Je ne parviens pas à le voir dans mon miroir d'eau, mais je le sens. Le dévianthar... Il utilise à ses propres fins la façon dont le fils

de Noroelle est mort. Il n'a pas renoncé à se venger de nous. Dorénavant, nous devons nous tenir sur nos gardes. Personne ne quittera plus Albemark. Et personne ne reviendra ici. J'ai nommé Ollowain comme gardien des Portes, car il s'est révélé mon plus fidèle chevalier. Et maintenant, vous pouvez disposer.

Mandred n'en revenait pas. Que craignait donc la reine ? Aucun souverain humain ne possédait sa puissance et pourtant elle faisait fermer les Portes, comme si Albemark était un château fort en attente d'un siège.

Alaen Aïkhwitan

Mandred s'engagea dans une vaste forêt aux côtés de Nuramon. La maison de l'elfe devait s'y trouver quelque part. Farodin était parti chez les siens. Il viendrait ce soir-là discuter avec eux de ce qui restait à faire à présent que la reine faisait surveiller toutes les Portes des mondes.

Nuramon semblait abattu. Mandred le comprenait : la reine lui avait ôté tout espoir de revoir un jour Noroelle.

Le fils d'homme trouvait cette forêt dérangeante. Comme si les arbres troublaient ses sens. Plus ils s'y enfonçaient, plus il avait du mal à s'orienter. Peut-être était-ce dû au chemin choisi par Nuramon. En observant son compagnon, il eut l'impression que l'elfe se laissait guider par son étalon. Celui-ci se dirigeait avec tant d'assurance que son cavalier avait à peine besoin de rectifier la trajectoire. À l'évidence, le cheval savait comment rejoindre la maison de Nuramon.

Aucun obstacle à surmonter, le sentier était plat. Voilà sans doute ce qui perturbait Mandred. De loin, il lui avait semblé voir se dresser une éminence boisée au centre de la forêt. Ils auraient dû en avoir atteint les contreforts depuis longtemps. Mais dans les alentours, il ne voyait rien qui s'élevait plus haut qu'une fourmilière. Et il trouvait tout aussi dérangeante la vie diverse qui l'entourait ici : tous ces oiseaux... et ce gibier aussi qui ne craignait pas de les observer de loin, comme s'il voulait voir Nuramon rentrer chez lui.

Plus ils s'enfonçaient dans la forêt, plus les arbres prenaient de la hauteur et paraissaient vieux. La diversité des forêts elfiques ne cessait de surprendre Mandred. Ici, les chênes et les peupliers, les bouleaux et les pins, les hêtres et les saules poussaient côte à côte. Et tout s'harmonisait. Comme si tous les arbres avaient décidé d'un commun accord de s'arranger avec leurs voisins. Il ne pouvait s'empêcher de penser à Aïkhjarto.

— Y a-t-il beaucoup d'arbres aussi vieux que le vieil Aïkhjarto ? demanda-t-il à l'elfe. (Nuramon le regarda comme s'il s'était attendu à tout sauf à cette question.) Les arbres sont-ils aussi des enfants d'albes ? enchaîna-t-il aussitôt en surprenant de nouveau son

compagnon.

— Oui ! répondit l'elfe. Mais seulement ceux qui sont animés, bien sûr ! Toutefois, il n'y en a plus beaucoup dans cette forêt. Il est fini le temps où le grand Alaen Aïkhwitan tenait conseil.

— Alaen Aïkhwitan ? Un frère d'Atta Aïkhjarto ?

— On peut dire ça. Les chênes sont les arbres les plus anciens. Certains prétendent qu'ils seraient les premiers enfants d'albes. Tu verras bientôt Alaen Aïkhwitan.

Nuramon sourit. Mandred ne put deviner si c'était par malice ou par amitié. Il avait toujours des difficultés à interpréter les expressions des elfes.

En voyant au passage des arbres de plus en plus grands, le jarl se demanda quelle pouvait bien être la puissance d'Alaen Aïkhwitan. Jusqu'où s'étendait son pouvoir ?

— Est-ce que tous ces arbres étaient autrefois pourvus d'une âme ?

— Oui. Ils faisaient partie d'un grand Conseil. Mais c'était il y a bien longtemps. Alaen Aïkhwitan est le seul à être resté. Les autres arbres animés sont beaucoup plus jeunes.

Mandred jeta un regard respectueux autour de lui. Si les arbres avaient autrefois formé un Conseil, la forêt était désormais une halle vide où ne se trouvait plus que le chef. Quel sentiment de solitude devait éprouver Aïkhwitan !

Au-dessus de leurs têtes, les ramures étaient presque aussi étroitement entrelacées que les fils d'une fine étoffe. Le soleil restait caché derrière cette voûte de bois ; seul un rayon la transperçait de temps en temps, comme une lance de lumière. Les troncs ressemblaient à des colonnes érigées par des géants. Cette ambiance imposante paraissait chasser l'humeur sombre de Nuramon. Il avait l'air plus détendu. Ils contournèrent un énorme tronc d'arbre. Mandred se retourna pour jeter un coup d'œil en arrière. Un pin ! Dans son monde, les chênes eux-mêmes n'avaient pas cette envergure.

— Un problème ? demanda Nuramon en riant.

— Plutôt grands, vos...

Mandred s'interrompit. Ils avaient atteint l'orée d'une clairière. Un chêne immense se dressait en son centre. Il portait encore des feuilles, comme si ce géant ne connaissait que le printemps et l'été. Il était si imposant que l'ombre de son tronc couvrait toute la clairière.

Le fils d'homme retint son souffle. Ce chêne avait la puissance d'un énorme récif. Il ne ressemblait pas à un arbre mais à quelque chose sur quoi poussaient des arbres. Un escalier de bois s'enroulait autour de son tronc. Et juste sous la cime, il aperçut une unique

fenêtre. Il s'arrêta, surpris. Cette ouverture devait être fort grande, même si elle paraissait petite en comparaison du tronc.

— Ne me dis pas que tu habites là ! s'étonna Mandred.

— Mais si. C'est là, sur Alaen Aïkhwitan, que j'habite ! répondit tranquillement Nuramon.

— Sur cet arbre géant ?

— Oui.

— Mais tu as dit qu'il possédait une âme.

Mandred trouvait étrange l'idée d'habiter sur un arbre doué de pensée. On devait s'y sentir comme une puce dans les poils d'un chien !

— Il est très accueillant, je t'assure. Ma famille vit là depuis plusieurs générations.

Soudain, Nuramon baissa les yeux. Sans doute pensait-il à la honte qui accablait les siens. Mandred ne parvenait pas à comprendre sa gêne. Renaître ! Les hommes en rêvaient, mais pour Nuramon, il s'agissait, semblait-il, d'une malédiction. Certains enfants d'albes attendaient certainement leur délivrance pendant des millénaires. Des millénaires... Facile à dire, toutefois Mandred s'aperçut qu'il n'arrivait pas à donner un contenu à ce mot. Un humain ne pouvait se représenter une telle durée de vie. Mais c'était elle qui permettait aux elfes d'accomplir à la perfection tout ce qu'ils entreprenaient. Se souvenaient-ils de leurs vies précédentes en renaissant ? Mandred pensa à la fête qui avait eu lieu deux nuits auparavant. Était-ce ainsi qu'un elfe partait dans la Lumière de la Lune ? Il avait trouvé cela très beau et oppressant à la fois. Étrange. Ce qui s'était passé là-bas sur la colline n'était pas destiné aux regards des humains !

Ils mirent pied à terre et conduisirent les chevaux vers le chêne. En s'en approchant, le jarl le trouva de plus en plus menaçant.

— Lequel des deux est le plus puissant, Aïkhjarto ou Aïkhwitan ? finit-il par demander.

Nuramon secoua la tête.

— Comme vous accordez de l'importance à la puissance, vous les humains ! Mais je pense que tu aimerais savoir où se situe ton Aïkhjarto dans la structure de ce monde. Eh bien, je ne peux que te dire une chose : son pouvoir réside dans la Porte des mondes, dans sa sagesse et sa générosité. (Il montra l'arbre devant lui.) Celui d'Aïkhwitan, dans sa grandeur, sa science et son hospitalité.

Cette réponse laissa Mandred sur sa faim. Ces elfes avaient la sale manie de vouloir toujours couper les cheveux en quatre. Nuramon voulait-il dire qu'on ne pouvait les comparer ? Ou bien qu'ils étaient

d'égale valeur ? Fichu bavardage d'elfe ! N'y avait-il donc jamais moyen qu'ils répondent simplement ?

L'elfe poursuivit :

— Ne te fais pas de souci, Mandred. Regarde les feuilles s'agiter doucement au vent, regarde-les jouer si subtilement avec la lumière ! Regarde cette écorce ! Les sillons sont si larges et si profonds que je pouvais, étant enfant, y glisser mes mains et que mes pieds y trouvaient même prise. D'ici, je grimpais là-haut dans la maison. Certes, le vieil Aïkhwitan peut impressionner par sa stature, mais il a une bonne âme.

Mandred observa l'arbre de plus près ; il vit les feuilles, dont avait parlé Nuramon, et la lumière tamisée. Là-haut, tout paraissait vraiment paisible.

Arrivés devant l'escalier de bois clair, ils mirent pied à terre. Mandred se demanda où se trouvait l'écurie. La reine, elle-même, en avait une dans son château. Nuramon ne faisait pas mine de vouloir mener les chevaux quelque part. Il les débarrassa de leurs brides et déposa celles-ci près des selles, contre le tronc de l'arbre.

— Ils ne partiront pas, affirma-t-il ensuite. Allez, montons !

L'étalon de Nuramon lui était fidèle, mais la jument de Mandred ne lui avait certainement pas encore pardonné les grossièretés de ces dernières lunes. Il serait vraiment dommage de la perdre ! Il suivit l'elfe à contrecœur.

Après avoir fait pour la première fois le tour du puissant tronc par l'escalier, Mandred regarda vers le haut. Il leur restait encore un bon bout de chemin. Que faisait Nuramon quand il rentrait chez lui après avoir bu un coup de trop ? Dormait-il alors en bas, près des racines ? En fait, il n'avait encore jamais vu son ami s'enivrer. Contrairement à Aïgilaos, les elfes ne comprenaient rien à la fête et aux beuveries. Le fils d'homme se demanda à quoi leur servait de festoyer.

Pour s'assurer de sa solidité, il secoua la rampe de l'escalier. Du bon travail de charpentier ! Au moins, on pouvait toujours s'y raccrocher quand on avait mal au crâne.

Nuramon montait les marches d'un pas élastique.

— Viens voir ça !

Mandred suivit l'elfe. Il était essoufflé. Quelle folie d'habiter sur un arbre pareil ! Les gens sensés n'avaient qu'un pas à faire pour se trouver devant leur porte. Maudite grimpette !

Entre-temps, ils étaient déjà arrivés assez haut pour pouvoir regarder par-dessus la cime des arbres. Nuramon désigna d'un geste les sommets enneigés à l'horizon.

— Les Iolides. C'est là-bas que vivaient autrefois les albes noirs.

La sonorité de ce nom déplut à Mandred. Les albes noirs ! Et leurs enfants ! Il devait s'agir de ces elfes noirs légendaires à propos desquels de terribles histoires circulaient dans son monde. On disait qu'ils attiraient les humains dans les fentes de rochers pour y dévorer leurs chairs. La nuit, on ne pouvait les voir, parce que leur peau était aussi noire que les ténèbres. Mandred ne voulait pas avoir affaire à ce genre de créatures et il s'étonnait de voir Nuramon parler d'elles si calmement. L'elfe était plus courageux qu'il voulait le laisser paraître.

En silence, ils accomplirent le reste de l'ascension et s'arrêtèrent à l'entrée de la maison. De là, on pouvait voir jusqu'au château de la reine et tout le pays alentour. Quelque part au-delà du château devait se trouver le Shalyn Falah et, derrière, la Porte des mondes. Tout le reste était étranger à Mandred. Aucun humain n'avait exploré le pays qui s'étendait devant eux. Depuis qu'ils avaient quitté Firnstayn, Mandred s'était demandé quelles actions il allait mener après s'être échoué dans le royaume des elfes. Que lui restait-il à faire ici qu'un elfe ne puisse infiniment mieux réussir ?

Il ne put s'empêcher de penser à Aïgilaos. Si seulement il vivait encore ! Sillonner les forêts avec lui, chasser et boire, se raconter mutuellement des faits héroïques imaginaires et effaroucher les délicates elfes de la cour avec des compliments déplacés... C'eût été la belle vie ! Mandred sourit sous cape. Ce centaure lui manquait. Il eût été son meilleur compagnon ! Le jarl voulait absolument mener à bien sa vengeance de sang envers le dévianthar. Il ne savait par où commencer sa quête. Pas plus qu'il savait comment quitter Albemark maintenant qu'Emerelle faisait garder les Portes. Mais il trouverait un chemin ! Il le devait à Aïgilaos... et à Freya !

Nuramon poussa la lourde porte qui n'était ni fermée ni verrouillée. On ne semblait pas craindre les voleurs ici. L'elfe hésita à entrer.

— L'Autre Monde m'a fait perdre le sens du temps, dit-il. J'ai l'impression que ce ne sont pas des années, mais des siècles qui se sont écoulés.

— Ce n'est pas le temps, mais le destin.

Nuramon resta interdit.

— Qu'est-ce que tu as dit ?

— Ce ne sont pas mes propres mots, répondit Mandred, gêné. Un prêtre de Luth les a prononcés autrefois. Il a dit : « Le temps peut sembler long quand le destin se montre multiple. »

— Ce sont là les mots d'un homme avisé et c'est un signe de sagesse de les avoir gardés en mémoire.

Mandred se réjouissait. Enfin, on admettait qu'il était doué pour autre chose que le combat.

— Viens, sois mon hôte.

L'elfe l'invita d'un large geste à pénétrer à l'intérieur de l'arbre.

Mandred entra. Il remarqua aussitôt l'odeur particulière de la demeure de Nuramon : un parfum de noix fraîches et de feuilles. Les murs et la porte étaient du même bois que celui de l'escalier. La lumière qui passait par les fenêtres, tamisée par les feuilles, se répartissait si bien qu'il y avait certes un peu d'ombre à certains endroits, mais que l'obscurité ne régnait nulle part. Dans les murs, Mandred aperçut des pierres de béryl d'un rouge brun. Elles lui rappelèrent les chambres du château de la reine et la façon dont elles rougeoyaient dans la nuit. Quel trésor représenterait une seule de ces gemmes dans le Monde des Humains !

Quelques feuilles de chêne se trouvaient sur le sol. Elles n'étaient pas sèches, elles vivaient, comme si elles faisaient toujours partie de l'arbre. Mandred regarda autour de lui, étonné : pas un courant d'air ici, malgré les nombreuses ouvertures.

Le mobilier, plutôt modeste, s'intégrait bien dans la pièce. Il n'y avait rien de superflu et c'était justement ce qui rendait tout si beau. Rien ne paraissait fragile, tout était de la même robustesse que le chêne.

Un escalier de bois s'enroulait vers les étages. Mandred ne l'avait pas vu de l'extérieur à cause de l'épaisseur du feuillage. Le niveau supérieur avait été construit dans le tronc du chêne évidé en partie. Le fils d'homme se demanda comment Alaen Aïkhwidan avait pu donner son approbation. Quelles actions héroïques les ancêtres de Nuramon avaient-ils pu accomplir pour mériter cet honneur ? Les plafonds arrondis rejoignaient si harmonieusement les murs qu'on croyait voir le bois foncé d'Aïkhwitan se mêler au leur.

— De quel arbre provient ce bois clair ? demanda Mandred.

Nuramon posa ses bagages sur un banc.

— C'est le bois de Céren.

— Est-ce une espèce d'arbre ?

— Ma mère disait qu'elle avait été un bouleau. Dans la nuit qui a précédé la Chasse des elfes, j'ai appris que son nom était Céren. Elle doit avoir été légendaire parmi les arbres.

— Hmm. Aïkhwitan va-t-il me tolérer ici ? Un humain n'a encore certainement jamais mis les pieds dans ta maison.

Nuramon sourit.

— Tu as pourtant réussi à arriver jusqu'ici. Et maintenant, tu ne te

sens pas bien ?

Mandred ne pouvait l'affirmer. Il se sentait en sécurité et bien protégé. Il jeta encore une fois un coup d'œil circulaire.

— Et personne n'habite ici, sinon ? À voir ta maison, on a du mal à croire que personne n'y soit plus entré depuis trente ans.

Nuramon n'eut pas l'air de comprendre.

— Qu'est-ce que tu veux dire ?

— Je ne vois ni poussière, ni saleté. Rien que ces feuilles par terre. Mais on dirait qu'elles font partie du décor.

— Tout est exactement dans l'état où je l'ai laissé.

Ces elfes avaient une vie simple. L'arbre veillait probablement à ce que tout reste propre et Nuramon ne s'était même jamais posé la question.

Tandis que Nuramon montait à l'étage avec ses affaires, Mandred jeta un coup d'œil dans les pièces voisines. Il ne s'était jamais trouvé là et pourtant la maison lui semblait familière. Peut-être était-ce dû au fait qu'il connaissait Nuramon et que cette demeure lui correspondait bien.

Au centre de la maison se trouvait une grande pièce avec une longue table. *Quelle aberration !* pensa Mandred. La table était bien trop grande pour un seul habitant. Puis, il se souvint que Nuramon avait parlé de sa famille. Tout son clan avait peut-être vécu ici autrefois. Une dizaine de personnes pouvaient facilement prendre place autour de cette table. Ce devait être accablant de vivre seul avec ses souvenirs dans une telle maison. Mandred comprit que c'était la raison pour laquelle il n'avait plus voulu rester à Firnstayn. Il n'aurait pu supporter d'être seul là-bas avec ses souvenirs de Freya. Malgré tout son amour pour Alfadas, il ne pourrait plus être heureux là-bas.

Epuisé, le jarl s'assit dans une pièce voisine, près d'une fenêtre, sur un bon coussin. Le lieu idéal pour contempler les montagnes. Elles semblaient maintenant moins menaçantes que lorsque Nuramon lui avait évoqué les albes noirs et leurs enfants. N'avait-il pas dit qu'ils avaient vécu là-bas autrefois ? Qu'avaient donc pu devenir leurs enfants ? Tout en y réfléchissant, Mandred sombra dans un sommeil paisible...

Il rêva d'une voix d'homme qui lui chuchotait dans le vent : *Il est temps de rompre mon silence. Raconte-moi ce qui t'est arrivé.*

Mandred raconta à cette voix de rêve l'homme-sanglier et son échec dans la glace, la façon dont Aïkhjarto l'avait sauvé, la Chasse des elfes, son fils et la quête du fils de Noroelle.

Lorsqu'il en eut terminé, il attendit un autre chuchotement du

vent. Mais la voix se tut et le vent s'en alla.

Il se réveilla en sursaut et regarda dehors. Il faisait noir. Les branches et les feuilles s'agitaient doucement au vent.

Mandred s'étira en bâillant. Il avait l'impression d'avoir juste un peu somméillé. Mais en réalité, il avait dû dormir quelques heures, car il faisait nuit. Les pierres de béryl diffusaient une chaude lumière. Puis il sentit une bonne odeur. De la viande ! Il se leva d'un bond et se dirigea vers la table. Il y avait là des légumes qui venaient visiblement d'être cueillis. Par la porte ouverte de la cuisine, il vit Nuramon debout devant le four de pierre en train d'y glisser quelque chose. Mandred s'étonna. Non seulement Alaen Aïkhwitan tolérait la présence de Nuramon en lui, mais il le laissait même faire du feu ici ! Le chêne ne semblait pas s'en émouvoir.

L'elfe se tourna et vint vers Mandred.

— Tu es enfin réveillé ? Je ne m'étais pas rendu compte que tu étais si fatigué. Entre-temps, je suis parti chasser dans la forêt.

L'elfe retira les légumes de la table.

Mandred se sentit honteux. Il avait raté la chasse et dormi comme un fainéant.

— Cette place à la fenêtre est trop confortable pour que l'on puisse y rester éveillé.

Nuramon rit.

— Ma mère y est souvent restée assise ; elle parlait avec Alaen Aïkhwitan.

Angoissé, le jarl regarda autour de lui. À l'idée qu'un esprit ait pu l'habiter pendant son sommeil, il fut pris de frayeur.

— Il m'a semblé entendre une voix me parler.

Il raconta à l'elfe ce qui s'était passé.

Nuramon laissa tomber le couteau avec lequel il avait épluché les légumes. Il avait l'air surpris et même un peu vexé.

— J'ai passé toute ma vie ici sans que Aïkhwitan m'adresse un seul mot. Et il suffit qu'un humain arrive au détour du chemin pour qu'il lui parle. (Il secoua la tête.) Pardon ! C'est normal qu'il te parle. Après tout, Aïkhjarto t'a sauvé la vie. Il a dû le sentir.

Mandred était gêné. Il n'avait pas demandé la faveur d'un arbre ni voulu vexer Nuramon. Ces arbres ! Qui aurait pu penser qu'ils seraient si bizarres ! Heureusement qu'ils ne parlaient pas dans son monde ! Il agrippa le bras de Nuramon.

— Viens ! Peut-être qu'il va te parler aussi.

Ils se dirigèrent vers la fenêtre et prêtèrent l'oreille. Mais dans le

bruissement des feuilles, ils n'entendirent rien. Pas un chuchotement. Pour finir, Mandred se demanda s'il avait vraiment ouï cette voix ou si ce n'avait été qu'un rêve.

— Je le sens partout ici, mais rien de plus ! dit Nuramon. (L'elfe s'efforçait en vain de dissimuler sa déception.) Allons préparer le repas !

Une fois dans la cuisine, Mandred comprit d'où provenait cette bonne odeur. Quelques morceaux de viande rôtissaient devant lui. Il s'étonna de la rapidité avec laquelle Nuramon les avait préparés. Nulle part dans la pièce il ne voyait de restes d'entrailles, de sang ou de peau. Impossible de deviner quel était l'animal dont la chair grésillait ici. Elle était blanche comme celle de la volaille. Rien qu'à la voir, Mandred en saliva.

— Qu'est-ce que c'est ? finit-il par demander à Nuramon.

— Du gelgerok, répondit l'elfe.

Mandred voulut en savoir plus. Lors de leur quête du fils de Noroelle, les elfes avaient souvent parlé de gelgeroks et les avaient décrits en détail, mais il n'arrivait toujours pas à voir à quoi cet animal ressemblait.

— Sa dépouille se trouve-t-elle quelque part ici ? Puis-je la voir ?

— Désolé, Mandred. Je l'ai abattu et j'ai laissé à Gilomern ce que je ne voulais pas garder.

— Gilomern ? Qui est-ce ?

— Il vit ici dans les bois. C'est un chasseur, mais il aime bien venir prendre aussi ce que les autres laissent sur place.

— C'est aussi un elfe ?

— Oui.

— Un ami ?

— Non. Gilomern n'a rien à faire de l'amitié. Mais la coutume veut que nous lui laissions sa part. Je suis sûr qu'il a déjà récupéré le gelgerok. Ne t'en fais pas. Tôt ou tard, tu finiras bien par en voir un. (Nuramon s'employa à couper les légumes.) Mandred, ça te dirait de préparer la sauce pour la viande ? J'ai déjà coupé les herbes, et les épices sont là-bas. Le mieux serait que tu prennes le jus du rôti dans la poêle et que tu mélanges tout ça à ton goût.

Mandred fut surpris de la confiance que lui témoignait l'elfe. Voilà qu'il se trouvait ici, lui, Mandred Torgridson, jarl de Firnstayn et vainqueur de l'homme-sanglier ! Et on lui faisait faire la cuisine ! Si les habitants du Pays des Fjords savaient ça ! On ne parlerait bientôt plus du jarl Mandred, mais on chanterait le cuisinier Mandred. Qu'avait donc dit si souvent Nuramon lors de la quête de Guillaume ?

« *Tu vas finir par faire de moi un humain.* » Si Mandred n'y prenait garde, Nuramon et Farodin réussiraient à faire de lui un elfe, et pour finir, il trouverait même plaisir à cuisiner.

En hésitant, il fit ce que Nuramon lui avait demandé et fut bientôt surpris du bon goût de sa sauce. Il avait en même temps veillé à ce que la viande ne brûle pas et même retiré le pain du four. Quand Nuramon goûta la sauce et la trouva délicieuse, Mandred ne put dissimuler sa fierté. Evidemment qu'elle était délicieuse !

Tandis que Mandred mettait la table avec Nuramon, Farodin fit son entrée. Il portait des bagages et les posa sur l'une des nombreuses chaises libres.

— À ce que je vois, j'arrive au bon moment.

Il paraissait de bonne humeur et affamé.

— Enfin de nouveau quelque chose de correct à manger, dit Mandred.

Ce qu'ils posèrent sur la table n'avait rien à voir avec les petites portions qu'on lui avait servies au château. Nuramon avait trouvé des légumes et de la viande en quantité. Mandred avait hâte de passer à table.

Pendant le repas, il garda un œil rivé sur Farodin. Qu'allait dire l'elfe de sa sauce ? Jusqu'alors, ils n'en avaient pas parlé, il fallait y remédier. Il se tourna vers Nuramon.

— Cette viande est délicieuse, n'est-ce pas ? Et les légumes aussi sont très bons. (Il regarda Farodin.) Pas vrai ?

Farodin hocha poliment la tête et dit à Nuramon :

— Noroelle a toujours fait grand cas de ta cuisine. Moi aussi, j'ai appris à l'apprécier en voyage. Ce repas est excellent, et particulièrement cette sauce.

Mandred échangea un regard complice avec Nuramon, puis il s'adossa à sa chaise et demanda :

— Tu sais garder un secret ?

— Naturellement, répondit Farodin en enfournant un morceau de viande dans sa bouche.

— La sauce, c'est moi qui l'ai faite.

Farodin hésita, mais continua à mâcher lentement. Quand il eut avalé, il sourit d'un air conspirateur :

— Vous me faites marcher.

— Pas du tout, répliqua Nuramon.

— Eh bien, Mandred, mes compliments, dit Farodin respectueusement.

Mandred se rengorgea. Quand on les surprenait, on pouvait découvrir ce que les elfes pensaient vraiment.

— Mais promets-moi de ne raconter à personne que tu as vu Mandred Torgridson aux fourneaux !

— Je te le promets, si tu me promets de ne dire à personne que je suis incapable de distinguer la cuisine d'un elfe de celle d'un humain.

C'était un marché raisonnable. Mandred pouvait l'accepter.

Ils eurent bientôt terminé leur repas et Mandred fut honoré qu'ils lui aient laissé le plus grand nombre de morceaux de viande. Ça, c'était de l'hospitalité !

Ils passèrent dans une grande pièce au sol recouvert de petites dalles. Au centre était insérée une mosaïque de pierres précieuses : elle représentait un elfe se défendant contre un troll. C'était sans doute l'endroit où la famille de Nuramon avait autrefois tenu ses conseils de guerre.

Farodin approcha de la large fenêtre d'où l'on pouvait voir le pays et, au loin, les lumières du château d'Emerelle. Nuramon s'appuya au mur près de la porte et garda les yeux fixés sur la mosaïque, tandis que Mandred se campa devant elle. Il se sentait subitement nerveux. Il avait envie de faire les cent pas.

L'ambiance sereine du repas s'était envolée. Farodin leur tournait le dos. Nul besoin d'être prêtre de Luth pour connaître les pensées des elfes. Ils n'avaient plus le droit de quitter Albemark, mais ils cherchaient désespérément une possibilité de sauver leur bien-aimée. Leur long silence témoignait de la difficulté de leur situation.

Soudain, Nuramon le regarda.

— Cela fait déjà des jours que je voudrais te demander quelque chose, Mandred. Pardonne-moi d'être si direct. Mais pourquoi n'es-tu pas resté à Firnstayn ?

— Parce que, là-bas, la place est à mon fils, répondit-il sans hésiter. Parfois, les pères doivent céder tôt leur héritage. Si je n'avais pas été retenu prisonnier dans la grotte de glace, je serais maintenant un vieil homme. Mon temps à Firnstayn est passé. C'était justice que je m'en aille et que je donne ainsi la possibilité à Alfadas de devenir le nouveau jarl, s'il en est jugé digne par la communauté.

— Tu es un guerrier, Mandred. Te suffit-il d'être le père d'un jarl ? Est-ce là tout ce que tu veux obtenir ?

Mandred regarda les deux elfes avec étonnement. Nuramon cherchait-il à le vexer ? Naturellement qu'il avait d'autres ambitions !

— Je vais partir sur les traces de l'homme-sanglier... du dévianthar, je veux dire. Il m'a volé la vie que j'aurais dû avoir. Il

m'en répondra de la sienne. À cause de lui, j'ai perdu ma femme. (Il se mordit les lèvres en sentant l'émotion l'envahir.) Je voudrais aussi vous aider... Rien ni personne ne me ramènera Freya. Mais vous deux, vous pouvez encore retrouver votre bien-aimée.

— Quelle confiance de la part d'un homme ! s'écria cyniquement Farodin. La reine fait surveiller les frontières. Même toi, tu ne peux revenir dans ton monde.

L'elfe ne se tourna même pas vers eux en parlant.

— Farodin a raison, dit Nuramon. Il est possible que la reine tienne les Portes fermées pendant des siècles ! Tu ne reverras peut-être plus jamais ton pays.

— J'ai rompu avec lui. Ne vous tracassez donc pas pour moi. Pensez plutôt à sauver Noroelle.

Nuramon baissa les yeux.

— En tout cas, nous ne pouvons pas compter sur l'aide de la reine. Tout espoir de la faire changer d'avis est vain.

— Que s'est-il exactement passé entre la reine et Noroelle ? demanda Mandred. Je n'ai jamais compris ce qui lui est arrivé. Expliquez-moi, si vous voulez que je puisse éventuellement mieux vous aider.

Farodin souffla avec mépris. Mais Nuramon resta aimable.

— La reine l'a emmenée dans l'Autre Monde pour la bannir ensuite dans le Monde Brisé.

— Et c'est quoi, ce Monde Brisé ? (Lors de leur quête de Guillaume, Mandred avait quelquefois entendu les elfes en parler, mais sans arriver à s'en faire une image précise.) Je veux dire... un monde n'est pas une cruche d'argile.

— Le Monde Brisé est un ancien champ de bataille, dit Farodin. C'est l'endroit où les albes ont combattu contre les dévianthars et où ils les ont anéantis. Au cours de cette guerre, le monde a été disloqué. Seules quelques rares Portes y mènent encore à partir d'ici ou du Monde des Humains. Ce monde se trouve entre le nôtre et le tien. Imagine-le comme quelques îles isolées dans une mer de néant. Il est maintenant insignifiant, si bien que nous nommons ton monde l'« Autre Monde », comme si le Monde Brisé n'existait plus. Le chemin vers Noroelle nous conduira d'abord dans ton monde, Mandred. Là, il nous faudra chercher la Porte d'où nous pourrions atteindre cette île au milieu de rien, où Noroelle se trouve captive. Quand nous l'aurons découverte, nous devons rompre le sortilège de la reine. Finalement, Emerelle était notre seul espoir. J'ai bien peur que, contre sa volonté, nous n'arrivions jamais à délivrer Noroelle. C'est perdu d'avance.

Nuramon fit quelques pas vers Farodin. Ce qu'il venait d'entendre semblait l'irriter.

— Rien n'est jamais perdu ! Ce n'est pas parce que nous ne voyons pas de chemin qu'il n'y en a pas. La question est de savoir jusqu'où nous sommes prêts à aller pour atteindre notre but.

Farodin se tourna pour regarder Nuramon. Son visage était de glace.

— Tu sais jusqu'où je serais prêt à aller.

— Le ferais-tu aussi si tu ne pouvais plus jamais retourner chez les tiens, parce que tu te serais chargé d'une honte infinie ; si toi aussi tu étais banni au cas où la reine te reverrait encore ; et si Noroelle se détournait de toi, à cause de tes actes ? Serais-tu prêt à accepter tout cela pour la sauver ?

Un étrange sourire, indéchiffrable, passa sur le visage de Farodin, sans que Mandred comprenne ce qui, dans le discours de Nuramon, avait bien pu le provoquer.

— Je le ferais sans l'ombre d'une hésitation.

— Alors, ne nous rappelle pas les interdits de la reine, mais réfléchissons plutôt à ce qu'il faut faire.

— Je vous accompagnerai quel que soit le chemin, déclara Mandred. J'ai encore une dette à régler. Au moins une.

S'il n'était jamais venu dans le monde des elfes, Noroelle serait encore près de ses bien-aimés. L'homme-sanglier l'avait utilisé comme appât pour attirer la Chasse des elfes dans le Monde des Humains. Mandred n'avait pas compris en quoi cela avait de l'importance pour le dévianthar. Voulait-il simplement tuer quelques elfes et montrer à Emerelle qu'un dévianthar avait survécu à la guerre contre les albes ? Ou bien poursuivait-il un autre plan beaucoup plus tortueux ? Et pourquoi avait-il engendré Guillaume ? Contrairement à Emerelle, Mandred n'arrivait pas à voir le danger que représentait encore ce fils de démon mort. Quelles que soient les visées du dévianthar, une chose était sûre : Mandred avait fait entrer le Mal dans le monde des elfes et il devait contribuer à réparer ce dommage. Mais plus lourde encore était sa deuxième faute. Avec sa promesse envers Emerelle, il avait tué Freya. Sa femme avait eu raison de le maudire !

— Quel que soit le chemin que vous prendrez, Mandred Torgridson sera à vos côtés.

— Mais comment arriverons-nous dans l'Autre Monde ? demanda Farodin.

Le jarl serra le poing. C'était pourtant évident de savoir vers qui se tourner !

— Si vous êtes disposés à vous opposer à la reine, nous allons devoir nous battre pour nous frayer un chemin vers l'Autre Monde.

Farodin fit un geste dissuasif de la main.

— Non, Mandred. Ce que la reine fait garder est bien gardé. Les Portes ne s'ouvriront pas pour nous.

— Si la Porte est fermée, nous n'avons qu'à foncer la tête dans le mur !

Farodin eut un sourire amusé.

— Contre ces murs-là, même ton crâne ne pourra rien faire, fils d'homme.

— Attendez ! (Les yeux de Nuramon brillaient.) Foncer la tête dans le mur ! Quelle bonne idée ! Vraiment génial !

Mandred ne comprit pas ce qui mettait l'elfe dans cet état. Farodin avait raison. Ces Portes ne correspondaient pas à ce qu'un homme entendait généralement par le mot « porte ». Et de murs, il n'y en avait pas non plus.

Mais Nuramon se mit à rire.

— Nous sommes aveugles ! Il faut que ce soit un homme qui nous ouvre les yeux sur notre propre monde !

— Que veux-tu dire ? demanda Farodin.

— C'est pourtant évident ! Nous prendrons le chemin choisi par Noroelle pour aller dans l'Autre Monde. Nous ne nous occuperons pas des Portes gardées, mais nous nous créerons nous-mêmes une Porte.

— Nuramon, tu te surestimes ! s'énerva Farodin. C'est de loin la chose la plus sotte que j'aie jamais entendue venant de toi. Nous ne possédons pas les compétences magiques de Noroelle.

Mandred n'était pas de son avis.

— Bien sûr que Nuramon est un grand magicien, protesta-t-il énergiquement. Et toi, tu devrais le savoir. Tu n'étais plus qu'un morceau de chair crue, dans la grotte de glace... Nuramon t'a sauvé d'une mort certaine. S'il n'a pas ainsi fait la preuve de son pouvoir, alors je ne sais pas ce que l'on appelle « magie ».

— Ce n'est pas parce qu'un cheval porte des fers aux sabots qu'il est un forgeron pour autant !

— Que viennent faire ici les chevaux ? tonna Mandred.

— Je l'explique volontiers aux humains... Alfadas est un excellent guerrier, c'est hors de question. Ollowain en a fait un maître du combat à l'épée. Mais est-il aussi bon à la hache, Mandred ?

Le jarl comprit.

— Disons moyen, répondit-il, contrit.

— C'est pareil pour Nuramon. Ma dette est grande envers lui parce qu'il m'a guéri non seulement dans la grotte de glace, mais aussi quand nous avons quitté Aniscans. Je n'ai nullement l'intention de mettre ses capacités en doute, mais ouvrir une Porte est une autre paire de manches ! Traverser la frontière entre deux mondes... c'est de la grande magie.

— J'ai vu Nuramon lutter entre la vie et la mort pour toi et te ramener à la vie. Quelle frontière pourrait être plus insurmontable ?

Les deux elfes se regardèrent, sidérés. À l'évidence, ils n'avaient jamais envisagé les choses sous cet angle.

Nuramon eut l'air un peu gêné. Finalement, il prit la parole.

— Te souviens-tu de ce que tes parents t'ont raconté sur les Sentiers des Albes, quand tu étais petit ? demanda-t-il à Farodin.

L'elfe hésita avant de répondre.

— Ils m'ont dit qu'ils traversent notre monde et le relie à d'autres mondes.

— Tout comme les Étoiles d'Albes ! intervint Mandred en causant de nouveau l'étonnement des elfes.

— D'où tiens-tu ça ? demanda Farodin.

— Vanna m'en a parlé quand nous étions en route vers la grotte de Luth. Je ne l'ai pas oublié. Mais qu'est-ce que c'est au juste que ces histoires de Sentiers ?

— On dit que les albes auraient voyagé le long de ces Sentiers. Sept de ces chemins se croisent aux Portes que nous appelons aussi les « grandes Étoiles d'Albes ».

— Et maintenant, réfléchis à ce que Mandred nous a dit dans sa géniale simplicité, intervint de nouveau Nuramon.

Mandred se demanda s'il devait se sentir flatté ou vexé de cette déclaration de l'elfe.

Farodin le regarda.

— Si les grandes Étoiles d'Albes sont les Portes, que sont alors les murs ? Voilà la question.

Mandred ne voyait pas où il voulait en venir. Il avait l'impression que Farodin attendait une réponse de sa part. Nuramon aussi le regardait d'un air interrogateur.

— Les Sentiers qui mènent aux Portes ?

— Pas vraiment, répondit Farodin.

Nuramon donna la réponse :

— Ce sont les plus petites Étoiles d'Albes qui ne donnent pas de Porte sûre. On peut y créer des Portes magiques et pénétrer dans

l'Autre Monde.

Farodin parut visiblement troublé.

— Tu m'as demandé ce que mes parents m'avaient raconté sur les Sentiers d'Albes. Eh bien, maintenant je vais te dire aussi ce qu'ils m'ont expliqué sur les Étoiles. Ils m'ont dit que celui qui se risquait à passer, par force ou par ignorance, pouvait devenir victime du temps et de l'espace et se perdre à tout jamais. Noroelle est une grande magicienne. Elle savait ce qu'elle faisait. Comparés à elle, nous ne sommes que des enfants. Tu es sans doute un guérisseur extraordinairement doué, mais cette forme de magie t'est aussi étrangère qu'à moi.

— Donc, tu vas renoncer, rétorqua Nuramon.

— Non. Je ne le pourrais pas. Cette quête est ma vie, plus que vous le pensez. Regardez ! (Farodin sortit une petite fiole d'argent et un bout d'étoffe. Il étala le tissu sur la table, puis il ouvrit prudemment le flacon et en renversa le contenu dessus.) Là, vous voyez combien notre espoir est mince.

Dans le tissu de soie se trouvait un minuscule tas de sable.

— Est-ce que c'est... ? commença Nuramon sans pouvoir terminer sa question.

Farodin hocha la tête.

— Lorsque nous avons appris le destin de Noroelle, je me suis glissé dans la garde-robe de la reine et j'y ai trouvé trois grains de sable. Il paraît que si l'on peut retrouver tous les grains, le sortilège du sablier peut être rompu. Dans notre quête de Guillaume, j'ai pu en retrouver cinquante-trois autres.

— C'est pourquoi tu t'isolais si souvent, dit Nuramon sur un ton de reproche.

— Oui. Et maintenant, j'ai rassemblé cinquante-six grains. Il n'y en a probablement plus à Albemark. Les autres se trouvent certainement dans l'Autre Monde. Un coup de vent les a dispersés dans toutes les directions. Je crois que la dissémination des grains de sable faisait partie du sortilège.

Mandred n'arrivait pas à comprendre de quoi parlait l'elfe. Il avait ramassé des grains de sable ? Et alors ? Qu'est-ce qu'il voulait faire de ses cinquante-six grains ? Non vraiment... Chercher des grains de sable ! Quelle ânerie ! Comment les distinguer des grains de sable ordinaires ?

Nuramon ne quittait pas des yeux le petit tas de sable.

— C'est vraiment un bien mince espoir. Mais il peut y avoir d'autres moyens.

— C'est le seul que je connaisse.

— Alors, commençons par là, dit Mandred.

Les deux elfes approuvèrent.

Toutefois, le problème des Portes fermées demeurait. Farodin était d'avis qu'il devait exister un chemin plus sûr pour entrer dans l'Autre Monde plutôt que de rater les Portes – vu leurs compétences modestes – et de risquer le passage à travers une des plus petites Étoiles d'Albes.

Pourtant, Nuramon insista ; il était certain qu'ils pouvaient y arriver.

— Nous n'avons pas besoin de risquer le passage à cet endroit, où seuls deux Sentiers se croisent. Ce serait certainement une grande folie. Mais ne serait-ce pas possible en un lieu où se rencontrent trois ou quatre de ces chemins ?

— Mais comment saurons-nous...

Farodin s'interrompt, surpris.

Nuramon parcourait la pièce du regard, comme s'il avait vu quelqu'un.

Mandred ne voyait personne. Méfiant, il jeta un coup d'œil autour de lui. Qu'est-ce qui effrayait tant les elfes ? Comme s'il avait exprimé ses pensées, une voix douce répondit dans la langue des Fjords :

— Ecoutez-moi ! (Celui qui parlait se trouvait avec eux dans la pièce. C'était certain, même si Mandred ne parvenait pas à le voir.) Ecoutez le savoir du vieux chêne, poursuivit la voix.

Un léger souffle de vent traversa la pièce.

Effrayé, Farodin se pencha sur la table et recouvrit les grains de sable avec le tissu de soie.

— Alaen Aïkhwitan ! s'écria Nuramon.

Mandred pensa à son rêve.

— Oui, c'est moi. (L'arbre ne parlait plus en chuchotant, mais avec une voix de basse, plus grave que celle des humains.) Tu es Nuramon. Je connais ton âme depuis longtemps déjà. Et toi, Mandred, tu portes la marque de mon frère. Quant à toi Farodin, je ne te connais que par ouï-dire. Tu serais étonné de savoir ce que les arbres disent de toi.

Mandred garda le silence, le cœur battant. La voix du chêne l'emplissait. Farodin non plus n'osait rien dire, même si c'était pour une autre raison. Seul Nuramon parvint à briser le charme.

— Te révéles-tu à nous pour nous aider ? Vas-tu nous apprendre la magie dont nous avons besoin ?

Alaen Aïkhwitan grommela comme s'il voulait gronder Nuramon.

— Depuis toujours, les enfants d'albes recherchent ma proximité et mon conseil. À vous aussi, je vais donner mon conseil. Mais je ne veux pas vous enseigner quoi que ce soit. Car toi, Nuramon, je t'ai appris, par ta mère, tout ce qui te revient de ma part. Et à vous autres, je ne dois rien. (La voix se fit moins forte.) Ce que vous cherchez à faire, seul un autre arbre peut vous l'apprendre. Allez ! Allez là-bas où l'elfe du lac fut instruite. Ne perdez pas de temps ! Allez...

La voix s'estompa.

— Le chêne-faune ! s'écria Nuramon.

Le chêne-faune

La neige s'était mise à tomber quand ils arrivèrent près du lac où ils s'étaient si souvent trouvés avec Noroelle.

Farodin resserra son manteau autour de ses épaules, mais aucun vêtement ne pouvait le prémunir du froid qu'il ressentait dans son cœur. Il n'avait pas grand espoir d'acquérir un jour la puissance nécessaire pour ouvrir une Porte sur l'Autre Monde.

Peut-être Mandred avait-il raison ? Peut-être devaient-ils se risquer à attaquer les gardes à l'une des Portes et à se frayer un chemin par la violence dans le Monde des Humains.

Au loin, au-delà de la forêt, s'élevait le château d'Emerelle. Savait-elle qu'ils se trouvaient ici ? On prétendait qu'elle était informée de tout ce qui se passait à Albemark. Mais peut-être était-elle, elle-même, à l'origine de cette rumeur ? En tout cas, elle n'avait rien su de l'entrée du dévianthar. Ou bien ? L'avait-elle laissé faire pour détourner de son peuple un destin autrement plus cruel ? Farodin inspira profondément. Son haleine projetait un petit nuage blanc devant ses lèvres. Il n'y avait pas un souffle de vent sur la vaste prairie. La neige tombait de plus en plus dru et le château disparut au loin.

Qui pouvait connaître les pensées d'Emerelle ? Farodin avait tué pour elle. Il n'aurait su dire combien de fois... Mais à aucun moment il n'avait douté que tout ce qu'il faisait sur ses ordres servait uniquement à épargner des choses plus graves à son peuple. S'était-il trompé ? La reine avait le pouvoir de pressentir l'avenir, même s'il s'agissait aussi d'une malédiction. Mais ce qui devait arriver pouvait changer. Et donc, il n'existait jamais aucune certitude.

Une seule fois, Emerelle lui avait parlé à ce sujet. Elle avait comparé l'avenir à un arbre. Cela commençait par le tronc qui se séparait en deux et produisait ensuite des branches qui continuaient de se ramifier. Farodin était ensuite allé dans le jardin, il s'était placé sous un arbre et avait essayé d'observer d'en bas le développement d'une branche avec toutes ses ramifications. C'était impossible. Il aurait fallu abattre l'arbre pour pouvoir en rendre compte avec

certitude. Et c'était la même chose pour l'avenir.

— Quel temps de chien ! grogna Mandred qui chevauchait près de lui. Chez nous, les humains, on raconte que le printemps règne toujours chez les elfes. Tu parles d'un printemps !

— Voilà ce qu'il en est quand de beaux parleurs décrivent des endroits qu'ils n'ont jamais vus, plaisanta Nuramon. (Il tira sur les rênes de Felbion et montra un peu plus loin en avant.) Le voici !

Sombre et totalement dénudé, un grand arbre se dressait devant eux ; pas aussi grand qu'Alaen Aïkhwitan, mais tout de même imposant. Ils descendirent de cheval et continuèrent à pied.

Farodin vit une grande fente dans le tronc du chêne. L'écorce s'était écaillée et le bois en dessous avait pourri. Le sol autour de l'arbre était jonché de branches mortes : le tribut du chêne-faune aux tempêtes automnales. Le chêne avait l'air en mauvais état, on l'eût dit sur le point de mourir.

Farodin était horrifié. Jamais encore il n'avait vu d'arbre vivant pourrir. Cela n'arrivait jamais, voilà tout !

Nuramon aussi avait l'air troublé.

Indécis, ils se tenaient devant le tronc puissant, les yeux levés vers la cime. Aucune voix ne se faisait entendre. Farodin observa ses compagnons du coin de l'œil. Il ne décela rien qui aurait pu trahir une conversation silencieuse avec le chêne-faune.

— Je me gèle les pieds, dit Mandred en rompant encore une fois le silence.

— Il faut lui parler, hésita Nuramon. Mais comment ?

— Dis-moi... C'est bien avant-hier qu'Alaen Aïkhwitan t'a parlé pour la première fois ? N'est-ce pas ? demanda Mandred qui tapait ses pieds par terre pour chasser le froid.

— Oui, répondit Nuramon. Et alors ?

— Tu as vécu de nombreuses années sur ton chêne. Je viens de penser soudain qu'il nous faudra sans doute attendre un bon moment avant que le chêne-faune nous adresse la parole. Tu crois que nous pouvons faire un feu ?

— Un feu ? (La voix résonna en lui de manière si soudaine que Farodin, effrayé, fit un pas en arrière.) Il faut être un humain pour avoir l'idée de se présenter à un arbre avec l'intention d'allumer un feu près de lui !

— Il faut que je m'excuse pour mon ami, s'empressa de dire Nuramon. Il va parfois un peu trop vite.

— Empêchez-le d'allumer un feu. Je sens qu'il y pense toujours. Et en plus, il voulait prendre mes branches mortes pour le faire ! Quel

manque de tact !

L'arbre avait une voix haut perchée.

Mandred se mit un peu à l'écart. Il se frotta les bras sans un mot, comme pour montrer qu'il avait toujours froid.

Farodin se prit à douter d'avoir bien fait d'amener le fils d'homme.

— C'est pour Noroelle que nous sommes ici, dit doucement Nuramon.

— Noroelle (la voix du chêne-faune se fit plus douce, presque mélancolique). Oui, Noroelle... Il ne lui serait jamais venu à l'idée d'allumer un feu ici. Il me semble que cela fait une éternité que je l'aie vue.

— Nous voulons la chercher.

— Une bonne idée, approuva le chêne.

Il avait l'air endormi. Ses branches craquèrent doucement.

— Mais pour cela, nous avons besoin de ton aide, intervint Farodin.

— Comment pourrais-je vous aider ? (La voix de l'arbre était devenue traînante.) Je peux difficilement partir d'ici et vous...

— Votre chêne s'endort, se moqua Mandred. Si je n'avais pas parlé de feu, il ne se serait jamais réveillé.

— Du feu ! (Le vieil arbre soupira.) Débarrassez-moi de cet insolent ! Sinon, je lui fais prendre racine. Ainsi, il comprendra pourquoi les arbres ne plaisaient pas avec le feu.

Mandred se le tint pour dit. Il revint vers les chevaux.

— Maintenant, il pense à une hache, gronda la voix de l'arbre. Je devrais vraiment le...

— Epargne-le, dit Farodin. Il ne se comporte peut-être pas bien, mais il donnerait sa vie pour sauver Noroelle.

— Je sais... (De nouveau, la voix de l'arbre se fit traînante.) Je sens qu'Atta Aïkhjarto l'estime. Il ne se trompe jamais... je crois...

— S'il te plaît, ne t'endors pas, dit Farodin. Tu es notre seul espoir.

— C'est l'hiver, les enfants. Ma sève ne coule plus. Il est temps de se reposer. Revenez au printemps. Les enfants d'elfes ont tout leur temps, n'est-ce pas... Comme les arbres...

— Chêne-faune ? demanda Nuramon. Peux-tu nous apprendre un des charmes que tu as enseignés à Noroelle ? Montre-nous la manière d'ouvrir une Porte sur une petite Étoile d'Albes.

Il n'obtint pas de réponse.

— Il dort, dit Farodin, résigné. Nous allons devoir attendre le printemps, j'en ai bien peur... Si jamais il veut nous aider.

Ils demeurèrent là encore un moment, mais le chêne ne répondit plus à leurs questions. Finalement, ils revinrent près des chevaux. Farodin s'apprêtait à se mettre en selle quand il perçut un mouvement furtif dans le sous-bois derrière le chêne. L'elfe grimpa sur sa monture.

— Faites comme si de rien n'était, dit-il doucement. On nous écoute.

— Un espion de la reine ? demanda Nuramon.

— Je ne sais pas. Je vais partir dans la forêt et le chasser d'ici.

— Et s'il nous veut du bien ? demanda Nuramon.

— Pourquoi se cacherait-il alors ? objecta Mandred.

— C'est bien ce que je pense aussi !

Farodin prit les rênes et, couché sur la crinière, il fila vers le sous-bois. Mandred le suivit sans hésiter.

Ils n'avaient pas encore atteint la lisière du bois quand ils virent les fourrés s'écarter et une silhouette à pattes de bouc en sortir. Elle leva les mains comme pour montrer qu'elle ne portait pas d'armes.

— Ejedin ?

Farodin avait reconnu le palefrenier de la reine.

— Qu'est-ce que tu viens faire près du chêne ? tonna Mandred.

Il avait du mal à maîtriser sa jument et finit par lui assener un coup de poing sur la tête.

— Ce que je viens faire ici ? (Des dents blanches étincelèrent dans l'épaisse barbe noire du faune.) Mon arrière-grand-père a planté ici un gland qu'il avait rapporté de Daïlos. Depuis, les faunes et les silènes servant à la cour soignent le chêne-faune. Il transmet nos salutations dans notre lointaine patrie et il nous a déjà rendu quelques autres services. La question n'est donc pas de savoir ce que je fais ici, ce serait plutôt à vous de me dire la raison de votre présence.

— Ne sois pas insolent, laquais ! dit Mandred entre ses dents.

— Sinon, cavalier de mes deux ? Tu vas me frapper comme tu as frappé ta jument ? (Il leva les poings.) Allez, descends et viens te battre !

Mandred s'apprêtait à mettre pied à terre quand Farodin dirigea son destrier vers lui et le retint.

— Tu crois que la reine va te récompenser richement ? demanda l'elfe d'un ton égal.

Le faune passa sa grande langue sur ses lèvres.

— Je crois que je ne pourrais rien apprendre à la reine qu'elle ne

sache déjà. Mais peut-être que nous allons pouvoir faire affaire ?

Farodin dévisagea le faune avec méfiance. Son peuple avait la réputation d'être retors, mais il était aussi connu pour entretenir de bonnes relations avec les arbres animés.

— Quel genre d'affaires ?

Entre-temps, Nuramon était arrivé lui aussi. Il écouta sans rien dire.

— Je crois que je pourrais amener le chêne-faune à vous parler chaque jour pendant une heure ou deux.

— Et quel est ton prix ?

— Ramenez Noroelle !

Farodin n'en crut pas ses oreilles. Il devait s'agir d'une ruse de faune !

— En quoi cela peut-il t'intéresser, Ejedin ? Surtout, ne va pas nous raconter que nos amours malheureuses auraient touché ton petit cœur sensible !

Le palefrenier éclata d'un rire sonore.

— Est-ce que j'ai l'air émouvant d'une petite fée des prés ? Non, c'est à cause du chêne-faune ! Le départ de Noroelle l'a complètement perturbé. Il passe même tout le printemps et l'été à dormir. (Il désigna la profonde entaille dans le tronc.) Regardez comme il est malade. Des vers taraudeurs se sont nichés au printemps dernier sous son écorce.

— Comment est-ce possible ? s'étonna Nuramon. Ils ne se nourrissent que de bois mort.

— Et de celui des arbres qui sont près de mourir.

— Je pourrais peut-être redonner de la force au bois en décomposition, hasarda prudemment Nuramon. Je n'ai encore jamais essayé de guérir un arbre. Mais c'est peut-être possible.

— Ne me donne pas de faux espoirs ! le rabroua le faune. Revenez ici demain, à la même heure. Je réveillerai le chêne-faune. Et ne me ramenez pas encore cet humain ! Il l'énerve. Ça fait du tort au chêne-faune.

La première leçon

Nuramon écarta ses mains de la plaie du chêne-faune.

Il n'avait pas pu faire grand-chose. Certes, le bois sous l'écorce s'était un peu raffermi, mais la véritable souffrance du chêne était le deuil de Noroelle. Nuramon crut comprendre que sa bien-aimée avait été comme une fille pour le chêne-faune.

Le faune s'approcha de l'arbre et posa sa joue sur l'écorce.

— Ecoute-moi, chêne-faune ! chuchota-t-il.

Il parla ensuite si doucement que Nuramon ne put le comprendre. Bientôt, Ejedin s'écarta du tronc et, plein d'attente, il alla se placer derrière Nuramon et Farodin.

— Il t'a entendu ? demanda ce dernier.

Ejedin garda le silence sans quitter le chêne des yeux. Quand il hocha la tête, il fut clair que l'arbre lui parlait. Finalement, il annonça :

— Il est prêt à vous écouter.

Nuramon échangea un regard avec Farodin. Celui-ci lui fit signe de parler, alors il dit :

— Ecoute-moi, chêne-faune. (L'arbre ne répondit pas.) Nous t'en supplions ! Enseigne-nous ! N'attends pas le printemps ! Chaque jour est précieux. Et même si tes cours devaient durer longtemps, il pourrait être finalement décisif de les commencer dès maintenant.

— Voilà de bien grandes paroles, répondit le chêne. (Sa voix pénétra directement l'esprit de Nuramon.) Es-tu donc un sage pour dire de telles choses ?

— Non, j'en suis loin, répondit Nuramon. C'est Alaen Aïkhwitan qui nous a envoyés vers toi. Il nous a dit aussi de ne pas perdre de temps. Comme si la hâte s'imposait.

— Le conseil d'Alaen Aïkhwitan valait déjà bien avant mon temps. Et par tes mains, Nuramon, j'ai senti sa présence... Quand vous étiez ici hier soir, j'avais envie de dormir. Le moment était mal choisi. Mais Ejedin et tes mains guérisseuses m'ont réveillé. Je ne sais quand la fatigue va de nouveau m'abattre. Alors, écoutez ce que je peux faire

pour vous. (La voix du chêne prit de la vigueur.) Je peux vous apprendre le charme qui vous fera emprunter les Sentiers à la manière des albes. Toi, Nuramon, je te reconnais comme étant le protégé d'Alaen Aikhwitan et le favori de Céren. Ma magie ne te sera pas étrangère. Mais toi, Farodin, tu dois faire de nouvelles racines et te dépasser. Car ta magie ne vient pas d'un arbre. Tu dois vouloir être plus que ce que tu étais autrefois et que ce que tu es maintenant. À nous tous, il est demandé quelque chose d'inhabituel. Il nous faut semer sur un sol gelé pour pouvoir récolter au printemps.

— Pourrions-nous apprendre d'ici au printemps ce que tu veux nous enseigner ? s'inquiéta Farodin.

Le chêne-faune mit un certain temps avant de lui répondre.

— Ce que vous n'aurez pas appris d'ici là ne vous servira jamais plus. Soyez attentifs et gardez l'esprit clair !

Le faune s'avança.

— Banniras-tu les vers taraudeurs ?

— Je leur tiens chaud. Ils sont tranquilles et ne se doutent de rien. Ce serait cruel de les renvoyer dans ce froid. Je déciderai d'eux au printemps.

Nuramon pressentit ce que cela signifiait. Le chêne déciderait au printemps si les compétences de Farodin et les siennes suffiraient pour sauver Noroelle... et lui-même par la même occasion.

— Eh bien, mes deux élèves elfes. Je vois votre esprit rempli de questions. Ce que je vais maintenant vous exposer, je l'ai autrefois confié aussi à Noroelle. (Le chêne prit son temps avant de poursuivre, comme s'il voulait éprouver la patience de Farodin et de Nuramon :) Il y a cinq mondes qui nous sont connus. Leurs racines, nous les appelons « Sentiers d'Albes ». Ils parcourent les différents mondes en les reliant. La force qui coule en eux rend possibles la magie et le charme naturel de nos prairies. (Désormais, le chêne parlait plus vite, sa voix montrait qu'il était bien réveillé.) Les albes ont autrefois suivi ces Sentiers pour se déplacer d'un endroit à un autre et voyager aussi entre les mondes. Les Étoiles d'Albes se trouvent à la croisée des chemins. C'est là que les Sentiers se rejoignent et se séparent de nouveau. La magie est forte à ces endroits-là. Plus il y a de chemins qui se croisent, et plus grande est sa force. (Le chêne marqua une pause.) C'est aussi ce que j'ai dit autrefois à Noroelle, ajouta-t-il.

Nuramon riva son regard sur le chêne-faune. Il imagina sa bien-aimée, jeune elfe, assise autrefois contre son tronc au printemps, en train d'écouter des paroles qui confirmaient ce qu'elle ne connaissait jusqu'alors que par les vieilles légendes.

Le chêne-faune poursuivit :

— Je peux vous apprendre la magie dont vous aurez besoin pour vous ouvrir une Porte vers l'Autre Monde. Cependant, écoutez bien ! Elle ne crée pas seulement des Portes entre les mondes. Quand vous chercherez Noroelle dans l'Autre Monde, gardez bien en mémoire les Sentiers et les Étoiles. Peut-être pourrez-vous un jour voyager sur les Sentiers entre les Étoiles d'un même monde, comme l'ont fait en leur temps les albes. Je vais vous en expliquer les dangers et vous offrir un sens qui vous permettra de posséder cette magie. Vous ne la posséderez jamais aussi parfaitement que Noroelle. Sa puissance est telle qu'elle n'est pas obligée de franchir une Porte pour voir le monde se transformer autour d'elle. Ce chemin ne vous est pas ouvert.

»Vous pourrez ouvrir une petite Porte et la refermer. Toutefois, gardez-vous des Portes fermées et des barrières magiques. Si vous vouliez les forcer, vous pourriez devenir victimes du temps. Vous ne serez victimes de l'espace que si vous franchissez des Étoiles mineures ou si vous échouez lamentablement dans votre magie. Etes-vous prêts à marcher sur les traces de Noroelle pour arriver jusqu'à elle par les Sentiers d'Albes ?

Nuramon n'eut pas besoin de réfléchir longtemps. Mais ce fut pourtant Farodin qui répondit en premier :

— Nous sommes prêts.

— Enseigne-nous ! Au nom de Noroelle, pria Nuramon.

Le chêne-faune émit un son qui ressemblait presque au rire cristallin d'une fée des prés.

— Alors, soyez mes élèves !

Ainsi commença la quête de Noroelle. Nuramon formait l'espoir que la reine ne se montre pas méfiante. D'ici au printemps, ils rechercheraient souvent la proximité du chêne-faune, et Emerelle pouvait voir ce qui se passait dans son royaume. Mais était-ce si surprenant de les voir se rapprocher de cet arbre qui portait si intensément le deuil de Noroelle ? Certes, Nuramon craignait le regard de la reine, mais il se réjouissait aussi de l'enseignement prodigué par le chêne. Celui-ci avait raison : ils se trouvaient désormais sur les traces de Noroelle. Le printemps montrerait l'étendue de leurs progrès.

L'ivresse du chêne

Le printemps avait fait son arrivée et le chêne-faune s'était vêtu de vert frais.

— Je vous ai enseigné tout ce que vous pouviez apprendre de moi.

Farodin entendit sa voix dans ses pensées. Malgré toutes ses heures d'entraînement, il avait encore du mal à s'habituer au fait de sentir en lui quelque chose d'étranger.

Le sens caché de ces paroles ne lui avait pas échappé. Pendant des siècles, il avait perfectionné sa magie de quête, mais il ne possédait que fort modestement les autres. Il avait certes appris comment ouvrir une Porte sur une Étoile d'Albes et aussi comment emprunter des Sentiers secrets, mais Nuramon le surpassait de loin par ses capacités.

Désormais, le moment était venu de prendre congé du chêne. Il avait à ses côtés Nuramon et aussi Ejedin qui les avait accompagnés – chaque fois qu'il avait pu le faire – pour rendre visite au chêne-faune.

— Soyez prudents et souvenez-vous de ce que je vous ai dit ! les conjura l'arbre. N'ouvrez de Porte que si nécessaire, n'enfonchez les Portes fermées et les barrières que si vous êtes certains de trouver quelque chose derrière. Si vous commettez une faute en pratiquant la magie, vous sortirez de la structure du temps dès que vous franchirez une Porte. Moins il y a de chemins qui se croisent dans une Étoile d'Albes, et plus il est difficile de mettre en œuvre la magie. Quant au fils d'homme, réfléchissez bien avant de lui faire affronter ce danger. Même moi, je suis incapable de dire quel effet la magie des Étoiles produira sur lui. Pour vous, il s'agit de Noroelle. Mais est-il vraiment prêt à courir le même risque ? Il vaut parfois mieux laisser un ami en arrière afin de le protéger.

— Non, tout mais pas ça ! gémit Ejedin. S'il reste plus longtemps à la cour, moi, je retourne à Daïlos.

— Qu'est-ce qu'il a fait ? s'étonna Farodin.

Comme le chêne-faune ne supportait pas sa présence, Mandred s'était retiré tout l'hiver. Il en avait profité pour se déplacer un peu partout de sorte que Farodin et Nuramon n'avaient pas souvent eu l'occasion de s'occuper de lui.

— Demandez plutôt ce qu'il n'a pas fait. Depuis qu'il a rencontré ces deux centaures, c'est à désespérer. Rien qu'avant-hier, ses amis ont fait irruption en pleine nuit dans les écuries, saouls comme des cochons, et ils ont essayé de faire des choses innommables avec les juments. Mandred y assistait en les encourageant.

Choqués, Farodin et Nuramon se regardèrent.

— Et ensuite ?

— Il y a eu une bagarre terrible avec les gardes du palais. Mandred a passé une nuit au cachot et les deux centaures ont été chassés du Pays du Milieu. Hier matin, je l'ai vu atteler sa jument à une charrette pleine d'amphores de vin. Une jument des écuries royales pour tirer une charrette ! Vous vous rendez compte !

— Sais-tu où il s'en allait ?

— Je crois qu'il avait l'intention de quitter le Pays du Milieu. (Le faune eut un reniflement de mépris.) Mais probablement qu'il reviendra quand le vin commencera de lui manquer.

Le chêne-faune reprit la parole :

— Les humains sont un peuple singulier. Mais venons-en à vous. Avant votre départ, je voudrais voir les gemmes que Noroelle vous a laissées. Je sens leur présence depuis le jour où je vous ai pris comme élèves.

Farodin sortit l'émeraude de la bourse de cuir à sa ceinture. Il vit Nuramon détacher de son cou une chaîne à laquelle pendait un rubis. Ils tendirent tous les deux leur pierre précieuse au chêne.

— Gardez bien ces trésors. Ils pourront vous être utiles un jour. Je ne peux vous enseigner ce qui pourrait vous aider à déchiffrer leur magie, mais souvenez-vous toujours que la magie de Noroelle les habite. Il se peut que vous vous serviez un jour de leur force... Et maintenant, partez ! Le printemps est là et j'ai ma décision à prendre. Les vers tараudeurs doivent quitter mon écorce. Dès cette nuit, quand les faunes et les silènes danseront autour de moi, et que les fées des prés chanteront peut-être aussi, je les renverrai. Mais vous, ne cherchez plus à être près de moi...

Sur ces mots, le chêne-faune s'enveloppa de silence.

Farodin et Nuramon prirent congé d'Ejedin et se mirent à la recherche de Mandred. D'après ce que leur avait dit le faune, ils avaient une petite idée de l'endroit où le trouver.

Ils traversèrent le Shalyn Falah et, en début de soirée, ils atteignirent le cercle de pierres près duquel se trouvait Atta Aïkhjarto. Déjà de loin, ils avaient aperçu la charrette. La jument de Mandred broutait paisiblement près de la tour de guet détruite. Un groupe de

jeunes guerriers campant tout à côté retint l'attention des deux elfes.

Ils mirent tous les deux pied à terre et se dirigèrent vers Atta Aïkhjarto. La prairie sentait le vin et l'argile humide. Farodin ne cessait de se retourner. Il croyait sentir les regards des gardes.

— Tu vois ça devant ? demanda Nuramon.

Les racines du chêne sinuaient dans l'herbe comme des serpents de bois. Une flaque d'un rouge sombre s'était formée dans un creux du sol argileux.

Farodin s'agenouilla, y plongea le doigt et le renifla.

— Du vin ! Il doit être complètement saoul pour faire une chose pareille !

Nuramon fit un large sourire.

— Il n'y a qu'un homme pour avoir l'idée d'arroser un arbre avec du vin. Je me demande ce qu'en pense Atta Aïkhjarto.

Farodin se doutait que le chêne ne parlerait pas pour l'instant. Des ronflements sonores troublaient la paix de cette soirée printanière. Après toutes ces années passées aux côtés de Mandred, l'elfe savait trop bien ce que cela signifiait.

Les elfes enjambèrent les tessons d'amphores et les flaques de vin sur le sol glissant. Les branches du chêne, anormalement basses, formaient une large tonnelle autour de l'arbre. Farodin les écarta et s'arrêta en plein mouvement. Sur les feuilles d'un vert clair, les nervures ressortaient en sombre.

Nuramon, qui l'avait vu s'étonner, tira une branche vers lui et regarda les feuilles à la lumière du soleil couchant.

— Le vin... On dirait qu'il est passé jusque dans les nervures des feuilles.

Mandred avait-il atteint son but ? Il avait si souvent dit qu'il voulait se saouler avec Atta Aïkhjarto pour le remercier de lui avoir sauvé la vie et fêter cela comme il se devait. Pouvait-on enivrer un chêne ? Dubitatif, Farodin regarda les feuilles.

— Tu entends ? (Nuramon, étonné, jeta un coup d'œil autour de lui. Farodin entendit les feuilles chuchoter comme si une légère brise passait dans les ramures. Mais à part cela, rien d'autre.) L'arbre. Atta Aïkhjarto est en train de chanter. C'est en moi. (Nuramon s'arrêta et pressa la main sur son cœur.) C'est... extraordinaire ! Je n'ai encore jamais ouï pareille chose !

Farodin écarta les branches. À part les ronflements de Mandred, il n'entendit rien d'autre. Le fils d'homme était allongé, adossé au tronc. Sa barbe souillée de vomissures. Autour de lui, le sol était jonché de tessons. Il paraissait avoir brisé chaque amphore après l'avoir vidée.

Quelle destruction absurde !

Nuramon s'agenouilla auprès de Mandred et le secoua doucement par l'épaule. Leur compagnon gargouilla dans son sommeil, balbutia quelque chose, mais ne se laissa pas réveiller.

— Il vaudrait peut-être mieux le laisser ici, dit Farodin. Pour lui et pour nous.

— Tu n'y penses pas sérieusement ! réagit sèchement Nuramon. Tu es aveugle ? Il fait cela par désespoir. Il n'arrive pas à trouver de repères dans ce monde. Il faut l'emmener avec nous. Albemark n'est pas faite pour lui.

— Ouais, je viens..., balbutia Mandred. (Le fils d'homme tenta de se redresser, mais il s'effondra de nouveau aussitôt.) Je viens. (Il rota.) Amenez-moi un cheval !

— Vous viendrez tous ! retentit une voix de femme.

Les branches s'écartèrent et une guerrière en longue cotte de mailles fit son entrée sous la tonnelle. Elle avait sanglé deux épées courtes à ses hanches. Yilvina !

— N'essayez pas de fuir ! dit la jeune elfe d'un ton décidé, en posant sa main droite sur la poignée de l'une de ses épées. Vous êtes cernés. C'est moi qui commande la garde à cette Porte. Je viens de recevoir l'ordre de vous conduire à la reine. Elle est partie chasser dans la Vieille Forêt et souhaite votre compagnie.

Farodin se raidit.

— Tu tirerais contre moi ton épée, alors que nous avons chevauché ensemble pendant trois ans ?

Yilvina soutint son regard.

— Ne m'y oblige pas. L'ordre de la reine est clair. Elle m'a avertie que vous tenteriez de vous enfuir par la Porte.

Farodin saisit son baudrier.

— Il faut donc que je dépose mon épée.

— Non, ne t'énerve pas ! Je ne dois pas vous mener au cachot, mais simplement vous escorter jusqu'à la reine. Crois-tu que cela me plaise ?

Nuramon posa doucement la main sur le bras de Farodin.

— C'est bon. Nous acceptons.

L'Étoile d'Albes

Au grand galop, ils traversèrent le ruisseau dans de grandes gerbes d'eau. Felbion s'élança sur l'autre rive. Nuramon se courba sous une branche basse et jeta un regard en arrière. Mandred avait toutes les peines du monde à se tenir en selle. Pâle comme un linge, le fils d'homme s'agrippait à la crinière de sa jument. Au cours de leurs années de quête de Guillaume, sa monte s'était certes améliorée, mais il ne pouvait toujours pas suivre l'allure de ses amis elfes.

Nuramon brida son cheval et le ramena au petit trot. Yilvina n'avait eu aucun mal à rester à leur hauteur. Elle posa son épieu de chasse devant elle, en travers de la selle. Farodin chevauchait juste derrière elle ; il fit signe à Nuramon. C'était le bon moment ! Depuis cinq jours qu'ils suivaient la compagnie de chasse de la reine, on ne les avait pas quittés des yeux une seule seconde. Quelques heures auparavant, ils avaient débusqué un grand cerf et l'avaient sauvagement forcé dans les taillis. Ils avaient ainsi laissé derrière eux le reste des chasseurs préférant pister un gibier plus noble. Au petit matin, le centaure Phillimachos, le pisteur de la reine, avait découvert la trace d'un grand gelgerok. Par conséquent, seuls quelques-uns des chasseurs s'étaient lancés avec eux sur la piste du cerf et, quand il avait été de plus en plus difficile de le suivre dans le sous-bois touffu, ils étaient tous restés en arrière. Sauf Yilvina dont ils comprirent facilement qu'elle restait avec eux pour les surveiller. Comment se débarrasser d'elle ? S'ils essayaient de la distancer en fonçant à bride abattue, ils perdraient plutôt Mandred.

Ils atteignirent une clairière où poussaient des ronciers et de jeunes bouleaux. Du côté nord se dressait un promontoire moussu au pied duquel l'eau jaillissait d'une source. Le cerf n'était pas en vue.

Yilvina regarda Nuramon en cherchant son approbation.

— Un bon endroit pour une halte, n'est-ce pas ? (Elle planta son épieu dans le sol sablonneux et sauta de selle.) Ne laissez pas le fils d'homme le faire, dit-elle.

Puis elle partit vers la source sans attendre de réponse.

— Qu'est-ce que je ne dois pas faire ? dit Mandred, surpris. (Ensuite, il eut un sourire équivoque.) Je me demande vraiment ce

que je pourrais faire d'une femme si maigre.

Elle le savait. Depuis le début.

Nuramon suivit Yilvina du regard. Sans un mot et sans un geste de connivence, elle leur avait fait comprendre qu'elle était de leur côté. Il n'en demeurait pas moins qu'elle avait juré fidélité à la reine.

— C'est moi qui vais le faire, dit Farodin en mettant pied à terre.

Il retira la lance du sol et suivit Yilvina vers la source.

Mandred en resta bouche bée.

— Par tous les dieux ! qu'est-ce que vous mijotez ? Vous n'allez pas...

Nuramon attrapa ses rênes pour l'empêcher de filer.

— Laisse-le ! Farodin sait ce qu'il a à faire. Et Yilvina le sait aussi.

— Elle nous a sauvé la vie à Aniscans ! Il ne peut tout de même pas...

Farodin s'accroupit près de l'elfe. Ils semblèrent tous les deux se parler.

Ensuite, Farodin se redressa et brandit la lance. Yilvina, à genoux près de la source, leva fièrement la tête. Nuramon tressauta quand l'épieu s'abattit. Farodin avait brandi l'arme comme un gourdin et en avait assené un grand coup sur la tempe de Yilvina. L'elfe tomba en avant et resta sans bouger.

Mandred secoua la tête.

— Vous êtes fous, les elfes ! Comment pouvez-vous abattre ainsi notre compagne ?

Nuramon s'étonna de voir la difficulté qu'avait le fils d'homme à saisir l'évidence.

— À sa manière, elle nous a fait comprendre qu'elle accepterait notre fuite, expliqua-t-il. En plantant sa lance dans le sol, elle nous a montré qu'elle ne lèverait pas son arme contre nous. Toutefois, son honneur et son serment de fidélité à la reine lui interdisent de nous laisser partir sans réagir.

— Elle n'aurait pas pu dire tout simplement qu'elle nous avait perdus ?

Nuramon soupira.

— Elle était chargée de nous surveiller. Nous perdre eût été pour elle une honte.

— Mais les autres cavaliers... ceux qui nous ont d'abord suivis sur les traces du cerf, ils sont bien restés en arrière, eux !

— Ils n'avaient pas pour mission de nous garder. La chasse était tout simplement trop difficile pour eux.

Farodin les avait rejoints et avait repris position sur son étalon.

— Partons ! (Il regarda vers le bord de la clairière.) Espérons que personne ne nous suive en secret !

Angoissé, Nuramon scruta la forêt. C'était un jeu d'enfant de se cacher dans l'ombre profonde des arbres. Il suivit Farodin avec un mauvais pressentiment. Mandred se tenait à côté de lui.

— Pourquoi je n'avais pas le droit de l'abattre ? demanda le fils d'homme. Est-ce que ça n'aurait pas été mieux ? Dans moins de cinquante ans, je serai bouffé par les vers. Mais vous, vous devrez probablement porter ce forfait encore pendant des siècles.

— Je suppose que Yilvina avait peur que tu lui fendes le crâne en deux dans un excès de zèle.

— Je suis aussi capable de porter des coups avec toutes les précautions voulues.

— Oui, mais je crains que tu sois précédé d'une mauvaise réputation.

L'elfe en avait assez de ce sujet de conversation. Mais apparemment, il n'y avait pas l'ombre d'un espoir de pouvoir amener le fils d'homme à se taire.

— Qu'est-ce qui va se passer si la reine nous fait poursuivre jusque dans mon pays ? demanda Mandred. Ce Phillimachos me paraît être un bon pisteur.

— Pour échapper à nos poursuivants, nous allons prendre une Étoile d'Albes où se croisent seulement trois Sentiers. Là, celui qui ouvrira une Porte après nous atterrira dans ton monde à un autre endroit.

Mandred fronça les sourcils.

— Je regrette... Mais comme le chêne-faune ne tolérait pas ma présence, je n'ai pas compris grand-chose à votre magie.

Nuramon s'amusa du soupçon d'ironie contenu dans les paroles de Mandred. Puis il expliqua au fils d'homme ce qu'il en était de ces Sentiers d'Albes mineurs. Leur mise en relation des mondes était si instable que l'on n'arrivait jamais deux fois au même endroit quand on se servait d'eux pour passer d'un monde à l'autre. Comme ils étaient d'une nature plutôt éphémère, ils n'offraient pas de Portes fixes comme pour les grandes Étoiles d'Albes. Pour finir, il parla aussi à Mandred des dangers demeurant pour eux.

Le fils d'homme écouta attentivement et réfléchit ensuite longuement. Nuramon ne lui en voudrait pas de ne pas les accompagner. Pour ne pas l'influencer dans sa décision, il poussa son cheval en avant vers Farodin.

— J'aurais une question, Farodin.

— Vas-y.

— Ces grains de sable, comment les as-tu trouvés ?

— Eh bien, j'ai utilisé un sort que j'avais prononcé pour la dernière fois il y a cinquante ans. Il me permet de trouver tout ce que je recherche.

— Tu pourrais t'en servir pour Noroelle ?

— Non, il est inopérant dans le Monde Brisé. Mais peut-être pourrais-je découvrir la Porte qui mène vers elle. (Il hésita.) Toutefois, pour cela il me faut d'abord savoir ce que je recherche. En tout cas, je sens les grains de sable quand je m'en approche assez.

Nuramon avait du mal à se faire à l'idée de partir à la recherche de grains de sable.

— Il doit bien exister un autre moyen de délivrer Noroelle.

— Tant que nous n'aurons pas trouvé ce moyen, c'est la seule chose qui nous reste à faire. Voyons d'abord si nous pouvons ouvrir la Porte d'un monde. J'en doute encore.

— Nous y réussirons. J'en suis sûr.

— À moins que la reine ait envoyé quelqu'un sur nos traces, dit Farodin. (Nuramon regarda derrière lui, mais il ne vit personne.) Tout à l'heure, dans la clairière, il y avait quelqu'un tapi dans les fourrés.

— Pourquoi n'as-tu rien dit ? s'indigna Nuramon.

— Cela n'aurait rien changé.

Nuramon n'appréciait pas cette façon qu'avait Farodin de garder pour lui ce qu'il savait et de décider pour eux tous.

— Qui crois-tu que c'était ?

L'elfe haussa les épaules.

— Quelqu'un qui craint un affrontement direct. J'espère pouvoir surprendre notre poursuivant en ouvrant la Porte. Si nous y parvenons... Il vaudrait peut-être mieux aussi se dispenser de regarder sans cesse en arrière. Pour qu'il se sente en sécurité.

Quand ils finirent par atteindre l'orée de la forêt et qu'ils virent devant eux s'étendre de vertes prairies, ils lâchèrent la bride à leurs destriers. Ils galopèrent vers les collines de Yaldemée. Les chevaux se réjouissaient de pouvoir foncer ainsi. L'étalon de Farodin prit la tête, tandis que Felbion et la jument de Mandred avançaient côte à côte.

Mandred s'était presque couché sur le cou de sa monture. Il la poussait en avant à grands cris. Il semblait trouver du plaisir à la course et Nuramon se laissa un peu distancer pour lui laisser au moins savourer le triomphe de ne pas être le dernier.

Ils atteignirent le pays des collines sans avoir vu de poursuivant. Peut-être avaient-ils réussi à s'en débarrasser. Par mesure de sécurité, ils prirent un détour et chevauchèrent un moment dans une rivière peu profonde afin de ne pas laisser de traces. Toutefois, Farodin leur confia qu'il doutait de pouvoir tromper ainsi Phillimachos.

En fin d'après-midi, ils arrivèrent à la petite vallée dont leur avait parlé le chêne-faune.

Ils descendirent de cheval. À peine Nuramon eut-il mis pied à terre qu'il sentit la puissance d'un Sentier d'Albes.

Ils firent avancer lentement leurs montures en les menant par la bride. Dans cette vallée, il n'y avait qu'un frêne et quelques buissons. Les collines herbeuses tout autour étaient en pente raide. À chacun de ses pas, Nuramon sentait le flux du Sentier d'Albes. C'était comme un chemin de glace sur une rivière ; une pellicule si fine qu'on pouvait sentir l'eau couler sous ses pieds.

Au bout de la vallée, Nuramon s'arrêta. Tout près du sol, il sentit un tourbillon. La force des Sentiers d'Albes affluait par trois côtés, se mélangeait et s'écoulait plus loin sur trois autres Sentiers. Ils avaient atteint leur but.

Nuramon jeta un coup d'œil alentour. Rien ne trahissait qu'il s'agissait ici d'une Étoile. Aucune pierre ne marquait l'endroit, ni même une clairière.

Méfiant, Farodin chercha les traces d'autres enfants d'albes. Mais rien n'indiquait une présence récente en ce lieu. Le chêne-faune leur avait donné un bon conseil. Là, ils pouvaient ouvrir une Porte vers l'Autre Monde sans être dérangés.

Ces derniers jours, Nuramon avait sans cesse encouragé ses compagnons et surtout tenté de chasser les hésitations de Farodin. Mais désormais, de sérieux doutes commençaient à l'assaillir, lui aussi. L'hiver précédent, il avait acquis beaucoup de savoir et le chêne-faune lui avait reconnu un grand talent. Pourtant, rien ne pouvait lui faire oublier qu'il n'avait encore jamais ouvert de Porte auparavant.

— Nous avons atteint notre but. Je sens l'Étoile, expliqua Nuramon à ses compagnons, en s'adressant plutôt à Mandred qu'à Farodin.

— Nos chevaux oseront-ils franchir la Porte ? demanda Mandred en scrutant l'herbe avec méfiance comme s'il devait y trouver un quelconque signe de la présence d'une Étoile. Maintenant, j'ai pris l'habitude de ne plus me blesser les pieds à marcher.

— Nous n'avons qu'à essayer, répliqua Farodin.

— Regardez encore autour de vous, respirez cet air, dit Nuramon avec mélancolie. Nous voyons peut-être Albemark pour la dernière

fois.

Quand on contrevenait, comme eux, si ouvertement aux ordres de la reine, il ne fallait plus compter remettre les pieds dans ce pays.

— Je suis certain que c'est la dernière fois, déclara Mandred.

Farodin se tut. Mais Nuramon sentit en lui qu'il reverrait Albemark même si tout espoir semblait vain.

Finalement, Nuramon tissa le charme. Il se concentra d'abord sur le flux des Sentiers dont les forces se mêlaient dans l'Étoile. Puis il leva la tête vers le soleil. C'était un charme de lumière et de chaleur et les deux mélangées l'atteignaient maintenant au visage. Elles s'étaient déjà mêlées souvent dans ses guérisons, elles ne lui étaient pas étrangères. Ainsi, il s'ouvrit à la force du soleil et la laissa s'écouler en lui puis descendre jusqu'à l'Étoile. Sa magie causa une vraie blessure dans le tourbillon des forces et, pendant un moment, Nuramon eut l'impression de se trouver entraîné dans l'Étoile. Il résista de toute son énergie, mais la puissance était trop grande. Quelque chose le saisit brusquement par les épaules, et il ouvrit les yeux. Il pouvait à peine voir. Il lui semblait que la force du soleil qu'il avait accueillie en lui rayonnait par ses yeux. À côté de lui, il perçut deux ombres. Farodin et Mandred, sans doute.

Nuramon ferma les yeux en s'efforçant de maintenir le charme qui menaçait de lui échapper. Il s'agenouilla, posa les mains sur le sol chaud et laissa la force du soleil couler dans ses bras, comme si l'Étoile d'Albes était un blessé dont il fallait refermer la plaie avec sa magie. Pourtant, il ne s'agissait pas d'un charme de guérison, et la blessure ne se refermerait pas encore. Ce qu'il avait pris pour une plaie de l'Étoile devait être une partie de la magie. Peut-être était-ce finalement la Porte elle-même. Nuramon sentit la force s'écouler du bout de ses doigts et il attendit la douleur qui avait été jusqu'alors liée à chacun de ses charmes. Ne la sentant pas arriver, il resta sur ses gardes. Il ne voulait pas s'en trouver submergé sans y être préparé.

Il sentit l'un des trois Sentiers impulser une force tout à fait différente des deux autres. Ce devait être celui-ci qui conduisait dans l'Autre Monde. Subitement, la douleur apparut. Une chaleur brûlante lui parcourut les mains et irradiia son corps. Il tenta désespérément d'y résister, mais elle empira jusqu'à devenir insupportable. Nuramon s'éloigna de l'Étoile et ouvrit les yeux. La lumière aveuglante avait disparu et il vit ses compagnons à ses côtés. Une large colonne lumineuse s'élevait près d'eux, comme une déchirure du monde.

— Tu as réussi ! s'écria Farodin.

Nuramon s'approcha avec précaution. Il avait causé une blessure à l'Étoile d'Albes et y avait introduit la magie du soleil.

Tandis que Mandred contemplait la lumière comme s'il avait pris racine, Farodin fit le tour de la colonne. Nuramon la sentait alimentée par la force du tourbillon. Il éprouvait une angoisse terrible : s'il avait commis la moindre petite erreur, ils perdraient probablement tous la vie.

— Vous croyez que c'est vraiment la Porte que nous voulions créer ? demanda-t-il.

— Je ne suis pas en lien avec le réseau de ta magie, mais vu de l'extérieur tout est exactement comme nous l'a décrit le chêne-faune, déclara Farodin. Quel autre choix avons-nous ? Pour ma part, je suis décidé à courir le risque.

Mandred prit les rênes de sa jument.

— Je vais passer en premier.

— Hors de question ! répondit Farodin. C'est trop dangereux. C'est pour nous que tu viens ici, alors je vais passer devant toi. Si je meurs brûlé, je te charge de dire à Nuramon ce que je pense de lui.

Il se força à sourire.

— C'est dans mon monde que nous allons et je ne laisserai personne d'autre que Mandred Torgridson y mettre le pied en premier !

À ces mots, le jarl s'élança et disparut subitement dans la lumière.

Farodin secoua la tête.

— Quelle tête de mule ! (Il alla chercher son cheval.) Et maintenant, à qui le tour ? demanda-t-il ensuite.

— C'est moi qui ai ouvert la porte, je voudrais aussi la refermer, répondit Nuramon.

Farodin baissa les yeux.

— Vu notre rivalité au sujet de Noroelle, je voudrais... (Il s'interrompt.) Oublions cela et tenons-nous-en à ce que Noroelle a dit avant la Chasse des elfes.

Sans plus rien dire, il suivit Mandred dans la lumière.

— Viens, Felbion, appela Nuramon, et le cheval se rangea à son côté. Passe d'abord. Je te suis.

Sans renâcler, l'animal s'engagea dans la lumière et disparut.

La magie qui fermerait la Porte peu de temps après était pour Nuramon comme un geste de la main en esprit, qu'il accomplirait de par sa seule volonté. Ce n'était rien d'autre qu'un charme de guérison pour la blessure de l'Étoile d'Albes. Et il s'y entendait en magie de guérison. Il lui suffirait d'y penser pour qu'il n'y ait plus de retour en arrière possible.

Nuramon s'apprêtait à entrer dans la lumière lorsqu'il avisa une silhouette debout sur une colline à l'entrée de la vallée. Une femme. Elle leva la main et lui fit un signe discret.

Obilée ! Son visage était soucieux, il pouvait le voir même à cette distance. Peut-être même pleurait-elle. Il lui fit signe en retour. Il n'avait pas le temps d'en faire plus : la colonne de lumière commençait de diminuer. Il se demanda pourquoi Obilée ne s'était pas manifestée plus tôt. Puis il entra dans la lumière froide...

Aussitôt, une chaleur torride s'abattit sur lui. Serait-ce la dernière chose qu'il sentirait ? La magie avait-elle échoué ? Il fit un pas, et la lumière de la Porte disparut. Au-dessus de lui brûlait un soleil impitoyable.

Ses compagnons étaient déjà là. Il en fut soulagé. Mais ce soulagement fut de courte durée. En regardant autour de lui, il vit du sable partout, aussi loin que portait son regard. C'était l'Autre Monde. Jamais il n'aurait pu confondre ce ciel avec celui d'Albemark, car là l'air lui semblait trouble même par temps clair.

Un désert ! Parmi tous les endroits de l'Autre Monde, ils avaient atterri dans un désert ! Le destin leur avait encore joué un mauvais tour. Le dieu Luth de Mandred avait tissé un autre de ses filets. Rien n'aurait pu signifier plus clairement à quel point l'espoir de retrouver Noroelle était mince.

Mandred assis, en sueur, à l'ombre de son cheval, avait le souffle court. Farodin, décontenancé, s'agenouilla. Il prit du sable dans sa main et le laissa lentement glisser entre ses doigts.

Au pays du feu

Mandred se promet de ne rien laisser paraître. Un pas après l'autre, voilà tout. Deux jours déjà qu'ils traversaient ce pays désolé. Nuramon prétendait suivre l'un des trois chemins, mais il n'en voyait aucun signe. Du moins, ils avaient laissé les dunes derrière eux. Devant eux s'étendait une plaine infinie. Des roches blanches émergeaient du sable, comme des os de monstres géants.

Il ne pouvait plus supporter les regards soucieux de ses compagnons.

— Ça va, grogna-t-il à l'adresse de Farodin.

Maudite engeance d'elfes ! La chaleur torride ne semblait presque pas les atteindre. Ils n'étaient même pas en sueur !

Mandred passa sa langue sur ses lèvres. Elles lui firent l'effet d'une corde de chanvre rugueuse. Il avait la bouche sèche, ses lèvres gercées étaient couvertes de croûtes. Son visage lui faisait mal, brûlé par le soleil impitoyable.

Il regarda son ombre. Elle était encore beaucoup trop grande ! Encore quelques heures jusqu'à midi ! Et la chaleur était déjà insupportable.

Mandred se ressaisit. Surtout ne pas montrer de faiblesse ! Comment les elfes pouvaient-ils endurer tout cela si facilement ? Nuramon avait l'air légèrement fatigué, il était loin d'être si solide que Farodin. N'empêche qu'il résistait bien. Mandred repensa aux jours de la chasse à l'homme-sanglier. Nuramon avait utilisé un charme qui avait insufflé de l'air chaud sous ses vêtements. Au beau milieu de l'hiver le plus glacial, l'elfe n'avait pas eu froid. Peut-être pouvaient-ils aussi refroidir l'air sous leurs habits ? Était-ce là leur secret ? Ce devait être quelque chose de ce genre.

Lui non plus, il n'était plus en nage maintenant, pensa Mandred, fatigué. Non pas qu'il se soit habitué à la chaleur. Mais il était aussi desséché qu'un vieux fromage de chèvre. Il passa encore une fois sa langue sur ses lèvres sèches. Elle était enflée.

Mandred agrippa le pommeau de selle de sa jument. Cette bête

non plus ne semblait pas trop souffrir de la chaleur. Ce matin-là, il avait partagé avec elle le reste de son eau. Elle l'avait regardé de ses grands yeux sombres, comme si elle avait eu pitié de lui. Des chevaux qui prenaient les hommes en pitié ! Cette chaleur devait le rendre fou !

Un calme inquiétant régnait dans le désert. On pouvait entendre le vent frotter doucement les grains de sable les uns contre les autres.

Un pas, puis un autre encore. Toujours de l'avant. Sa jument le tirait. S'appuyer sur elle lui faisait du bien. Les deux elfes menaient leurs chevaux par la bride. Et lui, il se laissait tirer par sa jument ! Il n'avait même plus la force de se révolter.

Le vent fraîchit. Mandred émit un bruit de gorge rauque. Autrefois, c'eût été un rire. Du vent frais ? Non, du vent. Aussi chaud que le souffle qui vous sautait au visage quand un boulanger ouvrait son four. Quelle fin de merde pour un guerrier ! C'était à pleurer ! Mais de larmes, il n'en avait plus. Il était ratatiné comme une vieille pomme. Quelle mort misérable !

Il leva la tête. Le soleil lui brûla le visage, ses rayons lui faisaient l'effet de dagues. Mandred se détourna légèrement. Son regard glissa vers l'horizon. Aucune fin du désert en vue. Rien que des blocs de roche blanche et du sable jaune.

Et ça recommençait ! L'air fondait. Il s'épaississait de plus en plus et se troublait, tremblait et se liquéfiait. Comme de la gélatine. Finirait-il, lui aussi, par se liquéfier ? Ou bien allait-il se trouver si desséché qu'il prendrait subitement feu ? Probablement qu'il s'écroulerait simplement et cesserait de vivre...

Mandred prit la gourde à sa ceinture, l'ouvrit et porta l'embout en corne à ses lèvres. Il savait qu'il l'avait vidée depuis longtemps. Mais une seule goutte lui suffirait ! Rien qu'un souvenir de l'eau. Désespéré, il tordit le cuir. De l'air chaud s'en échappa en chuintant. En toussant, il laissa tomber la gourde.

Soupçonneux, il observa Farodin qui marchait devant lui. Sa gourde était plus grande. Il avait certainement encore de l'eau et ne voulait pas la partager.

Il ne mendierait pas, ça non. Ce que les elfes supportaient, il le supporterait aussi. Il était bien plus grand et bien plus costaud que ces deux salopards. Impossible qu'ils puissent mieux supporter que lui ces tortures. Ils avaient de plus grandes gourdes, c'était sûr. Ou peut-être des gourdes magiques qui ne se vidaient jamais. Ou... Tiens, mais bien sûr ! De la magie, non, tu parles ! Ils avaient volé son eau, la nuit quand il dormait ! Comment expliquer sinon qu'ils puissent encore continuer à avancer, pas après pas, dans ce sable maudit ? Mais lui,

Mandred Torgridson, ils ne le tromperaient pas. Ses doigts cherchèrent la hache à sa ceinture. Il les garderait à l'œil. Et quand ils ne s'y attendraient pas, il les abattrait. Lui voler son eau ! Vile engeance ! Après tout ce qu'ils avaient vécu ensemble !

Sa main droite glissa de la selle. Il fit encore quelques pas chancelants, puis il tomba à genoux. Nuramon accourut aussitôt. Sa peau avait rougi. De sombres cernes se dessinaient sous ses yeux... Mais ses lèvres n'étaient pas gercées. Il avait suffisamment à boire ! Son eau ! La main gauche de Mandred se crispa sur le manche de la hache. Il ne parvenait pas à tirer cette arme de sa ceinture. Nuramon se pencha encore plus sur lui. Ses mains étaient agréablement fraîches. Elles caressèrent le visage de Mandred, et la brûlure disparut d'un coup.

Tout près de lui, Mandred vit la gorge de l'elfe... pleine d'un précieux sang liquide. Il n'avait qu'à la mordre. Il aurait certainement encore assez de force pour la lui déchirer avec ses dents. À l'idée de sentir le sang inonder son visage tuméfié, Mandred poussa un soupir jouissif.

— Nuramon ? (Pour la première fois, Mandred perçut de la peur dans la voix de Farodin.) Regarde là-bas !

Le guerrier elfe s'était arrêté et montrait le sud. Une étroite bande brune progressait entre le ciel et le désert. Elle grandissait à chaque instant.

Mandred eut l'impression que l'air s'était transformé en une masse épaisse et étouffante. Sa gorge brûlait comme du feu.

— Une tempête ? dit Nuramon, incertain. Ce ne serait pas une tempête ?

Un coup de vent envoya du sable au visage de Mandred. Il en avait plein les yeux et chercha à s'en débarrasser. Nuramon et Farodin l'attrapèrent par les bras et le tirèrent derrière une arête rocheuse à hauteur de genou. L'étalon de Nuramon hennit de peur. Les oreilles rabattues, il regardait la tornade brune qui continuait à grandir.

Les deux elfes firent s'agenouiller les chevaux derrière le rocher. Mandred gémit bruyamment en voyant Farodin verser le reste de son eau sur un linge pour en envelopper les naseaux de son étalon. La jument de Mandred, affolée, poussait des grognements singuliers. Soudain, le ciel disparut complètement. Des rideaux de sable tourbillonnant avaient rétréci le monde à quelques pas.

Nuramon appliqua un linge humide sur le nez et la bouche de Mandred. Le fils d'homme en aspira avidement l'humidité. Ses yeux ne formaient plus que de toutes petites fentes, et pourtant le sable réussissait à s'infiltrer entre ses cils.

Farodin avait bien choisi leur abri. Le rocher plat les protégeait du vent, et ils voyaient à droite et à gauche le sable fin passer dans l'air comme un voile sans fin. La terre et le ciel semblaient ne plus faire qu'un. Le sable et la poussière ruisselaient d'en haut. Mais le vent en chassait la plus grande partie.

Malgré le bout d'étoffe devant sa bouche, Mandred sentait du sable entre ses dents et dans son nez. Il en avait sous ses vêtements et sa peau en était écorchée. Le linge qui le protégeait fut bientôt complètement collé, et Mandred eut de nouveau l'impression d'étouffer. Respirer lui était une torture, même si, la tempête aidant, la chaleur du soleil avait un peu diminué d'intensité.

Il plissait ses yeux brûlants. Il avait perdu toute notion du temps. La tempête les enterrait vivants. Ses jambes avaient déjà à moitié disparu dans le sable, il n'avait plus la force de lutter pour se dégager.

Complètement desséché, Mandred crut sentir son sang épaissi couler de plus en plus lentement dans ses veines. C'était donc la fin...

Sentiers d'Albes

— Regarde ça !

Farodin fit signe à son compagnon d'approcher.

Nuramon hésita. Il menait Felbion par la bride, et ils avaient attaché Mandred sur sa selle. Le fils d'homme avait sombré dans un profond coma. Son cœur ne battait plus que faiblement et son corps était brûlant. « Tout au plus, un jour encore », avait dit Nuramon, le matin. Huit heures s'étaient écoulées depuis. Il leur fallait trouver de l'eau ou Mandred mourrait. Eux non plus, ils ne supporteraient plus longtemps cette fournaise. Les joues de Nuramon s'étaient affaissées, et de fines rides se dessinaient autour de ses yeux enflammés. Il était évident que son combat pour la vie de Mandred lui coûtait ses dernières forces.

— Allez, viens, cria Farodin. C'est beau et effrayant à la fois. Comme un regard dans le miroir d'eau d'Emerelle.

Nuramon le rejoignit. Maintenant qu'il se trouvait à côté de Farodin, celui-ci sentit presque physiquement son épuisement.

— Tu dois te reposer !

Nuramon secoua la tête d'un air las.

— Il a besoin de moi. C'est uniquement mon pouvoir guérisseur qui retarde sa mort. Nous devons trouver de l'eau. Je... Je crains de ne plus pouvoir tenir longtemps. Sommes-nous toujours sur le Sentier d'Albes ?

— Oui.

Il incombait à Farodin de les mener sur le Sentier invisible. Ils avaient tiré au sort lequel des trois chemins ils suivraient. Et depuis que Nuramon devait mettre toute sa force en œuvre pour maintenir Mandred en vie, c'était à Farodin de se concentrer afin de ne pas s'écarter du chemin. Il devait bien mener quelque part. Ne serait-ce que vers une autre Étoile d'Albes.

— Que voulais-tu me montrer ?

Farodin tendit le bras vers un rocher plat un peu plus en avant. Il était presque entièrement enfoui sous le sable.

— Là-bas, dans l'ombre. Suis la direction de mes traces. Tu les vois ?

Nuramon cligna des yeux dans la lumière vive. Puis il sourit.

— Un chat. Il dort.

Il se dirigea joyeusement vers lui.

Farodin le suivit lentement.

Faisant corps avec le rocher, un chat se trouvait là, la tête entre les pattes. Son poil ocre était collé par le sable, tout comme les tresses de Mandred. Il avait un air famélique avec son corps décharné et son poil complètement pelé. Il semblait dormir.

— Vois-tu là, où sa tête dépasse juste au-dessus du rocher ? demanda Farodin.

Nuramon resta comme cloué sur place.

Il fallait s'approcher très près du chat pour apercevoir l'arrière de sa tête. Le sable fin en avait abrasé le poil et la chair, et si bien poli le crâne qu'il luisait d'un blanc éclatant.

— Comme il a l'air paisible, dit doucement Nuramon. Il s'est couché à l'ombre du rocher, s'est endormi d'épuisement et est mort de soif dans son sommeil.

Farodin approuva.

— Ça a dû se passer comme ça. La chaleur sèche a conservé son corps et le rocher l'a protégé du sable volant. Impossible de dire s'il est mort depuis des semaines ou depuis des années.

— Et tu penses que c'est le regard dans le miroir ? Notre avenir ?

— Si nous ne trouvons pas très bientôt de l'eau. Ce que j'ose à peine encore espérer. Depuis que nous avons franchi l'Étoile d'Albes, nous n'avons pas vu d'animaux, pas une seule trace ! Aucun être vivant ne viendrait se perdre dans ce désert.

— Ce chat vivait, répliqua Nuramon avec une surprenante véhémence.

— Certes. Mais venir ici fut une erreur fatale, comme on s'en rend compte. Crois-tu que Mandred verra encore le prochain lever de soleil ?

— Si nous trouvons de l'eau...

— Peut-être devrions-nous abattre un cheval pour lui donner le sang à boire ?

— Je pense qu'il vaudrait mieux que l'un de nous deux prenne les deux chevaux les plus solides et les monte en alternance. Il avancerait plus vite et pourrait chercher de l'eau.

— Et qui ferait ça ?

Nuramon leva les yeux.

— Est-ce si difficile à deviner ? Je rafraîchis Mandred avec ma force guérisseuse et je le maintiens en vie. Tu ne pourrais pas le faire. Donc, c'est moi qui vais rester. Les chevaux résisteront encore au moins jusqu'à ce soir. Si tu trouves un point d'eau, abreuve-les, remplis les outres et reviens dans la fraîcheur de la nuit.

— Et si je n'en trouve pas avant le coucher du soleil ?

Nuramon le regarda avec un visage inexpressif.

— Alors, il te restera encore un jour pour sauver au moins ta vie. (Son compagnon l'observa.) Un jour à cheval épargnera tes forces. Je suis sûr que tu pourras encore tenir un jour de plus. Seulement, ce serait stupide de vouloir nous rejoindre.

— C'est un bon plan ! (Farodin hocha la tête d'un air approbateur.) Pensé de sang-froid ! Seulement, il nécessite un homme plus courageux que moi.

— Un homme plus courageux ?

— Crois-tu que je pourrais me présenter à Noroelle et lui dire que, pour la trouver, j'ai abandonné deux de mes compagnons dans le désert ?

— Tu crois donc encore pouvoir trouver Noroelle à ta manière ?

— Pourquoi pas ? demanda Farodin d'un ton dur.

— Combien de grains de sable as-tu sentis depuis que nous sommes revenus dans le Monde des Humains ?

Farodin leva le menton d'un air de défi.

— Aucun. Je n'ai pas cherché non plus. J'étais... La chaleur. J'ai utilisé mes pouvoirs magiques pour me procurer un peu de fraîcheur.

— Ce n'est pas ce qui t'aura coûté toutes tes forces. (Nuramon fit un grand geste balayant l'horizon.) Voici ce qui t'a pris ta vigueur et ton courage. Cette vue. Je ne crois pas que nous soyons ici par hasard. Le destin a voulu nous faire comprendre la vanité de notre quête. Il doit encore exister un autre chemin !

— Et lequel ? J'en ai assez de t'entendre discourir à propos d'un autre chemin. À quoi devrait-il ressembler ?

— Comment veux-tu retrouver tous les grains de sable perdus ?

— Ma magie me les apportera. Il faut simplement que je m'approche assez près d'eux.

— Près comment ? À cent pas ? une lieue ? dix lieues ? Combien de temps mettras-tu pour ratisser l'Autre Monde en entier ? Comment pourras-tu être sûr d'avoir rassemblé tous les grains ?

— Plus j'en trouverai, plus ma magie de quête sera forte.

Nuramon désigna le désert.

— Regarde ça ! Je ne connais même pas de chiffre pour exprimer le nombre de grains de sable qui se trouvent ici... C'est perdu d'avance. Et comme tu as apparemment la force de tenter l'impossible, tu es tout désigné pour aller chercher de l'eau. Si quelqu'un doit y parvenir, c'est toi ! Utilise ta magie de quête pour trouver le prochain trou d'eau !

— Tu me prends pour un idiot ? C'est une chose de trouver dans le désert quelque chose d'aussi minuscule qu'un grain de sable particulier. Découvrir un trou d'eau est infiniment plus simple. Tu crois que je n'aurais pas encore utilisé mes forces pour chercher de l'eau ? Pourquoi t'ai-je montré ce chat mort ? C'est notre avenir. Il n'y a pas d'eau dans un rayon d'au moins un jour à cheval. À part celle que nous avons en nous. Notre sang... La vérité est aussi simple que ça. Juste avant de voir ce chat, je venais d'essayer. Il n'y a rien... (Nuramon avait porté son regard vers l'est. Il ne semblait même pas l'écouter !) C'est le soleil qui a brûlé ce qui te restait de politesse ? Dis quelque chose ! Tu m'écoutes, là ?

Nuramon désigna le vide immense du désert.

— Là-bas, il y a quelque chose.

Une bourrasque poussa vers eux un fin voile de sable. Il s'approcha comme une déferlante et se brisa sur les quelques roches émergeant du sable. Suivi presque aussitôt par une deuxième vague de sable pâle.

— Là ! Ça vient encore de se passer ! s'exclama Nuramon, excité.

— Quoi ?

— Ici, nous sommes sur le Sentier d'Albes. Il traverse le désert en ligne droite. Regarde droit devant. Je dirais... à environ deux lieues. Regarde comme les rideaux de sable passent au-dessus de lui. Il y a quelque chose là-bas.

Farodin regarda dans la direction indiquée. Mais il ne vit rien d'autre que du sable. Il jeta un regard dubitatif à Nuramon. Devenait-il fou ? Le désespoir lui faisait-il perdre la raison ?

— Là, encore ! Mais bon sang ! regarde donc !

— Nous devrions peut-être nous chercher un peu d'ombre, dit Farodin pour le calmer.

— Encore un voile de sable. Je t'en prie, regarde !

— Tu...

Farodin n'en crut pas ses yeux. Le rideau de sable se déchirait. Et tout de suite après, le trou se refermait. On eût dit que le sable volant glissait sur un rocher qui écartait brièvement le rideau. Sauf qu'il n'y

avait pas de rocher là-bas.

La main droite de Farodin partit vers son épée.

— Qu'est-ce que c'est ?

— Aucune idée.

— Une créature invisible, peut-être ?

Qui voudrait se rendre invisible ? Un chasseur ! Quelqu'un qui guettait une proie ! Les avait-il observés en secret et les attendait-il maintenant sur le chemin qu'ils pensaient suivre ? Farodin tira son épée. L'arme lui parut inhabituellement lourde. Le soleil lui avait liquéfié les bras.

Quel que soit ce qui se trouvait là, ils devaient l'affronter. Plus ils hésiteraient, plus leurs forces déclinaient encore.

— Je vais aller voir ça. Toi, observe ce qui se passe.

— Ne vaudrait-il pas mieux...

— Non !

Sans plus de discours, Farodin sauta en selle, l'épée à la main.

Il ne lui fallut que quelques instants pour arriver sur place. Le désert l'avait de nouveau trompé, il s'était attendu à une distance plus longue. Dans le sable clair, des pierres basaltiques noires étaient disposées en anneau. Elles ressemblaient à de gros pavés. Pas un grain de sable sur ces pierres plates. Était-ce un cercle magique ? Farodin n'avait encore jamais rien vu de tel.

Il fit faire le tour des pierres à son cheval. En atteignant ce cercle, les rideaux de sable se séparaient comme s'ils se heurtaient à une paroi de verre. Il avisa une petite pyramide grossièrement faite de moellons empilés, qui se trouvait légèrement à l'écart du cercle, à moitié ensablée. Un crâne humain la couronnait. Farodin scruta les environs et remarqua encore d'autres petits monticules du même genre. L'un d'eux supportait même plusieurs crânes. Quel était cet endroit ? Il jeta un regard inquiet autour de lui. À part l'anneau de pierres et les cairns, il n'y avait là nul autre indice d'une ancienne présence humaine ou elfique.

Farodin finit par mettre pied à terre. Le sol était imbibé de magie. Venus de toutes les directions, des Sentiers d'Albes se rejoignaient dans le cercle. L'elfe tendit prudemment la main vers la barrière invisible. Il sentit de légers picotements sur sa peau. En hésitant, il pénétra dans le cercle. Rien ne lui fit barrage. Apparemment, le charme magique du cercle n'écarterait que le sable volant. Mais pourquoi ces crânes ? Les tas de pierres s'accordaient mal à la sobre élégance de l'anneau. Les avait-on érigés plus tard ? Servaient-ils de signal ?

Le cercle formé par l'anneau de basalte avait un diamètre d'une vingtaine de pas ; l'anneau lui-même ne devait pas faire plus d'un pas de large. À l'intérieur, le sol était sableux et ne se différenciait en rien du désert environnant.

Farodin ferma les yeux en essayant de concentrer ses pensées sur la magie des Sentiers. Six chemins se croisaient à l'intérieur du cercle. Il serait facile d'ouvrir une Porte ici. Peu importe où elle les enverrait, ce serait toujours mieux que ce désert.

Il fit signe à Nuramon. Celui-ci arriva avec les deux chevaux et Mandred.

— Une Étoile d'Albes ! s'écria-t-il, soulagé. Nous sommes sauvés. Ouvre la Porte !

— Tu sais le faire mieux que moi.

Nuramon secoua la tête, irrité.

— Je suis trop épuisé. Ne sais-tu pas les forces que ça me coûte de ne pas laisser s'éteindre l'étincelle de vie de Mandred ? Toi aussi, tu l'as appris ! Alors, fais-le !

Farodin se racla la gorge. Il avait envie de protester, mais il se tut. Il eût presque préféré trouver là un monstre invisible aux aguets. Le chemin de l'épée, c'était son chemin à lui ! Les sentiers de la magie lui étaient restés étrangers, malgré les leçons du chêne-faune.

Il posa son épée dans le sable et s'assit en tailleur. Puis il essaya d'oublier ses pensées et ses craintes. Il devait faire le vide dans son esprit et ne faire plus qu'un avec la magie. Devant son œil intérieur se dessina très lentement une image de sentiers de lumière se croisant dans les ténèbres. Au point de croisement, ils se déformaient. Les lignes se tordaient pour former un tourbillon. Chaque Étoile se distinguait des autres par le motif de ses lignes entrelacées en son cœur. Cela servait de repère à des magiciens avertis.

Farodin s'imagina plongeant les mains au cœur de ces sentiers de lumière. Comme un jardinier liant des plantes grimpantes, il les écarta jusqu'à dégager un trou grandissant et finalement une Porte. Une sombre force d'attraction en émanait. Ce chemin ne conduisait pas à Albemark.

Déconcerté, il ouvrit les yeux. Il regarda le crâne luisant sur le tas de pierres. Quel danger était-il censé signaler ?

— Tu as réussi.

Le doute perceptible dans la voix de Nuramon démentait ses paroles.

Farodin se retourna. Derrière lui, une Porte était apparue, tout à fait différente de celle que Nuramon avait créée. Des bandes de

lumière irisées entouraient une ouverture sombre qui semblait mener dans le néant. Un trait de lumière blanche, droit comme une flèche, partait dans les ténèbres, sans toutefois réussir à éclairer l'obscurité qui l'entourait.

— Je passe devant, dit Farodin. Je...

— Cette Porte mène dans le Monde Brisé, je crois. (Nuramon la regardait avec un malaise évident.) C'est pour ça qu'elle est différente. Elle est exactement telle que le chêne-faune l'a décrite.

Farodin se passa nerveusement la langue sur les lèvres. Il prit son épée et la remit au fourreau. Du plat de la main, il tapota les plis de son pantalon pour en faire partir le sable et, au même instant, il se rendit compte qu'il ne faisait tout cela que pour retarder sa décision. Il se leva d'un bond.

— La Porte est assez large. Nous pourrons la traverser de front en menant nos chevaux par la bride.

Arrivés tous les deux sur le seuil, Nuramon s'arrêta.

— Excuse-moi, dit-il doucement. Le moment n'était pas bien choisi pour me quereller avec toi au sujet de grains de sable.

— Nous reprendrons cette dispute plus tard.

Nuramon ne répondit rien. Il tira son cheval par les rênes et avança.

Farodin eut l'impression d'être aspiré par la Porte. D'un seul coup, il se retrouva en pleine obscurité. Il entendit un cheval hennir, sans le voir. Le sentier de lumière avait disparu. Il lui sembla chuter sans fin. Puis il sentit un sol mou sous ses pieds. L'obscurité se dissipa. En clignant des yeux, Farodin jeta un regard autour de lui. Son cœur fut saisi d'un effroi glacial. La magie avait échoué ! Ils se trouvaient encore au centre de l'anneau de basalte noir et, tout autour d'eux, le désert s'étendait jusqu'à l'horizon.

— Peut-être que je devrais encore...

— Nos ombres ! s'écria Nuramon. Regarde ! Nos ombres ont disparu ! (Il leva les yeux vers le ciel.) Le soleil est parti. Je ne sais pas où nous sommes, mais ce n'est plus le Monde des Humains.

Un cri perçant retentit dans le ciel. Au-dessus d'eux, un faucon décrivait des cercles. Il semblait les observer. Finalement, il se détourna et partit à tire-d'aile.

Farodin rejeta la tête en arrière. Le ciel d'un bleu radieux pâlisait à l'horizon. Il n'y avait ni nuages ni soleil. L'elfe ferma les yeux en imaginant de l'eau. L'intensité de cette pensée lui donna l'impression d'avoir la bouche encore plus sèche. Mais ensuite, il sentit l'eau comme s'il s'était subitement plongé dans une source de montagne.

— Là-bas ! (Il montra une grande dune à l'horizon.) Là-bas, avant le coucher du soleil, nous... (Il s'arrêta et regarda le ciel vide.) Avant la nuit, nous trouverons de l'eau là-bas.

Nuramon ne dit rien et se contenta de le suivre. Chaque pas leur coûtait un peu plus de force. Ils étaient tellement harassés qu'ils ne parvenaient plus à effleurer le sable ; comme les humains, ils s'y enfonçaient jusqu'aux chevilles, à chaque pas.

La dune qu'ils voulaient atteindre ne semblait presque pas se rapprocher. Ou bien Farodin se faisait-il des idées ? Le temps s'étirait-il à l'infini quand il n'y avait pas de soleil pour mesurer les heures qui passaient ? S'était-il écoulé une demi-heure ou une demi-journée lorsque le ciel finit par s'assombrir peu à peu ?

En atteignant enfin la dune, ils étaient près de s'effondrer.

— Comment va Mandred ?

— Mal. (Nuramon continua à mettre un pied devant l'autre, sans lever les yeux. Le silence de Farodin se fit plus pressant qu'une question.) Il va mourir avant la fin de la nuit, ajouta Nuramon en gardant toujours les yeux baissés. Même si nous trouvons de l'eau, je ne suis pas certain de pouvoir encore le sauver.

De l'eau, pensa Farodin. *De l'eau !* Il la sentait. Elle n'était plus loin. Il avançait, recru de fatigue. La dune était encore pire que la plaine. À chaque pas, ils s'enfonçaient non seulement dans le sable, mais ils glissaient aussi en arrière, comme si la dune voulait les empêcher d'atteindre sa crête. Un léger vent leur soufflait du sable au visage et leur brûlait les yeux.

Finalement arrivés au sommet, ils furent trop épuisés pour se réjouir de la vue. Devant eux s'étendait un lac d'un bleu profond, bordé par des milliers de palmiers. D'étranges bâtiments longeaient la rive.

Seules deux petites dunes les séparaient encore de la palmeraie. Ils descendirent en se laissant à moitié glisser le long de la pente. Les chevaux hennissaient follement. C'étaient eux désormais qui tiraient les elfes par les rênes. Les bêtes avaient flairé l'eau.

Soudain, quelque chose tomba sur le sable, à côté de Farodin. Il s'écarta instinctivement. Une flèche à plumes noires l'avait raté de peu. Pourtant aucun archer n'était en vue ! Seul le faucon était revenu décrire d'autres cercles au-dessus d'eux.

Puis l'air s'emplit d'un bourdonnement. Un nuage de flèches vola au-dessus de la crête de la dune. À quelques pas d'eux, les traits se fichèrent dans le sable. Ils formèrent presque une ligne droite, comme pour indiquer une frontière à ne pas franchir.

En levant les yeux, Farodin vit des cavaliers se profiler sur la

crête. Il y en avait au moins trois dizaines. Sur des montures que l'elfe n'avait encore jamais vues. Avec leurs longues pattes et leur tête bizarrement formée, perchée sur un long cou sinueux, elles affichaient une telle recherche dans la laideur qu'il en eut le souffle coupé. Elles avaient toutes le poil blanc et deux énormes bosses leur poussaient sur le dos.

Les cavaliers portaient de longs manteaux blancs. Leurs visages étaient voilés. Quelques-uns avaient dégainé des sabres, d'autres étaient armés de longs javelots à la pointe desquels pendaient des glands à freluque colorés. Mais plus remarquables encore étaient leurs boucliers de cuir. Ils avaient la forme d'une paire d'énormes ailes de papillon largement déployées et aussi merveilleusement colorées. Silencieux, les cavaliers regardaient les étrangers en contrebas.

Finalement, l'un d'eux se détacha du groupe. Il dirigea adroitement sa monture dans la pente et s'arrêta derrière la ligne de flèches.

— Les messagers envoyés par Emerelle ne sont pas les bienvenus ici, dit la voix douce d'une femme.

Elle parlait l'elfique !

Les compagnons se regardèrent, sidérés.

— Qui ça peut bien être ? demanda Nuramon à voix basse.

La cavalière avait manifestement entendu les mots chuchotés.

— Nous nous nommons les Elfes Libres de Valemas, car la parole d'Emerelle n'a aucun pouvoir dans cette partie du Monde Brisé. Nous vous autorisons à demeurer une nuit ici, à l'extérieur de l'oasis. Demain, nous vous reconduirons à la Porte.

— Je suis Farodin d'Albemark, du clan d'Askalel, s'écria Farodin, furieux. L'un de mes compagnons est plus mort que vif. Je ne sais quelle rancœur vous anime envers Emerelle. Tout ce que je sais, c'est que si vous ne nous aidez pas, vous aurez sacrifié la vie de mon ami à votre colère. Et je vous promets que, s'il meurt à cause de vous, j'en tirerai vengeance par le sang, en son nom.

La cavalière voilée leva les yeux vers les guerriers restés sur la crête. Farodin ne parvint pas à voir où se trouvait leur chef. Ils étaient presque tous vêtus de la même manière et leurs armes non plus ne trahissaient rien de leur rang. Finalement, l'un d'eux leva le bras et poussa un sifflement strident. Le cavalier portait un gant de fauconnier en cuir rembourré. Dans le ciel au-dessus d'eux, le faucon répondit par un cri. Puis il replia ses ailes et plongea en piqué pour aller se poser sur le poing tendu.

Comme s'il s'était agi d'un signe de paix, la cavalière hocha la tête à leur adresse.

— Venez ! Mais n’oubliez pas : vous n’êtes pas les bienvenus. Je suis Giliath des Elfes Libres et si tu souhaites te battre, Farodin, j’accepte ton défi.

Le peuple des Elfes Libres

Les guerriers vêtus de blanc leur donnèrent de l'eau. Ensuite, ils les entourèrent tous les trois et les conduisirent à l'oasis. À l'ombre des palmiers, il y avait des cultures de légumes et d'une sorte de céréale que Farodin ne connaissait pas. Un réseau dense d'étroits canaux parcourait la palmeraie et, à l'approche du lac, l'elfe découvrit des norias en bois.

Parmi les arbres se dressaient de petites maisons d'argile, aux murs ornés de motifs géométriques raffinés. À les voir, on comprenait avec quel amour on les avait construites et soignées. Poutres et volets, tout était orné de sculptures. Pourtant cela n'était rien en comparaison de la splendeur que la ville de Valemas, même abandonnée, possédait encore à Albemark. Ses habitants étaient partis, des siècles auparavant, sans que personne sache où. Ceux-là devaient être leurs descendants. Farodin observa autour de lui d'un air attentif. Il était allé une fois dans l'ancienne Valemas. Chaque maison y était un palais et les rues elles-mêmes étaient recouvertes de mosaïques. On disait que les fiers habitants de Valemas s'étaient autrefois rebellés contre la reine. Ils ne toléraient personne qui soit au-dessus d'eux. Et après d'innombrables disputes, ils avaient fini par quitter Albemark.

Apparemment, leurs descendants n'avaient toujours pas perdu leur haine envers la reine ni leur fierté. Mais ils ne vivaient plus dans des palais. Le long du lac se trouvaient sept halles voûtées comme Farodin n'en avait jamais vu. On avait courbé des troncs de palmier jusqu'à leur donner la forme de couples de bateaux et on en avait ensuite ancré les deux bouts dans la terre. Entre eux, on avait tendu des nattes de joncs artistiquement tressées ; elles formaient les murs et les plafonds des halles.

Quand ils arrivèrent sur la place entre les halles de joncs, Giliath leur fit signe de mettre pied à terre. De tous les côtés, les curieux accoururent : des femmes en robes drapées colorées et des hommes portant aussi des robes ! Tous gardaient le silence et considéraient les nouveaux arrivants avec hostilité. Les enfants eux-mêmes ne souriaient pas.

Quelques jeunes hommes soulevèrent Mandred du cheval et l'emportèrent. Farodin voulut leur emboîter le pas, mais Giliath lui barra le passage.

— Tu peux nous faire confiance. Nous savons ce que fait le désert au voyageur imprudent. S'il n'est pas encore trop tard, nous le sauverons.

— Pourquoi nous traitez-vous de si haut ? demanda Nuramon.

— Parce que nous n'aimons pas les courtisans d'Emerelle, répliqua l'elfe d'un ton sec. Tout le monde s'aplatit devant elle à Albemark. Elle étouffe toutes les différences. Qui vit là-bas vit dans son ombre. Elle n'est qu'un tyran qui s'arroge le droit de décider seul ce qui est juste ou non. Nous savons très bien comment vous courbez l'échine devant elle. Vous n'êtes rien d'autre que de la poussière sous ses pieds, vous...

— Ça suffit, Giliath, tonna une voix d'homme. (Un guerrier de haute taille se détacha de son escorte. Il portait au poing le faucon dont il avait caché la tête sous un capuchon coloré. Il inclina brièvement la tête dans un salut.) On m'appelle Valiskar. Je suis le chef des guerriers de notre communauté et responsable de vous tant que vous serez nos hôtes. (Il dévisagea Farodin.) Je me souviens de ton clan. Les descendants d'Askalel ont toujours été très proches de la cour d'Emerelle, n'est-ce pas ?

— Je ne suis pas...

Valiskar l'interrompt.

— Si tu as quelque chose à déclarer, tu pourras le faire devant le Conseil, car sache qu'ici, à Valemas, personne ne décide jamais seul ! Et maintenant, suivez-moi !

Valiskar les conduisit dans la plus grande des sept halles. Là, une centaine d'elfes se trouvaient rassemblés. Certains formaient de petits groupes animés. Mais la plupart s'étaient installés sur des tapis le long des murs latéraux.

Au fond de la halle, un elfe aux cheveux gris argenté était assis devant l'étendard bleu de Valemas. Les mains jointes sur le ventre, il semblait plongé dans ses pensées. Tandis que Farodin et Nuramon traversaient la halle, le silence se fit et les autres elfes reculèrent vers les murs. En s'approchant de l'homme aux cheveux argentés, Farodin sentit de plus en plus nettement l'aura de puissance qui l'entourait.

Quand ils se trouvèrent juste devant lui, il leva la tête. L'iris de ses yeux luisait comme de l'ambre.

— Bienvenue à Valemas. (Il les invita d'un geste à prendre place sur un tapis devant lui. À peine s'y furent-ils installés que deux jeunes elfes s'empressèrent de leur apporter une cruche d'eau, des gobelets d'argile et une coupe de dattes sèches.) Je suis Malawayn, le doyen

des habitants de cette oasis. Pardonnez la frugalité de ce repas, mais les jours d'opulence sont très loin derrière nous. Et maintenant, dites-nous pourquoi vous avez entrepris ce long voyage jusqu'à nous.

Chacun à son tour, les deux compagnons narrèrent leurs voyages et leurs aventures. Au fil du discours, Farodin sentit de plus en plus nettement l'hostilité disparaître. À l'évidence, quiconque se dressait contre Emerelle pouvait espérer une hospitalité sans limites à Valemas. Quand ils eurent terminé leur récit, Malawayn hocha la tête.

— La reine décide sans se justifier. Il en a toujours été ainsi. À mes yeux, elle vous a fait, à vous deux et à Noroelle, une grande injustice. (Il jeta un regard à la ronde.) Je crois que je parle au nom de tous en vous proposant notre aide dans votre quête.

Le silence régnait à présent dans la grande halle. Aucun murmure d'approbation, juste quelques hochements de tête ou autres gestes discrets pour confirmer les mots de Malawayn. Et pourtant, le contraste avec leur arrivée ne pouvait être plus évident. Certes, Farodin ressentait encore de l'amertume, de la mélancolie et de la colère, mais il avait maintenant le sentiment d'avoir gagné les cœurs de cette assemblée. Lui aussi, comme tous les gens d'ici, il était victime d'Emerelle.

— Comment pouvez-vous rester là paisiblement assis avec ces étrangers ?

Tout au fond de la halle, une jeune femme s'était levée. Farodin la reconnut à sa voix. C'était Giliath, la guerrière voilée qui leur avait parlé au pied de la dune. Elle était visiblement arrivée plus tard à la réunion, car elle avait échangé son armure et ses vêtements blancs contre une jupe drapée et un court chemisier de soie. On pouvait voir aussi ses longs cheveux brun foncé noués en une tresse. Son corps musculeux laissait à peine deviner ses seins. Elle n'était pas jolie. Son menton était trop anguleux, son nez trop grand, mais elle avait des lèvres pleines et sensuelles, et ses yeux verts étincelaient de passion tandis qu'elle désignait Farodin.

— Il y a tout juste une heure, celui-ci a menacé de se venger de notre peuple par le sang, si nous ne nous conformions pas à sa volonté ! Si nous nous sommes retirés ici, c'était pour fuir Emerelle. Nous voulions rester libres. Et maintenant, vous tolérez un elfe de sa suite qui fait preuve envers nous de la même morgue que sa souveraine. Je fais valoir mon droit de laisser ma lame lui apprendre à mieux se comporter.

— As-tu vraiment menacé notre peuple d'une vengeance par le sang ? demanda froidement Malawayn.

— Ça ne s'est pas tout à fait passé comme elle l'a dit..., commença

Farodin, mais le vieillard lui coupa la parole d'un geste.

— Je t'ai posé une question simple. Ne cherche pas d'échappatoire. Réponds-moi clairement !

— Oui, c'est vrai, mais tu devrais...

— Et maintenant, tu voudrais me dire ce que je dois faire ?

— Ça ne s'est pas passé exactement de cette façon, dit Nuramon pour tenter de le calmer. Nous avons...

— Et tu crois que c'est à toi de m'expliquer comment comprendre ce que j'entends dire ? (Malawayn semblait plus déçu que furieux.) J'aurais dû m'en douter. Celui qui vient de la cour d'Emerelle porte l'arrogance en lui. D'après nos lois, Giliath a tous les droits de te provoquer, Farodin.

Farodin en resta abasourdi. Comment pouvait-on être si buté ? L'ambiance amicale avait disparu. Personne ici ne voulait plus entendre ce qu'ils avaient à dire.

— Je retire mes paroles et je ne voudrais me battre avec personne.

— Ta suffisance te fait-elle croire que tu es invincible ou bien est-ce la peur qui te fait parler ainsi ? demanda Giliath.

Elle se campa devant lui, jambes écartées et les mains sur les hanches.

— Si l'offense est trop grande, seul le sang peut expier les paroles prononcées, déclara froidement Malawayn. Vous allez danser sur le chant de l'épée. Votre duel prendra fin au premier sang. Si tu es blessé, ton sang effacera tes mots. Mais si Giliath doit être vaincue, tu auras gagné ta place parmi nous, et nous accepterons tes propos, car nous sommes un peuple libre.

Farodin tira sa dague. Sans laisser à personne le temps de retenir son bras, il s'entailla le dos de la main gauche.

— Femmes et hommes de Valemas ! (Il leva sa main de façon que chacun puisse voir le sang couler sur son bras.) J'ai versé mon sang pour expier mes paroles. Ainsi, la querelle est réglée.

Un silence de mort tomba sur l'assistance.

— Il faudrait que tu cesses de vouloir nous imposer ta volonté, Farodin. Même si ton chemin dans le désert t'a épuisé, tu dois te soumettre à nos coutumes et te battre ! (Malawayn se leva et frappa dans ses mains.) Apportez les tambours. Lors de la Danse des Épées, chaque coup est porté au rythme du tambour. Nous commencerons d'abord lentement afin que tu t'y habitues. Le combat et la cadence vont s'accélérer mutuellement. Habituellement, chaque danseur manie deux lames. Te faut-il encore une arme ?

Farodin fit signe que non. L'épée et la dague lui suffisaient. Il se

leva et pratiqua quelques étirements pour décontracter ses muscles endoloris.

Nuramon vint à ses côtés.

— Je ne sais pas ce qui leur prend. C'est complètement fou !

— Je commence à comprendre pourquoi Emerelle ne leur a jamais demandé de revenir à Albemark, répondit-il à voix basse. Mais maintenant, tais-toi. N'allons pas encore leur fournir le prétexte à une autre Danse des Epées.

Nuramon prit sa main. Une chaleur agréable parcourut Farodin. Quand il retira sa main, l'entaille s'était refermée.

— Ne la tue pas ! dit Nuramon en se forçant à sourire.

Farodin regarda son adversaire. Valiskar l'avait sans doute jugée capable d'affronter deux guerriers à elle seule quand il lui avait fait descendre la dune vers eux. Il faudrait qu'il se tienne sur ses gardes.

— Espérons qu'elle ne va pas me couper en morceaux. J'ai comme l'impression qu'elle préférerait me planter sa lame dans le cœur plutôt que de terminer le duel sur une petite coupure. « Au premier sang ». Cela peut vouloir dire beaucoup.

Farodin défit son baudrier pour être plus à l'aise pendant le combat. Ensuite, il sortit un petit anneau de la bourse en cuir où il conservait la fiole d'argent et la pierre de Noroelle. Cet anneau était la seule chose qui lui soit restée d'Aileen, à part les souvenirs. Il était serti de trois petits grenats rouge foncé ; la lumière des lampes à huile de la halle se réfractait sur leurs facettes. Il passa son pouce sur les gemmes. Elles abîmeraient n'importe quelle doublure de gant. Il n'avait plus porté cet anneau depuis bien longtemps.

— Es-tu prêt ? cria Giliath.

Elle avait choisi deux épées courtes et l'attendait au centre de la halle.

Entre-temps, on avait apporté deux tambours à l'entrée. Ils étaient aussi gros que les énormes foudres de vin qu'ils avaient vus en s'enfuyant dans les caves voûtées d'Aniscans. On les avait posés à la verticale. Un motif de nœuds entrelacés était peint en rouge et noir sur la peau claire. Deux femmes, les bras repliés, tenaient les baguettes devant leur poitrine en attendant le signe de départ de la Danse des Epées.

Les personnes présentes avaient reculé jusqu'aux murs afin de dégager une lice d'une vingtaine de pas de long et de cinq pas de large.

Farodin se mit en position.

— Chaque coup de tambour doit entraîner un pas ou un coup,

expliqua Giliath. Le parfait combattant à l'épée se déplace avec l'agilité d'un danseur. Même si tu perds, tu sauveras la face si tu as combattu avec grâce.

Farodin approuva, bien qu'il soit d'un tout autre avis. Il n'avait encore jamais combattu pour impressionner par son talent. Il se battait pour vaincre !

Giliath fit un signe aux joueuses de tambour.

— Commencez !

Le premier coup de tambour retentit. Giliath fit un pas de côté en levant ses armes. Farodin épousa son mouvement en faisant une volte.

Au coup de tambour suivant, elle arma un grand coup visant à la tête. Farodin le bloqua de sa dague. N'importe quel enfant aurait réussi à parer cette attaque, pensa Farodin, agacé. Cette Danse des Epées était vraiment stupide !

Le son grave des tambours résonnait dans le ventre. Ils étaient frappés alternativement de sorte que chacun d'eux avait une longue résonance.

La cadence s'accéléra peu à peu. Giliath se déplaçait avec des gestes curieusement outrés, mais elle avait à l'évidence une grande expérience du combat. Farodin se prêta bien à son rythme, sans toutefois vouloir copier son style qui cherchait à se gagner l'approbation des spectateurs. Il para avec des gestes sobres et resta sur la défensive pour étudier les mouvements de son adversaire.

Plus les coups de tambour s'accéléraient et plus les attaques de la guerrière gagnaient en fluidité. Les coups succédaient aux coups. Elle le poussait devant elle, reculait ensuite d'un bond, dansait comme par jeu autour de lui et se fendait soudain de nouveau. Les coups de tambour et les cliquetis de l'acier se mêlaient en une mélodie qui finit par captiver aussi Farodin. Sans réfléchir, il se déplaçait en rythme et commençait à prendre du plaisir à ce combat.

Soudain, Giliath s'accroupit et esquiva de façon surprenante un coup au lieu de le parer. Sa lame partit aussi vite qu'une attaque de vipère. Farodin essaya d'esquiver, mais l'acier traversa son pantalon de cavalier. Les tambours se turent.

La guerrière se releva en souriant.

— Pour un lèche-bottes de la reine, tu ne t'es pas mal débrouillé.

Farodin tâta sa jambe. Il ne ressentait aucune douleur. Mais cela ne voulait rien dire quand on combattait avec des lames très acérées. Il écarta doucement le tissu. Sa cuisse n'était pas atteinte. Il s'en était fallu d'un cheveu.

Giliath fronça les sourcils.

— Un coup de chance ! cria-t-elle à la ronde.

Farodin sourit d'un air supérieur.

— Si tu le dis.

Il vit son arrogance disparaître. Désormais, elle allait tenter de porter rapidement une nouvelle touche. Et peut-être que dans sa fougue, elle négligerait de se couvrir.

— Eh bien, continuons.

Giliath leva ses lames et se mit en garde de façon singulière. Sa main gauche tenait l'épée en position d'attaque. Mais de la droite, elle avait brandi l'autre au-dessus de sa tête et l'avait rabattue vers l'avant, la pointe visant le cœur de Farodin. Celui-ci eut l'impression de voir un scorpion le menacer de son dard.

Les coups de tambour s'accéléchèrent encore. Giliath se fendit avec fougue et le pressa durement. Toutefois, elle ne lui porta aucun coup de la main droite. Elle garda tout le temps sa deuxième épée levée, prête à frapper dès que l'occasion se présenterait.

Farodin fut ébahi par la cadence de ses attaques et stupéfait aussi de se trouver de nouveau sur la défensive. Giliath portait ses coups avec une telle vitesse qu'il avait à peine le temps de riposter. Il lui fallait mettre un terme à ce jeu, s'il ne voulait pas qu'elle le fasse !

La main gauche de Giliath partit en avant dans un coup visant la hanche. Il réussit juste à temps à parer l'attaque et fit semblant de trébucher légèrement. Ce faisant, il découvrit largement sa poitrine.

Giliath n'attendait que cela. Sa deuxième épée s'abattit comme un dard. Farodin répondit par une parade circulaire. Il leva rapidement sa dague. L'acier cliqueta contre l'acier. Ils se trouvaient maintenant si près l'un de l'autre qu'il pouvait sentir le souffle de Giliath sur sa joue. Leurs lames croisées à hauteur de tête, ils ne gardèrent cette position que l'espace d'une seconde. Puis Giliath recula. Farodin lui caressa légèrement la joue de sa main, avant de reculer à son tour.

— Le combat est terminé ! annonça-t-il d'une voix forte.

Chacun put voir alors qu'il avait gagné. Un léger filet de sang ruisselait sur la joue de Giliath et descendait dans son cou.

Elle déposa une épée et se tâta le visage, incrédule. Désarmée, elle regarda le sang sur ses doigts. Mais au lieu de se révolter, elle s'inclina brièvement.

— Je courbe la tête humblement devant mon vainqueur. Qu'il veuille bien excuser mes paroles, dit-elle d'une voix blanche, visiblement bouleversée par l'issue imprévue du combat.

Tout autour, des voix courroucées s'élevèrent. Beaucoup n'étaient pas prêts à admettre sa défaite. On pesta à haute voix contre les

sournoiseries du courtisan.

Nuramon courut vers Farodin pour le féliciter et le prendre dans ses bras.

— Comment as-tu fait ça ? lui chuchota-t-il.

— L’anneau, répondit Farodin.

En se dégageant de son étreinte, il leva la main pour le lui montrer. Le rouge profond des gemmes taillées leur donnait l’apparence de gouttes de sang prises dans de l’or.

— Je te défie à la Danse des Epées ! (Un jeune guerrier se planta devant Farodin.) Tu as gagné ce combat d’une manière déshonorante qui m’offense, ainsi que mon peuple tout entier.

Farodin poussa un profond soupir. Il s’apprêtait à riposter quand la voix de Malawayn domina le tumulte :

— Mes frères, le combat est terminé. « Au premier sang », avions-nous dit. Et il n’est nulle part écrit que le sang versé doit l’être par une arme. Reconnaissons l’issue du combat, même si cette victoire a été acquise par la ruse.

Malgré l’intervention de Malawayn, l’agitation ne se calma que lentement. Beaucoup d’elfes, les plus jeunes, quittèrent la salle, en colère.

Mais l’elfe aux tempes argentées invita Farodin et Nuramon à prendre place à ses côtés. Il leur versa de son vin et leur tendit les fruits qui se trouvaient dans la large coupe d’argent sur le tapis devant lui. Le calme se rétablit progressivement dans la halle.

Quand ils eurent mangé ensemble, Malawayn les pria de leur parler d’Albemark. Ce fut Nuramon qui prit la parole en s’efforçant de faire oublier ce qui venait de se passer. Farodin l’envia de pouvoir raconter d’une façon si vivante que l’on croyait voir Albemark devant soi.

En contrepartie, les compagnons entendirent beaucoup de choses sur la vie dans le désert. Les elfes de Valemas y avait créé une oasis florissante à partir d’un point d’eau boueux. Ils avaient longuement recherché cet endroit, parce que – comme leurs aïeux – ils aimaient les régions désertiques. Ils se plurent également à dire que c’était la chaleur du désert qui leur avait tant échauffé le sang.

Ils racontèrent aussi qu’ils chevauchaient souvent dans le Monde des Humains. Les mortels de là-bas les appelaient « Girats », ce qui dans leur langue signifiait quelque chose comme « esprits », et ils traitaient les elfes de Valemas avec grand respect.

— À chacune de nos rencontres, ils insistent pour nous offrir des présents. (Malawayn sourit.) Je crois qu’ils nous prennent pour des

brigands.

— Et vous allez les laisser continuer à le croire ?

À peine eut-il prononcé ces mots que Farodin les regretta.

— Nous n'avons pas le choix. Nous manquons de tellement de choses ici que nous acceptons tout présent avec gratitude. Nous ne prenons rien par la force même s'il nous serait facile de le faire. (Il baissa la tête et observa les motifs entrelacés du tapis.) Ce qui me manque le plus, c'est le ciel étoilé au-dessus d'Albemark.

— Et si vous faisiez la paix avec la reine ? proposa Nuramon.

Malawayn le regarda, surpris.

— Nous, les elfes de Valemas, nous avons peut-être beaucoup perdu, mais pas notre fierté. Nous ne reviendrons à Albemark que si la reine nous en prie et si elle nous accorde aussi la liberté là-bas.

Alors, jamais vous ne retournerez là-bas, pensa Nuramon.

Au bord de l'oasis

Enfant, Nuramon avait souvent pensé au désert et à la ville légendaire de Valemas. Il s'était imaginé à quoi elle pouvait ressembler, mais il n'était jamais allé dans l'ancienne Valemas. Cette oasis était très différente de la ville de légende qu'il s'était représentée. Il n'y avait pas ici le soleil d'Albemark ni celui du Monde des Humains. Toutefois, les mages de cette communauté avaient tissé un voile de lumière, qu'ils avaient tendu comme le toit d'une tente au-dessus de la cité et du désert environnant. Ils avaient même pensé au jour et à la nuit ; la lumière déclinait dans un crépuscule inhabituellement long et réapparaissait des heures plus tard en une aube plus courte.

Malgré toute l'eau présente ici, on voyait et on sentait nettement le lien avec le désert. Le vent léger en avait aussi le goût.

Nuramon suivait un sentier qui devait le conduire au bord de la cité. Valiskar lui avait indiqué ce chemin. La frontière de cette contrée devait se trouver là-bas. Les lieux résiduels du Monde Brisé passaient communément pour être des oasis dans une mer de néant. Nuramon voulait voir cette mer. Il avait laissé ses compagnons près des chevaux au bord de la source ; ils se reposaient là-bas dans l'une des maisons d'argile. Mandred ne recouvrait ses forces que lentement, malgré l'aide des guérisseurs de Valemas. Dans ses rêves fébriles, il ne cessait d'appeler Atta Aikhjarto. Farodin était resté auprès de lui. Malgré l'hospitalité qui leur avait été finalement accordée, il se méfiait des habitants de l'oasis.

Mais Nuramon était bien trop curieux pour rester là-bas. Il allongea même encore le pas pour atteindre le plus vite possible le bout de l'oasis.

Le sentier se termina soudain devant une statue en grès de Yulivée, la fondatrice de l'oasis. Ici, à Valemas, on la trouvait représentée en de nombreux endroits. Les elfes du désert la vénéraient presque autant que Mandred honorait ses dieux. Elle avait été belle. On lui avait dessiné sur les lèvres un sourire confiant et incrusté deux malachites dans les orbites. À la cour de la reine, Nuramon avait vu un sculpteur faire ce genre de travail. On insérait d'abord les gemmes,

puis on prenait les paupières de pierre, on les posait et on laissait une magie les rattacher à la statue. Elles recouvraient ainsi les malachites comme si elles étaient réelles et pouvaient cligner à tout moment. La statue invitait à s'asseoir sur une pierre à côté d'elle.

Nuramon suivit son geste et s'assit. La vue qui s'offrait à lui le surprit. Certes, il était ici au bout de l'oasis, toutefois ce n'était pas la mer de néant qui s'étendait devant lui, comme il s'y était secrètement attendu, mais le désert. Peut-être fallait-il s'engager encore plus loin pour atteindre la fin de cette contrée. Pourtant, il s'aperçut soudain qu'il y avait là quelque chose de bizarre. Le vent lui soufflait dans la nuque, mais il voyait en même temps du sable fin tourbillonner vers lui. Ce sable ne l'atteignait pas ; il disparaissait brusquement, comme s'il n'avait pas existé. Était-il possible que le désert qui s'ouvrait devant lui soit seulement une illusion ? juste un reflet de celui qui commençait de l'autre côté de l'oasis et menait jusqu'à l'anneau de pierres ? Il devait s'agir d'une puissante magie...

Nuramon se leva et fit un pas en direction du désert. D'un seul coup, il sentit la puissance de la magie. Une barrière, semblable à une paroi de verre extrêmement fin, séparait l'endroit de ce mirage, là-bas, au-dehors. Prudemment, Nuramon tâtonna à la recherche du mur invisible.

Soudain, quelque chose crissa sous ses doigts. Il se hâta de retirer sa main. Le désert se troubla à ses yeux et l'horizon s'assombrit. L'obscurité avalait le paysage avec une rapidité inquiétante. Elle venait vers lui en absorbant les dunes, le sable et les pierres de la plaine. Mais juste devant lui, elle se teinta de gris, à la lueur de Valemas. Ses rayons de lumière portaient au loin. Devant les pieds de Nuramon s'ouvrit un précipice. Un brouillard gris bleu y flottait, presque immobile. Ce devait être la mer où voguaient les îles du Monde Brisé. Et les ténèbres au-dessus étaient le ciel de ce monde désolé.

Quelque part là-bas, dehors, se trouvait Noroelle. Peut-être, comme lui, était-elle en train de contempler cette immensité. Comme les mages de cette cité, elle avait certainement formé tout à son idée. Nuramon espérait simplement que le lieu où elle se trouvait n'était pas d'une infinie tristesse. S'il existait un moyen de surmonter ce brouillard, il l'utiliserait et partirait aussi loin qu'il le fallait. Peut-être existait-il un chemin direct vers Noroelle, une route qui contournait la barrière de la reine.

Nuramon s'assit de nouveau sur la pierre. En voyant l'image du désert réapparaître, il pensa à l'idée qui venait de surgir en lui. Et s'il existait une sorte de bateau pouvant naviguer sur le brouillard comme d'autres sur l'eau ?

Une voix l'arracha à ses pensées.

— Tu as vu ?

Nuramon porta instinctivement la main à son épée et fit volte-face. À côté de la statue de Yulivée se trouvait un homme portant d'amples vêtements vert clair et blanc.

— Eh là ! calme-toi, étranger ! s'écria-t-il. (Nuramon remarqua alors que l'homme n'avait pas de pieds, seuls ses vêtements flottaient dans l'air. Mais ils bougeaient beaucoup trop vite par rapport au vent léger qui soufflait ici. Des cheveux verts, comme ébouriffés par des mains invisibles, s'agitaient aussi autour de sa tête.) Tu n'as encore jamais vu d'esprits, hein ?

Nuramon resta fasciné par cette apparition.

— Des esprits, j'en ai vu, mais aucun comme toi.

Son vis-à-vis avait presque l'allure d'un elfe. Ses oreilles pointues dépassaient légèrement de sa chevelure, mais elles paraissaient plus charnues que celles des elfes. Ses mains étaient remarquablement grandes et informes ; il aurait certainement pu enfermer tout le visage de Nuramon dans une seule main. En revanche, il avait une tête allongée et un menton pointu. Et son large sourire n'y pouvait rien changer.

— Je m'appelle Nuramon. Quel est ton nom ?

— Un nom, bah ! dit l'esprit en rejetant la question d'un geste de la main. La vie serait bien plus simple sans noms. Les noms sont contraignants. Il suffit que quelqu'un connaisse le tien pour qu'il l'utilise aussitôt pour te dire : « Fais-moi ci, fais-moi ça. » (Il haussa les sourcils et ses yeux vert pâle scintillèrent.) Je suis seul de mon espèce ici. Il n'y a qu'un seul djinn à Valemas. Et c'est moi. Même si je vais par-ci, par-là... (Il montra un endroit près de Nuramon et disparut dans un courant d'air froid pour y réapparaître aussitôt.)... je suis toujours le même. (L'esprit se pencha sur lui.) Dis-moi, quelle est ta couleur préférée ?

Nuramon hésita.

— Le bleu, finit-il par répondre en pensant aux yeux de Noroelle.

L'esprit décrivit un cercle tourbillonnant et quand il s'arrêta en souriant devant Nuramon, il avait les cheveux bleus, les yeux bleus et portait des vêtements bleu et blanc.

— En bleu aussi, je suis toujours le même et le seul ici. Alors, à quoi bon un nom ? Appelle-moi simplement Djinn !

Nuramon n'en revenait pas. Il avait devant lui un djinn en chair et en os ! Il en avait entendu parler, on disait qu'ils avaient disparu et que quelques-uns se cachaient dans les rares déserts d'Albemark.

D'aucuns prétendaient même que les djinns n'avaient jamais existé.

— Eh bien, Djinn... Tu pourrais peut-être m'aider.

L'esprit eut l'air sérieux tout à coup.

— Enfin ! Voilà quelqu'un qui sait apprécier ma sagesse infinie.

Nuramon ne put réprimer un sourire.

— Quelle modestie !

Le djinn s'inclina.

— N'est-ce pas ? Je ne dirais jamais rien de moi qui ne soit vrai. (Il s'approcha de Nuramon et chuchota :) Il faut que tu saches qu'il fut un temps où je... (Il regarda autour de lui.) Autrefois, je vivais ailleurs. C'était une oasis de science dans le désert de l'ignorance omniprésente.

— Hmm. Et quelles connaissances y gardait-on ?

Le djinn fit une moue d'incompréhension.

— Eh bien, tout, naturellement ! La science qui fut, celle qui est, et celle à venir !

Cet esprit joyeux devait le prendre pour un idiot. Même Emerelle ne pouvait voir l'avenir que d'une façon floue. Cependant... si ce djinn n'était pas seulement une image trompeuse de ses sens surexcités et si ses paroles recelaient une étincelle de vérité, il pourrait peut-être l'aider dans sa quête de Noroelle.

— Où se trouve cet endroit ? demanda-t-il à l'esprit.

— Représente-toi ça comme une immense bibliothèque. Et celle-ci se trouve dans l'opale de feu de la couronne du maharadjah d'Ambernishi.

— Une bibliothèque ? Dans une gemme ?

— Certainement.

— J'ai du mal à le croire.

— Croirais-tu plutôt que l'opale de feu est une Étoile d'Albes mobile ? (Nuramon garda le silence. Le djinn avait raison : une Étoile d'Albes qui ne serait pas attachée à un lieu lui semblait encore plus improbable qu'une pierre où les esprits concentraient tous les savoirs. Le djinn poursuivit :) Cette opale de feu, nous l'avons offerte au maharadjah Galssif. Nous lui étions grandement redevables. Ainsi, nous la lui avons confiée et il a fait de nous ses conseillers. Et nous fûmes de bon conseil. (Il disparut de nouveau et resurgit à gauche de Nuramon.) Galssif était intelligent, il a gardé notre savoir avec une grande sagesse. Et dans cette sagesse, il a tu notre présence à son fils. Celui-ci était un tyran et un fou, indigne de notre science. Nous, les esprits, nous entrons dans l'opale et en ressortons sans que personne

nous aperçoive. Il ne peut y avoir d'endroit plus sûr que la couronne d'un puissant souverain.

Nuramon réfléchit. Tout cela était impressionnant.

— Et dans cette « bibliothèque », je pourrais trouver comment voyager d'île en île en ce monde ?

— Tu le pourrais, si elle était encore là. Mais elle a disparu il y a fort longtemps. Bien des générations de souverains après Galssif, le maharadjah Elebal soumit les royaumes voisins et poussa ensuite vers l'est. Il mena son dernier combat dans les forêts de Drusna où il disparut avec son armée. Sans lui, le royaume s'est dissous, et la couronne qui s'était perdue à Drusna est encore aujourd'hui introuvable. Autrefois, quel que soit l'endroit du Monde des Humains où je me trouvais, je pouvais sentir l'opale et aller jusqu'à elle. Mais maintenant, je ne la perçois plus quand j'y traverse les airs. Peut-être que la couronne et l'opale sont détruites. Mais elles sont peut-être aussi entourées de magie et protégées par elle. Il est possible qu'elles réapparaissent un jour, mais d'ici là tu devras renoncer au savoir de la bibliothèque.

» Pourtant, je peux répondre à ta question, car mon savoir est immense. Toutefois, ma réponse ne te plaira pas. (Le djinn plana jusqu'au bord de l'oasis et, d'une seconde à l'autre, les ténèbres réapparurent.) Tu viens de le voir. Regarde ! Qui d'autre, à part les albes, pourrait cheminer dans ce brouillard gris ? Il serait fatal de sortir là-bas. Ce qui est au-delà, dehors, n'appartient pas à ce monde en fait. C'est bien plus l'arrière-plan du Monde Brisé, ce qui subsiste quand un monde disparaît. On ne peut imaginer l'énorme distance qui sépare les îles les unes des autres.

» Bien sûr, il y a ici, dans l'oasis, des Sentiers et des Étoiles d'Albes. Mais nous ne pouvons utiliser que le chemin qui mène au Monde des Humains. Tous les autres conduisent aux ténèbres et finissent quelque part entre les îles. Si tu empruntais l'un de ces chemins, tu serais perdu à jamais. La solution n'est pas non plus de se déplacer en dehors des Sentiers d'Albes. Je peux voler. Je suis même allé une fois là-bas et j'en suis vite revenu avant de perdre des yeux la lumière de Valemas. Même si tu pouvais voler, tu n'irais pas bien loin sans manger ni boire. Crois-moi, Nuramon : même moi, je périrais là-bas. Car tout être se nourrit de quelque chose, mais là-bas, il n'y a rien ! Aucun chemin ne mène d'île en île dans le vide.

Ainsi fut réduite à néant l'idée de Nuramon. S'il n'était même pas possible à un esprit de voyager dans le Monde Brisé, ils ne pourraient pas contourner la barrière de la reine par ce moyen. Ils devraient l'affronter dans le Monde des Humains.

— Je vois que cela te chagrine. Mais la vie est trop longue pour

l'emplir de tristesse. Regarde-moi ! J'ai trouvé ici une nouvelle demeure et je vis heureux parmi les elfes.

— Pardonne-moi, Djinn. Mais pour moi, ce n'est pas une solution. Pour atteindre un endroit du Monde Brisé, il me faut rompre une barrière autour d'une Étoile d'Albes. Et je ne sais même pas où cette Étoile se trouve dans l'Autre Monde.

— Mais tu la trouveras tout de même, n'est-ce pas ?

— Je la chercherai à la façon des elfes et je la trouverai un jour. Et ensuite ? Comment venir à bout de la barrière magique qui protégera l'Étoile d'Albes ?

— Je connais ton tourment. C'est la reine d'Albemark qui a dressé cette barrière.

— Comment le sais-tu ? s'étonna Nuramon.

— Parce qu'on ne peut égaler sa puissance. C'est pourquoi tout vous semble perdu, à toi et à tes compagnons. (Le djinn flotta autour de Nuramon.) Tonnerre ! Un elfe qui veut briser le sortilège de sa reine. C'est la première fois que j'entends ça. On dit que vous êtes tous si sages et si gentils à Albemark.

— Je te prie instamment de ne parler à personne de mes plans.

— Je tiendrai cela caché comme mon propre nom. Et comme j'admire les elfes qui ont du cran, je vais t'aider. Sache qu'il est déjà plus d'une fois arrivé de réussir à rompre une barrière autour d'une Étoile d'Albes. Même si l'opale de feu a disparu et si je ne possède hélas qu'un savoir modeste dans le domaine de la magie de bannissement, je peux te conseiller un autre lieu où, depuis des millénaires, le savoir des mondes se trouve rassemblé. La Porte qui y mène se trouve à Iskandrie. Naturellement, cette bibliothèque n'est pas comparable à celle des djinns, mais à quoi bon tenir entre ses mains tout le savoir de ce monde, quand on n'en a besoin que d'une bribe !

Iskandrie ! Ce nom résonna agréablement aux oreilles de Nuramon.

— Où se trouve cette Iskandrie ? demanda-t-il à l'esprit.

— Suis le Sentier d'Albes qui mène du cercle de pierres vers le nord. Va jusqu'à la mer. (Le djinn tourbillonna sur lui-même et indiqua ensuite une direction.) Ensuite, tourne-toi vers l'ouest et longe la côte. Tu ne pourras pas manquer Iskandrie.

L'esprit croisa les bras sur sa poitrine.

— Je te remercie, Djinn.

— Oh ! un « merci » représente beaucoup pour nous. J'ai passé de nombreuses années dans le Monde des Humains. J'ai exaucé pas mal

de leurs souhaits et j'ai rarement entendu un « merci » !

— Puis-je faire quelque chose pour toi ?

— Tu pourrais t'asseoir avec moi sur cette pierre et me raconter ce qui t'est arrivé. Crois-moi, ici, dans cette oasis, tes secrets sont en lieu sûr. Personne n'ira courir à Albemark et parler de toi à la reine.

Nuramon approuva d'un hochement de tête et s'installa sur la pierre à côté du djinn. Puis il commença à raconter. Chaque fois qu'il épanchait son cœur, son histoire se faisait plus longue.

Le djinn écouta patiemment avec un visage qui ne correspondait pas à sa nature joyeuse. Quand Nuramon eut terminé, il se mit à pleurer.

— Elfe, c'est sans doute l'histoire la plus triste que j'aie jamais entendue. (Le djinn se leva d'un bond, s'essuya les joues et lui fit tout à coup un si large sourire que ses dents étincelèrent.) Mais ce n'est pas encore terminé. Tu peux pleurer ou bien rire aussi. (Le djinn changea de visage, une moitié se montra gaie et l'autre soucieuse. Et il semblait que les deux parties se livraient un combat.) Il faut te décider. Tu dois te demander s'il reste de l'espoir ou non. (Il se frappa la joue joyeuse du plat de la main ; le sourire et les rides de joie gagnèrent l'autre partie du visage.) Tu devrais garder confiance, elfe. Va à Iskandrie ! Tu trouveras sûrement un chemin. Tu auras encore le temps de désespérer quand il n'y aura plus d'espoir.

Nuramon acquiesça. Le djinn avait évidemment raison, même si sa jovialité lui était étrangère. Il ne savait pas s'il devait lui en vouloir d'avoir si légèrement escamoté son histoire triste. Mais un sourire de cette étrange silhouette suffit à le faire sourire, lui aussi.

Quand Nuramon se leva, le djinn planait de nouveau près de la statue.

— Va en confiance à Iskandrie. Yulivée s'y est souvent trouvée. Et elle était très sage. Elle a créé la Porte par laquelle les elfes de l'ancienne Valemas ont quitté Albemark. Elle a créé l'anneau de pierres là-bas, au-dehors, et les elfes d'ici lui doivent les magies de la lumière, la barrière là-bas et l'image du désert qui se trouve derrière. Yulivée a toujours dit que les voyages étaient les meilleurs maîtres. Elle fut une bonne élève. Ce qu'elle a appris là-bas, dans le Monde des Humains et aussi dans le Monde Brisé, peut t'être révélé un jour à toi aussi.

Sur ces mots, le djinn s'évapora. Le vent chuchota encore :

— Adieu, Nuramon !

Nuramon s'avança vers la statue de Yulivée et contempla ses yeux luisants. Il ne savait toujours pas s'il fallait prendre au sérieux le djinn et si, là-bas, au-dehors, dans le Monde des Humains, il existait

vraiment une ville du nom d'Iskandrie. Pourtant, un simple regard au visage de Yulivée lui suffit pour savoir qu'il parlerait de cette ville à ses compagnons et qu'il les persuaderait d'y aller.

Les récits de la Téaragie

LES COMPAGNONS DE VALISKAR

Nos ancêtres connaissaient déjà le grand marcheur du désert Valiskar. Nous ne l'avons rencontré que quelques fois et nous ne savons pas comment il peut survivre dans les profondeurs du désert. Mais on dit qu'il ne fait qu'un avec lui. Un jour, nous fîmes la connaissance de ses compagnons.

Dans la nuit précédente, nous avons entendu le hurlement des goules dans les dunes, et nous redoutions le jour. Vers l'heure de midi, alors que nous traversions la plaine implacable de Felech, nous aperçûmes un cavalier au loin. Nous crûmes que les goules avaient envoyé un démon nous chercher. Mais ensuite, nous reconnûmes le manteau rouge ardent de Valiskar.

Nous dressâmes notre camp sur place afin de pouvoir accueillir dignement ce grand seigneur du désert. Or voyez ! de l'ombre de Valiskar se détachèrent trois silhouettes avec leurs chevaux. Il y avait là deux Girats pâles, armés comme des guerriers. Mais le troisième était un Girat du feu. Ses longs cheveux flambaient au vent et son visage était d'un rouge de braise. Tous les trois montaient de nobles destriers infatigables.

Nous reçûmes Valiskar conformément à notre coutume. Comme toujours, il fut un bon hôte. Il but et mangea en paix avec nous et se réjouit de nos présents. Valiskar nous présenta ses compagnons. Les deux Girats pâles s'appelaient Faraschid et Neremesch, et le Girat du feu : Mendere.

Faraschid avait des cheveux clairs comme le soleil et des yeux de jade. Mais les cheveux de Neremesch étaient de la couleur des Montagnes du Vent et ses yeux étaient aussi bruns que le désert du Sud. Mendere, quant à lui, était un géant avec une sauvage barbe en feu. Ses yeux bleus ressemblaient à deux oasis du désert. Le Girat de feu n'avait pas les manières de son maître. Il ne cessait de dévorer et, à notre grande stupéfaction, il buvait sans arrêt de l'eau. Neremesch nous signifia que Mendere devait éteindre les flammes qui brûlaient dans son estomac. Alors, nous comprîmes que Mendere n'agissait que pour notre bien. Il ne voulait pas enflammer nos tentes.

Après le repas, Valiskar nous demanda de conduire ses

compagnons à la mer. Certes, nous redoutions le Girat du feu, mais par respect envers Valiskar, nous les primes tous les trois avec nous. Les Girats ne parlaient pas notre langue et nous ne connaissions aucune de celles qu'ils maîtrisaient. De sorte que nous échangeâmes peu de mots. Nous admirions avec quel esprit de sacrifice Mendere buvait de l'eau pour nous. Il eut aussi recours au vin pour contenir les flammes. Mais lorsqu'il nous demanda du raki, nous craignîmes qu'il ne fasse ainsi que ranimer ses flammes. Cependant, comment s'opposer à la parole d'un ami de Valiskar ? Ainsi, le Girat but du raki. D'abord, rien ne se passa. Mais dans la nuit, nous entendîmes de tels soupirs et de tels gémissements que nous nous enfûmes d'abord du camp en pensant que les goules s'y trouvaient. Quand nous nous risquâmes à revenir, nous découvrîmes Mendere qui se tordait par terre en luttant contre les flammes que le raki avait attisées en lui.

Plus nous nous approchâmes de la mer, plus la peau de Mendere s'enflamma. Seules les mains de Neremesch parvinrent à chasser le feu de son visage et de ses bras. Depuis ce jour, on dit chez nous : « Ne fais jamais boire de raki à un Girat du feu ! »

Finalement, nous atteignîmes la mer et les trois Girats prirent congé avec les quelques mots qu'ils avaient appris dans notre langue. Ils partirent en direction d'Iskandrie et nous laissèrent intrigués. Qu'allaient-ils faire là-bas ? Ils étaient certainement envoyés en mission par leur seigneur. Car les peuples du désert savaient depuis longtemps que les habitants d'Iskandrie étaient assez fous pour refuser à Valiskar son tribut. Mais à présent, le désastre chevauchait vers eux en la personne de ses compagnons.

*Extrait de : Les Récits des peuples du désert,
recueillis par Golish Reesa,
Volume III : la Téaragie, p. 143 f.*

À Iskandrie

La traversée du désert avait représenté un véritable supplice pour Farodin. Il s'était parfois demandé si les dunes ne se moquaient pas de lui. Leurs innombrables grains de sable témoignaient de la vanité de sa mission. Il lui restait à espérer que sa magie se renforcerait avec le temps. Farodin voulait rester fidèle au chemin qu'il avait emprunté... À force d'obstination, il avait retrouvé Noroelle au bout de sept cents années, il parviendrait bien encore cette fois-ci jusqu'à elle. Quand bien même cela lui prendrait des siècles, il était fermement résolu à rassembler suffisamment de grains de sable pour en remplir le sablier brisé et rendre ainsi réversible le sortilège d'Emerelle.

Farodin leva les yeux sur les hautes murailles d'Iskandrie qui se dessinaient à l'horizon. Était-il avisé de venir ici ? Il leur faudrait de nouveau passer par une Étoile d'Albes. Il était périlleux d'utiliser cette magie. S'ils allaient maintenant faire un saut dans le temps ? Ils ne le remarqueraient probablement même pas. Mais pour Noroelle, cela signifierait de nombreuses années supplémentaires passées dans la solitude. S'ils découvriraient véritablement dans cette bibliothèque une possibilité de rompre le sortilège de bannissement de la reine et de trouver cette Étoile d'Albes par laquelle Noroelle était entrée dans le Monde Brisé, leur quête prendrait vite fin. Mais Farodin restait sceptique. Était-il possible qu'Emerelle ignore l'existence de cette bibliothèque ? C'était peu probable. Elle devait donc considérer que tout le savoir qu'elle recelait était vain ? Pouvait-elle se tromper ? Durant toute la durée du voyage, il y avait réfléchi. Mais à quoi bon perdre son temps ainsi ? La réponse, il ne la trouverait que dans la bibliothèque.

L'air était empli d'une légère odeur de putréfaction. Farodin leva les yeux. Ils avaient presque atteint la ville. La route qui y menait était maintenant bordée de tombeaux, de caveaux et de mausolées prétentieux. *Une faute de goût comme seuls les humains peuvent en commettre*, pensa l'elfe. Comment pouvait-on accueillir les visiteurs avec des monuments funéraires ! Plus loin dans le désert, les tombes se faisaient plus sobres jusqu'à ne plus consister qu'en une pierre marquant l'endroit où l'on s'était hâté d'enterrer un mort dans le

sable.

Dans les splendides mausolées de marbre et d'albâtre, on avait cependant manifestement renoncé à abandonner les corps à la terre. Farodin espérait que l'on s'était donné autant de peine pour fabriquer des sarcophages hermétiques que pour orner les mausolées de statues. Le plus souvent, elles représentaient des hommes et des femmes d'allure jeune. Pas étonnant que l'on ne fasse pas de vieux os dans une ville qui vous accueillait avec l'odeur pestilentielle des cadavres ! À en juger par les statues, il y avait deux catégories de riches dans cette ville : ceux qui paraissaient avoir la tête pleine d'idées importantes et se prendre terriblement au sérieux, et les autres qui considéraient visiblement la vie comme une fête. Leurs statues montraient ceux-ci nonchalamment allongés sur une banquette, levant leur coupe de vin à la santé des voyageurs.

Les tombes et les statues plus récentes étaient de couleurs criardes. Farodin peinait à comprendre comment des humains pouvaient s'imaginer avoir belle apparence en soulignant leurs yeux de noir et en s'affublant d'une robe orange à cape pourpre. Le sable du désert avait depuis longtemps fait disparaître la couleur des statues et des monuments funéraires les plus anciens. Ainsi, ils outrageaient moins l'œil de l'observateur.

L'impression morbide que faisait Iskandrie sur le voyageur était quelque peu atténuée par les femmes qui se trouvaient au bord de la route. Elles recevaient les hôtes de la ville avec un sourire accueillant et des gestes amicaux. À la différence des habitants du désert, elles ne se protégeaient pas du soleil par des vêtements amples et un voile. Elles montraient le plus de peau possible, si l'on ne tenait pas compte des épaisses couches de poudre et de maquillage dont elles avaient badigeonné leur visage et leurs bras. Certaines avaient même renoncé totalement à s'habiller et s'étaient peint la peau de motifs troublants, tout en spirales et lignes serpentes.

Mandred, manifestement familier de ce genre d'accueil, faisait des signes aux femmes. Il était de la meilleure humeur. Tout sourires, il tournait la tête pour n'en perdre aucune du regard.

La route dallée de pierre menait en ligne droite vers les murs d'Iskandrie. Juste devant eux, une caravane avançait. Elle comprenait ces animaux fort laids que les humains appelaient des « chameaux » et un petit groupe de marchands jacassant à l'envi. Soudain, l'un d'eux quitta la file pour aborder une femme aux cheveux teints en rouge. Les jambes écartées, elle était assise sur le socle du tombeau d'un buveur marmoréen. Après un court marchandage, il lui glissa quelque chose dans la main, et ils disparurent tous les deux derrière un mausolée à moitié effondré.

— Je me paierais bien aussi une petite cavalcade, murmura Mandred en regardant les deux elfes. Je me demande combien ça peut coûter ici.

— Tu veux encore faire un tour à cheval ? Tu n'en as pas... (Nuramon s'arrêta.) Tu ne veux tout de même pas dire... Ce seraient des... Comment disais-tu ? Des « catins » ? Je croyais qu'on les trouvait dans les grandes maisons, comme à Aniscans.

Mandred rit de bon cœur.

— Non, à Aniscans aussi on en trouve pas mal dans les rues. Seulement, toi, tu n'as pas l'œil pour ça. Ou alors, c'est dû à l'amour. Noroelle est tout le contraire d'une catin. (Il sourit.) Bien que quelques-unes soient franchement jolies. Mais quand l'amour vous tient chaud, on ne va pas chercher ailleurs le plaisir des sens.

Farodin fut fâché d'entendre son compagnon nommer à la suite Noroelle et ces femmes peinturlurées. C'était... Non, il ne trouvait pas d'image pour dénoncer l'absurdité de cette comparaison. Des dizaines de métaphores vantant la beauté de Noroelle lui vinrent à l'esprit : les strophes de ces chants qu'il lui avait dédiés autrefois. Aucune de ces images n'eût convenu à ces femmes humaines. Et voilà qu'il faisait la même chose ! Il mêlait Noroelle et ces femmes en pensée ! Il adressa un coup d'œil amer à Mandred. À force d'avoir chevauché en sa compagnie, ce barbare avait fini par déteindre sur lui.

Mandred avait visiblement mal interprété son regard. Il caressa la bourse d'argent à sa ceinture.

— Ces chameliers auraient tout de même pu se montrer plus généreux. Vingt pièces d'argent ! Combien de temps peut-on tenir avec ça ? Quand je pense à tout ce qu'ils ont donné à Valiskar ! Ils se débrouillent bien, vos frères oasiens.

— Ce ne sont pas nos frères, intervint Nuramon. Ce sont...

Mandred balaya son objection d'un geste de la main.

— Oui, je sais. Ils m'ont vraiment impressionné. Ce sont de vrais esprits sensuels !

— Tu veux dire « sensibles » ? demanda Farodin.

— Fadaises d'elfes ! Tu sais bien ce que je veux dire. C'est tout de même... Ces têtes enturbannées avec leurs chameaux n'ont qu'à les voir pour vouloir à tout prix leur faire des présents. Pas de crânes défoncés, pas de menaces, aucune parole blessante. Ils n'ont qu'à arriver et à attendre leurs cadeaux. Qui plus est, les chameliers s'en trouvent heureux. Ces elfes de Valemas me paraissent être de fameux gaillards !

Farodin pensa à Giliath. Il aurait aimé pouvoir encore lui parler

pour essayer de savoir si elle comptait vraiment le tuer. Elle avait été à deux doigts de le faire. Après le combat, elle avait disparu. Ils avaient encore passé cinq jours dans l'oasis, mais il ne l'avait plus revue.

— Bonjour, fillette ! (Mandred tapa sur la cuisse d'une femme à la peau sombre.) Tu me comprends, même si tu ne connais pas ma langue.

Elle lui répondit par un sourire enjôleur.

— Je viendrai te chercher dès que nous aurons trouvé à nous loger en ville.

Elle montra la bourse à sa ceinture et lui fit un regard équivoque en direction d'un caveau fracturé.

— Je lui plais ! annonça fièrement Mandred.

— Du moins la partie qui pend à ta ceinture.

Mandred rit.

— Non, elle aimera sans doute aussi ce qui pend en dessous ! Par tous les dieux ! ça fait si longtemps que je n'ai pas eu de petite câline dans mes bras !

Farodin ressentit comme un pincement au cœur. Cet homme était d'une simplicité déconcertante. Sans doute parce que sa vie était très courte.

Au bout de la rue se dressait une immense double porte, flanquée de deux puissantes tours semi-circulaires. Les murs devaient bien faire plus de quinze pas de haut ; les tours, presque le double. Chez les humains, Farodin n'avait encore jamais vu de ville possédant de telles murailles. On prêtait à Iskandrie de nombreux siècles d'existence. C'était une cité portuaire traversée par deux grandes routes commerciales et un fleuve puissant.

Des gardes veillaient à la porte. Ils portaient des cuirasses de lin raidi et des casques en bronze ornés d'une queue de cheval noire. Les voyageurs quittant la ville passaient par la porte de gauche. On ne les importunait pratiquement pas. Mais celui qui voulait entrer à Iskandrie devait acquitter un droit de péage.

— Non mais, vous avez vu ça ? s'énerva Mandred. Ces tire-laine vous soutirent une pièce d'argent alors que vous leur faites l'honneur de visiter leur ville !

— Je vais payer pour toi, dit Farodin à voix basse. Mais tiens-toi tranquille ! Je ne veux pas d'embrouilles !

Méfiant, il ne quitta pas Mandred du regard.

Le garde se présenta à eux ; Farodin lui mit trois pièces dans la main. Ce gaillard, au visage grêlé et à l'haleine puante, lui posa une

question qu'il ne comprit pas. Déconcerté, l'elfe haussa les épaules.

L'homme de garde semblait nerveux. Il répéta sa question en désignant Mandred. Farodin lui glissa une autre pièce dans la main. Alors, l'homme sourit et leur fit signe de passer.

— Vide-goussets, siffla Mandred entre ses dents.

Une rue animée les attendait derrière la porte. Elle menait en ligne droite à la ville. La caravane qu'ils avaient suivie sur la route côtière disparut par une arche dans une cour entourée de murs. Farodin y vit plus de cent chameaux. À l'évidence, cet endroit était un point de rencontre pour les marchands étrangers. Pas question d'aller là-bas. On ne manquerait pas de les remarquer et c'était justement ce qu'il fallait éviter. Ainsi, ils continuèrent sur la route.

Ici, la plupart des maisons étaient construites en briques d'argile brune. Elles faisaient rarement plus de deux étages. Ouvertes sur la rue, elles abritaient au rez-de-chaussée des échoppes d'artisans, des rôtisseries ou des tavernes.

Devant l'une de ces auberges, des enfants assis dans la rue plumaient des rouges-gorges. Les oiseaux vivaient encore ! Sans les vider, on les jetait dans une graisse bouillante. Farodin faillit en avoir la nausée. Si grandes que soient leurs villes, les humains demeuraient des barbares !

Les trois compagnons étaient les moins vifs dans cette rue principale. Ici, chacun semblait savoir où il allait et chacun se pressait : maçons en sueur poussant des charrettes pleines de briques, porteurs d'eau avec d'énormes amphores attachées sur leur dos, messagers avec d'imposants sacs en cuir, paysannes portant leurs paniers de légumes sur les marchés. Parmi tous ces gens, Farodin se sentait mal à l'aise. Pour éviter d'être remarqué, il avait caché ses oreilles sous un turban. Toutefois, cela ne changeait rien pour lui. Jamais encore il ne s'était senti si étranger dans le Monde des Humains.

Il observa une vieille femme en robe drapée verte, que deux serviteurs suivaient avec des paniers. La vieille marchandait avec un garçon portant une bonne vingtaine de cages à oiseaux sur une longue perche. Finalement, l'un des serviteurs glissa quelques pièces de cuivre au vendeur. Le jeune garçon ouvrit alors une cage et en sortit une colombe blanche qu'il tendit délicatement à la vieille femme. En riant, celle-ci libéra l'oiseau. Apparemment troublée par sa liberté toute nouvelle, la colombe décrivit un cercle, puis elle s'envola en direction des lacs salés.

La noblesse de ce geste impressionna d'abord Farodin. Mais ensuite, il se demanda si le garçon n'avait pas uniquement capturé les

oiseaux afin de procurer à de riches dames le plaisir de les laisser s'envoler ensuite.

Plus ils avançaient dans la rue, plus les maisons s'élevaient. La plupart des constructions étaient maintenant en brique chaulée. Les motifs peints de certaines façades représentaient des bateaux ou des cigognes pataugeant dans des oseraies.

Farodin fut pris de vertige en sentant toutes ces odeurs l'assaillir. Un parfum d'herbes et d'épices se mêlait à la puanteur de la ville. Il y avait partout des effluves de gens sales, d'ânes, de chameaux et d'excréments. Et, de surcroît, un bruit indescriptible. Dans leurs échoppes bordant la rue, les marchands s'égosillaient pour vanter leurs marchandises ; les porteurs d'eau et les jeunes filles proposant des galettes de pain plat débitaient inlassablement leurs litanies.

Farodin en regrettait presque la solitude du désert. Il avait un furieux mal de crâne. La chaleur, le bruit et la puanteur étaient plus qu'il pouvait en supporter. Et pour combler le tout, il sentait disparaître peu à peu le Sentier d'Albes qui les avait conduits jusqu'à la ville, parallèlement à la route côtière. Farodin était certain de ne pas l'avoir quitté. Mais à chaque pas, il le sentait qui s'éloignait un peu plus sous les pavés de la rue.

Nuramon paraissait tout aussi inquiet. Ils échangèrent un bref regard.

— Nous avons déjà passé deux Étoiles d'Albes mineures, chuchota-t-il avec nervosité. On dirait que cette ville est une toile d'araignée, tant il y a de Sentiers qui s'y rencontrent. Mais ils se trouvent sous terre. C'est inhabituel. Je ne sais pas si je pourrai capter leur force pour ouvrir une Porte.

— Peut-être y a-t-il un tunnel, supposa Farodin. De toute manière, on doit bien pouvoir y arriver. Chacune des grandes Étoiles est protégée par une force magique qui l'empêche de s'engloutir dans la neige ou le sable.

— Et si l'on avait renoncé ici à cette protection ? objecta Nuramon. Peut-être pour mieux dissimuler la Porte aux humains ? Regarde cette foule ! Quelle autre possibilité existe-t-il ici que d'enfouir profondément une Porte sous terre ?

— Est-ce que ton djinn t'a dit quand il s'était rendu dans cette bibliothèque ?

— Non.

— Des siècles se sont peut-être écoulés depuis. Il se pourrait que la Porte qui y menait à partir d'ici n'existe plus.

Nuramon ne répondit pas. Qu'aurait-il pu dire ? Il avait placé tous ses espoirs en cette bibliothèque. Maintenant qu'ils étaient ici, ils se

mettraient en quête d'une Porte aussi longtemps qu'il le faudrait !

Mandred ne semblait rien percevoir de l'humeur morose des deux elfes. Apparemment fasciné par toutes ces impressions nouvelles, il jetait aussi des regards lubriques à chaque femme plus ou moins belle. Parfois, Farodin se prenait à l'envier. Sa vie était courte, et il la prenait étonnamment à la légère. Rien ne semblait altérer son humeur de façon durable. Il trouvait toujours à s'enthousiasmer, fût-ce pour les plaisirs éphémères d'une beuverie ou d'une nuit d'amour. Peut-être était-ce là la meilleure façon de vivre ?

Ils avaient dû parcourir deux ou trois lieues quand la rue qu'ils avaient jusqu'alors empruntée en croisa une autre infiniment plus somptueuse et bordée de colonnes. Ne sachant quelle direction prendre, ils s'engagèrent finalement dans cette avenue magnifique. Ici, la cohue était encore plus dense. À gauche et à droite des colonnades se trouvaient des échoppes en enfilade. Leurs larges portes s'ouvraient sur la rue, et elles débordaient de précieux articles. On trouvait ainsi des étoffes de tous les pays des humains, des boîtes et des vases joliment peints. Sous les regards des passants curieux, des orfèvres fabriquaient des parures en fils d'or d'une extrême finesse.

Une colonne sur trois, à environ cinq pas de hauteur, portait une console en saillie où se trouvait exposée une statue plus grande que nature. Vêtues de robes peintes de couleurs criardes, elles regardaient dignement les passants à leurs pieds. Quelques-unes portaient des bijoux en or. Représentaient-elles des dieux ou peut-être des marchands particulièrement heureux en affaires ?

Un peu plus loin, des gémissements déchirants se firent entendre. Les compagnons atteignirent bientôt une place sur laquelle on avait dressé des stands en toile colorée. Chacun d'eux exposait des dizaines d'amphores.

— Un marché aux vins ! jubila Mandred. Rien que des amphores de vin !

Un marchand maigrichon au nez rouge lui fit un signe amical, tout en levant vers lui un gobelet d'argile.

— Il m'invite à une petite dégustation !

Nuramon fit alors remarquer un piquet qui dépassait des stands. Une jeune femme y était empalée. On lui avait arraché ses vêtements. Son corps était entièrement couvert de traces sanglantes. Elle gémissait doucement. Au moment où Farodin leva les yeux, elle trembla et il la vit, sous le poids de son corps, s'enfoncer encore un peu plus sur la pointe du pieu.

— Tu veux vraiment boire ici ? demanda Nuramon.

Mandred se détourna, écoeuré.

— Pourquoi font-ils ça ? Qu'est-ce que cette femme a bien pu faire ? Une si belle ville... et puis ça. Peut-être est-ce une infanticide ?

— Ah ! bien sûr, cela justifierait de la torturer à mort d'une manière si bestiale. Comment ai-je pu ne pas y penser ! répliqua Farodin plus durement qu'il l'aurait fallu. Mandred ne pouvait pas remédier à la cruauté des hommes qui gouvernaient Iskandrie.

En silence, ils avancèrent dans la cohue jusqu'à ce que la foule soit subitement prise d'agitation. Non loin de là, ils entendirent des roulements de tambour et le son clair de cymbales. Les humains tout autour reculèrent jusqu'aux colonnes. Les cris des marchands et les conversations des passants faiblirent. La rue se vida d'un coup. Ils furent bientôt seuls.

— Hé ! hommes du Nord ! (Un homme blond, trapu, se détacha de la haie formée par la foule.) Dégagez ! (Il parlait la langue de Fargon.) Place à la reine du jour !

D'une large rue adjacente, une procession déboucha dans l'avenue des colonnes. Des jeunes filles en robe d'un blanc éclatant précédaient le cortège en jetant des pétales de rose sur les pavés.

Les trois compagnons s'empressèrent d'évacuer la rue. L'homme blond se poussa à côté d'eux. Il avait une barbe de plusieurs jours et des yeux bleu clair.

— Vous êtes étrangers, n'est-ce pas ? Je parie que vous venez juste d'arriver en ville. Il vous faut un guide. Du moins pour les premiers jours, jusqu'à ce que vous soyez capables de vous débrouiller et que vous ayez appris à connaître les lois d'Iskandrie.

Une troupe de soldats arborant des cuirasses de bronze et des casques où se balançaient des queues de cheval noires suivaient les jeunes filles aux roses. Ils portaient de grands boucliers ronds ornés du visage menaçant d'un barbu. Ils tenaient curieusement leurs lances à l'envers, pointes tournées vers le sol. De lourdes capes noires à large bord brodé d'or pendaient à leurs épaules. Farodin n'avait encore jamais vu, dans le Monde des Humains, de guerriers équipés de manière si splendide. Silencieux et solennels, ils avançaient en foulant les pétales de rose.

— Les gardes du temple, commenta celui qui s'était fait leur guide. Beaux à voir, mais guère recommandables. Mieux vaut ne pas se trouver sur leur route. Celui qui s'en prend au temple se retrouve vite sur le marché aux chevaux.

— En quoi est-il si terrible, votre marché aux chevaux ? s'informa Mandred.

— Ils t'enferment dans une cage en fer, te hissent en haut d'un mât et t'y laissent mourir de soif. Et tu peux encore t'estimer

chanceux. Si tu as offensé Balbar, le dieu de la ville, tu te retrouves avec les bras et les jambes fracassés par des barres en fer, et on t'attache au pilori sur la place du marché. Ils te laissent là en attendant que tes plaies s'infectent et que tu pourrisses peu à peu. Et la nuit, les chiens errants viennent te boulotter.

Farodin, écoeuré, se tourna vers la procession, tandis que Mandred écoutait avidement les histoires de l'étranger. Le groupe suivant se composait d'hommes à la peau sombre portant des tuniques rouges et de grands tambours à la taille. Ils jouaient une marche lente et donnaient la cadence au cortège.

Une énorme chaise ouverte, portée par une quarantaine d'esclaves, passa dans la rue. Deux prêtres au crâne rasé y flanquaient un trône doré. Une petite fille s'y trouvait assise, repliée sur elle-même, le visage outrageusement maquillé. Indifférente, elle regardait la foule en bas.

— N'est-elle pas jolie ? demanda l'homme blond avec une nuance de cynisme. Dans une heure, elle va se trouver en face de Balbar. (Il baissa la voix dans un chuchotement.) Ils ont donné du vin à cette petite, du vin et de l'opium. Juste ce qu'il faut pour qu'elle ne s'endorme pas pendant la procession et qu'elle soit consciente en allant à Balbar. Vous devriez voir ça pour vous faire une meilleure idée d'Iskandrie.

Derrière la chaise à porteurs suivait un groupe de femmes vêtues de noir. Elles portaient toutes un masque affichant d'horribles grimaces. Des visages figés dans un cri de douleur, de souffrance et de deuil.

— Elle va vraiment rencontrer un dieu et on pourra les voir ? s'enquit Mandred, plein de curiosité.

— Tu peux en parier ton cul, homme du Nord ! Du reste, je m'appelle Simon de Malvena, je ne voudrais pas m'imposer, mais croyez-moi, vous feriez bien de vous prendre un guide.

Nuramon lui glissa une pièce d'argent.

— Raconte-nous tout ce qu'il faut savoir de cette ville.

La procession passée, des murmures s'élevèrent.

— Allons à la place de la Maison-Céleste. (Simon leur fit signe de le suivre dans la rue, et ils suivirent la procession.) Qu'est-ce qui vous amène à Iskandrie, mes seigneurs ? Cherchez-vous quelqu'un qui ait besoin du service de vos épées ? Dans les caravansérails, il est facile de trouver des enrôleurs. Je peux vous y conduire bien volontiers.

— Non, répondit Mandred d'un ton affable. Nous voulons aller à la bibliothèque.

Farodin sursauta secrètement. Dans ce genre de moment, il aurait pu tuer Mandred. Ce type douteux n'avait pas à savoir ce qu'ils venaient faire ici !

— La bibliothèque ? (Simon dévisagea Mandred avec étonnement.) Tu m'épates, homme du Nord ! Elle se trouve près du port. Il paraît qu'elle rassemble tous les savoirs du monde. Elle a plus de trois cents ans et possède plus de mille rouleaux d'écriture. Tu y trouveras toutes les réponses à tes questions.

Farodin et Nuramon échangèrent un regard qui en disait long. Une bibliothèque des humains où l'on trouvait réponse à toutes les questions ! C'était aussi peu probable qu'un cheval pondant des œufs ! Et pourtant, c'était remarquable d'en trouver une précisément à Iskandrie. Pouvait-elle être un miroir lointain de ce qui se cachait ici, au-delà des Étoiles d'Albes, dans le Monde Brisé ?

Ils atteignirent une vaste place au centre de laquelle se dressait une statue de plus de dix pas de haut. Elle représentait un homme assis sur un trône. Il portait une longue barbe taillée au carré et ses bras reposaient sur ses genoux en formant un angle bizarre. Ses mains étaient ouvertes comme s'il attendait des offrandes. Sa bouche était ouverte comme dans un cri. Une fumée claire en sortait.

Derrière cette statue divine, un temple s'élevait. Ses colonnes montant jusqu'au ciel étaient peintes en pourpre et couronnées de chapiteaux recouverts d'or. Un haut-relief peint de couleurs criardes ornait le fronton. On y voyait Balbar marcher dans la mer. Ses énormes poings fracassaient des galères.

Les prêtres s'étaient rassemblés sur les marches du temple. Ils psalmodiaient un cantique d'une solennité sinistre. Farodin n'en comprenait pas un mot, pourtant un frisson d'effroi lui glaça le dos.

La chaise avait été posée au pied de la statue. Les tambours accélérèrent leur cadence.

Sur la place tout autour se trouvaient des milliers d'humains. Ils joignaient leurs voix au chant monocorde des prêtres. Du coin de l'œil, Farodin vit que Nuramon avait blêmi. Mandred lui-même ne bougeait pas, il avait perdu son sourire.

Les deux prêtres au crâne rasé qui s'étaient trouvés sur la chaise à porteurs firent grimper la rampe de bois à la fillette. Elle avança en somnambule.

Ils s'approchèrent tous les trois des mains ouvertes de la statue divine. Les prêtres forcèrent la fillette à s'agenouiller. Ils lui passèrent des chaînes autour des épaules et les accrochèrent dans des œillets en fer au creux des mains du dieu. La couronne de fleurs qui devait orner la tête de la petite tomba par terre. Apathique, elle était agenouillée

là, abruti par la drogue, dans une soumission muette. Une prêtresse aux cheveux longs apporta une aiguière d'or. Elle oignit le front de la petite fille. Ensuite, elle versa le contenu de l'aiguière sur ses vêtements.

Quand, avec les deux prêtres, elle quitta les paumes de main de l'idole et recula sur la rampe, les roulements de tambour s'accéléchèrent encore. Les cymbales émirent de douloureux sons aigus. Le chant monocorde s'amplifia.

Brusquement, les bras de la statue se levèrent. Le silence se fit parmi les spectateurs. Les mains de la divinité vinrent se placer devant sa bouche béante dans laquelle la petite fille disparut. D'un coup, les chants et les tambours s'arrêtèrent. On entendit un cri étouffé. Puis les bras s'abaissèrent de nouveau. Retenue par les lourdes chaînes, la petite fille était recroquevillée dans les paumes ouvertes du dieu. Ses cheveux et sa robe étaient en flammes. Elle hurlait et se débattait dans ses fers.

Les yeux écarquillés, Mandred regarda la fillette brûler, tandis que Nuramon se détourna pour quitter la place. Mais celui qui leur faisait office de guide se tint devant lui.

— Ne fais pas ça, dit-il entre ses dents.

Déjà, quelques fidèles leur jetaient des regards courroucés.

— En t'en allant, tu offenses Balbar. Je vous ai pourtant raconté ce que les prêtres font des profanateurs. Baisse les yeux, si tu ne peux supporter ce spectacle, mais ne fiche pas le camp maintenant. Prie Tjured, Arkassa ou celui en qui tu crois.

Les cris de la fillette perdirent en intensité. Finalement, mourante, elle s'affala. Les prêtres reprirent leur chant lugubre. La foule se dispersa lentement.

Farodin se sentait mal. Quel était donc ce dieu que l'on honorait avec une telle atrocité ?

— Maintenant, nous pouvons y aller, dit sobrement Simon. Personne n'est obligé de prendre part à ces cérémonies sacrificielles. On peut facilement éviter cette barbarie. Ça fait déjà deux ans que je vis ici et je ne comprends toujours pas les deux visages d'Iskandrie. C'est une ville d'art et de culture. Je suis sculpteur. Nulle part ailleurs on ne sait apprécier comme ici mon travail. Les riches veulent absolument se faire statuer. On donne des fêtes merveilleuses. À la bibliothèque, les savants du monde entier disputent de questions de philosophie. Mais ici, sur la place du temple, on brûle chaque jour un enfant. On n'arrive pas à croire qu'il puisse s'agir des mêmes personnes.

— Chaque jour ? réagit Mandred. Pourquoi font-ils ça ? C'est tout

de même... (De désarroi, il leva les mains.) C'est...

— Il y a soixante-dix ans, la ville fut assiégée par le roi Dandale des îles aegiléennes. Sa flotte amena une armée gigantesque devant les murs de la ville. Il fit construire des catapultes et des tours mobiles. Il avait même amené avec lui des mineurs pour creuser des tunnels sous les murs. Le siège dura deux lunes. Alors, Potheïnos, le roi de la ville, comprit qu'Iskandrie était vouée à la ruine. Il promit à Balbar de lui sacrifier son fils, s'il mettait un terme à ce siège.

» Là-dessus, les soldats de Dandale furent frappés par une épidémie. Dandale dut abandonner le siège pour un temps et se replier vers son camp de base. Potheïnos sacrifia son fils. Et il promit à Balbar de lui offrir chaque jour un enfant en offrande, s'il anéantissait son ennemi. Deux jours plus tard, la flotte de l'Aegiléen sombra dans une tempête effroyable.

» Notre côte est un désert. Sans eau ni nourriture, Dandale dut lever le siège. Et privé de vaisseaux, il fut contraint de suivre le rivage de la mer vers l'ouest. Sur sa centaine d'hommes, un seul retourna aux îles aegiléennes. Aucune source ne nous dit ce qu'il advint du roi. Les prêtres de Balbar affirment que leur dieu serait allé chercher lui-même Dandale et l'aurait englouti.

» Depuis ce jour, personne n'a plus jamais cherché à conquérir Iskandrie. Mais la ville doit saigner pour cela, car Balbar dévore ses enfants. La maison royale s'est éteinte. Aujourd'hui, ce sont les prêtres de Balbar et les marchands qui règnent. Iskandrie est une ville très généreuse qui a accueilli dans ses murs des quantités d'étrangers. Toutefois, gardez-vous d'offenser une seule de ses lois. Ici, on ne connaît qu'un seul châtiment : la mutilation à mort !

Farodin avait grandement envie de quitter tout de suite cette ville d'infanticides. Il se surprit même à vouloir précipiter les prêtres dans la gueule ardente de la statue.

— Nous allons suivre ton conseil, dit Nuramon avec gravité. Peux-tu nous indiquer une bonne auberge ?

Simon sourit.

— Le beau-frère d'un de mes amis en tient une sur le port. Il y a même une écurie pour y abriter vos chevaux. Je me ferai un plaisir de vous y conduire.

La bibliothèque secrète

— De l'eau, râlait l'homme dans la cage en fer.

Il était le dernier à vivre. Sept grandes cages pendaient sur le coté est du marché aux chevaux. L'un des nombreux châtiments mortels consistait ici à enfermer des condamnés dans ces cages et à les laisser ensuite mourir de soif sur une place publique.

Mandred chercha sa gourde.

— Tu n'y penses pas ! siffla Farodin entre ses dents en montrant les gardes du temple postés dans l'ombre des colonnades. (Il faisait trop sombre pour estimer leur nombre.) Peut-être l'a-t-on pendu là à juste titre, ajouta-t-il.

Le condamné, un bras tendu hors de la cage, leur faisait des signes désespérés. Mandred se félicitait de l'obscurité qui l'empêchait de voir nettement cet homme. Il pensait à leur traversée du désert. Il avait failli mourir de soif. Sans plus réfléchir, il détacha sa gourde et la lança au prisonnier.

Un appel retentit à l'autre bout de la place. Mandred n'en comprit aucun mot. Pendant ces deux semaines en ville, il n'avait appris que le strict nécessaire. Des mots dont on avait besoin pour survivre ici : « eau », « pain », « oui », « non », « faisons l'amour ».

Deux gardes sortirent des colonnades.

Farodin et Nuramon prirent leurs jambes à leur cou. Mandred jeta vite un dernier coup d'œil au condamné. L'homme buvait avidement, à grandes lampées. C'était une chose de couper la tête à un coupable, mais l'exposer à des tortures de plusieurs jours sous le soleil d'Iskandrie, c'était une infamie ! Personne ne méritait une telle mort !

Mandred se hâta de suivre les deux elfes. Ils se déplaçaient en silence et avaient disparu un peu plus loin dans une ruelle sombre. Le jarl se sentait bien. Ce qu'il avait fait était juste !

Derrière lui, il entendit le son d'une corne. Tout près de lui, une autre répondit. Puis une troisième provenant de l'endroit vers lequel ils se dirigeaient en courant. Mandred pesta. Les gardes les encerclaient. Derrière lui, quelqu'un aboya un ordre.

Avant de suivre les elfes dans la ruelle, Mandred entendit juste à côté de lui les sandales cloutées des soldats claquer sur les pavés.

— Par ici !

Farodin surgit de l'ombre d'une porte et le tira dans le couloir étroit d'une maison. Il y avait là une odeur de poisson et de lessive humide. Quelque part au-dessus d'eux, un couple se querellait bruyamment. Un enfant se mit à pleurer.

Le couloir faisait un coude brusque vers la gauche et débouchait sur une cour. Nuramon se trouvait là à côté d'un puits. Il leur fit signe.

— C'est ici !

Mandred ne parvenait pas à s'orienter à Iskandrie. La nuit précédente, après une quête vaine, ils étaient ressortis par un puits. Cela faisait déjà deux semaines que, nuit après nuit, ils tâtonnaient sous la ville, dans les catacombes, à la recherche d'une Étoile d'Albes leur permettant un passage sûr dans la bibliothèque évoquée par le djinn.

Mandred soupçonnait ses deux compagnons de ne pas bien maîtriser la magie des Portes. Ils avaient tenté de lui expliquer le problème. Apparemment, pour ouvrir une Porte, il fallait se trouver au centre d'une Étoile. Mais ici, les Étoiles étaient enfouies sous les décombres de plusieurs siècles. Comme les enfants d'albes continuaient apparemment à utiliser cette bibliothèque légendaire, il devait bien exister quelque part un passage secret vers une Étoile dans ce dédale de tunnels, de chambres funéraires et d'égouts. Voilà ce qu'ils cherchaient nuit après nuit.

Iskandrie avait été construite à un endroit inhabituel. Ici se croisaient des voies de terre et d'eau, mais le territoire de la ville était aussi traversé par une trentaine de Sentiers. Toutefois, ceux-ci ne suivaient pas les ruelles tortueuses mais passaient dans les murs et la roche.

Après avoir accroché au rebord de la fontaine une corde avec un grappin, Nuramon descendit dans le puits. Farodin le suivit. Les elfes étaient doués pour ce genre d'exercice. Mandred, quant à lui, détestait être suspendu à une corde, tout comme il détestait s'enfoncer dans la terre comme un rat.

Un cri retentit à l'entrée de la cour. Des guerriers ! Mandred empoigna la corde et se laissa glisser dans l'obscurité. La corde rugueuse lui brûla les mains. Alors que ses pieds tâtonnaient à la recherche d'une brèche dans la paroi du puits, des visages apparurent en haut, par-dessus la margelle.

Furieux, Mandred leva les yeux, prêt à lancer une malédiction ou une injure à leurs poursuivants, ces massacreurs du temple. S'enfuir

ainsi, sans demander son reste, lui répugnait. Mais les mots lui manquaient. À moins que... Il se fendit d'un grand sourire et s'appuya contre le mur afin qu'ils puissent le voir. « Faisons l'amour ! » cria-t-il, d'une voix qui résonna dans le puits. Puis il montra le poing aux gardes tout en ricanant. L'un deux expédia son javelot dans le puits. Mandred l'esquiva prestement et se retira. Entre-temps, les deux elfes avaient allumé trois lanternes.

— C'était quoi, cette idiotie ? demanda sévèrement Farodin.

— Oh ! un simple adage...

— Je veux parler de ce qui s'est passé sur la place du marché aux chevaux ! Tu as tellement envie de mourir ? Nous nous étions pourtant mis d'accord ! Tu ne devais pas nous faire remarquer. Tu t'en souviens ?

— Vous ne pouvez pas comprendre...

— C'est ça, rétorqua froidement Farodin. Je ne peux pas comprendre ! Ce que tu as fait était complètement absurde ! Tu crois que tu as sauvé la vie de ce type en cage ? Non ! Tu n'as servi qu'à prolonger encore son supplice d'un jour ou deux. Je ne te comprends pas !

Mandred ne répondit rien. Que dire aussi ? Ces deux-là ne pouvaient pas le comprendre. Comment le pourraient-ils d'ailleurs ? Son intervention était absurde. Il le savait lui-même. Elle ne servait à rien. Et pourtant, il le referait.

Penaud, il suivit les elfes. Ils escaladèrent des tas de gravats, pataugèrent dans des tunnels à moitié inondés et avancèrent à tâtons dans des salles souterraines à colonnes et aux murs ornés de peintures figurant d'effroyables démons. Balbar y était le plus représenté, avec sa gueule crachant des flammes.

Le plus souvent, Nuramon avançait en tête ; il était soi-disant le plus talentueux pour repérer les Sentiers cachés. Pour sa part, Mandred trouvait angoissant ces Sentiers invisibles. Il devait certainement y avoir ici d'autres marques discrètes pour indiquer le chemin. Mais, en suivant les Sentiers d'Albes, on se retrouvait toujours désespéré devant des murs ou des tunnels effondrés. Comme maintenant... Ils étaient arrivés dans un espace étroit aux parois de grès rouge. Dans le mur en face d'eux, une pierre de porte ronde ressemblait à une roue de moulin. Deux lignes qui ondulaient étaient gravées en son centre.

— C'est par là ! affirma Nuramon en montrant la pierre.

Les deux elfes se tournèrent vers Mandred.

Evidemment, quand il s'agissait de résoudre un problème par la force, on ne pensait plus à le regarder de haut, pensa Mandred, aigri.

Il posa sa lanterne et se dirigea vers la pierre. Pour l'empêcher de basculer, on l'avait encastrée dans des renforcements au sol et sous le plafond.

Mandred poussa de toutes ses forces et fut surpris de voir la pierre bouger si facilement. Une odeur pénétrante de poussière, d'épices et d'encens leur monta au nez.

Mandred expira profondément. Il connaissait cette odeur. Les catacombes sous la ville sentaient ainsi. Là où une quelconque magie empêchait les cadavres de se putréfier en les desséchant purement et simplement.

Ces tombes effrayaient Mandred. Si les morts ne pourrissaient pas, comme ils l'auraient dû, ils devaient sans doute faire aussi d'autres choses auxquelles on ne s'attendait pas de leur part.

Sans hésiter, les deux elfes pénétrèrent dans la cave. Ils levèrent leurs lanternes pour bien éclairer l'espace. Il faisait environ trois pas sur cinq. Les murs étaient creusés de niches où les morts reposaient comme sur des lits de pierre.

En jetant un coup d'œil circulaire, Mandred sentit son estomac se nouer. Le visage des cadavres était brun et décharné, leurs lèvres figées dans un sourire grimaçant. Mandred regarda la pierre ronde. Il s'attendait à la voir brusquement rouler d'elle-même pour bloquer l'entrée. Dès qu'ils seraient enfermés ici, les morts se lèveraient. Du coin de l'œil, il inspecta les cadavres. Aucun doute ! Ils lui souriaient d'un air mauvais ! Et, vu la situation, ils avaient toutes les raisons d'être d'une humeur détestable. Quelqu'un était déjà passé par là. Les vêtements des morts étaient déchirés. L'un d'eux avait même eu la main arrachée. Des pilliers de tombes !

Tout cela ne semblait pas du tout émouvoir les deux elfes. Ils éclairaient les niches en cherchant des portes secrètes. Ils se trouvaient de nouveau probablement dans un cul-de-sac.

Mandred pria Luth en silence. L'un des morts avait bougé la tête. Le jarl ne l'avait pas vu faire, mais il était certain que ce type venait juste encore de regarder vers la porte et non pas dans sa direction.

Par mesure de prudence, il préféra s'écarter. Le mur en face de la porte lui semblait plus sûr. Il était dépourvu de niches tombales. Les pierres paraissaient érodées par le temps. Dans l'une d'elles, on avait gravé un cercle avec deux lignes onduleuses.

— On s'en va ? demanda Mandred.

— Tout de suite, répondit Nuramon en se penchant sur le mort qui regardait le jarl.

Son compagnon ne remarquait-il donc rien ?

— Attention ! dit Mandred en le tirant en arrière.

Agacé, Nuramon se libéra de sa prise.

— Les morts ne font rien à personne. Domine ta peur ! dit-il à Mandred comme s'il parlait à un enfant. (Ensuite, il se pencha de nouveau sur la niche et saisit même le cadavre pour le tirer un peu de côté.) Il y a quelque chose ici !

Mandred eut l'impression que son cœur allait le lâcher. Mais qu'est-ce qu'ils faisaient ces deux-là ? On ne manipulait pas les morts comme ça !

— Il y a moins de poussière ici et je vois aussi un levier caché...

Un léger crissement se fit entendre à la porte de la chambre funéraire. Mandred bondit, mais il arriva trop tard. La pierre avait roulé et bloquait la porte. Pris de panique, il en laissa tomber sa lanterne ; le verre se brisa sur le sol de pierre. Le guerrier avait tiré sa hache. D'un moment à l'autre, les morts allaient se lever. Il recula lentement en restant sur ses gardes. Les elfes ne bougeaient pas. Dans leur superbe, ils devaient sans doute le prendre pour un fou. Ils évitaient visiblement la proximité de sa hache. Ne comprenaient-ils pas qu'ils étaient en grand danger ?

Mandred continua à reculer. Une fois qu'il sentirait dans son dos le mur lisse, il serait un peu plus à l'abri de mauvaises surprises !

Nuramon leva doucement la main.

— Mandred...

Le jarl fit encore un pas en arrière. Autour de lui, tout se mit à disparaître comme un reflet dans l'eau où l'on jette un caillou. La lumière de leurs lanternes était tamisée. Quelque chose se brisa sous les pieds de Mandred. L'espace lui sembla s'être agrandi. Pourquoi son dos n'avait-il pas encore atteint le mur ? Les deux elfes écarquillaient les yeux, comme des veaux.

Mandred jeta un coup d'œil par terre. Des os. Et de l'or ! Des bracelets, des bagues, et de fines feuilles d'or comme on en cousait sur les habits de fête. Ces os et cet or ne se trouvaient pas là l'instant d'avant ! Qu'est-ce qui se passait ici ?

Soudain, le sol trembla. Quelque chose se dirigea vers lui. Mandred se retourna et vit Balbar, le dieu de la ville. Il était gigantesque, au moins quatre pas de haut ! Avec sa barbe taillée au carré, son visage grimaçant de fureur, aucun doute possible, il s'agissait vraiment de lui ! Et il était en pierre.

Mandred brandit sa hache. Il ne reconnaissait plus rien autour de lui. Il se trouvait dans un haut tunnel éclairé faiblement par des pierres de beryl.

La main droite de Balbar partit en avant. Mandred fut soulevé de terre. Il se débattit comme il put, avec l'impuissance d'un enfant. La main gauche de Balbar se referma sur sa nuque, sa main droite lui serra les pieds. Le dieu de la ville le plia comme une baguette d'osier. Le jarl hurla ! Il avait l'impression que ses muscles s'arrachaient de ses os. De toutes ses forces, il s'arc-bouta contre cette prise de pierre. Balbar voulait lui briser la colonne vertébrale. Le casser en deux, comme une branche. Le colosse de pierre eut facilement raison de sa résistance.

— Liubar !

Le dieu se figea.

Farodin cria encore autre chose que Mandred ne comprit pas. Aussitôt, le dieu de pierre le reposa Mandred par terre. Il rampa en gémissant vers le mur le plus proche. Des os brisés jonchaient le sol alentour. Les précédents intrus avaient eu moins de chance que lui.

— Un Galabaal. Rares sont les enfants d'albes à en avoir vu. Un gardien de pierre. Il faut une grande magie pour créer une telle créature.

Mandred frotta son dos douloureux. Il eût préféré ne jamais rencontrer ce monstre.

— Par les seins de Naïda ! comment as-tu fait pour l'arrêter ?

— Ce n'est pas si compliqué. Il suffit de prononcer le mot « paix » en langue elfique. Comment te sens-tu ?

Tu parles d'une question ! pensa Mandred. Il se redressa avec un grand soupir. Il avait l'impression d'avoir été piétiné par une horde de chevaux.

— Je me porte à merveille. (Il jeta un regard sceptique au géant de pierre.) Et il va se tenir tranquille, celui-là, maintenant ?

— Il ne se réveillera qu'à l'entrée d'un étranger.

Mandred cracha sur les pieds de la statue.

— Stupide masse rocheuse. Tu peux dire que tu as eu de la chance de m'avoir pris par surprise. (Le jarl frappa du plat de sa hache la main restée ouverte.) Je t'aurais transformé en pavés.

D'un sursaut, le géant se ranima.

— Liubar ! prononça de nouveau Farodin. Liubar !

Nuramon était entré.

— Quelle magie incroyable ! Une illusion parfaite ! Il faut toucher la paroi arrière de la tombe pour s'en apercevoir, tellement elle a l'air authentique. C'est la même magie que celle utilisée par les elfes de Valemas afin de dissimuler le passage dans le néant. On a vraiment... (Nuramon s'arrêta et toisa le géant de pierre.) Un Galabaal ! J'ai

toujours cru que les gardiens de pierre n'étaient que des créatures de contes. (Sans lui accorder plus d'attention, il indiqua le bas du couloir.) Là, en bas, il doit y avoir une grande Étoile d'Albes. Je sens sa puissance.

Ils passèrent par un haut tunnel au bout duquel luisait une faible lueur rouge. Manifestement, ces espaces n'avaient pas été créés par des humains. Les murs étaient faits d'une pièce, sans aucune jointure. Leur seule décoration était un motif floral dont les couleurs brillaient encore comme si les artistes venaient de le terminer.

Finalement, ils entrèrent dans une vaste salle circulaire surmontée d'un dôme. Des pierres de beryl, insérées dans les murs, y dispensaient une lumière tamisée. Au sol, une mosaïque montrait, sur fond blanc, un cercle noir avec deux lignes serpentes dorées en son centre. Mandred sourit secrètement. Il renonça à crier son triomphe. Il y avait donc bien eu des signes pour indiquer le chemin jusqu'ici ! Il ne s'était pas trompé. Et il savait qu'au même instant les deux elfes aussi prenaient conscience qu'il avait mieux compris qu'eux la nature du labyrinthe.

— Ici, il y a six Sentiers qui se croisent, finit par déclarer Nuramon. C'est presque une grande Étoile. Je suis certain que ce chemin mène à la bibliothèque.

L'elfe alla se placer au centre du cercle, entre les lignes sinueuses. Il s'agenouilla et posa la main sur le sol. Puis il ferma les yeux, se concentra et attendit.

Mandred eut l'impression qu'une éternité se passait avant de voir l'elfe lever de nouveau les yeux. La sueur perlait à son front.

— Il y a deux lignes de force particulières. Je ne sais laquelle saisir pour ouvrir la Porte. Je ne comprends pas. Cette Porte est... différente. La sixième ligne... Il me semble qu'elle est plus récente. Comme si quelqu'un venait de la tracer.

— Celle qui te servira à ouvrir la Porte doit être la plus ancienne, remarqua tranquillement Farodin. Qu'y a-t-il là de si difficile ?

— C'est... (Nuramon se passa la langue sur les lèvres.) Il y a là quelque chose dont le chêne-faune ne nous a pas parlé. Cette nouvelle ligne paraît influencer la structure de l'Étoile. Les motifs sont perturbés... ou, pour mieux dire, ils résonnent sur une autre harmonie.

Mandred ne comprit pas ce qu'ils racontaient tous les deux. Ils allaient agir, oui ou non ?

Les deux elfes s'accroupirent dans le cercle et tendirent leurs mains vers le sol. Comme s'ils tâtaient le poul d'une chose invisible. Le poul du monde ? Mandred secoua la tête. Quelle idée stupide !

Comme si la terre et la pierre pouvaient avoir un pouls ! Voilà qu'il commençait à penser comme ces elfes complètement dérangés ! Alors qu'il suffisait peut-être de creuser à la hache un trou dans le sol pour descendre dans le Monde Brisé.

Rayonnante comme de l'or poli, une Porte s'ouvrit, comme un disque plat de lumière. Elle partait du centre du cercle pour s'élever presque jusqu'au dôme. Mandred fit quelques pas de côté. Vu de là, le disque avait la finesse d'un cheveu.

— Allons-y, dit Farodin.

Il avait l'air tendu. Mais Mandred n'eut pas le temps de lui demander ce qui le rendait soucieux : l'elfe avait déjà disparu dans la lumière d'or.

— Un problème ? demanda Mandred en se tournant vers Nuramon.

— C'est cette nouvelle ligne de force. Elle soutient la magie de la Porte, mais elle la modifie aussi, sans que nous puissions savoir si elle n'a fait que la renforcer ou si elle la manipule. Tu ferais mieux de rester ici. Pour être franc, nous ne sommes pas certains que cette Porte mène vraiment à la bibliothèque.

Mandred pensa aux gardes du temple et aux châtimements qu'Iskandrie infligeait aux rebelles. Il préférerait mille fois disparaître dans un monde étranger d'où il n'y avait peut-être plus de retour possible, plutôt qu'être enchaîné, bras et jambes brisés, sur la place du marché pour servir de pâture aux chiens errants.

— Je n'ai pas l'habitude de laisser tomber mes amis, dit-il d'un ton pathétique.

Il valait mieux dire ça que parler des chiens.

Nuramon sembla gêné.

— Parfois, j'ai le sentiment que nous ne méritons pas de faire route avec toi, dit-il doucement.

Ensuite, il tendit la main à Mandred, comme autrefois dans la grotte de glace.

Le jarl se sentit mal à l'aise de devoir tenir une main masculine. Mais il savait que Nuramon y attachait de l'importance. Ils passèrent la Porte côte à côte.

Mandred sentit un courant d'air glacial. La Porte s'ouvrait sur un précipice. Il eut un mouvement de recul et serra plus fort la main de Nuramon. À côté d'eux, Farodin flottait dans le vide.

— Du verre, dit l'elfe calmement. Nous sommes sur un épais plateau de verre.

Mandred lâcha Nuramon. Irrité, il se mordit nerveusement les

lèvres. Naturellement ! Il sentait bien quelque chose sous ses pieds. Mais quoi ? Il ne voyait rien. Comment pouvait-on fabriquer du verre avec assez d'art pour qu'il reste invisible et supporte le poids d'un homme et de deux elfes ?

Ils se trouvaient au-dessus d'un large puits circulaire qui se perdait vers le fond dans une pâle lumière. Mandred estima qu'il devait bien faire cent pas de profondeur. Regarder ce gouffre sans fin avait quelque chose d'effrayant. Mandred put à peine le supporter. Pour un peu, il se serait presque raccroché à Nuramon. Qui avait pu imaginer quelque chose de si fou ? Se tenir debout au-dessus d'un abîme, comme si l'on planait !

Tout cela le faisait penser à l'intérieur d'une énorme tour ronde. Seulement, le maître d'œuvre avait oublié d'y mettre des étages intermédiaires. Sur la paroi interne de la tour, une rampe en pente douce descendait en colimaçon vers le fond. En bas, les murs semblaient se rapprocher. Mandred s'en voulut d'être sujet au vertige des profondeurs. Les jambes raidies par la peur, il s'avança sur le plateau de verre, en gardant les yeux rivés droit devant lui. *Surtout ne pas regarder le fond*, s'exhorta-t-il en espérant que ses compagnons ne s'apercevraient de rien. Il poussa un soupir de soulagement quand il atteignit le haut de la rampe et que le sol sous ses pieds ne fut plus transparent. Il s'appuya contre le mur et leva les yeux vers la coupole. Elle arborait un cercle noir avec deux lignes serpentes dorées. Mais cette fois-ci, Mandred ne ressentit aucun sentiment de triomphe.

Sans un mot, il descendit la rampe avec les deux elfes. Le chemin était d'une étroitesse angoissante. Mandred restait tout près de la paroi. Il n'y avait même pas de main courante ici ! Etait-il possible qu'aucun des enfants d'albes ne soit sujet au vertige des profondeurs ? Ce désir troublant de se laisser tomber dans l'abîme, comme si une voix d'une séduction presque irrésistible vous attirait en bas !

Pour ne pas penser au gouffre, Mandred s'intéressa aux peintures qui ornaient le mur à sa gauche. Des silhouettes nimbées d'une lumière éclatante y traversaient les forêts et naviguaient sur des mers démontées, à bord de frêles esquifs. Ces dessins racontaient une histoire sans paroles. Mandred, en les voyant, sentit s'apaiser le tumulte de ses pensées. Mais ensuite, l'harmonie des tableaux disparut. D'autres créatures surgirent, qui ressemblaient à des humains : mais elles avaient des têtes d'animaux.

Soudain, les deux elfes se figèrent. Les artistes inconnus avaient peint l'homme-sanglier ! La silhouette lumineuse qui l'avait terrassé lui posait un pied sur la nuque. Cette créature effroyable était peinte avec un grand réalisme, comme si l'artiste l'avait eue sous les yeux. Même la nuance de ses yeux bleus était parfaite. Mais la silhouette de

lumière n'avait plus de visage. Un morceau d'enduit s'était détaché. Jusqu'alors, Mandred n'avait aperçu aucune dégradation sur cette frise murale. Le temps ne paraissait pas avoir laissé de traces sur cette œuvre d'art.

Le jarl sentit les poils de sa nuque se hérissier. Il y avait quelque chose de louche ici ! Pourquoi ne rencontraient-ils personne ? S'il s'agissait de la bibliothèque, pourquoi n'y avait-il pas de livres ? Et pourquoi le seul dommage causé à l'ensemble de la frise murale n'avait-il effacé que le visage de ce guerrier qui avait autrefois vaincu l'homme-sanglier ? Était-ce vraiment un hasard ?

Farodin avait posé sa main droite sur le pommeau de son épée. Il observait la descente en colimaçon.

— Il y a une porte en bas, dit l'elfe à voix basse. Il faudrait faire le moins de bruit possible. (Il regarda Mandred.) Qui sait ce qui nous attend ici ?

— Sommes-nous dans la bibliothèque que vous cherchiez ?

Farodin haussa les épaules et passa devant.

— En tout cas, nous ne sommes plus dans ton monde, fils d'homme.

Mandred suivit les deux elfes le plus lentement possible. Ils mirent un certain temps pour atteindre la porte. Les fresques représentaient désormais des combats sanglants entre les silhouettes de lumière et les hommes et femmes à têtes d'animaux. Il n'y avait pas d'autre représentation de l'homme-sanglier. Quel que soit le sort qu'il avait connu au cours des batailles suivantes, il n'avait apparemment plus joué aucun rôle.

La porte où aboutissait le chemin en spirale faisait plus de quatre pas de haut. De l'autre côté se trouvait un long couloir étroit aux murs revêtus de granit poli. Le plafond devait se trouver à plus de vingt pas de hauteur. Il y avait là de curieux barreaux, comme si l'on devait y avancer en s'y suspendant. Entre ces échelons en fer, de grandes pierres de béryl luisaient à intervalles réguliers. Quant aux murs, ils étaient recouverts de petits signes d'écriture alignés en colonnes. Qui pouvait lire de telles choses ? Mandred rejeta la tête en arrière. Et comment lire ce qui se trouvait tout en haut ?

Un peu plus en avant, un siège en cuir fixé à quatre chaînes descendit du plafond. En le voyant, Mandred pensa à cette balançoire d'enfant qu'il avait fabriquée, il y avait si longtemps. Il y avait fixé quatre cordes solides et l'avait suspendue dans sa maison longue à la poutre centrale du plafond. Le jarl sentit sa gorge se nouer. C'était fini ! et stupide d'y penser !

Ils avaient fait une vingtaine de pas quand un autre couloir, aux

murs couverts d'écriture, s'embrancha à leur gauche. Le corridor principal se perdait dans le lointain. À intervalles réguliers, d'autres sièges pendaient du plafond.

Les elfes décidèrent de prendre tout droit. Pour Mandred, tout chemin était bon, pourvu qu'il ne passe pas encore au-dessus d'un abîme.

Ils avaient croisé trois autres couloirs quand Farodin leva la main pour les avertir d'un danger. L'elfe dégaina son épée et se plaqua contre le mur. À quelques pas devant, il y avait un autre embranchement. Mandred brandit sa hache. Quelque chose résonna. Des bruits de sabots ! Aussitôt, il pensa à l'homme-sanglier !

Mandred sentit ses doigts devenir moites. À chaque instant, il s'attendait à entendre dans sa tête la voix ricanante du dévianthar. Mais à la place, il perçut des cliquetis de chaînes. Les bruits de sabots avaient disparu. Quelque chose couina légèrement. Puis quelqu'un grommela et poussa un grand soupir.

Incapable de supporter plus longtemps cette tension, Mandred poussa un farouche cri de guerre, se rua en avant, tourna le coin du mur... et se heurta à un centaure. Celui-ci hurla de frayeur et donna de furieux coups de sabots. L'un d'eux atteignit Mandred à la poitrine et le fit décoller du sol. Entretemps, ses compagnons étaient accourus et regardaient la scène avec stupéfaction. Puis Nuramon éclata de rire et Farodin ne put retenir un sourire.

Devant eux, dans un harnais retenu par des chaînes, un centaure blanc pendait du plafond. Un palan actionné par une manivelle lui permettait de monter ou de descendre.

— Votre attitude ne témoigne pas d'une bonne éducation, mes seigneurs ! (Le centaure parlait le daïlique. Mandred n'eut aucune difficulté à le comprendre, même si sa façon de parler lui parut plutôt tarabiscotée.) Dans les cercles dont je suis issu, il est d'usage de présenter des excuses quand, dans son impétuosité, on a failli rentrer tête la première dans les... (le centaure toussa, mal à l'aise)... dans les parties les plus charnues. Mais comme visiblement vous ne connaissez pas les règles élémentaires de savoir-vivre, je vais, malgré votre déplorable entrée en scène, donner l'exemple et me présenter. Je m'appelle Chiron d'Alkardie, en son temps précepteur du roi de Tanthalie.

Entre-temps, les deux elfes avaient repris contenance et se présentèrent à leur tour.

Le centaure actionna la manivelle grinçante du palan et se fit descendre. Il se défit adroitement des larges sangles du harnais. Mandred n'avait encore jamais vu d'homme-cheval comme lui. Un fin

bandeau de soie rouge retenait ses longs cheveux blancs. Il avait un visage marqué de rides profondes, et une imposante barbe blanche lui couvrait la poitrine. Sa peau était remarquablement claire. Mais plus inhabituels encore étaient ses yeux. Ils avaient la couleur du sang fraîchement versé.

— Je regrette, lança finalement Mandred.

Sur l'épaule, le centaure portait un carquois avec des rouleaux d'écriture. À son ceinturon, il avait trois stylets et un encrier. Il n'était pas armé et semblait donc inoffensif. D'un autre côté, il avait ces yeux rouges ! Il ne fallait jamais faire trop confiance à ce genre de créatures ! pensa Mandred.

— Mandred Torgridson, jarl de Firnstayn, se présenta-t-il.

Le centaure pencha la tête sur le côté et les dévisagea l'un après l'autre.

— Vous êtes nouveaux ici, n'est-ce pas ? Et je suppose que vous n'êtes pas arrivés avec l'aide de Sem-la.

Mandred regarda ses compagnons. Apparemment, ils comprenaient tout aussi peu que lui ce que l'homme-cheval racontait.

Chiron poussa un soupir à peu près semblable à un ébrouement.

— Bien. Alors, je vais d'abord vous conduire tous les trois chez maître Gengalos. C'est le Gardien du Savoir responsable de cette partie de la bibliothèque. Si vous voulez bien me suivre... (Il toussota.) Est-ce que l'un de ces honorables elfes pourrait se charger d'expliquer à cet humain qu'il est incorrect de garder les yeux rivés sur le postérieur d'un centaure ?

Tu parles d'un crâneur ! pensa Mandred.

Il s'apprêtait à lui décocher une réponse bien sentie quand un regard de Farodin le rappela à l'ordre. Mandred se reprit et suivit les autres à quelque distance. Encore une seule parole sentencieuse de ce centaure, et il lui enfoncerait le manche de sa hache dans son cul de bourrin !

Chiron les fit sortir du labyrinthe aux murs de granit et les mena dans une vaste salle. Des rayonnages en bois, étroitement serrés, y croulaient sous des milliers de tablettes d'argile rondes. Mandred y jeta quelques coups d'œil en secouant la tête. On eût dit que des poules y avaient laissé leurs empreintes. Qui pouvait bien lire ça ? Rien que de regarder ces trucs-là en passant donnait un de ces mal de crâne !

— Dites à votre humain de remettre tout de suite ces tablettes à leur place ! aboya le centaure. (Par défi, Mandred en prit encore une autre.) Reprenez ces tablettes à ce crétin ! pesta Chiron. Ce sont des

disques des rêves de la Tildanas engloutie. Ils enregistrent pour l'éternité les souvenirs de tous ceux qui les prennent en main pour les regarder. Chaque souvenir gravé sur une tablette est effacé à jamais de leur mémoire. Vous n'avez qu'à laisser cet imbécile heureux regarder ces disques d'argile un moment, et il ne saura même plus comment il s'appelle.

— C'est bientôt fini, l'heure du conte ? Possible que tu effraies des enfants avec ce genre d'histoires, Z'yeux-Rouges, mais à moi, on ne la fait pas !

La queue du centaure remua d'indignation.

— Si l'humain sait mieux les choses...

Sans se retourner encore une fois vers Mandred, il poursuivit son chemin.

— Tu ferais mieux de reposer ces tablettes, conseilla Nuramon. Et s'il disait vrai, hein ? Imagine un peu ! D'un seul coup, tu aurais tout oublié d'Alfadas et de Freya !

— Ce canasson ne me fait pas peur, répliqua Mandred. (En reposant les tablettes sur l'étagère, il eut l'impression d'y voir encore plus de signes de cette écriture tremblée. Et si cet enfoiré de cheval avait dit la vérité ? Mais il n'en laisserait rien paraître !) Pourquoi je continuerais à regarder ces trucs-là, alors que je ne sais même pas lire ? répondit-il d'une voix moins sereine qu'il l'eût souhaité. Ne le prends pas mal, Nuramon. Mais je ne crois pas un mot de ce bidet aux yeux rouges.

— Naturellement, dit Nuramon en retenant son sourire.

Ils se hâtèrent tous les deux de rejoindre Chiron et Farodin. Le centaure leur parla avec enthousiasme de la bibliothèque. Elle rassemblait tout le savoir des enfants d'albes.

— Nous avons même deux copistes dans la bibliothèque du port d'Iskandrie. Le plus souvent, ce que les humains écrivent ne vaut pas le parchemin, mais nous conservons aussi ces écrits, par souci d'intégralité. Cela dit, ils ne représentent qu'une infime partie de notre fonds.

Mandred détestait les grands airs de ce prétentieux.

— Vous avez aussi *Les Dix-Sept Chants de Luth* ? lança-t-il.

— S'ils sont d'une quelconque importance, quelqu'un se sera certainement donné la peine de les copier. Maître Gengalos doit le savoir. Je m'intéresse aux formes achevées du genre épique et n'éprouve aucun intérêt pour les vers bredouillés par des bardes dans des halles nauséabondes.

Chiron les avait conduits vers une deuxième rampe qui descendait

en colimaçon dans les profondeurs. Mandred s'imagina en train de pousser ce centaure prétentieux dans le vide. Il pouvait bien raconter ce qu'il voulait. Si on ne pouvait même pas lire ici *Les Dix-Sept Chants de Luth*, tout le reste n'était que de la crotte. N'importe quel enfant du Pays des Fjords connaissait ces chants !

Chiron continuait à leur parler de la bibliothèque. Il raconta qu'elle avait plus d'une centaine d'usagers. Mais en réalité, jusqu'ici, Mandred n'en avait pas encore vu un seul, mis à part le centaure.

L'homme-cheval leur fit encore traverser des couloirs et des salles et peu à peu Mandred, lui aussi, se sentit intimidé par la somme de savoir conservée ici. Il n'arrivait pas à comprendre ce que l'on pouvait écrire sur tous ces rouleaux, ces livres, ces tablettes d'argile et ces murs. Est-ce que, pour finir, ce n'était pas toujours la même chose, mais avec des mots différents ? En était-il des livres comme des femmes qui se rencontraient au bord du ruisseau pour laver le linge et se racontaient toujours les mêmes niaiseries sans jamais s'en lasser ? Si tout ce que l'on trouvait dans cette bibliothèque était vraiment si important et valait la peine d'être connu, en tant qu'humain on ne pouvait que désespérer. Même dix vies humaines ne suffiraient pas à lire tout ce qui était écrit ici. Peut-être même pas cent. Donc, les humains ne pourraient jamais comprendre le monde parce que, dans sa complexité, il ne se laissait pas interpréter. Cette pensée avait quelque chose de libérateur. Vu de cette manière, peu importait que l'on ait lu un seul livre, ou cent ou mille... ou même aucun, comme Mandred. On n'en comprendrait pas plus le monde pour autant.

Ils finirent par arriver dans des endroits de la bibliothèque où se trouvaient aussi des visiteurs : des kobolds, quelques elfes, un faune. Mandred remarqua une étrange créature qui avait un corps de taureau et le torse d'un homme ; des ailes lui poussaient aussi sur les flancs. Ensuite, il aperçut une elfe en conversation animée avec une licorne, et puis un gnome qui grimpait sur une étagère avec une corbeille pleine de livres sur le dos. Les autres visiteurs ne prêtèrent aucune attention à leur passage. Ici, rencontrer deux elfes, un humain et un centaure semblait ne rien avoir d'extraordinaire.

Finalement, Chiron les fit entrer dans une salle à voûtes croisées, ornées de peintures, où se trouvaient quelques pupitres de lecture. Ils ne trouvèrent là qu'un seul lecteur, une silhouette élancée, qui portait un froc couleur de sable. La capuche rabattue sur le visage, il lisait un livre dont les pages de teinte pourpre étaient écrites à l'encre d'or. Quelques paniers pleins de feuilles mortes se trouvaient bizarrement à côté du pupitre. L'air était rempli d'une étrange odeur, à la fois oppressante et familière. Une odeur de poussière et de parchemin. Mandred distinguait même la senteur des feuilles. Mais il y avait là

quelque chose d'autre... un pressentiment plus qu'une réalité.

Chiron s'éclaircit doucement la voix.

— Maître Gengalos ? Pardonnez le dérangement, mais trois visiteurs sont arrivés dans la bibliothèque par la porte au-dessus de la galerie des albes. Ils s'étaient perdus dans les couloirs de granit. Et celui-là, là-bas, a tenté de me tuer avec sa hache. (Le centaure gratifia Mandred d'un regard mauvais.) J'ai jugé préférable de vous les amener, maître, avant qu'ils commettent de véritables dommages.

La silhouette en froc leva la tête, mais son visage resta caché sous la capuche. Mandred fut tenté un moment de la tirer adroitement en arrière. Il était habitué à voir celui auquel il parlait.

— Tu as bien fait, Chiron et je te remercie. (Gengalos avait une voix chaleureuse et amicale, en total désaccord avec l'impression d'inaccessibilité dégagée par sa personne.) Je vais te libérer maintenant et me charger de ces nouveaux venus.

Chiron inclina brièvement la tête, puis il se retira.

— Nous voudrions..., commença Farodin, mais Gengalos l'arrêta d'un geste bref.

— Ici, pas de « nous voudrions » ! Celui qui vient dans cette bibliothèque doit d'abord la servir avant de recevoir un peu de son savoir.

— Pardon. (Nuramon avait adopté un ton diplomatique. Lui aussi, il s'inclina devant le Gardien du Savoir.) Nous sommes...

— Cela ne m'intéresse pas, l'interrompt Gengalos. Celui qui vient ici se soumet aux lois de la bibliothèque. Soit vous vous y pliez soit vous partez ! (Il marqua une courte pause, comme pour souligner sa réponse rugueuse.) Si vous voulez rester, vous devrez d'abord vous montrer utiles. (Il désigna les paniers près de son pupitre.) Vous avez ici des poèmes des fées des fleurs, écrits sur des feuilles de chêne et de l'écorce de bouleau. Comme, au cours des siècles, nous n'avons toujours pas trouvé le moyen de conserver ces feuilles, il faut recopier les poèmes. Sans perdre de vue que l'écriture et les nervures des feuilles forment une harmonie, qui doit être rendue, si l'on veut conserver tous les niveaux de lecture des poèmes.

Mandred pensa aux petites fées arrogantes qu'il avait vues lors de ses visites à Albemark. Il imaginait sans peine ce que ces jacasses pouvaient rimer de mémorable.

Gengalos tourna la tête vers lui.

— Les apparences sont trompeuses, Mandred Torgridson. Elles savent à la perfection traduire en mots des sentiments subtils.

Le jarl déglutit.

— Tu... Tu vois dans ma tête ?

— Je dois savoir ce qui amène les visiteurs ici. Le savoir est précieux, Mandred Torgridson. On ne peut le confier à n'importe qui.

— En quoi consiste notre tâche ? demanda Farodin.

— Toi et Nuramon, vous allez prendre un panier et recopier les poèmes sur du parchemin. Si votre travail me donne satisfaction, je vous aiderai dans votre quête. Cette bibliothèque renferme toutes les réponses à presque toutes les questions imaginables. Il suffit de savoir les chercher au bon endroit.

— Et en ce qui me concerne ? demanda timidement Mandred. Comment vais-je me gagner le droit d'être ici ?

— Tu raconteras ta vie à un scribe. En long et en large. J'ai l'impression que cette histoire mérite qu'on l'écrive.

Géné, le jarl regarda par terre.

— C'est... Vous voulez faire écrire ma vie ?

Il se sentait mal à l'aise, comme si on voulait lui arracher quelque chose.

— Tu n'as pas envie de t'emparer d'une parcelle d'immortalité, Mandred Torgridson ? On lira encore ton histoire alors que tu seras depuis longtemps devenu poussière. Tu ne devrais pas mettre ta lampe sous le boisseau. Quand a-t-on jamais entendu dire que deux elfes comme Farodin et Nuramon se sont choisis un humain comme toi pour compagnon ?

Mandred hocha la tête, sceptique. Il avait le sentiment de céder quelque chose de précieux s'il racontait sa vie. Mais peut-être n'était-ce qu'une crainte superstitieuse ? Il ne devait pas barrer la route à ses compagnons. Ils avaient tant risqué pour arriver jusqu'ici.

— J'accepte le marché.

— Parfait, fils d'homme ! Je te remercie pour le cadeau que tu fais à la bibliothèque. (Les paroles de Gengalos procurèrent à Mandred un sentiment bienfaisant. Comme de l'eau-de-vie qui réchauffe de l'intérieur par une nuit d'hiver.) À présent, je vais vous montrer vos quartiers. La bibliothèque est aussi grande qu'une petite ville. Une ville de savoir, construite en livres ! Il y a trois cuisines, ouvertes jour et nuit, et deux grandes salles à manger. Nous avons même des thermes dans une aile éloignée. (Il se retourna vers Mandred.) Et nous avons une cave à vin bien fournie. Certains Gardiens du Savoir, dont je fais aussi partie, ne sont pas très enclins à l'ascèse. Comment l'esprit serait-il libre si nous entravons notre corps ? Ainsi, chacun de nos étudiants est pourvu pour le mieux.

Sur les traces de Yulivée

Nuramon n'en revenait toujours pas que le djinn de Valemas lui ait dit la vérité. Même si sa nostalgie de Noroelle l'avait poussé à suivre cet indice, il avait en secret douté de la foi à accorder aux dires de cet esprit. Mais il comprenait désormais qu'il avait bien fait de parler d'Iskandrie à ses compagnons.

Cela faisait déjà neuf jours qu'ils étaient là. Farodin et lui en avaient passé cinq à recopier les poésies des fées des fleurs. Et depuis, ils cherchaient des notes sur les barrières magiques. C'était passionnant de fouiner dans l'immense savoir de ces salles. Même Mandred ne trouvait pas le temps de s'ennuyer. Il explorait la bibliothèque et appréciait les repas plantureux qu'on leur servait dans leurs quartiers. La cave à vin était vite devenue son lieu de prédilection. Parmi tout le savoir rassemblé, il s'intéressait surtout aux légendes aegiléennes et angnosiennes. Au grand étonnement de Nuramon, il se faisait lire les récits d'un centaure en dailique. Certes, comparée à l'elfique, cette langue était facile à apprendre, mais Mandred l'avait apprise en un seul hiver, à l'aide des deux centaures à la cour de la reine... Une vraie performance pour un humain ! Le jarl avait trouvé tant de plaisir aux légendes d'Eras le Pandride et Nessos le Télaïde que Nuramon, pour plaisanter, l'appelait Mandred le Torgride et prédisait à la lignée des Mandrides un avenir formidable.

Farodin s'était retiré dans une salle d'étude. Les Gardiens du Savoir lui avaient adjoint un assistant, un jeune elfe du nom d'Elalem, qu'ils appelaient tous plus simplement Elm. Farodin envoyait ce pauvre malheureux partout dans la bibliothèque lui chercher des écrits. Comme ce garçon connaissait toutes les langues nécessaires ici, il lui servait aussi souvent de traducteur. Farodin voulait d'abord développer ses connaissances sur la magie des Portes. Mais il cherchait aussi des récits sur les barrières et voulait en savoir plus au sujet des grains de sable.

Nuramon continuait à penser que ceux-ci ne pouvaient être la solution. Certes, Farodin en avait rassemblé quelques dizaines, mais il devait exister d'autres possibilités. Au lieu de chercher des sentiers battus en ce lieu de savoir, Nuramon avait exploré de nouvelles voies.

Il venait juste de quitter les chevaux, qu'il était allé reprendre à l'écurie de l'auberge et qu'il avait maintenant confiés à une elfe vivant incognito parmi les humains. On disait en ville qu'elle était la veuve d'un marchand fortuné et l'une des plus riches femmes d'Iskandrie. Pour ne pas être démasquée, elle dissimulait ses oreilles sous un voile et ne les faisait voir qu'aux enfants d'albes. Elle s'appelait Sem-la. Nuramon se demandait comment elle allait pouvoir cacher à long terme le fait qu'elle ne vieillissait pas. Le voile pouvait l'y aider le temps d'une vie humaine. Mais ensuite ? Quand une nièce d'une ville lointaine viendrait pour hériter de ses biens ?

Depuis la propriété de Sem-la, un large couloir souterrain menait à une porte qui ouvrait sur le quartier d'habitation de la bibliothèque. Nuramon n'avait jamais entendu parler d'une telle proximité entre les enfants d'albes et les humains. Sem-la lui avait raconté qu'elle avait des relations dans le monde entier. Elle commerçait aussi bien avec les humains qu'avec d'autres enfants d'albes et leurs colonies. En entendant cela, il avait soudain compris que le Monde des Humains et le Monde Brisé n'étaient pas un exil où les enfants d'albes se rendaient pour ne plus dépendre d'Emerelle. Il y faisait bon vivre, même si les aliments livrés par Sem-la, des aliments d'humains, ne pouvaient rivaliser avec ceux d'Albemark. Mais ceux qui venaient ici étaient habitués au Monde des Humains.

Après avoir gravi un large escalier, Nuramon atteignit enfin l'endroit où Gengalos l'avait adressé : une salle étroite toute en hauteur. À sa gauche comme à sa droite se dressaient des rayonnages contenant de gros volumes. Nuramon s'en étonna un peu, car à Albemark on confiait rarement le savoir à des livres. Les parents vous apprenaient ce qu'il fallait savoir et les Sages expliquaient les choses importantes. Quand on avait une question, on se tournait vers quelqu'un qui pouvait y répondre. Nuramon se demanda combien de milliers d'animaux avaient dû laisser leur peau pour tout le parchemin de ces volumes.

Un vieux gnome sortit d'une niche.

— Tu n'es pas sujet au vertige ? demanda-t-il.

— Non, pas du tout.

— Bien. Comme ça, je n'aurai pas besoin de grimper là-haut. Je ne suis plus de première jeunesse. (Le vieux gnome se tenait le dos.) Toute une vie dans cette salle ! Bien sûr, ça vous donne des douleurs, mais regarde toutes ces merveilles !

Dans les rayonnages, d'étroites passerelles de bois servaient de passages. Tout en haut, Nuramon avisa une silhouette. Avec sa large cape, elle semblait planer. Entre les rayonnages, quelques grandes niches s'ouvraient dans le mur ; apparemment, on pouvait s'y retirer

pour lire. Des pierres de béryl adroitement disposées plongeaient toute la salle dans une lueur rouge.

— Qu'est-ce qui t'amène ici ? demanda le vieux.

— C'est Gengalos qui m'envoie. Je voudrais trouver un livre sur l'elfe Yulivée.

— Ah ! maître Gengalos ! Il t'a envoyé au bon endroit. Ici, tu trouveras beaucoup de choses sur Yulivée, mais aussi un recueil de ses écrits. Il ne s'agissait en fait que d'histoires isolées, mais nous les avons finalement reliées en un livre. Ça va peut-être t'intéresser ?

Nuramon était au comble du bonheur.

— Bien sûr ! Où puis-je le trouver ?

— Tu vas aller jusqu'au vingt-troisième rayonnage à partir d'ici et tu grimperas ensuite jusqu'au cent cinquante-quatrième niveau. Là, tu tomberas sur les récits de Yulivée. (Le gnome se dirigea vers les rayonnages.) Emprunte les échelles pour grimper. Sur la passerelle, tu pourras te déplacer facilement et tu trouveras là-bas des planches qu'il te suffira de tirer pour t'y asseoir.

Nuramon acquiesça d'un signe de tête. L'étagère qu'il cherchait devait bien se trouver à cinquante pas au-dessus de lui. Cette hauteur ne lui faisait pas peur. Il jeta encore un coup d'œil à la silhouette qu'il avait vue là-haut.

— C'est maître Reilif, expliqua le gnome.

— Un Gardien du Savoir ? s'enquit Nuramon à voix basse.

— Oui, il vient souvent ici et il veut toujours grimper lui-même. Il faut que tu saches que je suis tenu d'aller chercher tout livre qu'on me demande.

Nuramon lui sourit.

— Mais comme je te l'ai déjà dit : moi, je n'ai pas le vertige, et tu n'as pas besoin de te donner cette peine.

— Je te remercie, elfe. Je suis heureux que ce soit toi que l'on ait envoyé me voir. Il paraît qu'un humain se trouve dans la bibliothèque, on dit qu'il a défoncé la barrière. Un type grossier qui ne pense qu'à picoler et à bâfrer et qui fait des saletés partout.

— Il s'appelle Mandred et c'est l'un de mes compagnons. (Le vieux rougit.) Quel est ton nom ? demanda Nuramon.

Il retira son baudrier sous le regard inquiet du gnome. De toute évidence, le petit homme craignait de voir l'elfe dégainer son épée.

— Builax, répondit le vieux d'une voix tremblante.

— Tu n'as aucun souci à te faire. Je connais très bien mes compagnons. Et pour l'instant, ton jugement n'est pas si faux. Je

m'appelle Nuramon et je voudrais te confier mon épée.

Il tendit son arme à Builax. Le gnome afficha aussitôt une expression plus sereine. Il posa l'épée dans un renfoncement, à côté de son matériel d'écriture, puis il longea l'enfilade de rayonnages avec Nuramon. Ils s'arrêtèrent devant le vingt-troisième.

— Le livre que tu cherches est le huitième de la rangée.

Nuramon commença de grimper des échelons et des échelles. Une fois atteint le cent cinquante-quatrième niveau du rayonnage, il se sentit nerveux. Il y avait ici le livre contenant les écrits de Yulivée... la clé pour trouver Noroelle. Il s'engagea prudemment sur la passerelle. Elle lui sembla suffisamment stable et large pour s'y risquer. Au passage, il fit glisser ses mains sur le dos des livres de l'étagère recherchée. Il sortit le huitième ouvrage. Relié sobrement de cuir brun clair, celui-ci se différenciait à peine de ceux qui l'entouraient. Il n'y avait rien d'écrit et aucun ornement ni sur la couverture ni au dos du livre. En ouvrant le volume, il constata qu'il était également dépourvu d'enluminures. Le titre n'était même pas mis en valeur : il remplissait à lui seul quatre lignes, suivies immédiatement par le texte. Nuramon ébaucha un sourire. Manifestement, on n'accordait pas grande valeur à ce livre. On avait renoncé à lui donner un quelconque éclat particulier. Mais pour Nuramon, il était inestimable. Il en lut pieusement le titre : *Récits de Yulivée qui quitta Albemark, traversa le Monde des Humains et fonda dans le Monde Brisé la ville de Valemas, narrés par elle-même en présence des Gardiens du Savoir et consignés par Fjeel l'Agile.*

C'était le récit d'une elfe ayant quitté de son plein gré Albemark avec les siens. Comme Nuramon, elle s'était mise en quête et il lui avait fallu aussi déchiffrer la magie des Étoiles d'Albes, avant d'atteindre son but. Avec ce livre de Yulivée, Nuramon espérait ardemment s'être ouvert un chemin lui offrant plus d'espoir que celui sablonneux de Farodin.

Les récits de Yulivée

LES QUESTIONS DES GARDIENS DU SAVOIR

Vous m'avez demandé où j'avais acquis ma magie et je vais vous répondre. Sachez que je la possédais déjà à Albemark. Je maîtrisais celles de la lumière, de la vie et de l'apparence. Elles me furent toutes utiles dans la nouvelle oasis de Valemas. Dans le Monde Brisé, nous avons trouvé une région désertique comme il en existe dans notre pays. J'ai créé là-bas un drap de ciel, un lac, une illusion et beaucoup d'autres choses.

Quand j'ai quitté Albemark, j'ai fait passer mes compagnons par une Porte fixe. À l'époque, je ne connaissais pas grand-chose des Sentiers et des Étoiles d'Albes. Le voyage est le meilleur maître et je fus une élève attentive. Si étrange que soit le Monde des Humains, beaucoup d'enfants d'albes y vivent en des endroits cachés... Des ermites qui gardent le savoir ancien. Nous avons aussi rencontré d'autres communautés qui avaient quitté Albemark. Nous avons échangé ensemble. Nous leur avons enseigné ce que nous savions et elles nous ont appris ce qu'elles connaissaient.

Pourtant, je n'en ai jamais autant appris qu'auprès de l'oracle Dareen... le seul oracle à avoir jamais quitté Albemark pour aller dans le Monde des Humains. Elle ne vit pas dans le Monde Brisé. Celui qui passe par ses Portes dans le Monde des Humains ne le quitte pas, mais se retrouve dans un endroit lointain. Là, il lui est permis d'entendre Dareen lui délivrer ses sagesses. Elle m'a indiqué le chemin et m'a montré ma voie. J'ai vu dans le désert l'Étoile d'Albes qui allait devenir la Porte de la nouvelle Valemas. J'avais ma destination sous les yeux. Dès lors, j'ai cherché à m'en rapprocher. Dareen a changé ma vie en quelques mots et quelques images. Un monde s'est ouvert à moi, dont je n'aurais jamais soupçonné l'existence.

Vous me demandez où se cache Dareen ? Eh bien, je ne peux vous révéler plus que ce que j'ai déjà dit. Car un serment me lie.

*Extrait de : volume 23/154/8, feuille 424. a de la salle
étroite de la bibliothèque secrète d'Iskandrie.*

Sentiers divers

Voilà, c'était ce que Nuramon cherchait ! Il avait lu avec plaisir les récits de Yulivée, mais dans ce passage répondant aux questions des Gardiens du Savoir, il était tombé sur une information révélatrice. Grâce à l'oracle Dareen, Yulivée avait pu voir l'endroit qu'elle recherchait. S'ils trouvaient le moyen de rejoindre Dareen, lui et ses compagnons, il leur arriverait exactement la même chose. Si l'oracle voulait les recevoir, ils seraient tout près d'aboutir dans leur quête de Noroelle !

Nuramon poussa un petit cri de joie. Il entendit alors des pas, puis des craquements sur l'échelle près de l'endroit où il s'était retiré pour lire.

C'était maître Reilif, le Gardien du Savoir, qui venait le voir. Une capuche cachait à demi son visage, et seuls le bout de ses doigts dépassait de sa cape noire. À en juger par la minceur de sa silhouette, il devait s'agir d'un elfe. Il quitta l'échelle et se rapprocha à petits pas.

— Pardonne-moi cette explosion de joie, maître Reilif, dit Nuramon. Je n'avais pas du tout l'intention de troubler le calme de cette bibliothèque.

— Pour cet acte, il ne peut y avoir qu'une seule punition, répliqua le Gardien du Savoir d'une voix neutre. (Il s'assit en face de Nuramon, repoussa légèrement sa capuche en arrière et découvrit ainsi des yeux gris qui semblaient voir à travers Nuramon.) Il faut que tu me racontes la raison de cet enthousiasme.

— Volontiers. Et tu pourras peut-être m'aider. (De bonne grâce, Nuramon relata au Gardien du Savoir tout ce qu'il avait lu de Yulivée. Il termina son rapport en disant :) Mais si je me suis réjoui ainsi, c'était d'avoir trouvé ce que je cherchais.

— C'est-à-dire ? demanda patiemment Reilif.

— J'ai appris que Yulivée était allée voir l'oracle Dareen. Et maintenant, je voudrais la trouver aussi. Car j'ai beaucoup de questions... Des questions pour lesquelles je n'obtiendrai sans doute pas de réponses ici.

— Tu as donc découvert que ces salles hébergent un savoir mort qui ne se ranime qu'en s'ouvrant à quelqu'un. Ici, tu as appris l'existence de Dareen. À présent, tu dois chercher le chemin qui te mènera vers elle.

— Yulivée n'a pas mentionné l'endroit où la trouver.

— Moi, je peux te le dire. Je suis un Gardien du Savoir. J'ai lu beaucoup de livres de cette salle. Celui de Yulivée aussi. (Nuramon se demanda pourquoi Reilif l'avait écouté si patiemment, s'il connaissait déjà l'histoire de Yulivée.) À l'époque, nous étions tous curieux et nous voulions savoir où se cachait l'oracle. Toutefois, Yulivée ne voulait pas nous le révéler. Elle fit quelques allusions qui nous amenèrent à supposer que ce devait être à Angnos. Cependant, nous ne pouvions l'affirmer avec certitude. Ceux que nous dépêchâmes pour la trouver rentrèrent tous bredouilles.

— Angnos ! dit Nuramon à mi-voix. (Il s'était déjà trouvé dans ce royaume avec ses compagnons ; leur quête de Guillaume les y avait menés. C'était un pays rude et aventureux.) Je te remercie, maître Reilif.

Le Gardien du Savoir se leva.

— Tu trouveras l'oracle. J'en suis certain. Note bien les paroles que je vais prononcer, je les ai entendues autrefois de la bouche de Yulivée : « Tu es venu à nous. Ta voix est venue. Tu nous as montré les étoiles. Elles scintillaient. Nous avons vu. » Voilà ce qu'elle a dit quand nous lui avons demandé si elle ne voulait tout de même pas nous dévoiler quelque chose sur Dareen. Déchiffre ses paroles, si tu le peux.

Sur ces mots, Reilif rejoignit son étage. Nuramon se demanda quel âge il pouvait avoir. D'après ce qu'il avait dit, l'elfe pouvait conclure qu'il avait rencontré Yulivée. Or, il était écrit dans les livres que celle-ci était venue dans cette bibliothèque mille huit cent trente-deux années auparavant.

Songeur, Nuramon caressa la reliure en cuir et remit finalement le recueil en place. Il jeta un dernier coup d'œil à Reilif, mais le maître se trouvait de nouveau devant son étagère, plongé dans la lecture. Nuramon descendit l'échelle, remercia le gnome et reprit son épée. Une dernière fois, il contempla la salle étroite, sa préférée dans cette bibliothèque. Peut-être y reviendrait-il un jour ? Cet endroit plairait certainement à Noroelle.

Nuramon rejoignit Farodin. Il le trouva dans sa salle d'étude. Le petit Elm lui lisait quelque chose en daïlique. Mandred, assis dans un coin sur quelques coussins, écoutait l'histoire. Elle parlait des îles aegiléennes et des elfes qui partaient en mer, là-bas. Nuramon

s'appuya contre le mur et écouta le garçon : « La fin du siècle n'était pas en vue. Ils n'arrivaient pas à briser le mur invisible. Mais lorsque les douze magiciens cernèrent l'île sur douze bateaux, les habitants de Zeolas prirent peur. Ils savaient que douze puissants magiciens pouvaient briser la puissance de leur mur magique, même si les éclats du miroir ne pouvaient être rassemblés. Alors, les magiciens levèrent les mains, récitèrent leurs formules, et, dans un formidable fracas de tonnerre, le mur ennemi vola en éclats. Ainsi tomba Zeolas. » Elm marqua une pause.

— Voilà tout ce qui est écrit ici.

— Grand merci, Elm, dit Farodin. Nous lisons les autres écrits plus tard. (Il se tourna vers Nuramon.) Nous avons trouvé une foule de choses. De nombreuses indications m'ont permis de comprendre que nous n'aurons pas besoin de tous les grains de sable pour rompre le sort d'Emerelle.

— Le destin nous est favorable, dit Mandred sans faire mine de vouloir abandonner le confort apparent de son coin douillet.

Nuramon attendit que le garçon ait quitté la pièce. Puis il s'écarta du mur et se dirigea vers Farodin.

— Moi aussi, j'ai de bonnes nouvelles qui pourraient nous faire progresser.

— Raconte ! dit Mandred en se levant.

Nuramon rapporta ce qu'il avait découvert dans le livre de Yulivée. En répétant les paroles de maître Reilif, il remarqua que Farodin ne semblait pas s'enthousiasmer outre mesure. Il échangeait plutôt des regards entendus avec Mandred qui marchait nerveusement de long en large. Même l'oracle ne parut pas les enthousiasmer.

Lorsque Nuramon eut terminé, le silence s'installa jusqu'à ce que Farodin finisse par déclarer :

— Mandred et moi, nous avons découvert beaucoup de choses. Nous avons espoir de ne pas être obligés de rassembler tous les grains de sable pour rompre le sort d'Emerelle. Dès que nous en aurons suffisamment rassemblé, ils nous mèneront à l'endroit où se trouve la Porte de Noroelle. J'ai aussi trouvé des écrits qui m'aideront à perfectionner ma magie de quête. Pourquoi perdre son temps avec Yulivée ? Elle et Valemás se trouvent loin derrière nous. Nous avons déjà fait un bon bout de route. Et toi, tu viens nous dire de rebrousser chemin pour tenter une autre voie.

Cette appréciation de Farodin n'étonna pas vraiment Nuramon. En voyant les expressions gênées de ses compagnons, il avait compris ce qui allait arriver. Farodin, habitué à commander, supportait difficilement la contradiction.

— Autrement dit, le chemin que j'ai trouvé ne vous convient pas.

— Je ne vois pas de chemin.

— Jusqu'ici, mon sentier vous suffisait.

— Comment ça : « ton » sentier ? Jusqu'à présent, j'ai toujours fait ce qui me semblait juste. Et il en sera toujours ainsi.

— Mon chemin pourrait être un raccourci. Je te le dis franchement : tes grains de sable ne sont pas la clé du problème. Nous devons fouler d'autres sentiers pour sauver Noroelle. As-tu oublié le désert ? C'est un monde de sable. Es-tu déjà allé à la mer et as-tu un jour plongé ta tête dans l'eau ? As-tu vu ce qui en formait le fond ? Je préfère faire une dizaine de voyages pour atteindre l'oracle plutôt que d'errer par le monde dans l'espoir de ramasser un grain de sable ici et là.

— Je sais, répliqua Farodin. Suivre un chemin jusqu'au bout n'a encore jamais été ton fort.

Nuramon en resta muet. Il avait parfaitement compris l'allusion au destin de ses ancêtres, mais que pouvait-il y faire ? Il n'avait pas demandé à porter leur âme. Il ne savait pas grand-chose d'eux, mais une chose était sûre : ils étaient tous morts jeunes et n'avaient jamais vu la Lumière de la Lune. Jamais, au grand jamais, il ne se serait attendu que Farodin fasse tout pour le blesser au lieu de le convaincre par ses arguments.

— C'est ce que tu penses de moi depuis toujours et tu l'as jusqu'alors gardé pour toi ?

— Je te considère comme quelqu'un qui prend un très long chemin pour entrer dans la Lumière de la Lune.

— Que vient faire la Lumière de la Lune dans notre quête ? intervint Mandred pour apaiser la querelle en germe.

Farodin leva les mains en signe de conciliation.

— Tu as raison, fils d'homme. Cela est hors sujet pour l'instant. Mais en ce qui concerne l'oracle, je ne suis pas prêt à céder une certitude contre un « peut-être ». T'es-tu déjà demandé si cette oracle n'avait pas rejoint depuis longtemps la Lumière de la Lune ? Il y a combien de temps que Yulivée se trouvait là-bas ? (Nuramon ne répondit pas.) Ton silence est éloquent. Tu avoues ne pas avoir de réponse à mes questions. Moi, je dis : restons sur le chemin sur lequel nous nous sommes déjà engagés. C'est ainsi que nous atteindrons notre but, tôt ou tard.

— Moi, je préfère un vague « auparavant » à un certain « plus tard » ! L'oracle dispose d'un savoir qui nous aidera plus loin.

— À supposer que tu trouves Dareen et qu'elle réponde à tes

questions : que peut-elle nous proposer d'autre que nous ne puissions trouver dans ces salles ?

— Regarde autour de toi, Farodin ! Même si j'estime cet endroit, je vois pourtant clairement qu'il conserve le savoir du passé, le savoir de ceux qui ne peuvent plus nous le communiquer par leur voix. Mais ce dont nous avons besoin, c'est du savoir du temps présent et de celui du futur. Nous devrions prendre exemple sur Yulivée.

Farodin croisa les bras sur sa poitrine.

— Se pourrait-il que tu ne sois plus intéressé par Noroelle et que tu préfères vagabonder sur les traces de Yulivée ?

Nuramon serra les poings.

— Comment peux-tu être si aveugle ! Tu devrais savoir mieux que personne combien ton reproche est inepte ! Bien que... En y réfléchissant bien, cet aveuglement fait partie de ta nature. Tu ne vois que ce que tu veux voir. Est-ce que tu as déjà pensé que j'aurais pu mettre un terme à notre cour à Noroelle il y a bien des années ?

— « Aurais »... voilà un mot que les ratés ont toujours sur les lèvres, répliqua froidement Farodin.

— Tu ne crois pas que tu as échoué dans ton amour pour Noroelle ? Tu te donnais l'apparence d'un parfait ménestrel. Tu n'as jamais compris ses véritables attentes. Elle voulait que tu lui parles de ton amour avec tes propres mots et non avec des chants écrits pour d'autres. De moi, elle attendait que je la touche non seulement par mes chansons, mais aussi avec mes mains. Pourquoi m'a-t-il fallu autant de temps, crois-tu ? (Les lèvres de Farodin tremblèrent.) Je t'ai observé, Farodin. Et je me suis demandé quel était ton problème. Ce que tu cachais au plus profond de toi. Et que tu ne voulais même pas révéler à la femme que tu croyais aimer. Si finalement, derrière tous ces mots empruntés, tu ne cachais pas un cœur vide. Quel était donc cet amour que l'on ne pouvait nommer ?

Farodin porta la main à son épée.

— Tu te trouves sur un seuil que nous ne franchirons pas tous les deux.

— Farodin, c'est ici que nos chemins se séparent. Crois-tu vraiment que je vais suivre un homme incapable d'aimer ?

Mandred attrapa Farodin par les épaules et le tira en arrière. Visiblement, le fils d'homme était persuadé que le sang allait bientôt couler.

— Ça suffit, Nuramon ! dit-il sèchement.

— Il me semble que cela signifie la fin de nos affinités, dit Farodin, le visage pétrifié.

— Ce n'est pas une nouveauté, dit Nuramon. Mais jusqu'à présent, nous nous sommes toujours refusés à le reconnaître. (Nuramon se tourna vers Mandred.) Et toi, Mandred, quel sera ton chemin ?

Le jarl hésita.

Nuramon ne put s'empêcher de penser à la grotte de Luth, où Mandred lui avait offert son amitié. Beaucoup de choses l'avaient alors lié au fils d'homme.

— Je regrette, Nuramon. Je sais combien je te suis redevable. Et pourtant... Je ne suis pas très doué pour bien tourner mes pensées et mes sentiments. Mais Farodin a raison. Je crois qu'il vaut mieux suivre la piste du sable. Ce chemin peut être long, mais il mène certainement au but. Je suis vraiment désolé... Je...

Sa voix le trahit.

Nuramon était donc de nouveau seul...

— Je n'ai pas besoin de votre pitié. C'est vous qui me faites pitié. Allez donc chercher vos grains de sable ! Moi, j'irai mon chemin.

— Ne fais pas l'idiot, Nuramon ! dit Mandred avec un geste d'apaisement. Nous sommes comme dans un bateau. J'en suis la coque, Farodin le gouvernail et tu es la voile qui prend le vent.

— Tu n'as pas compris, fils d'homme ? Je n'ai plus besoin de personne qui décide de mon chemin. La tempête vous a arraché la voile. À vous de voir jusqu'où vous pourrez payer avec vos mains !

Sur ces mots, Nuramon quitta la pièce.

Le livre de bord de la galère *Vent-Pourpre*

34^e jour de voyage : À l'abri des îles devant Iskandrie, nous avons attendu les bateaux de charge de Sem-la. Les rameurs ont eu le temps de se reposer. Comme convenu, nous avons embarqué une caisse de verre du désert, une statue de marbre et dix balles de fine étoffe d'Iskandrie. Toutefois, personne ne nous avait dit que nous devions aussi prendre des passagers à bord : un elfe d'Albemark du nom de Farodin et un humain, apparemment un homme du Nord, du nom de Mandred. Sem-la s'est chargée des frais de passage. Apparemment, aucun des deux ne possède d'or, mais sinon ils sont bien équipés. Rien que leurs destriers d'Albemark représentent une petite fortune.

35^e jour de voyage : Allure lente nord-nord-ouest. Calme plat et soleil ardent. Les rameurs se fatiguent vite. L'humain que nous avons pris à bord est étonnamment cultivé. Il sait beaucoup de choses sur la mer et il rame comme trois hommes, car ses bras sont très puissants. Il serait profitable au *Vent-Pourpre*, d'autant plus qu'il parle le daïlique et qu'il pourrait être utile pour commercer avec les centaures de Gygnox. Peut-être devrions-nous cette fois nous risquer à y accoster. Le fils d'homme parle tout le temps de vieilles légendes, qu'il a entendues à Iskandrie, et du Pays des Fjords dans le Grand Nord. S'il savait sur quelles mers nous avons déjà navigué !

36^e à 38^e jour de voyage : Mer calme. Equipage satisfait. Curiosité envers le fils d'homme.

39^e jour de voyage : L'équipage est de bonne humeur. Vent du sud, temps doux. Nous faisons bonne route. Les rameurs peuvent s'économiser, car nous avons progressé plus vite que prévu. Cet après-midi : spectacle devant nous sur la mer. Nous croisons la route d'un bateau humain : une galère aegiléenne. Tout à coup, un énorme serpent de mer a surgi. Les humains ont réagi comme tous les blancs-becs : ils ont pris la fuite ! Evidemment, le serpent de mer les a poursuivis et a broyé leur bateau comme s'il s'était agi d'une simple barque de pêche. Nous avons recueilli les rares survivants à bord.

Une heure après, le serpent est réapparu. Il a surgi à moins de vingt pas à tribord. Les rescapés ont été pris de panique, beaucoup d'entre eux ont sauté par-dessus bord. Ces idiots ne savent pas qu'il faut foncer droit sur ces bêtes pour les intimider. Elles ne chassent que ceux qui les craignent. Ainsi, nous avons mis le cap sur le serpent. Mandred était le seul parmi les humains à ne pas avoir peur. Il a attrapé un harpon et s'est hâté vers la proue. Il nous a réellement incités à attaquer le serpent. Quand la bête a finalement replongé et s'en est allée sans demander son reste, le fils d'homme a eu l'air déçu. Il l'a injuriée. Nous avons tous ri de l'entendre proférer ses jurons en daïlique. On aurait presque dit un centaure...

45^e jour de voyage : Arrivons en eaux moins profondes, manœuvrons prudemment parmi les bancs de sable devant la ville humaine de Jilgas. Débarquons sur la côte les rescapés de l'attaque du serpent. Avant le coucher du soleil, jetons l'ancre devant Gygnox. Arriverons peut-être à persuader le fils d'homme...

51^e jour de voyage : Grâce à Mandred : bonnes affaires avec les centaures de Gygnox. Ce qui manque au fils d'homme est un corps de cheval. Il a bu avec les centaures et a chanté des chansons paillardes. Ensuite, ils se sont montrés prêts à commercer avec nous. Noté : alors que, près de Gygnox, il se trouve une Porte vers Albemark, Mandred et Farodin ne veulent pas la franchir. Seraient-ils des bannis ?

53^e jour de voyage : Départ. Mer calme, rameurs ivres. Fils d'homme au tambour ! L'elfe d'Albemark ne semble pas se sentir à l'aise. Sans doute lui semblons-nous un peu trop rudes pour des elfes. Le temps passé dans le Monde des Humains, ça vous transforme un elfe ! Le soir : Farodin s'étonne que je tiens un livre de bord. Celui qui est l'allié d'Iskandrie apprend à apprécier l'écriture ! L'elfe d'Albemark me demande de changer de cap. Il parle de quelque chose qu'il veut aller chercher au fond de la mer. Comme il ne s'agit pas d'un grand détour et que j'ai l'esprit curieux, j'accède à sa demande.

55^e jour de voyage : Atteignons endroit recherché après avoir dû ramer durement. Equipage fatigué et mécontent. Ne comprend pas le changement de cap. L'eau est trop profonde pour Farodin. Il fait certes preuve d'un grand courage, mais il n'arrive pas à atteindre le fond. Donc, je me propose, car je possède une magie de l'eau et de l'air. Mais Farodin dit que je ne pourrai pas trouver ce qu'il cherche. Ainsi, nous plongeons ensemble et je lui donne de temps en temps de l'air. Au fond de la mer, quelque chose de singulier : il prend du sable et me fait signe de remonter avec lui. En haut, il ouvre sa main pleine de sable. Il y cherche quelque chose : un unique grain ! Certes, il semblait posséder quelque chose de magique...

57^e jour de voyage : Tempête imprévue ! Devons lutter. À la fin :

pas de blessés, rien que de petites réparations, chargement intact. Une bonne tempête...

67^e jour de voyage : Sur la côte est d'Angnos, devant la ville humaine de Tilgis. Il faut prendre congé. Le fils d'homme et l'elfe d'Albemark auraient été un bon renfort pour nous. J'ai encore une fois tenté de les convaincre, mais en vain. Quelle perte ! J'aurais particulièrement bien aimé présenter Farodin à mon prince. Ma seule consolation a été cette bonne affaire réalisée avec lui : il a échangé quatre pierres de béryl contre 400 denars angnosiens...

78^e jour de voyage : Nous atteignons l'isthme de Quilas et passons la Porte. Le soir : arrivée à Reilimée. Marchandises déchargées. Fin du voyage. Soixante-dix-huit jours. Une bonne durée.

Consigné par l'elfe Aranaée, commandante du Vent-Pourpre, en l'an 1287suivant la fondation de reilimée.

Patrie perdue

Mandred était aussi excité qu'un jeune homme en chemin vers la fête de mi-été qui pense à faire danser sa bien-aimée et plus encore... Il talonna sa jument pour lui faire grimper la pente douce. Trois années avaient dû se passer depuis qu'il s'était trouvé à Firnstayn pour la dernière fois. Les nombreux voyages avaient perturbé sa notion du temps, de sorte qu'il ne pouvait pas estimer exactement depuis combien d'années il avait quitté Alfadas. Son fils avait-il été choisi comme jarl ?

C'était un automne doré, comme le jour où Mandred avait quitté Firnstayn. La meilleure époque pour pêcher à la mouche.

La jument atteignit la crête de la colline et s'ébroua. D'ici, on jouissait d'une vue étendue sur le fjord. Encore plus de deux lieues jusqu'à Firnstayn. Mandred mit sa main en visière et cligna des yeux face au soleil bas. En contrebas, il vit une petite ville. Elle était entourée par une solide muraille de pierres flanquée de tours trapues. Des pontons de débarcadère s'étiraient dans la profondeur du fjord. Une vingtaine de longs bateaux y étaient amarrés. Des entrepôts bordaient la rive, et sur la colline où s'était autrefois trouvée la maison longue d'Erek s'élevait une halle en pierre qui aurait honoré un prince. Se pouvait-il qu'il se soit trompé de chemin dans les montagnes ?

Troublé, Mandred jeta un coup d'œil vers la falaise couronnée par le cercle de pierres. C'était la falaise Durok et là, en bas, devait se trouver son village. Il fallait voir la vérité en face.

Mandred sentit sa gorge se nouer. Il déglutit avec difficulté. Farodin venait lui aussi d'atteindre la crête de la colline. L'elfe tint son cheval en bride et regarda sans un mot le fjord en contrebas.

— Nous... Nous avons dû être partis fort longtemps, réussit péniblement à articuler Mandred.

Il ferma les yeux et repensa à ces quelques années passées avec Alfadas, son fils. Comme si cela s'était passé la veille, il se souvint de ce jour où sur la barque d'Erek ils avaient fait une sortie dans le fjord et comment Alfadas, tout à sa joie, l'avait poussé à l'eau. Il se rappela

ce saumon d'une vingtaine de livres, qu'il avait attrapé et qui était plus grand que tous ceux que son fils avait tenus au bout de sa ligne. Ils s'étaient saoulés ensemble, s'étaient assis sur la rive, avaient fait griller le saumon au-dessus d'un feu et l'avaient mangé avec du pain rassis.

Quel âge pouvait avoir Alfadas à présent ? Combien fallait-il de temps pour transformer un petit village en une ville ? Vingt ans ? Quarante ans ?

Venus de l'ouest, ils avaient traversé les montagnes, sans jamais rencontrer âme qui vive. Personne avec qui s'asseoir auprès d'un feu pour entendre raconter les dernières nouvelles ou de vieilles histoires. Ainsi, il eût été préparé, peut-être... Mandred se mordit les lèvres en tentant désespérément de dominer les émotions qui menaçaient de le submerger. Les elfes l'avaient averti du risque de voyager en franchissant les Portes. Après ce qui s'était passé dans la grotte de glace, il aurait dû le savoir...

Mais ils avaient été alors transportés dans le temps par un sortilège du dévianthar ! Farodin et Nuramon avaient pourtant appris depuis l'art de maîtriser les Portes. Comment cela avait-il pu arriver ?

Rongé d'inquiétude, il fit descendre la colline à sa jument. Il voulait absolument voir Alfadas ! À quoi son fils pouvait-il ressembler maintenant ? Avait-il des enfants ? Peut-être même des petits-enfants ?

Sans être arrêtés par les gardes, ils passèrent la porte de la ville lourdement fortifiée. Ce devait être jour de marché. Les rues étaient encombrées. Partout, on avait dressé des étals contre les maisons. Une délicieuse odeur de pommes flottait dans l'air. Mandred avait mis pied à terre et menait son cheval par la bride. Il dévisageait fixement tous ceux qu'il rencontrait, cherchant à reconnaître des traits familiers.

Pendant le temps de son absence, tout avait changé et jusqu'aux vêtements ! Ils portaient presque tous du bon drap. Il régnait ici une ambiance de fête. Firnstayn s'était enrichi. Aucune des maisons qu'il connaissait ne se trouvait encore en place.

Finalement, Mandred ne supporta plus cette incertitude. Il arrêta un homme aux cheveux gris. Le vieil homme portait une chemise blanche avec des broderies colorées aux épaules. Son lourd torque, aux extrémités ornées d'une tête de cheval en argent, le désignait comme étant un personnage important.

— Où pourrais-je trouver le jarl Alfadas ? demanda Mandred, nerveux. Que s'est-il donc passé ici ?

Le vieillard fronça les sourcils. Il plissa un peu ses yeux bleus en essayant visiblement de jauger le plaisantin auquel il avait affaire.

— Le jarl Alfadas ? Je ne connais pas de jarl portant ce nom.

— Qui gouverne donc cette ville ?

— Tu dois venir de loin, guerrier. Tu n'as jamais entendu parler du roi Nauldred Briselame ?

— Un roi ? (Mandred faillit avaler de travers.) C'est un roi qui règne à Firnstayn ?

— Tu te moques de moi ! s'énerva le vieux.

Il s'apprêtait à partir, mais Mandred le retint par la manche.

— Regarde-moi ! Tu m'as déjà vu ? (Mandred agita la tête, ses fines nattes le fouettèrent au visage.) Je suis Mandred Torgridson et je suis venu voir mon fils Alfadas.

Tout autour, des badauds s'étaient arrêtés. Quelques hommes avaient porté la main à leur épée, prêts à intervenir, si l'étranger continuait à importuner le vieil homme. Entre-temps, celui-ci était devenu pâle comme un linge. Comme s'il avait vu un fantôme.

— Mandred Torgridson, répéta-t-il d'une voix blanche.

Ce nom se répandit comme un feu courant et fut bientôt sur toutes les lèvres.

— Tu es certainement venu chercher l'elfe blessée, finit par articuler le vieux. Tu la trouveras dans la maison longue du roi. Il a fait venir de loin des guérisseurs et des sorcières...

— Je suis ici à cause d'Alfadas, mon...

Farodin lui posa une main apaisante sur l'épaule.

— Quelle est cette elfe dont vous parlez ?

— Des chasseurs l'ont trouvée au col de Larn. Plus morte que vive. On l'a amenée ici dans la ville royale, parce que personne ne pouvait l'aider. (Le vieux plissa les yeux. Soudain, il tendit la main et caressa la joue de Farodin.) Tu es... Je veux dire, vous êtes... Vous êtes aussi un...

— Où trouverons-nous la halle du roi ? demanda Mandred poliment, mais d'une voix assurée.

Le vieillard voulut absolument les accompagner en ville. Une voix dans la foule cria : « Le jarl Mandred est de retour ! » Et la foule se pressa encore plus tout autour d'eux. Certains se contentèrent de les regarder, lui et Farodin, en écarquillant les yeux. D'autres essayèrent de toucher Mandred comme pour se persuader qu'il ne s'agissait pas d'un esprit.

Finalement, ils atteignirent la colline où se trouvait la halle du roi. Un large escalier, flanqué de statues de lions, conduisait au trône du monarque. Lorsqu'ils montèrent tous les deux les marches, la foule resta en arrière.

Mandred se sentit partagé entre des sentiments contraires. Il était irrité que le vieil homme ne lui ait pas révélé ce qu'il en était d'Alfadas. Mais d'un autre côté, il se sentait fier. Il était célèbre ! Tout le monde en ville semblait connaître son nom. Il devait certainement exister un chant épique célébrant son combat contre l'homme-sanglier !

Ils avaient presque atteint la grande halle, quand Mandred se retourna pour jeter un regard sur la place. Tout le monde en bas paraissait avoir les yeux braqués sur lui. Tout commerce avait cessé.

Le jarl tira sa hache et tendit les bras vers le ciel.

— Je salue le peuple de Firnstayn ! Ici se tient Mandred Torgridson qui est de retour pour rendre visite à son héritier !

Des cris d'allégresse montèrent vers lui. Ces cris et cet enthousiasme lui allèrent droit au cœur. Quand il finit par se détourner, une silhouette massive l'attendait en haut de l'escalier : un guerrier à la barbe rousse en désordre où se nichaient de larges mèches blanches. Il était encadré par une escorte de jeunes hommes bien armés.

— Ainsi, tu prétends être Mandred, dit le vieux guerrier d'une voix de défi. Pourquoi devrais-je te croire ?

Le jarl posa la main sur sa hache. L'envie le chatouillait d'inculquer un peu de respect à ce type. Mais ensuite il fut forcé de sourire. Cette tête de mule qu'avait ce vieux... Ça devait tenir à la famille ! Toutefois...

— Vous n'aurez pas de mal à reconnaître Mandred Torgridson en voyant qu'il voyage en compagnie d'un elfe, intervint Farodin. Il dégagea ses longs cheveux blonds pour laisser mieux voir ses oreilles pointues.

Le roi fronça les sourcils. Il prit tout à coup un air fort grave et même soucieux, comme s'il venait d'apprendre une mauvaise nouvelle.

Mandred se tenait là, comme pétrifié. Si ce vieil homme là-haut était son petit-fils, cela voulait dire qu'Alfadas était mort depuis longtemps.

— Es-tu Faredred ou Nuredred ? s'enquit poliment le roi.

— Farodin, répondit l'elfe.

Mandred sentit ses genoux trembler. Il se raidit, essaya de se tenir tranquille, mais il ne se contrôlait plus.

— Alfadas, dit-il doucement. Alfadas...

Le roi descendit les marches et prit Mandred dans ses bras. Les cris d'allégresse reprirent sur la place.

— Tu ne te sens pas bien ? demanda Nauldred à voix basse.

Mandred secoua la tête.

— Qu'en est-il d'Alfadas ?

Le roi glissa un bras sous ses aisselles pour le soutenir. Pour tous les autres, cela devait signifier un geste d'amitié.

— Nous parlerons dans ma halle, pas ici.

Ils gravirent lentement les dernières marches. Les portes de la halle royale étaient grandes ouvertes. À l'intérieur, la lumière claire des torchères se reflétait sur des colonnes ferrées d'or. Des bannières conquises pendaient du haut du plafond. À l'autre bout de la halle, un siège en bois sombre trônait sur un piédestal.

Mandred s'étonna de cette splendeur. C'était encore plus impressionnant que la halle d'or de Horsa Louréku. L'un des murs était orné de boucliers grands comme des portes et de haches de pierre, qui semblaient bien trop lourdes pour des mains d'homme.

Une jeune femme aux cheveux roux sortit de derrière une colonne. Elle portait une longue robe en cuir de cerf, entièrement garnie d'osselets, de plumes et d'amulettes en pierre.

— Seigneur, elle ne verra pas le lever du soleil. Nous sommes impuissants.

— Alors, apportez un brancard. Nous la porterons au cercle de pierres. Mandred et son compagnon Faredred sont venus la chercher.

— Même pour cela, elle est beaucoup trop faible. Même sur une civière et enveloppée dans de chaudes couvertures, elle ne résistera pas à la montée de la falaise. C'est pur miracle qu'elle ait survécu jusqu'ici.

— Mène-moi à elle, demanda Farodin. Tout de suite !

Le roi fit un signe de tête à la femme en robe de cuir. Elle prit Farodin par la main et l'emmena.

Mandred s'appuya contre une colonne. La vue de cette halle lui avait pour un temps fait oublier sa faiblesse.

— Alfadas ? demanda-t-il sur un ton implorant en regardant les mèches blanches dans la barbe du roi.

Nauldred frappa dans ses mains et fit un large geste englobant son escorte.

— Apportez de l'hydromel et deux cornes à boire. Et puis laissez-moi seul avec mon ancêtre !

Ancêtre ! Mandred sentit quelque chose se révolter en lui.

Les jeunes guerriers se retirèrent. Une servante apporta les cornes à boire et leur laissa un grand pichet d'argile rempli d'hydromel. Les

cornes étaient ornées de larges bandes d'or.

— Depuis combien de temps Alfadas est-il mort ? demanda Mandred d'une voix sans timbre.

— Bois ! lui intima Nauldred. Bois, et je répondrai à toutes tes questions.

Mandred porta la corne à ses lèvres. L'hydromel était doux et épicé à la fois. Délicieux. Quand il s'en remplit une deuxième corne, Nauldred lui expliqua sans détours qu'il était le onzième roi du clan d'Alfadas. Il posa une main consolatrice sur son épaule et commença de raconter :

— Peu de temps après ton départ de Firnstayn, Alfadas fut élu jarl et, en quelques années seulement, il obtint le titre de prince. Le roi en fit son conseiller et son chef d'armée en temps de guerre. Quelques années se passèrent ainsi lorsque, peu après une fête de mi-été, un elfe arriva à Firnstayn pour solliciter l'aide d'Alfadas. Une armée de trolls avait envahi Albemark et les elfes se trouvaient en très mauvaise posture.

» Alfadas tint conseil avec le roi et les princes du Pays des Fjords et il mit finalement sur pied la plus grande armée que le Nord avait jamais vue. Ils passèrent une Porte que les elfes leur ouvrirent et combattirent côte à côte avec des centaures, des kobolds et des elfes. La guerre dura quatre années, et lorsqu'on finit par chasser les trolls d'Albemark, ceux-ci commencèrent à attaquer les villes et les villages du Pays des Fjords. Ils s'emparèrent de Gonhabu et massacrèrent le roi et toute sa famille.

» Peu de temps après, Alfadas arrêta ces pillards au fjord de Gondir et leur infligea une sévère défaite. Sur le champ de bataille, les autres princes firent d'Alfadas leur nouveau roi. Avec les elfes alliés, il repoussa les trolls dans le Nord lointain. Alfadas fit de Firnstayn sa capitale, parce qu'elle se trouve près d'une Porte ouvrant sur Albemark et assez loin au nord pour être proche de la frontière des trolls. Depuis lors, il existe une alliance entre les elfes d'Albemark et les humains du Pays des Fjords.

— Et qu'est-il arrivé à mon fils ? voulut savoir Mandred.

— Il est mort en héros. Il s'est fait prendre dans une embuscade ; des trolls l'ont assassiné et ont emporté son cadavre. Mais son ami elfe Ollwyn est allé rechercher son corps et il a vengé son meurtre dans le sang. Alfadas a été enterré à Firnstayn. Il a trouvé son dernier repos près de sa mère, sous le chêne de Mandred.

Mandred sentit à la fois l'amertume et la fierté le gagner. Il eût tant aimé passer encore quelques semaines insouciantes avec Alfadas, comme autrefois à leur arrivée à Firnstayn ! Il leva sa corne à boire.

— Puisses-tu pour toujours trouver ta place à côté de Luth à la table des dieux ! dit-il d'une voix brisée.

Ensuite, il versa un peu d'hydromel en sacrifice aux dieux et vida sa corne.

— Il siègera certainement à la table d'honneur, assura le roi. (Nauldred s'était levé et il lui montra l'une des colonnes ferrées d'or. De larges bandes de métal martelé représentaient des guerriers montés. Nauldred désigna un cavalier qui avait fiché sa lance dans le corps d'un géant.) Tu vois ? C'est ton fils en train de tuer le prince troll Gornbor. (Le roi montra d'un large geste toute la halle.) Sur presque toutes ces colonnes, tu trouveras l'effigie d'Alfadas. Ses actes héroïques sont innombrables. Il est souvent parti avec l'elfe Ollwyn pour chasser les éclaireurs des trolls. Il est notre fierté et en même temps notre malheur, car plus personne depuis n'a pu égaler son héroïsme.

— Vous combattez toujours les trolls ?

— Non. La paix s'est installée depuis longtemps. Parfois, lorsque la tempête entraîne un bateau très haut dans le Grand Nord, les pêcheurs aperçoivent dans le brouillard l'un de leurs grands navires. Il arrive aussi que les chasseurs trouvent, de temps à autre, leurs empreintes dans la neige. Mais les combats sont terminés. (Le roi regarda Mandred avec gravité.) Pourquoi es-tu venu, Mandred Torgridson ?

— Je voulais encore une fois serrer Alfadas, mon fils, dans mes bras.

Le visage du roi s'assombrit.

— Tu dois bien savoir pourtant qu'aucun humain ne vit plusieurs siècles. Dis-moi la véritable raison de ta venue ici.

Mandred fut surpris par son intonation. Elle lui parut presque hostile.

— Lorsqu'on voyage avec des elfes, le temps s'écoule différemment. Plus vite. Je croyais que seules trois ou quatre années étaient passées depuis ma dernière rencontre avec mon fils. Regarde-moi. Je suis toujours un jeune homme, Nauldred, et pourtant, je suis le père d'Alfadas.

Le souverain se caressa la barbe d'un air songeur.

— Je vois que la mort d'Alfadas te cause une douleur sincère, je vais donc te prêter foi. Cela dit, ton arrivée à Firnstayn me cause un grand trouble.

Mandred fut étonné et légèrement vexé.

— Je ne convoite pas ton trône, Nauldred.

— Je te le céderais si tu le voulais, répliqua le roi, irrité. Il s'agit

de ta saga. Et c'est bien ce qu'Alfadas nous a toujours dit.

— Quoi ?

— On dit que tu reviens toujours à ton peuple aux heures de grande détresse. Nous ne sommes pas en détresse, Mandred. Alors, je me demande ce que tu nous amènes. D'abord, nous découvrons une elfe grièvement blessée, après plus de trente années pendant lesquelles personne n'a plus jamais vu d'elfe dans ce royaume. Et voici que tu arrives avec ton compagnon, un elfe si beau et si inapprochable qu'on dirait un émissaire de la mort. Je suis en grand souci, Mandred. Va-t-il y avoir une nouvelle guerre des Trolls ?

Le jarl secoua la tête.

— Je ne le crois pas. Je n'ai aucune querelle avec eux. Je n'en ai encore jamais vu un seul.

Nauldred montra la représentation d'Alfadas et de Gornbor.

— Ils sont terrifiants. On dit que chacun d'eux possède la force de dix hommes. Sois heureux de n'en avoir jamais rencontré. Un homme seul ne fait pas le poids contre un troll. Seul Alfadas le pouvait.

— Et cette elfe ? D'où vient-elle ?

Le roi haussa les épaules.

— Personne ne le sait. Elle est grièvement blessée. Comme si un ours l'avait attaquée. Elle était presque morte de froid quand nous l'avons trouvée. Elle a une forte fièvre et délire dans son sommeil, mais nous ne comprenons pas ce qu'elle dit. J'espère que ton compagnon est un puissant magicien. Seule une grande magie peut encore la sauver. Ma fille Ragna est experte en guérison. Elle a soulagé ses douleurs et a fait baisser la fièvre. Mais, depuis des semaines, les blessures se refusent à guérir. Elle s'est de plus en plus affaiblie. Ragna craint qu'elle meure dès cette nuit. Mais maintenant, ton compagnon est là.

Mandred eût préféré que Nuramon soit au chevet de l'elfe. Lui, il serait même allé la rechercher dans les demeures d'or des dieux. Mais Farodin... L'elfe blond était un guerrier, pas un guérisseur.

— Peux-tu me conduire à cette elfe ?

— Certainement. (Le roi écarquilla les yeux.) Tu es un guérisseur, toi aussi ?

— Non.

Mandred sourit. Sans doute le roi pensait-il que celui qui traverse les siècles possède tous les savoirs.

Ils quittèrent la halle et pénétrèrent dans une aile de la demeure royale. Mandred admira les tapisseries qui ornaient les murs de pierre. Nauldred lui fit monter un étroit escalier vers un vestibule sur lequel

s'ouvraient plusieurs portes. Une vasque à feu plate chassait le froid incrusté dans les murs de pierre. Devant la dernière porte se trouvaient un guerrier et la jeune femme en robe de cuir que Mandred avait déjà vue dans la halle du roi.

Ragna écarta les bras en signe de désarroi.

— Il ne laisse entrer personne. Au début, on pouvait entendre des voix. Mais depuis un bon moment, on n'entend plus rien dans la chambre.

— Et puis, il y avait cette lumière, dit le guerrier impressionné. Pourquoi tu ne leur en parles pas, Ragna ? Une lumière argentée est passée sous la porte. Avec une drôle d'odeur. Comme un parfum de fleurs.

— Et depuis, vous n'avez plus entendu aucun bruit dans la chambre ? demanda le roi.

— Plus rien, assura le soldat de garde.

Mandred se dirigea vers la porte.

— À ta place, je ne ferais pas ça, dit Ragna. Il a fait clairement savoir qu'il ne désirait la présence de personne dans la chambre. Dans les sagas des scaldes, les elfes sont plus polis.

Le jarl saisit la poignée de la porte.

— Il tolérera ma présence. (Il n'en était pas si sûr.) Mais il vaudrait mieux que personne ne me suive.

Mandred entra et referma aussitôt la porte derrière lui. Il se trouvait dans une petite mansarde. Une grande partie de la pièce était occupée par le lit. Une belle tapisserie, tendue sur les poutres du plafond en soupente, représentait une scène de chasse aux sangliers. Un parfum de rose embaumait l'air.

Une épaisse couverture de laine et plusieurs peaux de chèvres couvraient le lit. Un léger creux se dessinait dans le matelas. Farodin était agenouillé au pied du lit, le visage enfoui dans ses mains. Mais Mandred ne vit aucune elfe. Et dans cette petite chambre, il n'y avait aucun endroit où elle eût pu se cacher.

— Farodin ?

L'elfe leva lentement la tête.

— Elle est partie dans la Lumière de la Lune. C'était sa destinée de transmettre le message.

— Tu veux dire qu'elle est morte ?

— Non, ce n'est pas pareil. (Farodin se releva, le visage impassible.) Elle est maintenant là où tous les enfants d'albes iront un jour. Elle m'a chargé de sa mission. (Il tira son épée et passa son pouce sur la lame. Mandred n'avait encore jamais vu son compagnon dans

une telle disposition. Il n'osa pas lui parler. Une goutte de sang coula sur la lame de l'épée.) Les trolls ! finit par dire Farodin après un long silence. Les trolls. Il y a eu une guerre contre eux, mais elle est finie depuis bien des années. Tout à la fin de la guerre, ils ont abordé un grand voilier. Il y avait presque trois cents elfes à bord. Ils les ont emmenés en captivité. Certains d'entre eux vivent encore. Yilvina en fait partie.

— Yilvina ? Notre Yilvina ?

Mandred se rappela la jeune elfe blonde. Avec ses deux épées courtes, elle lui avait toujours paru invincible au combat. Comment avait-elle pu se retrouver captive ?

— Yilvina et encore quelques autres. Oui. Ils sont toujours en vie après plus de deux siècles passés en captivité. Orgrim, le chef de l'armée des trolls, les a gardés prisonniers, bien que la paix soit depuis longtemps conclue. (Farodin montra le lit vide.) Shalawyn leur a échappé. Ils l'ont traquée comme un gibier. Elle voulait revenir à Albemark pour tout raconter à Emerelle.

— Devons-nous alors apporter son message à Albemark ?

Mandred ne se sentait pas à l'aise à la pensée de devoir encore se présenter à la reine. Farodin essuya le sang de son épée avec la couverture, puis il la remit au fourreau.

— Ce serait insensé. Emerelle enverrait un émissaire à la cour du roi des trolls et demanderait des nouvelles des prisonniers. Le roi sommerait ensuite le duc Orgrim de parler, et le commandant en chef nierait farouchement tenir encore des elfes captifs. Maintenant, il n'y a plus de témoin vivant. Si Emerelle refusait de croire Orgrim, cela suffirait pour déclencher une nouvelle guerre contre les trolls. La reine ne va pas prendre ce risque. Par conséquent, ça ne changerait rien.

— Donc, Shalawyn s'est enfuie en vain.

— Non, fils d'homme. Ce que les trolls font subir aux prisonniers ne doit pas rester impuni. Elle m'a tout raconté.

Mandred recula d'un pas. Quelque chose dans le regard de Farodin l'incitait à la prudence.

— Qu'est-ce... Qu'est-ce qu'ils leur font ?

— Ne pose pas de questions ! Il y a une seule chose que tu dois savoir. Le duc Orgrim en répondra par le sang ! Je trouverai le chemin vers lui et il regrettera ses méfaits.

Devant la Porte de l'oracle

Nuramon précédait d'un pas tranquille son étalon Felbion. Il sentait une Étoile attirer la puissance du Sentier sur lequel ils avançaient. Il espérait pouvoir enfin atteindre l'oracle Dareen. À plusieurs reprises, il avait suivi de fausses pistes. Les humains d'Angnos ne savaient pas faire la distinction entre magie et illusion, et ce qu'ils appelaient « oracle » n'était rien d'autre qu'une charlatanerie. Il n'avait rien appris d'autre là-bas que ce qu'il eût pu se dire lui-même. Suite à ces expériences décevantes, il s'était mis en quête d'un ancien oracle resté depuis longtemps muet ou refusant totalement son accès.

Le chemin d'Iskandrie à Angnos et la traversée du royaume avaient été pénibles. Il avait contourné des villes et des villages et ne s'était montré qu'à des voyageurs isolés ou à des ermites. Personne ne devinait un elfe en lui. Il portait une capuche qui cachait ses oreilles et en partie son visage. Sa voix ne pouvait le trahir, car rares étaient les humains à avoir déjà entendu parler un elfe. Ils le prenaient certainement pour un voyageur mystérieux venu d'un pays lointain, ce qui, d'une certaine manière, correspondait à la vérité.

Au cours de ses voyages, il avait repéré le tracé des Sentiers d'Albes et il en connaissait maintenant assez à Angnos pour prendre le risque de sauter d'une Étoile à l'autre sans changer de monde. Il était étonné de voir à quel point cela lui était facile. La magie était la même, il fallait simplement choisir un Sentier qui ne quittait pas ce monde. Pourtant, ses recherches restaient infructueuses.

Depuis peu, il traversait un territoire dont les Sentiers étaient nouveaux pour lui. Cela faisait des jours qu'il n'avait plus vu aucun humain, mais il avait pourtant trouvé des signes d'enfants d'albes : des modifications que seules des mains d'elfe auraient pu laisser. La croissance des plantes à certains endroits lui rappelait Albemark, et l'inhabituelle fertilité de cette contrée lui faisait supposer l'existence d'une source magique semblable à celle de Noroelle. Tous ces signes se mêlaient à la nature désertique et raboteuse qui, sur son sol pierreux, produisait d'ordinaire peu de verdure.

En pensant au désert, il se demandait s'il ne se montrait pas

injuste envers ce monde. Cette mer de sable lui avait montré que le Monde des Humains possédait lui aussi des paysages d'une grande beauté.

Le Sentier d'Albes dont il sentait maintenant la puissance sous ses pieds grimpait en pente douce vers une montagne. Pourtant, il ne se prolongeait pas jusqu'au sommet ; il était donc possible qu'il traverse directement la roche.

Lorsque Nuramon atteignit enfin la paroi rocheuse où disparaissait le Sentier, il se demanda si l'oracle qu'il cherchait ne se trouvait pas là, au sein de la montagne. Il entreprit alors de la contourner à côté de Felbion, tout en regardant s'il ne voyait pas une grotte ou un couloir secret menant à l'intérieur. Il croisa deux autres Sentiers qui disparaissaient aussi dans la roche. Puis un quatrième dont il sentit le flux de puissance habituel. Il fut alors certain qu'ils se croisaient tous en une Étoile, quelque part dans le rocher.

À mi-chemin de son tour de montagne, Nuramon rencontra un Sentier s'éloignant de la roche. Il devait s'agir de celui qui l'avait conduit jusqu'ici et qui reprenait maintenant son cours à travers le monde après avoir traversé l'Étoile d'Albes. Il repartit vers la montagne sur ses traces, mais fut déçu de ne découvrir qu'une paroi rocheuse massive là où il pensait trouver l'entrée d'une grotte.

Nuramon examina minutieusement la roche. Là ! Quelque chose scintillait au soleil ! Il se dirigea vers cette lumière. Au bout de quelques pas, il vit ce que c'était : on avait incrusté des gemmes dans la paroi ! Il n'aurait su dire ce qui l'impressionnait le plus : le fait que ces pierres précieuses aient la taille d'une pomme ou qu'elles n'aient pas encore été volées ?

À gauche, il y avait un diamant, inséré profondément dans la paroi ; un rubis se trouvait à sa droite, brisé, mais toujours serti dans le rocher, avec à côté un cristal auquel de sombres veinures donnaient une teinte noire : une sorte de cristal de roche avec des inclusions de minéraux sombres. Un saphir se trouvait aussi sous le rubis.

Le rubis représentait le centre de cette composition. Un sillon d'un doigt de profondeur, creusé dans la roche, le reliait aux autres gemmes. Comme il était brisé, Nuramon supposa d'abord qu'on avait cherché en vain à le détacher du rocher. Mais ensuite, il abandonna cette supposition en sentant sept Sentiers se croiser directement devant lui. La pierre était brisée à sept endroits. Ce rubis était donc l'Étoile d'Albes ! Et chaque endroit brisé marquait un Sentier.

À gauche du diamant et à droite du cristal de roche, des signes étaient gravés dans la paroi. Il put lire ceux qui se trouvaient près du diamant. Il était écrit en elfique : « Chante le chant de Dareen, enfant du soleil ! Chante sa sagesse, avec ta main dans la lumière ! Chante les

mots que tu prononças autrefois, et entrez côte à côte ! »

L'oracle ! Il avait foulé tant de Sentiers, cherché si longuement. Et maintenant... Nuramon se demanda ce que pouvait être le chant de Dareen. Alors lui revinrent en mémoire les paroles que maître Reilif, le Gardien du Savoir vêtu de noir, avait prononcées à Iskandrie. C'étaient celles de Yulivée.

Il posa sa main sur le diamant et chanta : *Tu es venu à nous. Ta voix est venue. Tu nous as montré les étoiles. Elles scintillaient. Nous avons vu.*

D'un seul coup, le diamant s'éclaira ; une lumière d'une blancheur aveuglante parcourut le sillon en direction du rubis, le pénétra et le fit chatoyer. Puis un flamboiement rouge partit du rubis vers le saphir. Atteint par ce feu, celui-ci jeta des étincelles. Mais la lumière rouge ne parvint pas à le pénétrer.

Quand Nuramon détacha sa main du diamant, le flux des lumières blanche et rouge s'effaça peu à peu entre le diamant, le rubis et le saphir.

La moitié gauche de l'énigme était résolue.

Nuramon regarda les signes à côté du cristal de roche. Sans pouvoir les déchiffrer. Il lui semblait pourtant en connaître la langue et il tenait même pour possible que ce soit l'une de celles d'Albemark, mais cette écriture ne comprenait que quelques signes vraiment très compliqués et donc difficiles à mémoriser. C'était là la véritable énigme.

Il posa sa main sur la gemme et chanta de nouveau les mots de Yulivée. Mais rien ne se produisit. Il repartit alors vers l'écriture elfique. Il l'avait bien comprise, mais il devait entrer « côte à côte » avec quelqu'un. Dans le chant, il était aussi question de « nous ». Quel que soit cet autre, il savait lire cette écriture étrangère, devait toucher la pierre noire et chanter lui aussi. Peut-être son chant était-il si court parce qu'il n'était qu'une partie d'un autre plus long. Lui, il était tenu d'en chanter une partie, et son compagnon devait en chanter l'autre. Mais de qui pouvait-il bien s'agir ? D'un humain ?

Nuramon regarda dans son ensemble ce qu'il avait devant lui. Le rubis était l'Étoile d'Albes, le saphir passait pour être la pierre de l'eau et des sources. Ici, il figurait sans doute une source de savoir, donc certainement Dareen, l'oracle. Le diamant le représentait, lui, ou quelqu'un comme lui. C'était la pierre de la lumière. « *Toi, l'enfant du soleil* », lisait-il devant lui sur la paroi. Mais s'il était un enfant du soleil, c'était donc que l'autre écriture se rapportait à un enfant de la nuit. Certes, le cristal de roche n'était pas connu comme pierre de la nuit, cependant ses veinures noires pouvaient s'y référer.

Soudain, Nuramon eut une idée. Il était un enfant d'albes et désigné ici comme « enfant du soleil ». Dans les temps anciens, on avait aussi appelé les enfants d'albes « enfants des albes de lumière ». Depuis sa maison dans le chêne, il pouvait voir les montagnes où les enfants des albes noirs avaient autrefois vécu. Un enfant des albes noirs ! Voilà celui qu'il devait trouver pour l'amener à ouvrir avec lui cette Porte.

Cela faisait bien longtemps que les enfants des albes noirs avaient quitté Albemark pour l'Autre Monde. Il existait quelques histoires à leur propos, mais elles s'effaçaient peu à peu dans l'oubli. Les Sages prétendaient que la distinction entre les albes de lumière et les albes noirs n'avait aucun sens et qu'on devait les oublier tout autant que le peuple qui se réclamait des albes noirs. Cependant, on ne pouvait totalement effacer leur souvenir ni les rumeurs qui les entouraient. D'aucuns prétendaient qu'ils étaient mauvais et qu'il y avait eu autrefois de nombreux conflits avec eux. On racontait qu'ils n'avaient pas supporté l'éclat d'Albemark et que c'était la raison pour laquelle ils étaient partis dans ce monde trouble. D'autres les disaient inoffensifs, à condition de ne pas les provoquer, et ils affirmaient qu'ils étaient partis dans l'Autre Monde afin d'y créer quelque chose de neuf. Les plus vieux se taisaient, alors qu'ils étaient les seuls à connaître la vérité. Si bien que les enfants des albes noirs demeuraient un mystère.

Où fallait-il chercher ce peuple mystérieux ? Comme la Porte ouvrant vers Noroelle, ils pouvaient se trouver partout dans ce monde. Nuramon soupira. Il n'était pas plus avancé qu'avant. Il ne pouvait poursuivre sa quête que d'une seule manière : celle des elfes. Il chercherait le peuple perdu et Noroelle. Il finirait bien par trouver l'un ou l'autre. Et peut-être rencontrerait-il une nouvelle piste à laquelle il n'avait pas encore pensé. En tout cas, il n'irait pas retrouver Farodin pour le suivre sur son sentier sablonneux !

La colère de Farodin

Mandred n'était pas du genre anxieux, mais la façon dont Farodin avait changé lui donnait des craintes.

Que cachait cet elfe au tréfonds de son âme ? Après toutes ces années, il pensait connaître son compagnon. Erreur !

Le rapport de Shalawyn avait fait naître en lui quelque chose de sombre. Mais non, à bien réfléchir, cet obscur trait de caractère avait toujours été là. Farodin s'était seulement entendu à le cacher. Mais à présent, quelque chose s'était produit qui lui faisait même oublier sa quête des grains de sable.

L'elfe l'avait prié de demander au roi Nauldred Briselame l'autorisation d'utiliser l'un des hangars à bateaux. Il sollicita aussi l'aide de quelques charpentiers d'expérience. Celle-ci lui fut généreusement accordée.

Les semaines suivantes, Farodin les passa exclusivement dans le hangar. Il construisit un bateau comme Firnstayn n'en avait encore jamais vu. Il traita presque les charpentiers en esclaves, tant il les fit durement travailler. Ils maudissaient sa nature, mais parlaient aussi avec une grande admiration de son savoir. Jamais Farodin n'avait raconté qu'il s'y entendait en construction de bateaux. Mais quelle quantité de connaissances pouvait-on engranger en une vie qui durerait des siècles ?

Il ne fallut pas plus de dix semaines pour construire une embarcation étroite. Sa quille était taillée d'une pièce dans un tronc de chêne que Farodin était allé lui-même choisir dans les forêts au nord de la ville, tout comme les membrures formant le squelette de la coque. La voile était en toile du lin le plus pur. On l'avait renforcée avec des cordes en chanvre nouées en filet. La barque mesurait sept pas de long, mais guère plus d'un pas en sa partie la plus large.

À la mise à l'eau du bateau, tous les habitants de Firnstayn se rassemblèrent pour l'admirer. Il était effilé et de belle forme. Ses bordages se chevauchaient, ce que Mandred n'avait encore jamais vu.

Mais quand l'elfe expliqua devant le roi et sa suite qu'il prendrait la mer dès le jour suivant, ils n'en crurent pas leurs oreilles. Quitter le

fjord en plein hiver pour remonter la côte vers le nord, c'était pure folie. Le bateau pouvait être le meilleur possible, rien ni personne ne pouvait résister aux tempêtes et à la glace.

Ce projet était tellement insensé que personne ne s'attendait à voir Mandred suivre l'elfe. Refuser d'accomplir ce voyage ne signifiait pas pour autant manquer de fidélité à un frère d'armes. Et pourtant, Mandred se sentait enchaîné à Farodin. Lui, Mandred Torgridson, il n'était pas ce guerrier invincible chanté par les scaldes. Il n'avait pas non plus accompli ces actes d'éclat qu'ils lui prêtaient tous. Mais en suivant Farodin, il pourrait peut-être confondre dans sa vie la vérité et la fiction de sa saga.

Le roi Nauldred pourvut le bateau des meilleures provisions : de la viande d'ours qui redonnait rapidement des forces après les combats ; des vêtements en fines peaux de vipères sur lesquelles perlait l'eau glacée ; et un tonneau d'huile de cachalot qui protégeait des engelures quand on s'en enduisait la peau. Mandred savait que son compagnon ne redoutait pas le froid. Mais il se réjouissait pour son compte de savoir ce tonneau à bord.

Nauldred les invita dans sa halle royale et donna une fête en leur honneur. Mandred eut l'impression d'être invité à son repas d'enterrement. Les scaldes avaient beau s'employer à chanter, l'ambiance n'y était pas. Farodin quitta les festivités assez tôt. Tellement plongé dans ses pensées qu'il sortit dans la nuit sans un adieu.

Mandred ne tarda pas non plus à se retirer. Il n'avait pas envie de supporter plus longtemps le regard triste de Ragna, la fille de Nauldred, et puis il n'osait pas se saouler la veille de leur départ dans une aventure téméraire.

À sa sortie, une bise froide s'engouffra sous son manteau. Son attention fut attirée par un bruit de grattement. C'était une nuit sans lune. Les étoiles se cachaient derrière les nuages. De nouveau ce grattement. Il provenait des lions de pierre qui flanquaient l'escalier de la halle royale. Comme s'ils aiguisaient nerveusement leurs griffes sur les marches.

Une ombre se détacha sur la marche du bas. Mandred appela la silhouette, mais il n'obtint aucune réponse. Elle s'évapora dans la nuit, comme la fumée s'échappant de sous les pignons des maisons longues.

Le guerrier posa sa main sur la lourde hache à sa ceinture. Il descendit lentement les marches. Hormis le vent qui s'engouffrait en hurlant sous les toits, il n'entendit aucun bruit.

Ce n'est rien, se dit-il pour se tranquilliser. Il se dirigea vers la maison que l'un des fils d'Alfadas lui avait fait bâtir. Quand il poussa

la porte, un feu brûlait sous la pierre du foyer. La fumée et une chaleur agréable emplissaient la pièce. Farodin n'était pas là. Peut-être était-il descendu au hangar à bateaux. Malgré le froid, il avait passé la plupart des nuits là-bas.

Mandred se défaisait de son manteau quand un bruit le fit s'arrêter : un froissement de paille dans l'alcôve. Il y avait quelqu'un ici ! Une main blanche tira le rideau de laine grossière. Ragna, la fille du roi ! Elle avait les joues rouges. Elle n'arrivait pas à regarder Mandred en face.

— Ce n'est pas ce que tu crois, balbutia-t-elle. Je... Je pensais voir arriver l'elfe. Alors, je me suis cachée. J'ai allumé le feu pour que tu aies chaud dans cette rude nuit.

Elle jeta un coup d'œil vers la porte.

— Je te remercie, Ragna, répondit Mandred avec une certaine raideur.

C'était une jolie fille, à la peau blanche comme du lait. Des taches de rousseur égayaient son visage. Elle avait tressé ses cheveux roux en lourdes nattes. Ragna était de la lignée d'Alfadas, pourtant Mandred ne reconnut aucun trait de son fils sur son visage.

— Faut-il vraiment que tu partes en mer avec lui ? demanda-t-elle timidement.

— C'est une question d'honneur !

— Fi de l'honneur ! (Sa timidité avait subitement disparu. Ses yeux brillaient de colère.) Tu ne reviendras jamais de là-bas. Personne ne revient de Malmort !

Mandred soutint son regard. Ses yeux avaient le vert des jeunes pousses de sapin. Un peu de printemps y était retenu prisonnier.

— Je me suis déjà trouvé en plus d'un endroit d'où on ne revient jamais, dit-il avec suffisance.

— Comment deux guerriers pourraient-ils venir à bout d'une centaine de trolls ? Va donc te jeter tout de suite à la mer depuis la falaise, si tu tiens tant à mourir ! Tu... (Effrayée, elle mit sa main devant la bouche.) Je ne voulais pas dire ça. Je...

— Pourquoi ma vie t'importe-t-elle tant ?

Et pourquoi m'importe-t-elle si peu ? ajouta-t-il en pensée. *Parce que je n'appartiens plus au temps ? Et que je vis, alors que mes ossements devraient pourrir depuis longtemps dans la tombe ?*

— Tu es l'homme le plus imposant que j'aie jamais rencontré. Tout à fait différent des jeunes beaux parleurs qui fréquentent la halle de mon père. Tout en toi parle d'héroïsme.

Mandred sourit.

— Autrefois, c'étaient les hommes qui faisaient des propositions aux jeunes filles.

Ragna devint écarlate.

— Je ne pensais pas à ça. Je... C'est... (Désemparée, elle leva les mains.) Simplement, je ne vois pas d'un bon œil que tu coures à ta perte demain.

— Et tu ferais tout pour que je reste ?

Elle releva le menton d'un air provocant.

— À toi de deviner. Les temps n'ont tout de même pas changé à ce point.

Les enfants des albes noirs

Nuramon peinait à reprendre son souffle. Le raidillon qui menait au col l'avait épuisé. Felbion l'avait suivi à quelque distance et marchait maintenant à côté de lui.

Ils se trouvaient à la limite des arbres et de la neige. Avec devant eux une descente abrupte vers la large vallée. Les montagnes environnantes donnaient à Nuramon une impression familière. Elles lui rappelaient celles de son pays, même s'il n'y reconnaissait pas de similitude évidente. Peut-être sa sensibilité était-elle plus affinée que son œil.

Dans sa quête des descendants des albes noirs, il s'était risqué dans les villes des humains et avait recherché leur compagnie afin d'écouter leurs histoires. Il avait toujours bien caché ses oreilles de sorte que tout le monde l'avait pris pour un guerrier venu du lointain Occident. Les humains avaient d'autres noms pour désigner les albes noirs et ils racontaient que ceux-ci cherchaient leurs victimes parmi les habitants des montagnes pour les entraîner dans de sombres vallées où ils dévoraient leurs chairs dans des grottes.

Nuramon avait suivi les Sentiers d'Albes dans la montagne. Là, les alentours n'avaient rien de sombre et, à cette altitude, l'air était presque aussi clair que celui d'Albemark.

En descendant vers la vallée, Nuramon pensait à Noroelle. Au cours de son voyage, il était passé près de deux Étoiles d'Albes dont les Sentiers étaient condamnés. Il avait essayé sur eux ses forces magiques, mais il n'avait pas réussi à rompre les barrières. Peut-être était-il passé juste à côté de la Porte de Noroelle ! Il se demandait comment reconnaître cette Porte qui le conduirait à sa bien-aimée. Sans trouver de réponse. Ne lui restait que l'espoir de découvrir l'oracle !

Bientôt, le sentier s'élargit et la pente se fit moins raide, ce qui permit à l'elfe de remonter Felbion. En traversant les forêts au petit trot, il pensa à ses moments passés avec Noroelle. Le souvenir en était si puissant qu'il effaça tous ses doutes. Il la trouverait un jour et la libérerait, avec ou sans Farodin.

Felbion s'arrêta brusquement.

Nuramon scruta les environs. Il entendit alors un bruissement dans les fourrés à sa gauche ; et à sa droite, quelque chose bougea dans l'ombre des arbres.

— Qui es-tu ? s'écria une voix grave dans sa langue, avec cependant un accent rocailleux inhabituel.

Nuramon ne tourna même pas la tête, il se contenta de poser la main sur son épée.

— Je vous le dirai volontiers, à toi et à tes compagnons, si vous m'accostez comme d'honnêtes enfants d'albes et non comme de vulgaires détrousseurs de grand chemin.

— De bien grands mots, ma foi, pour quelqu'un qui vient troubler le calme de cette vallée, répondit la voix. Tu es un elfe.

— Comme vous vous obstinez à rester dans l'ombre des arbres et que vous craignez sans doute les rayons du soleil, je suppose que vous descendez des albes noirs.

Nuramon savait pertinemment que c'était une supposition osée. Cependant, ou bien il avait raison ou bien la mention de ce nom intimiderait au moins les enfants d'albes hostiles.

Il n'obtint aucune réponse. Il y eut un long moment de silence. Puis le bruissement reprit tout à coup. Nuramon serra plus fort son épée. Mais en voyant les silhouettes émerger du taillis et de l'ombre des arbres, il fut tellement étonné qu'il relâcha sa prise.

Il s'agissait de huit petits hommes portant de longues barbes. Ils lui arrivaient sans doute à la poitrine, mais paraissaient de constitution robuste. Cinq d'entre eux tenaient une hache en main ; deux, une épée large ; et un, une arbalète. Étaient-ce là les enfants des albes noirs ?

Chacun de ces solides petits hommes portait une armure de métal et une ceinture où pendaient d'autres armes : poignards, épées courtes et longs coutelas. Cette compagnie se préparait sans aucun doute à combattre.

L'un des hommes s'avança. Apparemment, le plus jeune.

— D'où connais-tu les albes noirs ? Et qui t'a parlé de leurs enfants ? demanda-t-il.

Nuramon reconnut la voix qui s'était adressée à lui depuis la forêt.

— J'ai entendu parler d'eux à la vue des Iolides.

Les petites silhouettes échangèrent des regards étonnés.

— Tu as vu les Iolides ? demanda leur chef.

— De mes propres yeux.

L'elfe repensa à toutes ces heures passées chez lui, assis à la fenêtre, à contempler la ligne gris-bleu des montagnes.

— Il ne faut pas le croire, dit l'arbalétrier. Il ment ! Il cherche à gagner du temps pour nous ensorceler. (Nuramon remarqua que l'homme le visait à la tête ; il s'efforça de dissimuler son inquiétude.) Allez, laissez-moi l'abattre !

— Silence ! cria le chef en levant la main. (Puis il se retourna vers Nuramon.) Sois le bienvenu à Aelburin. Je m'appelle Alwerich et voici mes compagnons.

Il les présenta chacun à leur tour.

— Mon nom est Nuramon.

— Qu'est-ce qui t'amène dans notre vallée ?

— Je cherche les enfants des albes noirs... et tout ce que l'on peut me dire sur l'oracle Dareen.

— Les albes noirs, tu les as trouvés. En ce qui concerne l'oracle Dareen, tu obtiendras certainement dans notre royaume toutes les réponses que nous pourrons t'offrir.

— Voilà qui me semble très accueillant.

— Certes. Nous sommes connus pour notre hospitalité.

Nuramon avait une réplique sur le bout de la langue, mais il préféra la garder pour lui.

— Eh bien, maintenant, suis-nous, l'invita Alwerich.

— Encore une question, s'il te plaît.

— Vas-y, elfe !

— Si vous êtes les enfants des albes noirs, dites-moi alors comment il se fait que vous voyagiez à la lumière du soleil. Ne dit-on pas que vous vivez dans les ténèbres ?

Alwerich eut un sourire narquois.

— Et vous, les elfes, vous vivez à la lumière du jour, et pourtant je t'ai vu aussi te promener dans la nuit.

Nuramon se sentit doublement honteux. Il n'avait pas remarqué Alwerich dans la nuit. De plus, il aurait dû s'attendre à sa réponse. Il s'était fait prendre en défaut.

— D'ailleurs, nous te saurions gré de nous appeler « nains » ! ajouta Alwerich.

Des nains ! Les contes anciens parlaient de ces créatures ! Ils étaient des mineurs incomparables et vivaient autrefois à Albemark sous terre ou dans les rochers. Nuramon n'aurait jamais imaginé que les nains étaient les enfants des albes noirs.

L'arbalétrier finit par abaisser son arme et partit en avant avec ses

compagnons. Nuramon les suivit au pas, sur Felbion. Au bout d'un moment, il remarqua que les nains ne cessaient de jeter des regards méfiants en arrière. Mais ce n'était pas à cause de lui qu'ils gardaient leurs distances, ils se méfiaient plutôt de Felbion. Les nains craignaient-ils donc les chevaux ?

Le château de Malmort

Et de nouveau, ce raclement métallique. Mandred n'eut pas besoin de se retourner pour en connaître l'origine.

Farodin se trouvait à la poupe. La barre coincée sous l'aisselle droite, il avait tiré un poignard et en aiguisait la lame.

Depuis leur départ de Firnstayn, il avait dû répéter ce geste une bonne vingtaine de fois. Ce grincement plaintif agaçait les nerfs de Mandred. C'était un bruit annonciateur de mort.

Ragna avait dit vrai. Le pays du Grand Nord n'était pas fait pour les humains. Les elfes, les trolls et les esprits y étaient à leur place, pas lui !

Les cordages de leur petit bateau étaient gainés de glace. La voile raidie par le gel craquait quand le vent s'y engouffrait. Sept jours durant, ils avaient longé la côte vers le nord. Mandred repensait avec nostalgie aux jours passés sur le *Vent-Pourpre* sur la mer aegiléenne. À la chaleur aussi. Il se revoyait s'allonger à midi, à l'abri du soleil, sous la bâche de bôme, pour faire une petite sieste.

À la proue, dans le demi-jour de cette nuit d'hiver, il scrutait l'horizon à la recherche d'icebergs. Dans un silence menaçant, les géants blancs dérivait vers le nord. Farodin l'avait surtout mis en garde contre les petits blocs de glace affleurants, capables d'endommager la coque. Mandred laissait vagabonder ses pensées. Il était las et songeait à Firnstayn. Là-bas, les femmes avaient certainement commencé les préparatifs de la fête de mi-hiver. On gavait les oies, pour qu'elles engraisent encore un peu pendant les derniers jours. On préparait de l'hydromel dans de grandes cuves et le parfum des petits gâteaux au miel embaumait sans doute déjà toute la ville.

Le jarl retira une moufle et plongea sa main dans le tonneau d'huile de cachalot. Elle s'était figée. Il en prit un peu dans sa main et l'y garda un moment pour qu'elle fonde. Puis, il s'en enduisit le visage et essuya ses doigts sur sa lourde veste en peau de phoque. Maudit froid !

Farodin faisait impitoyablement avancer le bateau. Ils ne

mouillaient que rarement, sous le vent de récifs ou d'une baie abritée, afin de s'accorder quelques heures de sommeil. L'elfe paraissait ne plus faire qu'un avec la glace alentour. Il se tenait à la barre, le regard rivé sur l'horizon, comme figé. Il avait sans doute remis son poignard dans le baluchon qui se trouvait derrière lui. Parfois Mandred se demandait si c'était bien toujours la même arme que Farodin aiguisait. L'elfe n'avait pas pour habitude de refaire sans arrêt, stupidement, la même chose. Mais peut-être cela trahissait-il l'inquiétude qu'il savait par ailleurs si bien dissimuler.

Mandred leva les yeux et regarda le ciel pour oublier ses ruminations stériles. Ils étaient si loin au nord que le soleil ne se montrait plus. À la place, la lumière verte des fées se déployait d'un horizon à l'autre. Elle flottait au-dessus de leurs têtes en formant comme des bandes d'étoffe plissée. Mandred n'avait pas grand-chose à faire. Farodin aurait pu diriger tout seul le bateau.

Souvent, le jarl passait des heures à la proue à regarder la lumière dans le ciel. Elle le réconfortait dans ce désert immense de mer démontée et de sombres récifs. Le vent lui gelait les os tandis qu'il restait assis là à rêver.

Des glaciers hauts comme des tours surplombaient la côte. Mandred vit une fois, au loin, des blocs de glace dévaler en avalanche dans la mer et soulever les eaux. Une autre fois, il crut apercevoir un serpent de mer.

Au neuvième jour de leur voyage, Farodin devint nerveux. Ils étaient entrés dans un fjord. Des traînées de brouillard gris rampaient vers eux au-dessus des eaux. Mandred se tenait à la proue, chargé de repérer des écueils cachés. Les eaux étaient calmes. Le brouillard eut vite fait de les avaler. Tout près, le léger bruit de ressac se faisait entendre.

Farodin avait l'air d'être déjà venu là autrefois. Il devinait les hauts-fonds avant même que Mandred l'avertisse.

Dans la brume, une ombre gigantesque émergea devant eux. D'abord, Mandred pensa qu'il s'agissait d'un récif, mais il aperçut ensuite une lumière mate. Une odeur rance flottait dans l'air. Désormais, le brouillard était chaud. Il se condensait sur la barbe de Mandred.

Soudain, une voix rauque déchira le silence. Elle avait le timbre grave du grognement d'un ours en furie. Farodin fit signe de ne pas bouger en posant un doigt sur ses lèvres. Ensuite, il répondit sur le même ton dans une langue gutturale que Mandred n'avait encore jamais ouïe.

Un bref salut parvint en réponse. Puis l'ombre disparut. Farodin,

tendu, garda le silence. Il sembla se passer une éternité. Le brouillard avait fait perdre à Mandred toute notion du temps. Finalement, l'elfe lui fit un signe de tête entendu.

— Nous serons bientôt à Malmort. Il y a des sources chaudes ici, dans le fjord. Elles le mettent tout l'hiver à l'abri du gel. Elles sont aussi la cause de ce brouillard qui cache le château des trolls. Tu sais comment te comporter ?

Mandred fit signe que oui. Ce qui allait se passer à Malmort était à peu près le seul sujet de conversation que Farodin avait toléré pendant le voyage. Ce qui ne signifiait pas pour autant qu'ils avaient discuté des plans de l'elfe. Pourtant, il faisait confiance à son compagnon. Farodin savait ce qu'il faisait !

Inconsciemment, le jarl avait porté sa main sur la hache à sa ceinture. Il pensait aux conseils de Farodin concernant la façon de combattre les trolls et aux histoires entendues dans son enfance. On les chassait en groupe, comme les ours des cavernes. Un homme seul ne pouvait rien contre eux. Mais ensuite, il pensa à son fils. Durant la Troisième Guerre des Trolls, Alfadas avait accouru à l'aide des elfes. Il avait vaincu ces monstres au cours de nombreuses batailles sanglantes. Mais pour finir, il avait été tué par eux. *Raison de plus pour venir ici !* s'encouragea Mandred en caressant sa hache.

Le brouillard s'écarta. Des récifs déchiquetés se dressèrent devant eux. Farodin désigna un rocher ressemblant vaguement à la tête d'un loup.

— Là-bas, il y a une grotte invisible depuis le fjord. C'est là que j'ai caché mon bateau, la dernière fois.

— Tu es donc déjà venu ici.

L'elfe hocha la tête.

— Je me suis déjà trouvé à Malmort, il y a plus de quatre cents ans. J'y ai tué alors le duc des trolls, leur chef de guerre, celui qui conduisait leurs armées lors des campagnes d'Albemark.

C'était du Farodin tout craché ! Dire ce qu'il savait au tout dernier moment !

— Tu aurais pu me raconter ça plus tôt, grommela Mandred.

— Pourquoi ? Est-ce que ça aurait changé quelque chose à ta décision ?

— Non, mais je...

— Alors, ça ne servait à rien que tu le saches. D'ailleurs, il y a un changement dans notre plan. Tu vas aller tout seul à Malmort.

Mandred en resta bouche bée.

— Hein ? !

— Ils ne me laisseraient jamais pénétrer dans leur forteresse. Sais-tu comment ils m'appellent ? « Porteur de mort dans la nuit ». Ils me tueront dès qu'ils me verront. Tu vois donc qu'il te faut inévitablement y aller seul. Je trouverai bien un autre chemin pour entrer. Mais toi, en tant que présumé émissaire, tu bénéficieras du droit d'hospitalité. Ils ne pourront rien te faire tant que tu n'enfreindras pas ce droit. Toutefois, ils tenteront de t'y amener. Il faudra absolument résister, quoi qu'ils fassent !

— Et pourquoi devraient-ils me recevoir en tant qu'émissaire ? Moi, un humain ! Alors qu'ils bouffent mes semblables !

Farodin s'agenouilla et défit le baluchon qu'il avait gardé à la poupe. Il montra à Mandred un rameau de chêne, enveloppé dans un fin tissu de lin.

— Voici pourquoi ils te recevront. Il s'agit du rameau d'un arbre animé. Seuls les messagers de la reine sont porteurs de ce signe. Ils sont intouchables.

Surpris, Mandred prit le rameau et l'enroula de nouveau dans le bout d'étoffe.

— C'est un vrai, ou bien ? Comment l'as-tu eu ?

— Manifestement, cette question gêna Farodin.

— Il a poussé à partir d'un gland d'Atta Aikhjarto. J'espère que tu me pardonneras. Nous en avons besoin.

— Tu l'as coupé sur le chêne de la tombe de Freya ?

— Oui, j'en ai eu la permission, pour la mission à accomplir.

Mandred se demanda qui le lui avait permis : le chêne ou l'esprit de Freya ? Ses mains se mirent à trembler. Il les coinça sous ses aisselles. Farodin avait dû le remarquer.

— Saleté de froid ! grogna le jarl.

Il ne voulait pas avoir l'air d'un lâche.

— Oui, dit Farodin. Même moi, j'ai froid. Pense à Yilvina. Elle et les autres, ils méritent les risques que nous prenons.

Le bateau contourna un rocher dressé comme une tour dans le fjord. Ils mirent alors le cap sur la rive escarpée. L'elfe manœuvra adroitement parmi les écueils. Ensuite, ils abaissèrent le mât. Mandred attrapa les rames et s'arc-bouta contre la force du courant. Devant eux, tout près, cachée parmi les rochers, s'ouvrait l'entrée d'une grotte.

— On ne peut trouver cette entrée qu'à marée basse ! cria Farodin dans le sifflement des embruns. À marée mi-haute, elle disparaît déjà sous l'eau.

À l'idée de devoir entrer dans une grotte qui se trouvait sous l'eau

à marée haute, Mandred sentit son estomac se nouer. *Farodin doit bien savoir ce qu'il fait*, pensa-t-il pour tenter une fois encore de se persuader. Mais cette fois-ci, il ne réussit pas à vaincre son appréhension.

Ils durent baisser la tête, tant l'entrée était basse. Un courant entraîna le bateau et le tira en avant. Ils se retrouvèrent brusquement en pleine obscurité. La coque racla des roches invisibles. Mandred poussa un cri.

Enfin, ils arrivèrent en eaux plus calmes. Farodin alluma un fanal et le leva au-dessus de sa tête. Ils glissèrent ainsi, entourés d'un halo de lumière. Mandred appuya sur les rames en jetant de temps à autre un coup d'œil par-dessus son épaule. Un peu plus en avant, une large bande de gravier apparut. Le bateau s'y échoua en grinçant.

Ils sautèrent à terre et tirèrent leur frêle voilier sur la rive, bien au-delà de la marque de marée haute. Mandred regarda autour de lui d'un air surpris. La grotte était beaucoup plus grande qu'il l'avait d'abord supposé.

Farodin vint près de lui et lui posa la main sur l'épaule. Il sentit une douce chaleur l'envahir.

— Je te remercie de m'avoir accompagné, fils d'homme. Cette fois-ci, je ne m'en sortirais pas tout seul.

Mandred douta de pouvoir lui être d'une grande aide. Il avait du mal à dominer sa peur. Farodin avait dû s'en apercevoir.

L'elfe le fit passer par une corniche rocheuse au bord de l'eau vers une sortie dissimulée. Ils jouèrent les équilibristes sur des rochers glacés et glissants avant d'atteindre finalement une plage. Désormais, il était temps de se séparer. Ils restèrent un moment sans un mot, face à face. Ensuite, Farodin prit le poignet de Mandred dans un salut guerrier. C'était la première fois que son compagnon le quittait de cette manière. Ce geste en disait plus que tous les mots.

D'un pas souple, Farodin traversa la plage et disparut dans le brouillard. Il ne laissa que de légères traces sur la neige, vite effacées par le vent. Mandred partit de son côté, en longeant le bord de l'eau. Les galets gelés crissaient sous ses pas. Les cailloux roulés par le ressac ne retenaient pas la neige. Lui non plus ne laisserait pas ici de traces compromettantes.

Il marcha sans doute ainsi une bonne heure le long de la grève avant de voir le brouillard disparaître soudainement. À présent, n'importe quel garde pouvait le surprendre. Il se sentait observé, mais personne ne se montra. Mandred recula d'un pas et se retourna. Avec l'impression d'avoir franchi une frontière invisible. Derrière lui, de longues traînées de brouillard venant de la mer flottaient au-dessus du

gravier. Mais devant lui, la nuit était claire.

La lumière des fées était basse dans le ciel, ce qui était inhabituel. Devant Mandred s'élevaient des créneaux rocheux escarpés d'où émergeait une tour gigantesque. Le château de Malmort ne ressemblait pas du tout à l'image qu'il s'était faite d'une construction de trolls. Il ressemblait presque à une variante sombre et un peu plus grossière du château d'Emerelle. Flanquée de piliers et d'arcs-boutants, la tour s'élevait vers le ciel jusqu'à toucher la lumière des fées. L'ouvrage devait posséder des centaines de fenêtres. À quelques endroits, des piliers sortaient des murs, comme d'énormes épines. Malmort était sans aucun doute une œuvre magistrale, mais son architecte s'était ingénié à lui conférer un aspect sombre et menaçant.

Mandred sortit le rameau de chêne et le porta, comme un bouclier, devant sa poitrine. Il pensa à Luth, le dieu du Destin, et songea aussi qu'il n'y aurait personne pour chanter ses exploits s'il venait à mourir cette nuit-là. Aurait-il mieux fait d'écouter Ragna ? La nuit passée avec elle avait été tout autre chose que ses nombreuses aventures de bordels. Elle l'aimait vraiment. Lui, son ancêtre ! Non, cet amour ne pourrait jamais rien donner. Malgré le nombre impressionnant de générations qui les séparaient, il se sentait mal à l'aise en pensant à cette nuit. Il avait bien fait de suivre Farodin.

— Que fait un fils d'homme dans l'ombre de Malmort ? s'enquit brusquement une voix de basse.

Sous un escarpement rocheux, à quelque vingt pas de distance, une sorte de géant apparut. Il faisait près de deux fois la taille d'un homme et avait des reins imposant le respect. Même les avant-bras du troll, qui malgré le froid ne portait qu'une peau autour de la taille, étaient plus puissants que les cuisses de Mandred. Dans la froide lumière des fées, Mandred ne put discerner nettement le visage de son vis-à-vis. En fait, toute sa silhouette avait quelque chose de flou et de fluctuant.

— Que viens-tu faire ici ? demanda le garde dans la langue des fjords, avec un accent prononcé.

— Je suis envoyé par Emerelle, la reine des elfes. (Le jarl leva le rameau de chêne.) Et je réclame l'hospitalité à Orgrim, le duc de Malmort.

On entendit comme un gloussement.

— Tu réclames ? (Le troll se pencha en avant et prit le rameau. Il resta immobile un instant et renifla.) Tu sens réellement l'elfe, petit homme. (Ses mains noueuses effleurèrent le rameau. Il tourna son regard vers la mer sombre.) Comment es-tu arrivé jusqu'ici ?

Mandred leva les yeux. Il ne pouvait toujours pas distinguer le

visage de son interlocuteur. Le jarl eût aimé en savoir plus sur les trolls. Les histoires qu'il avait entendues dans son enfance ne leur prêtaient pas une grande intelligence. Celui-ci goberait-il un mensonge ?

— Tu as déjà entendu parler des Sentiers d'Albes ?

Le troll fit signe que oui.

— Je les ai empruntés. Un elfe m'a ouvert une Porte mineure, tout près d'ici, sur la plage. Voilà comment je suis entré au cœur du royaume des trolls.

Mandred était satisfait de son mensonge. Il expliquait pourquoi les éclaireurs ne l'avaient pas repéré plus tôt.

— Ah bon ! dit le troll. (Puis il se tourna aussitôt.) Suis-moi !

Il emmena Mandred vers un port encadré de rochers, au pied du château de Malmort. De gigantesques vaisseaux sombres y étaient amarrés. Ils ressemblaient à des forteresses flottantes. Depuis la jetée du port, un chemin gravissait la falaise. Il aboutissait à un large tunnel faiblement éclairé par des pierres de béril.

Des gardes jalonnaient le chemin... Sombres silhouettes, appuyées sur de lourdes massues et des haches de pierre de la taille d'un homme. Aucun ne leur posa de question. Mandred comprit que celui qui l'accompagnait jouissait d'une grande considération. Désormais, à la lumière des pierres de béril, il le voyait mieux. Sa peau était d'un gris sombre parsemé de grains clairs, ce qui lui donnait vaguement l'apparence du granit. Il avait un front fuyant et une mâchoire proéminente. Ses yeux étaient étranges. Ils brillaient d'une couleur d'ambre, comme ceux de Xern, le premier enfant d'albes qu'il avait rencontré. Les bras du troll étaient disproportionnés par rapport à son corps, Mandred les perçut comme trop longs. Des paquets de muscles nouveaux témoignaient de leur force. Au combat, un troll devait être un redoutable adversaire.

Ils finirent par atteindre une vaste salle où se trouvaient réunis une bonne centaine de trolls. Certains buvaient ou jouaient avec des dés en os, d'autres dormaient, allongés près des feux. Il flottait dans l'air une odeur bestiale de graisse rance, de vomissure et de bière renversée. L'endroit ressemblait plus à un antre qu'à une salle de banquet, pensa Mandred. Des tables et des bancs, grossièrement taillés, longeaient les murs, mais la plupart des trolls semblaient préférer s'asseoir à même le sol. Ils étaient tous grands à faire peur. Comparé à eux, celui qui l'avait conduit ici n'avait rien d'un géant. Mandred estima que les plus grands devaient mesurer au moins quatre pas de haut. En regardant mieux, il remarqua que tous étaient chauves. Beaucoup avaient orné leur visage taillé à coups de serpe et

leur crâne avec des scarifications entrelacées.

L'agitation gagna ces colosses quand ils s'aperçurent de la présence de Mandred. Des cris s'élevèrent. Son garde brandit le rameau et se mit à rugir, sa voix couvrit toutes les autres. Le calme se rétablit à peu près. Pourtant, dans leurs yeux d'ambre, Mandred put lire une haine farouche.

Au loin retentit l'appel d'une corne. Le jarl pensa aussitôt à Farodin. Les trolls l'avaient-ils repéré ?

Son guide se laissa tomber jambes écartées sur un banc avant de lui sourire d'un air insolent.

— Allez, raconte-nous tout, petit homme.

— Excusez-moi, mais je ne parlerai qu'au duc Orgrim en personne, s'entêta le jarl.

Il regarda partout s'il ne voyait pas quelque part un troll avec des bracelets d'or et de lourdes chaînes en argent. C'était à cela que les héros légendaires reconnaissaient toujours les princes du grand peuple. Mais ici, personne ne portait ce genre de bijoux.

Son guide cria quelque chose à la cantonade. Des grognements sonores s'élevèrent en réponse. Mandred mit quelques minutes à comprendre qu'il devait s'agir de rires.

— Qu'y a-t-il de si drôle ? s'étonna-t-il.

Celui qui l'avait amené ici se mordilla la lippe en le regardant avec insistance.

— Tu ne le sais vraiment pas, hein ?

— Quoi ?

— Orgrim, le duc de Malmort, c'est moi !

Mandred le gratifia d'un regard sceptique. Ce type se moquait-il de lui ? Il ne se distinguait en rien des autres trolls tout autour. Pourtant, s'il s'agissait vraiment du duc et qu'il ne lui réponde pas, il le vexerait. En revanche, si ce type feignait d'être le chef des trolls, on ne pourrait pas reprocher à Mandred de s'être montré indélicat envers son hôte en lui dévoilant le faux message.

— La reine Emerelle souhaite savoir si des elfes se trouvent encore en captivité.

Orgrim s'adressa encore à l'assemblée. Mandred eut l'impression de voir quelques trolls afficher un sourire haineux. Ensuite, le duc frappa dans ses mains et donna un ordre.

— On va nous apporter à boire et à manger, dit-il solennellement. Je ne voudrais pas que l'on dise que je n'ai pas servi à un hôte le meilleur de ce que les caves de Malmort ont à offrir.

Deux cornes de la longueur d'un bras furent apportées. Orgrim en porta une à sa bouche lippue et la vida d'un seul trait. Ensuite, il regarda attentivement Mandred.

Le jarl peina d'abord à lever sa corne. Il ne devait en aucun cas se saouler ! Pas cette nuit ! Toutefois, s'il ne buvait pas du tout, il vexerait son hôte. Alors, il prit une petite gorgée et laissa une bonne partie de l'hydromel sirupeux glisser dans sa barbe.

Orgrim éclata de rire.

— Chez nous, même les enfants boivent plus que toi, petit homme.

Mandred déposa sa corne.

— À en juger par ce que je vois ici, j'ai bien l'impression que chez vous les enfants viennent au monde avec ma stature.

En le tapant sur l'épaule, le duc faillit faire tomber Mandred du banc.

— Bien parlé, petit homme. C'est vrai que nos nouveau-nés ne ressemblent pas à ces tendres vermisses roses que sont les vôtres.

— Pour en revenir à la question de la reine des elfes...

— Il n'y a pas d'elfes en captivité ici. (De nouveau, le duc se mordilla la lippe.) Qui le prétend ?

— Une elfe, qui fut autrefois retenue captive ici, répondit Mandred sans vouloir en dire plus.

Le prince troll appuya son menton sur ses mains et le regarda d'un air songeur.

— Il faut que cette créature soit bien troublée. La guerre est finie depuis longtemps. Tous les prisonniers ont été échangés. (S'il n'y avait eu cette puissante mâchoire d'où sortaient des défenses, Orgrim aurait presque réussi un sourire engageant. Mais il n'obtint qu'une grimace effrayante.) J'ose espérer qu'Emerelle n'aura pas pris ce discours au sérieux.

Mandred fut profondément décontenancé. Si un autre que Farodin lui avait raconté la captivité de Shalawyn, il aurait volontiers cru Orgrim. Le duc était tout à fait différent de la représentation qu'il s'était faite d'un troll. Les histoires les montraient comme des mangeurs d'hommes stupides et balourds, qui se laissaient mener par le bout du nez. Rien de tout cela ne convenait à Orgrim. Au contraire ! Mandred avait l'impression que le duc se jouait de lui.

Une vieille femme troll s'assit à l'autre bout de la table. Elle avait apporté une écuelle en bois remplie de soupe et une grande cuiller recourbée. Sa robe grossière était rapiécée de partout avec toutes sortes de bouts de tissu disparates. Elle avait une pellicule laiteuse sur les yeux et cillait tant qu'elle pouvait en levant la tête de son écuelle.

Autour de son cou ridé, elle portait quelques lanières de cuir avec des amulettes : de petites figurines en os, des anneaux de pierre, des plumes, la tête desséchée d'un oiseau et quelque chose qui ressemblait à une moitié d'aile de corbeau.

— Qui est-ce ? chuchota Mandred à l'oreille de son hôte.

— Elle s'appelle Skanga, elle a l'âge de notre peuple. (Le ton d'Orgrim dénotait le respect, mais une légère crainte aussi. Il parlait à voix basse.) C'est une chamane puissante qui parle aux esprits, elle sait calmer les tempêtes ou les provoquer.

Mandred lui jeta un regard furtif. Et si elle pouvait lire dans ses pensées ? Il valait mieux n'avoir en tête que des choses anodines !

— Après cette longue traversée, je suis à moitié mort de faim. J'aurais presque envie de faucher son écuelle à cette vieille femme !

Le duc se fit bavard pour s'excuser du retard apporté au repas. Il fallait d'abord procéder à l'abattage afin de pouvoir servir de la viande toute fraîche. Orgrim raconta que le porc avait un goût beaucoup plus délicat quand on le tapotait un peu avant de l'abattre. Le secret, prétendument, était de l'abattre avant qu'il pressente qu'on allait le tuer. Orgrim affirma que la peur provoquait des humeurs viciées qui gâtaient la viande. Mandred n'avait jamais ouï pareilles choses, pourtant le duc lui parut tout à fait convaincant.

Orgrim trompa l'attente avec des histoires de chasse au cachalot. Il flatta aussi Mandred en vantant la bravoure des humains qui avaient combattu aux côtés des elfes, lors de la dernière guerre. Il souligna particulièrement les actions héroïques du roi Alfadas.

Mandred sourit en lui-même. Que dirait Orgrim s'il savait qu'il se trouvait assis à côté du père d'Alfadas ? Bon ! il n'irait pas le lui révéler. Il ressentit une fierté nostalgique en écoutant les récits des batailles menées par son fils.

Finalement, ils furent servis tous les deux. Un troll bouffi, aux joues boursoufflées, apporta deux grands plateaux de bois. Un rôti odorant y trônait avec une garniture de rondelles d'oignons frits. La plus grande des deux pièces de viande aurait suffi à nourrir trois hommes affamés. La plus petite devait peser dans les deux livres, d'après l'estimation de Mandred.

— À toi de choisir, tu es mon invité, dit Orgrim en lui montrant les plateaux de bois. Lequel de ces deux rôtis t'agréerait ?

Le jarl pensa aux avertissements de Farodin. S'il prenait le plus gros rôti pour n'en manger qu'une petite part, les trolls pourraient en être offensés.

— Vu ma stature, il serait fort présomptueux de porter mon choix sur le plus gros, dit Mandred avec affectation. (Le parfum du rôti lui

mettait l'eau à la bouche.) Mon choix se portera donc sur le plus petit.

— Qu'il en soit ainsi.

Le prince troll fit un signe de tête à son cuisinier grassouillet, et celui-ci posa devant eux les lourds plateaux de bois.

Orgrim mangea avec les mains. Avec facilité, il décortiqua la viande et enfourna de gros morceaux dans son gosier. On leur apporta ensuite du pain frais qu'ils trempèrent dans la sauce.

Mandred tira le coutelas de sa ceinture et partagea le rôti en six tranches épaisses. En découpant la viande, il vit du sang sombre couler dans l'épaisse sauce aux oignons. Le rôti était délicieux. Mandred mangea avidement. Tout au long de ces journées passées sur le bateau, il n'avait plus rien mangé de chaud. Le jus de viande lui coulait des coins de la bouche, tandis qu'il mâchait. Il se délectait à éponger la sauce et les oignons avec son pain frais. Tout en buvant l'hydromel épais. Orgrim s'entendait véritablement à gâter ses hôtes.

Quant aux autres trolls, ils se comportaient de manière étrange. Au cours du festin, ils se firent de plus en plus silencieux. Pour leur part, quelques-uns firent griller de la viande sur de longues piques en bois. Pourtant, la plupart se contentèrent d'observer Mandred. Enviaient-ils son repas délicieux ? Leurs regards insistants finirent par le mettre mal à l'aise.

Mandred termina son repas par un rot imposant. Il n'avait pas réussi à manger toute sa viande. Il était assis, penché en avant, sur son banc de bois, gémissant légèrement.

— Puis-je encore t'offrir autre chose ? s'enquit poliment Orgrim. Des morceaux de pomme marines dans du miel, peut-être ? Délicieux, tu peux me croire. Vraiment délicieux ! Scandrag, mon cuisinier, est un véritable artiste.

Mandred se frotta le ventre.

— Excuse-moi, je t'en prie. Comment disais-tu déjà ? Je ne suis qu'un petit homme. Je n'en peux plus.

Orgrim frappa dans ses mains. Peu de temps après, le troll qui les avait servis se représenta avec un autre grand plateau. Cette fois-ci, deux paniers renversés s'y trouvaient. Le sang qui s'en écoulait avait noirci la planche.

— Chez nous, la coutume veut que l'on regarde en face ce que l'on a mangé. Une tradition de chasseurs, si tu veux.

Orgrim claqua des doigts, et le troll posa le plateau sur une table voisine. Ensuite, il souleva le plus grand panier. Une hure de sanglier apparut, la gueule béante. Avec des défenses longues comme des dagues, comme chez l'homme-sanglier. Il avait dû s'agir d'un animal

d'une taille extraordinaire.

Le duc félicita son cuisinier pour ce repas excellent. Le troll souleva l'autre panier. La tête d'une femme apparut. Elle avait le front ouvert, son sourcil gauche n'était plus qu'une plaie. Des oreilles pointues dépassaient de ses courts cheveux blonds. Sa peau était d'une blancheur que Mandred n'avait encore jamais vue chez une elfe. On eût presque dit de la neige fraîchement tombée.

Incrédule, Mandred gardait les yeux rivés sur ce visage. Visiblement, les blessures avaient été causées par un coup de massue. Le jarl connaissait cette elfe aussi bien que son fils. Ils avaient chevauché ensemble pendant trois années. Yilvina ! Son estomac se révolta et fut pris de spasmes.

Le royaume des nains

Quand ils quittèrent enfin la forêt au bout d'un jour et une nuit, Nuramon n'en crut pas ses yeux. Devant eux s'élevait une gigantesque paroi rocheuse... les murs du royaume des nains. Une énorme porte de fer en gardait l'entrée.

Des fenêtres, des fentes et des meurtrières étaient creusées dans la paroi. Mais Nuramon fut surtout impressionné par toutes les tours qui poussaient comme des champignons dans la pierre en se dressant vers le ciel. Celui qui avait construit cela était un maître dans son domaine.

Nuramon descendit de Felbion sans pouvoir détacher son regard de la forteresse.

— Impressionnant, n'est-ce pas ? dit Alwerich. Vous autres, les elfes, vous ne savez certainement pas construire ce genre de chose.

Nuramon regarda les bannières qui flottaient sur les tours. D'énormes banderoles arboraient un dragon d'argent sur fond rouge, si grand que l'on pouvait apercevoir ce blason à plusieurs lieues de distance. À qui étaient destinées ces oriflammes ? Les nains vivaient de façon si retirée qu'il était peu probable qu'un étranger puisse trouver son chemin par ici. Apparemment, ce n'était pas l'aspect utilitaire qui les intéressait, mais bien plutôt l'aspect esthétique. À cet égard, les nains ressemblaient aux elfes, même si cette construction magistrale exprimait tout autre chose qu'une modestie décente.

Nuramon suivit les nains vers la porte. À l'approche de ce monstre à double battant, il se sentit de plus en plus petit. Cette porte était disproportionnée par rapport aux nains. Toutefois, il devait peut-être exister quelque chose dans ce royaume qui nécessite une telle hauteur. Il leva les yeux vers la bannière et observa l'animal héraldique. Cette porte devait être assez vaste pour permettre l'entrée à un dragon.

La porte n'était pas gardée, mais Nuramon ne manqua pas de remarquer les nombreuses meurtrières ainsi que le long balcon qui les surplombait. Cette entrée pouvait se dispenser de gardes. Sans une parole prononcée, il y eut comme un déclic près de la porte et les deux battants s'ouvrirent dans un grincement qui tenait du gémissement. Comment les nains étaient-ils parvenus à forger une si grande porte en

fer ? Comment l'avaient-ils déplacée, comment l'avaient-ils dressée ? Nuramon ne pouvait penser qu'à la magie.

Sur la porte, des scènes de chasse, des silhouettes de combattants héroïques et des paysages étaient représentés dans de grossiers cadres décoratifs. À cause de la hauteur de la porte, on ne pouvait que vaguement distinguer la scène représentée au sommet. Il s'agissait de montagnes, et Nuramon fut certain d'y reconnaître les Iolides. Des signes étaient gravés sur la porte. Au premier regard, Nuramon s'aperçut qu'il s'agissait de la même écriture que celle de la Porte de l'oracle Dareen.

Il ne s'était pas trompé, il était arrivé au bon endroit. Dans une forteresse si puissante, il devait bien y avoir un nain prêt à l'accompagner chez l'oracle !

Entre les battants de la porte qui s'ouvrait, Nuramon put jeter un premier coup d'œil à l'intérieur du royaume des nains. Au-delà du seuil s'ouvrait une halle gigantesque soutenue par des colonnes semblables à des arbres. La lumière du soleil passait par d'étroits puits de lumière creusés dans la roche et atteignait le sol à plusieurs endroits. Des pierres de béryl de couleurs diverses, insérées dans les colonnes, dispensaient de la lumière là où les rayons du soleil ne parvenaient pas. L'agitation la plus vive régnait dans la halle. Même si de nombreux nains adressèrent aux nouveaux arrivants des regards curieux, la plupart semblaient vaquer à leurs occupations habituelles.

— Tu verrais un inconvénient à ce que ton cheval reste dehors ? demanda Alwerich.

Nuramon accepta et chuchota quelque chose à Felbion. L'étalon partit au trot brouter à proximité de la porte, visiblement satisfait de pouvoir rester dans cette prairie savoureuse.

Les nains conduisirent Nuramon à l'intérieur. Pour la première fois, il vit un garde. Il se trouvait à sa droite et demanda à Alwerich qui était cet elfe et où le nain pensait le conduire. Alwerich dit un nom et expliqua que Nuramon venait d'Albemark.

— Je vais le conduire au roi, ajouta-t-il.

On les laissa passer. Nuramon remarqua plusieurs dizaines de nains attelés à une roue immense qu'ils faisaient tourner péniblement. La porte se referma lentement.

— Par ici, dit Alwerich en montrant devant lui.

Les nains qu'ils rencontrèrent en traversant cette imposante forteresse portaient tous du métal sur le corps, alors qu'ils étaient certainement à l'abri de tout danger. Apparemment, le métal leur servait plus d'habit que d'armure. Certains, dans leur lourde cotte de mailles, donnaient l'impression de pouvoir sans problème faire front à

toute attaque. D'autres portaient, sur une étoffe fine, une cotte à grosses mailles garnie de petites plaques métalliques. Manifestement, aucun vêtement ne pouvait se passer de métal.

Tous les nains qui les croisèrent observèrent Nuramon comme s'ils n'avaient encore jamais vu d'elfe. Ce qui était sans doute fort possible. Certains chuchotaient, d'autres le saluaient avec défiance. Il se montrait amical en espérant que ses gestes seraient bien interprétés.

Pour la première fois, l'elfe découvrit aussi des naines. Leurs vêtements témoignaient de la grande habileté de ce peuple de la montagne. Leurs robes étaient ornées de fils de métal et de bijoux. Même celles qui ne pouvaient sans doute s'offrir ni or ni argent portaient des parures joliment ouvragées en métal moins noble. Nuramon remarqua surtout une femme à la robe couverte de petites plaques de cuivre en forme de feuilles. Elle était plutôt trapue, mais elle lui rappela une fée des arbres qu'il avait vue autrefois chez Alaen Aikhwitan.

Les naines avaient un visage doux et aimable. Elles portaient leurs cheveux longs, le plus souvent tressés en nattes. La femme à la robe de cuivre avait noué ses cheveux blonds en quatre grosses tresses qui lui tombaient sur les épaules. Le regard insistant de Nuramon eut l'air de la gêner. Elle lui sourit, mais détourna aussitôt ses yeux sombres et regarda par terre.

Lorsque Alwerich et les siens lui firent quitter le chemin principal pour prendre à droite, entre les colonnes, Nuramon se demanda pourquoi ce monde de pierre lui plaisait tant, à lui, un elfe, alors qu'il n'y avait pas encore vu une seule plante. Pouvait-il trouver belles ces contrées ? Ou bien était-ce encore une fois dû à son regard particulier qui lui avait toujours attiré les railleries de son clan, chez lui, à Albemark ? Il ne savait le dire. Pourtant, il ne pouvait faire autrement que trouver beau ce qui l'entourait, quand bien même il s'y sentait étranger, géant longiligne parmi ces nains trapus.

Nuramon suivit Alwerich dans une halle tout aussi impressionnante que l'entrée du royaume. Sur de larges socles, les colonnes s'y groupaient en piliers supportant des arcs monumentaux. De larges escaliers formaient de petites places et les reliaient entre elles. On se déplaçait de l'une à l'autre en utilisant leurs marches respectives et on passait ainsi d'un niveau à un autre. Beaucoup de ces placettes étaient fréquentées par les nains. Il y avait là des tables et des bancs, où les marchandises les plus diverses se trouvaient exposées à la vente. Il s'agissait d'un marché où les bavardages allaient bon train. Un bruit d'eau leur servait de fond sonore. Une cascade devait se trouver à proximité.

Au bord de la halle, ils atteignirent un escalier raide, qui était

divisé par de puissantes colonnes. Une fontaine impressionnante se trouvait devant. Deux naines de pierre géantes tenaient des récipients d'où l'eau s'écoulait pour se déverser ensuite dans le grand bassin en dessous d'elles. Le bruit de l'eau couvrirait toutes les conversations à proximité. Au-dessus de la fontaine, l'air brillait dans la colonne de lumière qui entraît par une large ouverture au plafond. Une lumière bleutée, qui ne ressemblait pas à celle du soleil. En passant près de la fontaine, ils furent aspergés par des gouttelettes. L'eau était fraîche et légèrement salée.

Quand ils eurent laissé derrière eux l'escalier et l'ensemble de colonnes, ils traversèrent une autre halle et arrivèrent devant un large escalier en colimaçon qui s'enfonçait dans la roche. Ils le gravirent. Une ouverture sur la gauche leur offrit une vue d'ensemble sur la halle aux escaliers. Au loin, Nuramon aperçut les colonnes de la grande halle à l'entrée.

Alwerich lui fit signe de continuer et ils s'arrêtèrent finalement devant un large vestibule gardé par deux guerriers. Ceux-ci refusèrent le passage à Nuramon. Alors, Alwerich décida de partir en avant et de présenter sa requête à la cour. Nuramon dut attendre entre-temps.

L'elfe observa son environnement immédiat. Là aussi, la lumière semblait flotter sous le plafond. Il aurait donné cher pour en connaître le secret. Bien qu'il soit étranger en ce lieu, il se sentait comme à Albemark. Comme Yulivée à Valemás, les nains avaient créé une nouvelle patrie. Manifestement ils avaient aussi cultivé des cristaux. À gauche, du hyechilit couvrait le mur du fond qui scintillait, comme l'herbe sous la rosée matinale. À droite, des cristaux de roche, éclairés de l'intérieur et semblant contenir des paysages de forêt, s'élevaient jusqu'au plafond.

Nuramon observa les nains qui se déplaçaient sur les routes pavées et les ponts de bois haut perchés. À leurs yeux, cette splendeur devait être aussi banale que l'était pour lui la vue du château d'Emerelle. Et pourtant, certains nains devaient ressentir la même chose que lui et s'étonner de la magnificence de ces halles.

Alwerich revint au bout d'un moment et il renvoya ses compagnons. Son visage exprimait la méfiance.

— Suis-moi, s'il te plaît ! Maître Thorwis veut te parler.

Nuramon n'avait encore jamais entendu ce nom. Il suivit le nain sans rien dire. Ils passèrent les deux gardes et enfilèrent un corridor tranquille où ils rencontrèrent d'autres gardes isolés et des hommes et des femmes, richement vêtus, qui le regardèrent comme s'il avait été un esprit lumineux. Il essaya de conserver le sens de l'orientation, mais il eut du mal sans le ciel ni au moins la voûte d'un arbre au-dessus de lui.

Nuramon pouvait aisément s'expliquer la surprise qu'il lisait sur les visages qu'il croisait. Il devait être le premier elfe à venir ici. Il ne lui restait qu'à espérer que les nains ne le considèrent pas comme un émissaire d'Emerelle. Dans le fond, il ne savait pas exactement si ceux-ci étaient bien disposés envers elle. Et s'ils étaient partis d'Albemark en pleine querelle ?... Il courait peut-être à sa perte.

— Voilà, nous y sommes, dit Alwerich juste avant d'entrer dans une halle où se trouvaient une bonne vingtaine de portes hautes, dont certaines étaient gardées.

Alwerich se dirigea sans hésiter vers un vieux nain aux cheveux blancs, qui attendait devant l'une d'elles.

— Voici l'étranger, maître, dit-il en s'inclinant.

Le vieillard observa Nuramon en gardant un visage impassible.

— Tu as bien accompli ta tâche, jeune guerrier. Maintenant, va !

Alwerich jeta un dernier coup d'œil à Nuramon et reprit le chemin qu'ils avaient emprunté.

— Regarde-moi, dit le vieil homme à l'adresse de Nuramon.

L'elfe obtempéra et regarda le nain droit dans ses yeux gris-vert. Thorwis lui donna l'impression d'examiner en détail son visage. Ce vieux nain était doué de magie, Nuramon le sentit. Sa simple robe grise ne le désignait pas comme un guerrier. Il était ici le seul à ne pas porter de métal. Même son anneau était en jade.

— Suis-moi ! finit par dire le vieux nain.

Il ouvrit la porte et passa le seuil. De l'autre côté s'étendait un couloir étroit. Lorsque Nuramon s'y fut lui aussi engagé, Thorwis referma la porte et poussa un verrou.

Nuramon suivit le vieillard dans une enfilade de corridors qui n'avaient absolument rien à voir avec l'éclat des autres pièces. Ici, les murs étaient totalement nus. Seules les portes étaient artistiquement décorées et elles étaient toutes différentes. Apparemment, chacune correspondait aux particularités de la pièce sur laquelle elle ouvrait.

— Rares sont ceux qui ont pu voir ces couloirs, déclara Thorwis. Aucun elfe n'a posé le... (Il s'interrompt brusquement et regarda l'épée de Nuramon. Puis il sourit d'un air amusé.) Excuse-moi ! En fait, je voulais dire : tu peux t'estimer heureux d'être ici.

— Je le suis, s'étonna Nuramon.

Le comportement du mage le déroutait. Était-il inhabituel de porter ici une épée ?

Ils atteignirent bientôt des corridors plus larges où se trouvaient d'autres nains. Ceux-ci portaient des vêtements précieux et eurent l'air tout aussi étonnés que ceux que Nuramon avait aperçus auparavant.

Certains même s'effrayèrent au moment où il tourna le coin avec Thorwis.

— Dans un si grand royaume, ceux qui sont investis du pouvoir doivent se déplacer vite et discrètement d'un lieu à l'autre, expliqua le vieillard.

Nuramon sentit que les couloirs n'avaient pas été construits de manière arbitraire. Un grand nombre d'entre eux suivaient un Sentier d'Albes. Celui qui voulait se déplacer au plus vite d'un endroit du royaume à un autre devait peut-être se servir d'une Étoile.

Thorwis s'arrêta au bout d'un long couloir, il ouvrit une porte à sa droite et entra. Nuramon le suivit et se retrouva dans une salle vide qui était très petite, comparée aux autres salles énormes et aux longs corridors. Le mur à gauche manquait, de sorte que l'on pouvait voir la vallée. La lumière du jour éclairait jusqu'à la mosaïque du mur opposé qui représentait la vallée dans une composition de pierres précieuses.

— Excuse-moi ! dit Thorwis avant de disparaître par une porte qui s'y trouvait encastrée.

Nuramon se demanda ce que les nains pouvaient penser de lui. Ils semblaient croire qu'il attendait d'eux quelque chose justifiant qu'on le reçoive dans cette partie somptueuse du royaume. Il se serait contenté de trouver en bas, dans la halle principale, quelqu'un qui ose l'accompagner dans son voyage vers l'oracle.

Il se dirigea vers le mur ouvert et jeta un coup d'œil sur la vallée en contrebas. Les nuages passaient bas dans le ciel bleu ; Nuramon crut y apercevoir des visages qui le regardaient en riant. Il ne sentait qu'un léger souffle du vent qui poussait les nuages. Il tendit sa main à l'air libre et la sentit traverser quelque chose d'invisible. Dehors, le vent caressa ses doigts. Une magie similaire était à l'œuvre dans sa maison à Albemark. Alaen Aikhwitan veillait à ce qu'aucun courant d'air ne traverse l'habitation, et dans le château de la reine cette magie opérait dans le plafond de la salle du trône. Encore une fois, il avait trouvé une similitude entre les nains et les elfes.

Soudain, la porte dans le mur de la mosaïque s'ouvrit et un nain apparut. Il était vêtu d'une riche cotte de mailles et d'un manteau vert. Il portait une couronne étroite. Thorwis et quelques autres nains distingués, des guerriers pour la plupart, le suivaient.

Le roi n'avait pas encore vu Nuramon, il parlait à ses guerriers.

— Je voudrais qu'on cesse de creuser là-bas ! Et dis-leur que...

Le roi s'interrompit et regarda Nuramon.

Thorwis vint à ses côtés.

— Voici l'hôte dont je t'ai parlé.

Le roi se tourna à moitié vers les guerriers, sans quitter Nuramon des yeux.

— Allez et faites comme je vous l'ai dit ! ordonna-t-il. (Ensuite, il se tourna vers Thorwis.) Tu ne m'avais pas dit qu'il s'agissait d'un elfe.

— Je voulais t'en faire la surprise. Regarde !

Le roi des nains marcha avec noblesse vers Nuramon. Il avait des cheveux gris et portait dans sa barbe des tresses joliment nouées. Il s'arrêta juste devant lui et le dévisagea, les yeux écarquillés.

Nuramon s'inclina devant le roi des nains, tout en trouvant étrange de devoir encore baisser les yeux sur lui.

— Je m'appelle Nuramon. Je viens d'Albemark et je suis en voyage dans ce monde.

Le roi se tourna vers Thorwis.

— Tu as entendu ?

Il ne semblait pas comprendre qu'il avait un elfe devant lui.

— Oui, mon roi. (Le vieillard se tourna vers Nuramon.) Voici Wengalf, roi des nains et souverain d'Aelburin.

— Je savais que tu viendrais. Mais je ne savais pas quand, déclara le roi Wengalf.

Nuramon n'en fut pas trop surpris. De la même façon qu'Emerelle savait souvent ce qui s'était passé, ce qui était en train de se passer ailleurs et ce qui avait pu se passer autrefois quelque part, le roi des nains avait peut-être lui aussi une vision des temps lointains et de ce qui allait arriver.

— Qu'est-ce qui t'amène chez nous ?

— Je suis en quête d'une elfe et j'espérais obtenir l'aide de l'oracle Dareen. Cependant, le chemin qui mène à elle m'est fermé. La Porte ne pourra s'ouvrir qu'avec l'aide d'un nain.

Nuramon décrivit en détail la Porte de Dareen et raconta ce qui lui était arrivé là-bas.

Wengalf échangea un regard avec Thorwis, avant d'adresser la parole à Nuramon.

— Nous connaissons l'oracle Dareen. À l'époque où nous avons quitté Albemark, d'autres enfants d'albes aussi sont partis pour trouver leur place en ce monde. Des nains et des elfes se sont alors rencontrés et ils ont découvert Dareen au-delà d'une Porte menant à un endroit éloigné. C'est elle qui nous a dit comment fermer la Porte. Dans les temps anciens, nous l'avons souvent utilisée. Mais les elfes se sont retirés. Certains se sont cachés au fond de forêts enchantées, d'autres ont créé leur royaume dans le Monde Brisé. Mais la plupart ont repris le chemin d'Albemark. Seuls, nous ne pouvions ouvrir la Porte. Et

nous n'avons jamais vraiment ressenti le besoin ou la curiosité de nous intéresser à l'oracle.

Nuramon pensa à Yulivée. Elle s'était certainement trouvée parmi les elfes qui avaient autrefois rencontré les nains.

— Un nain serait-il prêt à m'accompagner ? demanda-t-il, le cœur empli d'espoir.

— Un nain se trouvera aux côtés d'un elfe tout comme autrefois un elfe s'est trouvé aux côtés d'un nain, déclara solennellement Wengalf.

Nuramon ne comprit pas ce que Wengalf voulait dire. Peut-être faisait-il allusion à l'époque où les nains vivaient encore à Albemark et avaient conclu des alliances avec les elfes.

— Tu ne te souviens pas ? dit le roi.

— Non. Je suis trop jeune. Je n'ai pas vécu le temps où les nains et les elfes vivaient côte à côte à Albemark.

— Mais tu as à peine changé. Je te reconnais toujours. Thorwis aussi t'a reconnu aussitôt. Combien d'années se sont écoulées ? Certainement plus de trois mille.

— Exactement trois mille deux cent soixante-seize, précisa Thorwis.

D'un coup, tout fut clair pour Nuramon.

— Tu dois me confondre avec l'un de mes ancêtres !

— Non, c'est bien de toi que nous parlons, dit Thorwis. Je t'ai reconnu. Tu es Nuramon. Ça ne fait pas l'ombre d'un doute. Nous étions amis autrefois, ajouta le roi.

Nuramon n'en revenait pas. Voici qu'il était arrivé dans un endroit où l'on se souvenait de l'un de ses ancêtres et où l'on se montrait prêt à lui en parler. Et le roi des nains avait même autrefois considéré son ancêtre comme un ami !

— Nous nous sommes liés d'amitié du temps où j'attendais encore d'être élevé à la dignité de roi. Tu as quitté Albemark à nos côtés. Avec toi, notre peuple a mené une grande quête jusqu'à trouver cet endroit. Nous avons chassé ensemble, combattu côte à côte et festoyé. Et nous avons tous deux trouvé la mort de la même manière.

— Je suis mort ici ? s'étonna Nuramon.

Wengalf fit un geste vers la vallée.

— Là-bas, une centaine de nains ont livré combat au dragon Balon. Mais nous sommes tous deux les seuls à l'avoir vaincu et nous l'avons payé de notre vie. Toi, tu es mort sur le coup là-bas et moi quelques jours plus tard. C'est sur mon lit de mort qu'on m'a couronné roi.

Nuramon avait du mal à croire ce qu'il entendait. Wengalf le prenait réellement pour le même elfe qu'avant. Pourtant, il avait plutôt l'impression d'entendre une légende, car il n'avait aucun souvenir de tout cela.

— Je sais aussi comment tu es mort. Tous les deux, nous gisions dans le sang brûlant du dragon. Tu as dit : « Ce n'est pas la fin. Je reviendrai. » Ce furent là tes dernières paroles. J'ai attendu si longtemps ton retour ! Et je dois avouer que le temps fut si long que je n'y pensais plus que rarement, mais toujours au jour anniversaire. Je m'imaginai que ton âme avait repris forme quelque part, mais que tu ne te souvenais plus de tes actions passées. Tant de temps s'était écoulé que j'ai fini par penser que tu avais rejoint depuis longtemps la Lumière d'Argent. Mais je me suis trompé.

Nuramon mit un genou à terre afin d'être à la même hauteur que Wengalf.

— J'aurais voulu aussi, en même temps que mon âme, recouvrer le souvenir de mes ancêtres. Mais ce n'est pas le cas. Tu me racontes là l'histoire d'un autre. Je ne peux considérer qu'il s'agit de la mienne.

Thorwis intervint :

— Pourquoi donc ? Quand tu te couches pour dormir et que tu te réveilles, n'es-tu pas toujours le même ? Et si tu es le même, comment le sais-tu ?

— Je le sais parce que je me souviens de ce qui s'est passé avant, répliqua Nuramon.

Thorwis lui posa la main sur l'épaule.

— Alors, considère ce que tu apprends de tes ancêtres comme les souvenirs de ton âme, comme quelque chose que tu as simplement oublié. Et qui sait ? un jour, le souvenir de ton âme pourrait bien devenir aussi celui de ton esprit.

— Tu veux dire qu'un jour, peut-être, je pourrai me souvenir de ce combat contre le dragon et de mon amitié envers Wengalf ?

— Je ne puis ni te le promettre ni te donner de fausses espérances. Je peux simplement dire que ce genre de choses s'est déjà produit. Certains enfants d'albes se souviennent de leurs âmes antérieures. Il s'agit, pour la plupart, de nains. Peut-être trouveras-tu aussi un jour le chemin vers tes vies précédentes. La magie ne t'est pas étrangère et tes sens sont très éveillés. Le premier pas à faire consiste à reconnaître que le Nuramon qui s'est autrefois sacrifié et le Nuramon qui se trouve devant nous sont bien un seul et même enfant d'albes.

— Sois remercié pour ce conseil, Thorwis. Et à toi, Wengalf, merci aussi pour ce que tu m'as raconté. Me permettras-tu une question ?

— Je t'en prie, l'invita le roi.

— Connaissez-vous une elfe du nom de Yulivée ?

Wengalf et Thorwis échangèrent un regard surpris.

— Bien sûr, répondit le roi. Mais ça date. Nous avons inséré ensemble un cristal de roche et un diamant dans la Porte qui mène à Dareen, afin que les elfes et les nains ne puissent trouver qu'ensemble le chemin vers elle.

— L'ai-je rencontrée dans ma vie antérieure ?

— Non, en ce temps-là tu allais tes propres chemins et ce n'est que plus tard que tu nous as retrouvés.

— Je te remercie, Wengalf. Et toi aussi, Thorwis. Vous ne pouvez pas savoir à quel point vos paroles me touchent. Je vais accepter votre conseil et considérer les récits de ma vie passée comme mes propres souvenirs.

Wengalf sourit en donnant une grande tape sur l'épaule de Nuramon toujours agenouillé.

— Alors, il faudrait que je te raconte d'urgence toutes ces fêtes, où nous avons mangé et bu ensemble. À l'époque, tu supportais pas mal. Viens ! Allons festoyer comme aux anciens jours !

Le roi des nains le prit dans ses bras.

Le dernier chemin

Farodin extirpa le couteau de l'œil du troll. Il essuya la lame sur le grossier manteau de laine du mort et la remit dans la gaine sanglée à son avant-bras gauche. Puis il attrapa le troll par les épaules. Ses muscles se tendirent à craquer lorsqu'il le tira lentement, pouce après pouce, jusqu'au bord de la jetée et qu'il le fit glisser dans les eaux sombres.

— Puisses-tu attendre longtemps avant de renaître ! siffla-t-il entre ses dents.

Ensuite, il remonta une partie du débarcadère. Il essaya de se rappeler à quoi tout cela avait ressemblé autrefois. La jetée avait été recouverte d'un nouveau pavage et rallongée. *Pourvu qu'il n'y ait pas eu d'autres changements !*

Il jeta un regard plein de mépris aux énormes vaisseaux noirs. Comme ils manquaient d'élégance ! Ils étaient massifs et rien d'autre. À voir leurs proues et leurs poupes, on eût dit qu'on avait voulu en faire des tours de siège et non pas des bateaux. Ils s'élevaient, menaçants, au-dessus de l'eau. Quel ennemi les trolls voulaient-ils donc combattre avec ces navires ?

Haut au-dessus de lui, dans le château de Malmort, il entendait des centaines de rires. Mandred avait-il tenu bon ? Ou était-il déjà mort depuis longtemps ?

Son plan n'avait pas été bien pensé. Croire que pendant tous ces siècles rien n'avait changé ici ! Farodin s'était déjà heurté à trois portes cachées menant au dédale de couloirs secrets qui parcouraient le rocher et la tour : elles étaient toutes les trois murées. Et c'était de la vieille maçonnerie. Même les trolls avaient compris d'où il était venu quand il avait autrefois tué leur chef d'armée. Et maintenant, la jetée aussi avait été rénovée !

Sans grand espoir, il descendit un escalier vers l'eau. Il retira sa cape, la roula et la noua en écharpe autour de sa taille. Elle la gênerait moins ainsi. Soucieux de ne pas faire de bruit, pour éviter de se trahir, il se laissa lentement glisser dans les eaux glacées. Il devait se concentrer le plus possible pour éviter que ses vêtements se gorgent

d'eau et l'entraînent vers le fond.

Il lui restait peu de temps pour accomplir sa quête. Le froid aurait vite fait de le paralyser malgré toute sa magie, pensa-t-il, désespéré. Il tâtonna un peu le long du mur, puis il plongeait. Quelques brasses sous l'eau lui suffirent pour trouver ce qu'il cherchait : une sombre ouverture dans la jetée. Apparemment, les trolls l'avaient oubliée. Peut-être même en avaient-ils toujours ignoré l'existence ?

Un tunnel inondé reliait le port à une grotte située à une grande profondeur sous la tour. Plusieurs chemins partaient de là vers le labyrinthe secret creusé dans les murs. On disait que Malmort avait été construit autrefois par des kobolds que les trolls avaient emmenés en esclavage. Comme dans le château d'Emerelle, ils y avaient aussi percé des centaines de couloirs secrets qui leur permettaient de se déplacer à l'insu de leurs maîtres. Ces tunnels étaient assez hauts pour que Farodin puisse y passer en se courbant, mais un troll ne pourrait jamais s'y glisser. C'était la cachette idéale !

L'elfe était complètement frigorifié en atteignant la « grotte blanche ». Il ne savait pas comment les kobolds avaient pu nommer cet endroit. Il l'avait autrefois baptisé ainsi pendant les longues heures d'attente. Le plafond et les parois de la grotte étaient recouverts de dépôts de calcaire. De longues stalactites pendaient du plafond. À quelques endroits, des pierres de beryl avaient été insérées dans la roche et, des siècles après la mort de ces constructeurs secrets, elles continuaient de diffuser une chaude lumière jaune.

Farodin retira ses vêtements et les sécha à l'aide de la magie qui lui servait habituellement pour se protéger du froid. Sa large ceinture et les brassières de cuir où se trouvaient ses couteaux de jet étaient bien graissées. L'eau n'avait pu les endommager.

Des siècles d'expérience avaient enseigné à Farodin que de lourds couteaux de jet étaient pour lui la meilleure arme pour combattre les trolls. Leur corps était si massif que c'était tout un art de leur porter des blessures mortelles. Farodin avait déjà vu des trolls criblés de flèches continuer à combattre. Leur expédier un couteau de jet dans l'œil était son moyen préféré pour les tuer vite et sans bruit.

S'il avait appris quelque chose au cours de tous les siècles de sa querelle personnelle, c'était de ne jamais combattre un troll au corps à corps. Un seul coup d'une de leurs lourdes massues ou de leurs haches pouvait suffire à fracasser un elfe, alors qu'un coup d'épée contre ces monstres ne produisait le plus souvent que peu d'effet. Il était aussi impossible de parer leurs assauts. Leur puissance cassait le bras de tout opposant. On ne pouvait que les éviter et il valait encore mieux ne pas s'en approcher.

Pour réussir à les abattre, il fallait les atteindre à la gorge. Mais,

ne serait-ce qu'en raison de leur taille, il était difficile de leur porter de tels coups. Le seul choix possible consistait à leur planter le couteau entre les côtes pour atteindre le cœur. Ce qui pouvait réussir quand on avait percé leur défense. Pourtant il valait mieux ne jamais approcher un troll de si près, si l'on tenait à la vie.

Farodin s'accroupit sur le sol froid et écarta légèrement les bras. Il fit le vide dans sa tête et essaya de se concentrer de son mieux sur les passages secrets des kobolds. On pouvait grâce à eux atteindre presque chaque pièce de Malmort. Où se trouverait Mandred ? Et ces passages existaient-ils encore ? Ou bien les trolls les avaient-ils découverts et en avaient-ils muré les portes secrètes comme ils l'avaient fait dehors au pied de la falaise ?

De la viande

Mandred se réveilla dans une cage. Il n'y voyait guère. Autour de lui, tout était plongé dans une obscurité presque totale. Quand il bougea, la cage commença à se balancer doucement. Elle avait l'air d'être suspendue à une corde.

Le jarl essaya de s'étirer, mais il avait les bras liés dans le dos et la cage était si petite qu'il devait y rester accroupi. Il paniqua en pensant aux prisonniers sur la place du marché aux chevaux d'Iskandrie. On les avait mis en cage afin qu'ils y meurent de soif. De nouveau, il se cabra dans ses entraves. Mais il ne réussit qu'à faire entrer plus douloureusement les fines lanières de cuir dans ses poignets.

Mandred tenta de se souvenir de la façon dont il était arrivé ici. Il avait vomi au beau milieu de la salle. Les trolls avaient ri et l'avaient bousculé. Ecœuré, il avait traité le duc de sale menteur. Ce qui n'avait pas particulièrement impressionné Orgrim. Au contraire. Le duc lui avait demandé d'un air cynique s'il dirait de ses chèvres et de ses oies qu'elles étaient prisonnières. Une ironie insupportable ! Finalement, Mandred avait tiré sa hache. Une erreur d'une stupidité monumentale ! Et pourtant, cela avait été plus fort que lui. Il s'était rué avec un grand cri sur Orgrim pour lui fendre le crâne. Mais avant qu'il ait pu l'atteindre, un troll lui avait lancé un gourdin entre les jambes, ce qui l'avait fait tomber. Orgrim l'avait désarmé d'un coup de pied et l'avait ensuite confié à Scandrag, le cuisinier. Celui-ci l'avait attrapé par le cou, comme un chiot, et lui avait lié les mains dans le dos. Toute résistance avait été vaine. Contre un troll, il était aussi impuissant qu'un enfant.

Les derniers mots prononcés par Orgrim avaient été pour annoncer qu'ils se reverraient au repas de la nuit de mi-hiver. Quand il avait crié au roi son souhait de le voir s'étouffer lors de ce repas, Scandrag l'avait assommé.

Un chuchotement arracha Mandred à ses pensées. Quelqu'un se trouvait au-dessus de lui. Il parlait d'une voix douce et gutturale. Un court silence. Puis le chuchotement reprit. Cette fois-ci, l'intonation et la mélodie de la phrase avaient changé. Finalement, la voix parla aussi

l'elfique, mais Mandred n'en comprit que quelques mots. Il était question d'une tentative, de langues et d'humains, probablement de lui.

— Tu comprends le daïlique ? demanda Mandred dans la langue des centaures.

— Qui es-tu ? répondit quelqu'un en daïlique.

Mandred hésita. S'agissait-il d'une ruse des trolls pour lui soutirer ce qu'il n'avait pas dit lors du banquet ?

— Je suis Torgrid de Firnstayn, répondit-il finalement.

— Comment t'ont-ils capturé ? demanda la voix au-dessus de lui.

— J'étais à la chasse.

Ses yeux commençaient à s'habituer à l'obscurité. Il y avait d'autres cages suspendues tout autour.

— Comment se fait-il qu'un chasseur humain parle la langue des centaures ? Qui te l'a enseignée ? Depuis les temps d'Alfadas, les enfants d'albes ne fréquentent que rarement les humains.

Mandred jura en sourdine. Les mensonges ont la vie courte !

— C'est un ami qui me l'a enseignée.

— Le fils d'homme nous ment, constata alors une voix fatiguée, tout en haut dans l'obscurité. Mes oreilles ne supportent ni ses mensonges ni la manière dont il estropie la langue daïlique. Laissez-le ! Scandrag viendra le chercher en premier ! La fête de mi-hiver sera bientôt là, je le sens. D'ici là, je vous demande de vous taire, frères et sœurs. De toute façon, nous ne sommes plus que de la viande. Et la viande ne parle pas.

Taisez-vous donc, bâtards, pensa Mandred. C'est ça, allez-y ! D'ici à deux ou trois heures, Farodin sera là. Et vous m'embrasserez les pieds pour me remercier d'être venu ici.

Un regard dans le miroir

Nuramon suivit le roi des nains, certain qu'une nouvelle surprise l'attendait au bout du chemin. De toute sa vie on ne lui avait encore jamais témoigné autant de reconnaissance. Le roi avait donné une fête en son honneur et Nuramon avait festoyé avec un entrain qu'il ne se connaissait pas. Il avait suffi d'un peu d'obligeance et de cordialité envers lui pour qu'il sente qu'il faisait partie de cette communauté. Certes, les nains prétendaient qu'il avait levé sa coupe avec des manières un peu trop raffinées, mais il s'était pourtant efforcé de faire des concessions à leurs rudes mœurs de table et avait accepté de manger et de boire ce que jamais, au grand jamais, il n'aurait ingurgité auparavant.

Beaucoup de nains lui avaient demandé s'il se rappelait encore les avoir rencontrés. Mais, à son grand regret, il ne reconnaissait personne de sa vie antérieure. Il avait bien espéré que l'environnement familial lui permettrait d'en recouvrer la mémoire, mais ce n'était manifestement pas si facile. À en croire Thorwis cependant, il reconnaîtrait un jour tous ses amis nains et pourrait recouvrer toutes ses impressions, toutes ses pensées et tous ses sentiments d'autrefois.

Nuramon commençait à comprendre pourquoi il s'était autrefois senti si proche des nains alors qu'à première vue ils avaient si peu de choses en commun avec lui. Thorwis lui avait dit que les nains connaissaient certes la Lumière de la Lune et qu'ils l'appelaient « Lumière d'Argent », mais que jusqu'à présent seuls quelques-uns d'entre eux l'avaient rejointe. La plupart des nains dressaient la liste des expériences d'une vie et mouraient à un moment ou à un autre pour recueillir leur propre héritage dans une vie nouvelle. Pour les enfants des albes noirs, renaître avait toujours été la règle. Et chacun ne considérait sa mort que comme une interruption de la vie – identique au sommeil – qui troublait le souvenir. Avec le temps, on pouvait recouvrer ce souvenir... La mort n'était rien d'autre qu'un rêve bref.

Certains nains se souvenaient de toutes leurs vies antérieures. Thorwis et Wengalf en faisaient partie. Mais la plupart se trouvaient encore en chemin vers leur destination. Jusqu'à ce qu'ils l'atteignent,

ils chercheraient dans les écrits qu'ils se laissaient à eux-mêmes les faits les plus marquants concernant leur passé.

Nuramon était encore loin de se souvenir. Il ne savait que peu de chose sur lui et ne s'était pas non plus laissé d'écrits le concernant. Wengalf et Thorwis lui avaient bien révélé qu'il avait connu les nains à Albemark, qu'il était parti avec eux et avait accompli ici quelques actions héroïques. Mais ce qu'ils racontaient de lui n'était pas conforme à l'image qu'il s'était faite de lui-même. Ils parlaient d'un héros semblable à ceux que célébraient les chants anciens. Mais qu'avait-il fait dans cette vie qui méritait une telle reconnaissance ? Rien !

Wengalf tira Nuramon de ses pensées.

— Nous y sommes presque. Il faut passer par là.

Le nain tourna dans un large couloir. Il y faisait un froid surprenant qui contrastait avec la lumière chaude diffusée par les pierres de beryl incrustées dans les murs. À quelque distance, Nuramon aperçut une lumière plus vive qui rayonnait jusque dans les couloirs.

— Quel est cet endroit ?

— Ce sont les halles des visages, répondit le roi des nains de façon énigmatique.

En s'approchant, il sembla bientôt à Nuramon que des murs recouverts de neige et de glace émettaient cette clarté. Mais il s'aperçut bientôt qu'il s'agissait de cristaux. Des minéraux blancs poussaient leurs fines aiguilles de cristal hors des murs. On eût dit de claires touffes d'herbe. De l'autre côté de ce bout de chemin, le couloir s'ouvrait sur une rotonde surmontée d'un dôme proportionnellement bas. En son centre, une ouverture ronde au plafond laissait la lumière tomber sur un cristal de roche de la taille d'un elfe. On y voyait une silhouette. Elle y était enfermée et se tenait droite.

— Tu ne m'as pas demandé ce que nous avons fait de ton corps après ta mort, dit doucement Wengalf quand ils se dirigèrent vers le cristal.

Nuramon sursauta. Dans le cristal devant lui se trouvait un elfe en armure de métal. Il avait les yeux fermés, comme s'il dormait. Nuramon eut l'impression de se voir dans un miroir. Certes, ce guerrier-là avait des cheveux noirs et non pas bruns, et il les portait beaucoup plus longs que lui. Il avait un visage un peu plus large et le nez plus court. Mais malgré ces différences, il se reconnaissait dans cet elfe. Les nains avaient apporté son corps dans cette salle et l'avaient inclus dans le cristal de roche grâce à leur habileté magique. Le résultat faisait l'effet de la statue d'un héros. Nuramon tourna autour

du cristal en examinant attentivement le corps de sa vie antérieure. En comparaison de ce guerrier aux épaules larges et à la noble prestance, il devait avoir l'air d'un enfant. Pourtant aucun doute n'était permis : c'était bien de lui qu'il s'agissait.

— Pourquoi faites-vous cela ? demanda-t-il à Wengalf. Pourquoi exposez-vous les corps ? Comment puis-je croire à *une* grande vie, quand je vois ici devant moi le corps d'un autre ?

Wengalf leva les yeux sur lui. Il le regarda d'un air grave.

— Thorwis pensait que le moment était venu de te montrer ça. Et je suis d'accord avec lui. Il faut que tu apprennes que tu es beaucoup plus que ton corps. (Il montra le cristal.) Celui-ci, tu l'as déposé dans la mort comme une armure qui a fini ses jours. Et quels jours ! (Le roi des nains promena son regard dans le vide.) La mort est douloureuse et son souvenir rarement agréable. Pourtant, quand je viens dans ces salles afin de voir mes anciens corps, j'en suis réconforté. Je contemple mon ancien visage et je reconnais ce que je fus. Ma mémoire s'éclaircit. À la vue de mes précédentes enveloppes charnelles, je me sens replongé dans les temps anciens.

Wengalf avait raison. Pourquoi laisser le corps partir en poussière, si sa vue pouvait servir de pont vers le passé ? Nuramon s'approcha du cristal. Il s'aperçut seulement alors que quelque chose s'y trouvait appuyé. Il ne l'avait pas encore remarqué, tant il avait été fasciné par cette silhouette. Il s'agissait d'une épée et d'un fourreau avec, à côté, un arc bandé et un carquois plein de flèches.

— Pourquoi ces armes ne sont-elles pas incluses avec lui ? demanda-t-il au roi des nains.

— Voilà une excellente question. Même un nain la poserait. (Le roi vint vers lui et regarda l'ancien corps de Nuramon.) Toi et moi, nous avons souvent parlé de la mort. Thorwis nous a dit que ton âme retournerait à Albemark, quand tu mourrais. Et là-bas, il n'y avait personne pour te raconter ton histoire. Tu dois savoir que tu as dû autrefois endurer là-bas quelques railleries à cause de ta renaissance.

Nuramon pensa à ceux de son clan. Ils vivaient sans doute toujours dans la crainte qu'il lui arrive quelque chose et qu'ils soient obligés d'accueillir chez eux le nouveau Nuramon.

Le roi poursuivit :

— Mais tu étais sûr que ton chemin te ramènerait ici si tu devais perdre la vie. Tu disais : « Quand je mourrai, conservez mes armes. Je reviendrai les chercher dans une prochaine vie. » Autrefois, nous en avons ri ensemble. Jamais nous n'aurions pensé que la mort allait venir nous cueillir si vite. Là-bas, ce sont tes armes. Tu fus un remarquable archer et un maître à l'épée.

— Moi, un bon archer ? J'ai du mal à le croire.

Nuramon savait certes manier correctement un arc, mais il était loin de pouvoir se mesurer aux meilleurs archers de son pays.

— Il faudra bien t'habituer à avoir été autrefois différent de ce que tu es aujourd'hui. Un jour, tu rompras la barrière qui te sépare de ton souvenir. Et tes capacités grandiront.

— Comme les tiennes ont grandi autrefois ?

— Tout à fait. Quand nous combattions ensemble le dragon, je ne connaissais mes vies passées que par les écrits que j'avais laissés, ainsi que par le livre du roi et les récits de ma famille. Sur mon lit de mort, j'ai encore raconté à Thorwis mon combat contre le dragon afin d'en avoir connaissance dans ma vie future. Ensuite, ils m'ont couronné, car je n'avais jamais quitté une vie sans porter la couronne. Et puis, je suis mort. Toutefois, je n'ai pas été tenu d'acquérir péniblement le souvenir de cette vie. Je l'ai obtenu dès ma vie suivante.

— Si tu t'en souviens, alors tu sais aussi quelle impression cela fait... de mourir.

Wengalf rit.

— La mort n'est rien d'autre qu'un sommeil. Tu t'endors et tu finis par te réveiller. Mais certains d'entre nous font des rêves. Ils voient les albes, la Lumière d'Argent, le passé ou l'avenir. Ce que ces rêves signifient, seuls les plus sages peuvent le dire.

— Tu penses à Thorwis.

— J'ai souvent tenté de l'amener à me révéler quelque chose sur les rêves de mort. Mais il dit qu'il n'a encore jamais rêvé pendant la mort et qu'il ne peut pas parler de choses auxquelles il n'entend rien.

— Et toi, tu as rêvé ?

— Oui. Toutefois, je dois garder pour moi jusqu'à la fin tout ce que j'ai pu voir.

Nuramon ne posa plus d'autre question. Il regarda les armes à ses pieds et ramassa l'arc. Il lui rendrait peut-être la mémoire. Il voulait savoir comment il avait vécu autrefois à Albemark. Et peut-être contrairement à Thorwis avait-il autrefois rêvé dans sa mort.

L'arc était en bois clair et la corde, faite dans un matériau inconnu de Nuramon. Elle scintillait à la lumière. Il devait s'agir d'un de ces arcs magiques qu'il connaissait dans les contes de son enfance.

Il passa sa main sur le bois lisse de l'arc resté intact. Une bonne odeur attira son attention. Il renifla ses doigts, puis directement le bois. Il connaissait ce bois mieux que quiconque à Albemark. Il venait de Céren, l'arbre dont sa maison était faite. Il pensa avec nostalgie à son foyer. Il était parti avec trop d'insouciance et n'avait pas fait

d'adieux, même pas à Alaen Aïkhwitan, comme quelqu'un qui ne devait jamais revenir. Avec cet arc long, il porterait toujours sur lui quelque chose qui lui rappellerait son chez-lui. Mais d'où venait cette corde ? Elle ressemblait à un fil d'argent. Il l'effleura de son doigt, puis la pinça. Elle rendit un son clair, presque comme un luth.

— Autrefois, tu as souvent froncé le nez en voyant nos arbalètes, tu prétendais qu'un arc leur était supérieur.

— Et ? Avais-je raison ?

— Une arme est toujours aussi bonne que celui qui la manie. En conséquence, l'arc était supérieur à l'arbalète. Prends-le ! Peut-être atteindras-tu avec lui le niveau d'excellence où tu t'es déjà trouvé. (Il souleva le carquois.) Ces flèches, nous les avons faites pour toi. Un cadeau particulier, car l'arc n'est pas notre fort. Mais regarde ces pointes. (Il sortit une flèche. Le fer de sa pointe brillait.) Elles sont restées ici, intactes, depuis le jour de ta mort, il y a plus de trois mille ans. C'est là la magie du métal des nains.

Chaque fois que les nains évoquaient le moment de sa mort ici, il se demandait combien de vies il avait pu vivre entre celle-ci et celle d'aujourd'hui. Même pour un elfe, trois mille ans représentaient beaucoup.

Wengalf lui tendit le carquois avec la ceinture. Nuramon appuya l'arc contre sa jambe, puis il prit le carquois. Le nain sourit.

— Tu n'as pas tout oublié. Cette façon d'appuyer l'arc sur toi... Exactement comme autrefois !

Nuramon s'étonna. Il avait fait ce geste sans y penser.

Le roi des nains lui tendit alors l'épée.

— Voici ton épée, une lame effilée de ces jours anciens où les nains et les elfes forgeaient côte à côte.

Nuramon prit l'arme. Il la trouva légère pour une épée longue. Le pommeau était en forme de disque et la garde étroite n'offrait guère de protection. La poignée pourtant courte se prêtait bien à sa main, comme si elle était faite pour lui. Nuramon dégaina l'épée et examina la lame. Elle était plus longue que celle de l'épée de Gaomé. Il s'étonna de sa légèreté alors qu'elle ne présentait pas de gouttières. C'était sans doute dû en partie à l'étroitesse de la lame. Mais cela ne suffisait pas à en expliquer la légèreté. Le métal ressemblait à de l'acier normal. Une magie devait être à l'œuvre. Pourtant, il ne la sentait pas. Alors que depuis sa quête de Guillaume il avait été fortement sensibilisé à la magie.

— Une épée sobre et néanmoins enchantée ! déclara Wengalf. Tu m'as confié autrefois que cette épée était un ancien trésor de famille.

Son épée ! Qui pouvait savoir dans combien de vies il l'avait portée ! Désormais, il possédait deux lames qui avaient servi à combattre des dragons. L'une était liée à cette vie, l'autre, à ses vies précédentes. Nuramon regarda son ancien corps. Il porterait l'épée de Gaomée jusqu'au jour où il se souviendrait de ses anciennes vies et où les hauts faits de ce guerrier mort qu'il voyait devant lui deviendraient son propre passé.

Nuramon quitta à regret son ancien corps et cette salle, avec l'impression de laisser en ce lieu une part de lui-même.

De mauvaise grâce, il suivit Wengalf dans les halles royales où des gardes les attendaient. Même s'il commençait à se repérer, il aurait pu passer ici des siècles sans percer à jour tous les secrets de ce royaume dans la montagne. Si un elfe venait à apprendre à Albemark combien ce monde lui plaisait, il s'attirerait encore plus de moqueries que celles auxquelles il avait déjà eu droit. Les elfes ne voulaient rien avoir en commun avec les nains. Mais comment les membres de ce peuple avaient-ils pu tomber ainsi dans l'oubli au point qu'on ne se souvenait même plus qu'ils étaient les enfants des albes noirs ? Le roi Wengalf faisait remonter cela à la querelle qui avait abouti à la séparation entre les elfes et les nains. Les nains n'avaient pas toléré la présence d'une reine elfe aux côtés de Wengalf et ils avaient même mené une guerre pour cette raison, avant de tourner le dos à Albemark. Par la suite, ils étaient devenus des figures de contes et les enfants des albes noirs s'étaient transformés en mythe.

Nuramon aurait voulu rester là pour apprendre d'autres choses au sujet des nains et retourner un jour à Albemark en ayant acquis le souvenir de ses anciennes vies. Pourtant, la pensée de Noroelle, la nostalgie et l'inquiétude l'entraînaient plus loin. Que penserait sa bien-aimée de cet endroit ? Il ne savait le dire.

Ils marchèrent jusqu'à la porte où Thorwis les attendait. Le vieux magicien était vêtu d'une robe d'un blanc éclatant et il portait un bâton de bois pétrifié.

— Ecoute-moi, Nuramon, ami des nains ! (Ces derniers jours, on l'avait souvent appelé ainsi. Cette fois-ci encore, il sentit un frisson lui parcourir le dos.) Les actions accomplies aux côtés de notre roi ne seront jamais oubliées. Moi et mes pairs, nous avons eu beaucoup de peine à persuader le roi Wengalf que sa place était ici et qu'un autre devait t'accompagner dans ta quête de Dareen. Il m'a chargé de choisir ton compagnon.

— As-tu arrêté ton choix ? demanda Wengalf.

— Oui, mon roi. Ce ne fut pas facile. J'ai été pressé de toutes parts, on m'a prié de choisir Untel ou Untel. J'ai eu du mal, je ne voulais pas donner ma préférence à l'un plutôt qu'à l'autre. Mais

ensuite, j'ai remarqué que le destin avait déjà pris sa décision. (Il désigna un rang de guerriers bien armés.) Voici ton compagnon.

Les guerriers firent place à Alwerich qui sortit du rang, habillé d'une fine cotte de mailles, d'un lourd manteau, et portant un grand bagage.

— Voici celui dont les yeux t'ont aperçu en premier dans cette vie ! dit Thorwis en faisant signe au jeune nain de venir.

Alwerich s'inclina devant le roi et baissa ensuite la tête devant Thorwis et Nuramon.

Wengalf posa sa main sur l'épaule du jeune nain.

— Alwerich, c'est la première fois depuis longtemps qu'un nain va partir en voyage et quitter la montagne en empruntant un Sentier. J'ai été le dernier à avoir réussi une quête en compagnie d'un elfe. Fais honneur à notre peuple et jure d'être pour Nuramon un compagnon tel que je le fus autrefois.

— Je le jure ! déclara solennellement Alwerich.

Thorwis se tint à côté du roi.

— Tu sais quelle est la question que tu devras poser à l'oracle ?

— Je le sais, maître. Et je reviendrai avec sa réponse.

Alwerich se retourna et se dirigea vers une femme naine, vêtue noblement, afin de l'embrasser. Puis il revint.

— Voici ma hache, frère d'armes !

Il tira sa hache d'armes et la tendit devant Nuramon. Elle avait un manche court et une grande lame face à une petite pointe d'estoc en forme de bec.

— Tu dois croiser ton arme avec lui, chuchota Wengalf.

Nuramon dégaina l'épée de Gaomée. Les murmures, le cliquetis de métal et l'excitation des nains, qui venaient d'emplir la halle, cessèrent aussitôt. On n'entendit plus que le vent et le lointain bruissement de l'eau. Wengalf tout comme Alwerich ouvrirent de grands yeux, comme s'ils avaient vu un esprit. Thorwis fut le seul à ne pas paraître surpris, il regarda l'arme en souriant.

— De l'éclat d'étoile ! dit Wengalf à mi-voix.

Ces mots coururent sur toutes les lèvres.

Nuramon posa lentement sa lame sur le manche de la hache d'armes d'Alwerich et il dit :

— Frères d'armes !

Sans cesser de regarder l'épée de Gaomée, le jeune nain retira sa hache.

Nuramon se sentit déconcerté. Ils regardaient tous son épée avec

une telle stupeur qu'il la remit au fourreau avec hésitation.

— Tu comprends la valeur de cette lame ? demanda Wengalf.

— Je l'avais apparemment sous-estimée, répondit-il au roi. N'y a-t-il pas ici d'éclat d'étoile ?

— Non, on n'en trouve qu'à Albemark. Et à l'époque, nous n'en avons emporté que très peu. À lui seul, l'éclat d'étoile fait déjà d'une épée quelque chose d'impressionnant. Mais celle-ci vient en plus des temps anciens. Elle est plus récente que ton ancienne épée, mais elle est l'œuvre d'un nain. Il fut l'un des rares à rejoindre la Lumière d'Argent. Il a forgé beaucoup d'armes comme celle-ci. Pourrais-je encore la voir ?

Nuramon tira de nouveau l'épée et la tendit au roi. Wengalf la prit et passa ses doigts sur la lame.

— C'est le grand Teludem qui a forgé cette arme pour un elfe. (Le roi montra le nom de Gaomée qui se trouvait écrit là en écriture entrelacée.) Ce symbole ici a été rajouté plus tard par une main elfique. (Il rendit l'épée à Nuramon.) Il n'existe que quatre de ces lames d'elfe forgées par les nains. On raconte qu'elles auraient toutes été détruites lors des guerres des Trolls et du combat mené contre les dragons. Je ne peux me représenter meilleur porteur de cette épée que toi, Nuramon. Elle te rendra de fiers services.

Nuramon plia le genou devant le roi pour se trouver à sa hauteur. Puis il dit :

— Je te remercie, Thorwis, et tous les autres aussi. Je suis venu avec cette vie dans cette salle et je la quitte avec toutes mes vies précédentes. Je te remercie pour tout ce que tu m'as donné et dont je ne peux encore me souvenir. Nous nous reverrons, Wengalf. Dans cette vie ou dans une autre.

— Si tous les elfes avaient été comme toi, Nuramon, nous n'aurions jamais tourné le dos à Albemark, répondit le roi. Et maintenant, partez tous les deux, avant que j'agisse contre toute raison en vous accompagnant malgré tout.

Nuramon hocha la tête. Puis il se leva.

— Qu'il en soit ainsi ! Nous nous reverrons.

Il jeta un coup d'œil à Alwerich. Le nain vint près de lui. Nuramon contempla une dernière fois la halle gigantesque, puis les deux compagnons sortirent dans la lumière du soleil.

Mauvais chemins

Farodin sursauta et se cogna la tête. Il était plongé dans l'obscurité la plus complète. Étourdi, il tâtonna dans la nuit. Ses mains lui faisaient mal. Il sentait une roche rugueuse et des pierres d'éboulis.

Les souvenirs lui revinrent lentement en mémoire. Il s'était endormi d'épuisement. Les trolls avaient obstrué une partie des couloirs secrets avec des gravats. À certains endroits, ils avaient même posé des pièges : des fosses à pieux et des blocs rocheux instables prêts à broyer les imprudents.

Ils avaient dû envoyer ici des esclaves kobolds ou humains. Plus rien ne correspondait au souvenir qu'en avait Farodin. De longs tunnels avaient disparu ; des portes secrètes avaient été murées ; des escaliers, cassés.

L'elfe s'était frayé un passage à mains nues dans les éboulis. Parfois, il n'avait pu progresser qu'en rampant. À deux reprises, il s'était engagé dans un tunnel à moitié obstrué, pour se heurter finalement à un lourd bloc rocheux barrant définitivement le passage.

Combien de temps avait-il dormi ? La faim le torturait. Sa bouche était sèche et ses lèvres gercées. Avait-il déjà passé plusieurs jours ici ? L'obscurité lui avait fait perdre toute notion du temps. Seules la faim et la soif pouvaient lui servir d'unité de mesure des heures écoulées. Une centaine d'heures avaient dû se passer depuis leur séparation. Comme une taupe, Farodin retirait sous lui les pierres et les poussait de côté pour avancer. Pouce après pouce. Comment les choses avaient-elles évolué pour Mandred ? Il n'aurait dû jouer l'émissaire que pour quelques heures. Quatre jours, c'était beaucoup trop long !

Les éboulis roulèrent dans un bruit de tonnerre. Ils ouvraient une brèche ! Farodin trébucha encore un moment sur des pierres aux arêtes acérées, puis il atteignit un couloir dans lequel il pouvait marcher en se courbant. Il avança prudemment à tâtons. Dix pas. Vingt pas. Le couloir montait en pente douce.

Soudain, il se trouva face à un mur. Des moellons reliés par du mortier. Paniqué, Farodin écarta les bras. À sa droite et à sa gauche, il y avait de solides parois rocheuses. Il était emmuré sur trois côtés.

C'était à pleurer de rage ! Encore une fois, il se trouvait dans un cul-de-sac !

Frères d'armes

Nuramon et Alwerich avaient quitté la montagne et traversaient maintenant la plaine. Felbion les suivait. Le nain scrutait les alentours. Devant cette vaste étendue découverte, qui lui paraissait sans limites, il avait du mal à cacher son manque d'assurance. De plus, il refusait de monter en croupe sur Felbion. Il avait marché toute la journée à côté du cheval jusqu'à s'en blesser les pieds.

Et s'il n'avait pas refusé de toutes ses forces la proposition de Nuramon de franchir les Portes que l'elfe savait créer sur les Étoiles d'Albes, ils seraient depuis longtemps déjà arrivés à destination. Mais ce nain avait une tête de mule, pareille à celle de Mandred.

Alwerich baissa les yeux sur ses pieds.

— Tes mains guérisseuses ont de grands pouvoirs.

— Elles n'avaient encore jamais touché les pieds d'un nain, dit Nuramon en souriant. Du moins, pas dans cette vie.

— Tes amis elfes d'Albemark fronceraient certainement le nez s'ils apprenaient ça.

— Tu aurais pu au moins te les laver de temps en temps, dit Nuramon.

Il s'était fait une grande violence pour toucher les pieds du nain.

— Je vais m'améliorer.

— Ne te tracasse pas trop pour ça. Les elfes ne se salissent pas les mains. La poussière tombe de ma peau, l'eau y perle, et il me suffit de me secouer un peu pour chasser de moi toutes les éclaboussures.

— Alors, tu n'as même pas besoin de te laver ?

— Je le fais tout de même.

— Quand ? Je ne t'ai jamais vu le faire.

— Ce que tu ne vois pas, Alwerich, peut cependant se produire. Il faudrait seulement t'inquiéter lorsque tu vois des choses qui ne devraient pas être arrivées. Mais dis-moi, Alwerich... Avant de partir, tu es allé vers une femme et tu l'as prise dans tes bras. Était-ce ton épouse ?

— Oui. C'était Solstane.

— L'amour d'un nain dure-t-il éternellement ? Vous reverrez-vous dans votre prochaine vie ?

— Nous nous reverrons, sans pour autant nous aimer obligatoirement. Regarde Wengalf. Dans cette vie, il ne s'est encore choisi aucune femme. La reine de sa vie précédente était déjà âgée lorsqu'il est revenu au monde dans sa vie actuelle. Quand il fut en âge de se marier, il l'a reprise pour femme. Mais ils ne se supportaient plus. La mort l'a séparée de lui. Il finira bien par se trouver une autre femme et par engendrer des descendants.

— Alors, l'amour éternel n'existe pas pour vous ?

— Oh si ! Certains se promettent de se donner la mort si l'objet de leur amour venait à trépasser. Ils se suivent alors dans la mort. Ainsi, ils peuvent de nouveau grandir ensemble et s'aimer. C'est ce que j'ai fait avec ma bien-aimée. Dans les écrits de ma vie, on peut lire que Solstane et moi nous formions déjà un couple à Albemark. Nous nous sommes aimés, nous avons longtemps vieilli ensemble et nous avons eu beaucoup d'enfants.

Nuramon admira Alwerich. Lui qui osait à peine rêver d'un amour éternel ! Il ne savait même pas s'il était possible de sauver Noroelle. Il l'espérait, il y croyait, mais seule Emerelle pouvait sans doute le savoir. Même s'il parvenait à la libérer avec Farodin et si les années passées dans le Monde Brisé ne l'avaient pas changée, elle devrait se décider pour l'un d'eux. Peut-être alors son amour pour Noroelle deviendrait-il éternel...

D'un coup, il fut assailli de doutes. Et si en recouvrant le souvenir de ses vies précédentes, il allait constater qu'il s'était pris d'un amour éternel pour une autre femme ? Et si celle-ci aussi avait retrouvé une nouvelle vie ?

Plongés dans leurs pensées, ils poursuivirent leur route vers l'oracle Dareen.

Le festin

— Mainger, hômmm !

À contrecœur, Mandred mordit dans la cuisse dégoulinante de graisse. À chaque apparition de Scandrag, il ne pouvait s'empêcher de repenser à son repas avec le duc. D'abord, Mandred avait refusé de manger de la viande. Mais ensuite, la faim avait pris le dessus. D'autre part, il lui fallait recouvrer des forces pour le retour de Farodin...

Qu'était-il arrivé à son compagnon ? S'il vivait encore, il aurait déjà dû être là depuis longtemps ! *Du calme*, se disait Mandred. *Farodin va venir !* Quelque chose avait dû le retarder en route, mais rien ne pourrait le détourner de ce qu'il s'était mis en tête. Et puis, il ne se laisserait pas si facilement tuer.

Mandred observa du coin de l'œil Scandrag, le cuisinier. Le troll venait juste de couper un énorme tas d'oignons. Il traitait bien les hôtes de la cave à provisions du duc – en tout cas d'après les normes d'un troll. Toutes les deux ou trois heures, il descendait la cage de Mandred et s'efforçait de le faire manger : du pain en quantité, des légumes, des œufs frais et du poisson. Aujourd'hui, Scandrag était particulièrement bien attentionné. Il avait déjà fait frire pour Mandred des œufs au lard dans une énorme poêle. Le jarl aimait que les jaunes ne soient pas trop cuits. Il y trempait alors du pain frais et s'en enfournait de gros morceaux dans la bouche...

Mandred se retournait juste pour prendre un autre bout de pain sur le poêle quand il vit Scandrag se dépêcher de cacher quelque chose dans son large dos.

— Pas peur, pétite hômmm. Fais fiande tandre ! Toi fite kaputt !

Le troll prononça ces mots comme s'il s'adressait à un enfant récalcitrant.

Mandred saisit la grande poêle. Elle était en cuivre sombre. Dans toute la cuisine, rien qui soit en fer.

Le cuisinier fronça les sourcils et frotta son gros nez. Il gardait sa main droite cachée dans son dos.

— S'il te plaît. Je touchours bon pour toi, pétite hômmm. Pas faire pêtiss maintenant !

Brusquement, il se rua en avant. Pour sa taille, ce troll se déplaçait avec une agilité surprenante. Il brandit une énorme massue et prit son élan pour en assener un coup sur la tête de Mandred.

Le fils d'homme lui expédia la poêle brûlante, mais Scandrag la détourna d'un geste nonchalant.

— Faire fini maintenant !

Mandred attrapa un couteau en pierre et plia les genoux. Les longues journées passées dans la cage lui avaient raidi les muscles. Scandrag ne le manqua que de peu avec sa massue.

Mandred lui sauta dessus et lui transperça le pied avec le couteau. L'énorme troll poussa un hurlement de rage. Il balaya Mandred de son pied valide et le projeta contre le grand poêle maçonné. Le guerrier crut tous ses os brisés. À demi conscient, il vit encore Scandrag se planter devant lui, la massue à la main.

— Séra bonne dans croûte miel !

Chemins séparés

La porte s'ouvrit dans un léger grincement. Farodin s'arrêta, soulagé. Il avait presque renoncé à y croire. Enfin, il s'était sorti de ce labyrinthe ! Il poussa légèrement la porte dérobée, se glissa dans l'ouverture et se retrouva dans un étroit couloir plongé dans la pénombre. Il referma prudemment la porte en veillant bien à ce qu'elle se replace parfaitement dans la boiserie du mur. Puis il tira un de ses couteaux et fit une petite entaille dans le bois. Elle lui servirait de repère. Ensuite, il entreprit de descendre. Il savait où trouver Mandred au cas où celui-ci vivait encore. Shalawyn lui avait décrit ce que les trolls faisaient de leurs prisonniers.

Farodin remit le poignard dans son fourreau de bras. Les trolls allaient se souvenir longtemps de cette nuit.

Bientôt, l'elfe trouva un escalier en colimaçon qui descendait dans les entrepôts. Ici, dans la tour, rien n'avait changé. Il y avait moins de meubles et elle était plus sale, mais sinon tout était exactement comme il l'avait gardé en mémoire. Cette forteresse gigantesque était si vaste que l'on n'avait pratiquement pas à craindre de rencontrer quelqu'un en empruntant des couloirs et des escaliers un peu à l'écart. Farodin se cacha une fois sous un palier d'escalier, une autre fois il se fondit dans l'ombre d'un profond renforcement pour éviter des trolls. Ils étaient inattentifs. D'ailleurs pourquoi auraient-ils dû se montrer prudents ? Il s'était passé des siècles depuis que quelqu'un avait osé pour la dernière fois les attaquer dans leur tour.

Farodin touchait presque au but quand il tomba sur un corridor où plusieurs trolls se trouvaient allongés. Leurs ronflements gloussants l'en avaient averti. Ils étaient cinq, en travers du couloir, adossés aux murs. Un tonneau vide laissait espérer qu'ils ne se réveilleraient pas de sitôt.

Un moment, l'elfe fut tenté de leur trancher la gorge. Mais il serait stupide de laisser de telles traces. Il valait mieux pour lui que les trolls remarquent le plus tard possible la présence d'un ennemi dans la tour.

Sur la pointe des pieds, il se glissa entre les dormeurs. Il avait presque réussi à passer quand l'un d'eux s'étira et roula sur le côté. Il

s'était trouvé dans une flaque de vomissures sanglantes. De grands vers blancs y nageaient. En fait, non... pas des vers. Mais de minces doigts, blancs comme de la neige fraîche. L'elfe fut secoué par un frisson de dégoût. La taille et la forme des doigts laissaient deviner à qui ils avaient appartenu. Il crut entendre de nouveau le chuchotement plaintif de Shalawyn en train de mourir : « Ils nous tiennent en cage comme de la volaille, nous engraisent et nous abattent pour leurs fêtes. »

Farodin tira un poignard et se dirigea vers le troll qui se retournait dans son vomi.

Sa main partit vite en avant. La lame s'arrêta à quelques pouces de l'œil gauche du troll. Il serait facile d'y enfoncer profondément l'acier jusqu'au crâne. Le troll ne se verrait même pas mourir. Farodin serrait tellement le manche de l'arme qu'il en faisait crisser la gaine en cuir. Mais il ne devait pas céder à la haine ! Il ne fallait pas se faire découvrir trop tôt ! Il tuerait plus de trolls, s'ils n'étaient pas tout de suite informés de sa présence. Et surtout, il tuerait celui qu'il fallait abattre, si celui-ci n'était pas averti !

Garde ton sang-froid, se dit-il à lui-même. Du calme ! Il faut d'abord sauver tous les prisonniers encore en vie. Ensuite, tu pourras commencer le carnage !

Il traversa vite le couloir. Une odeur de rôti flottait dans l'air. Farodin en eut la nausée. Il accéléra le pas et arriva dans une pièce au plafond voûté. Il ne se souvenait pas d'avoir vu cet endroit. Il y avait là six issues. L'elfe hésita. Cette écœurante odeur de rôti était partout. Ainsi qu'un léger parfum de miel.

Un bruyant cliquetis se fit entendre. Il venait du couloir opposé. Sans réfléchir plus longtemps, Farodin se précipita en avant, tenant toujours en main son lourd poignard.

Il arriva dans une vaste cuisine. Plusieurs feux ouverts y brûlaient. L'air était à couper au couteau. Il y avait là une odeur de fumée, de graisse rance, de pain frais et de viande rôtie. Un troll géant se trouvait à côté du poêle maçonné. Le mangeur d'elfes était en train de prendre son élan pour assener sa massue sur quelqu'un que Farodin ne pouvait pas voir.

— Séra bonne dans croûte miel !

Le bras de Farodin partit vite en avant. Le poignard atteignit le troll au bas de la nuque. L'elfe entendit le bruit de l'acier transperçant les os. Le troll laissa tomber sa lourde massue de bois, puis il s'écroula sans proférer un seul son.

En allant vers le poêle reprendre son couteau, Farodin vit Mandred. Le jarl gisait à terre, passablement abîmé. Son front saignait,

et il avait à peine la force de se relever.

— Tu es en retard, grogna-t-il en crachant du sang. Ça fait bigrement plaisir de te voir. (Il tendit la main.) Viens, aide-moi à me mettre debout. J'ai comme l'impression d'avoir été piétiné par une horde de chevaux sauvages.

Farodin sourit.

— Je trouve que cette fois-ci tu en fais un peu trop pour te trouver à la meilleure place lors du prochain banquet.

Mandred soupira.

— À en croire ton humour, tu dois être un parent de Luth. Il y a des jours où je me demande si le dieu du Destin me hait ou si c'est là sa manière particulière de montrer son inclination à ses favoris.

— Y a-t-il d'autres prisonniers encore en vie ?

Le jarl montra une porte à moitié dissimulée derrière des sacs de farine.

— Là-bas. (Mandred s'appuya sur le poêle pour se relever.) Puis-je y entrer d'abord ? J'ai encore quelque chose à régler.

Farodin dut le soutenir, car il n'avait plus la force de se tenir sur ses jambes. Son pantalon était collé de sang.

En boitant, il réussit à aller jusqu'à la porte et l'ouvrit.

— Vous êtes libres, c'est votre menteur qui le dit ! Et que celui qui ne me croit pas pourrisse dans sa cage.

Mandred avait parlé en daïlique, avec un tel accent qu'on le comprenait à peine. Sidéré, Farodin regarda son camarade.

— Voilà, c'est fait. (Le jarl sourit d'un air satisfait.) Ceux qui sont là-dedans me comprendront. (Il montra quelques longues perches aux crochets menaçants.) Tu peux descendre les cages avec ça.

Mandred se détacha de Farodin et ses genoux se dérobèrent presque aussitôt. En jurant, il s'affala contre les sacs de farine et se tint la jambe gauche à deux mains. La pointe sanglante d'un os dépassait de son pantalon déchiré.

— Sale bâtard de troll, pesta le jarl.

La sueur lui perlait au front.

Farodin examina la blessure. Le tibia et le péroné cassés avaient traversé le tissu musculaire. Son ami devait éprouver d'atroces douleurs. Pourtant, il résistait étonnamment bien. Mais il ne pourrait pas faire un pas sans y être aidé, et leur fuite par les couloirs secrets représenterait pour lui un terrible supplice.

— Je vais me faire des attelles avec le bois des perches, dit Mandred d'une voix étranglée. Comme ça, ça ira.

— Bien sûr, dit Farodin en hochant la tête.

Il prit l'un des crochets et pénétra dans la pièce sombre. Une odeur de pourriture lui sauta à la gorge. Il mit quelques secondes pour s'habituer à l'obscurité. La pièce était plus grande qu'il l'aurait cru. Elle faisait au moins vingt pas de diamètre. Des cages en forme de gouttes pendaient du plafond. Il devait y en avoir une bonne centaine. Vides pour la plupart.

Farodin put libérer sept elfes. Les derniers survivants. Ils étaient marqués par leur longue captivité. Leur peau, qui n'avait plus vu la lumière du soleil depuis deux siècles, était devenue blanche comme neige. Leurs yeux rouges, enflammés, ne supportaient plus la lumière. Mais ils avaient surtout souffert de l'étroitesse des cages. Leurs os atrophiés leur rendaient la station debout pénible. Ils ne témoignèrent aucune joie lorsque Farodin les délivra. Ils restèrent prostrés par terre, sans un mot. Mais l'un d'eux, aux longs cheveux blancs, leur servit de porte-parole : Elodrin. Il avait été autrefois un prince de la mer dans la lointaine Alvemer. Farodin se rappela l'avoir vu parfois à la cour d'Emerelle.

— Ce n'est pas la reine qui t'a envoyé, n'est-ce pas ? dit le vieillard d'une voix lasse. Je connais les histoires qui parlent de toi, Farodin. Tu es ici pour mener ta propre querelle.

— Cela ne m'empêchera pas de te ramener chez toi.

Elodrin eut un petit reniflement de mépris.

— Regarde-nous ! Regarde ce qu'ils ont fait de nous !

(Il désigna une elfe qui sanglotait doucement, recroquevillée par terre.) Nardinelle était autrefois si belle qu'aucun mot ne pouvait la décrire. À présent, la voici toute voûtée, l'âme torturée, incapable de supporter la vue du soleil. Nous tous ici, nous avons longtemps appelé de nos vœux la mort. Elle ne nous fait pas peur. Au contraire, elle signifie pour nous la liberté de pouvoir renaître.

— Ça t'est vraiment égal de finir en rôti sur la table du roi des trolls ? As-tu vraiment renoncé à ce point ? répliqua sèchement Farodin.

Elodrin le regarda longtemps sans rien dire. Puis il fit un signe de tête presque imperceptible.

— Excuse-moi de ne pouvoir te remercier. Essaie de nous comprendre. En vérité, tu n'as sauvé que notre chair. Orgrim nous a déjà pris la vie depuis longtemps.

Les elfes durent se mettre un bandeau sur les yeux pour traverser la cuisine et ses feux clairs. Mandred n'avait pas séjourné suffisamment longtemps dans le noir pour être aussi sensible qu'eux à la lumière. *Il faudra que le fils d'homme les conduise*, pensa Farodin,

étant donné qu'il ne reviendrait pas lui-même au bateau.

Scandrag avait gardé dans des coffres les trésors de ses victimes : des bijoux et des armes. Ils y trouvèrent la hache de Mandred. Les elfes ne voulaient rien savoir, mais Mandred insista pour leur faire prendre à chacun au moins une arme. Ne serait-ce que pour pouvoir se donner la mort avant de se faire de nouveau capturer par les trolls.

Ils étaient sur le point de quitter la cuisine, quand Elodrin leur cria d'y mettre le feu.

— Il n'y a que des pierres dans cette tour, ironisa Mandred qui ne pouvait visiblement pas supporter le vieil elfe. Les pierres ne brûlent pas. Vouloir mettre le feu n'a aucun sens.

— Il ne s'agit pas de cela, fils d'homme. La tour est comme une énorme cheminée. La fumée va monter. Elle fera diversion et réussira peut-être à étouffer quelques dizaines de trolls. Scandrag entrepone ici beaucoup de tonneaux d'huile de baleine. Une fois qu'ils auront pris feu, il n'y aura plus moyen de les éteindre.

Ils ne tardèrent pas à trouver les tonneaux. Ils défoncèrent alors quelques douves afin de laisser l'huile s'écouler à flots visqueux sur le sol. Farodin utilisa plusieurs torches pour l'enflammer. En plus de la cuisine de Scandrag, une grande partie des provisions de Malmort serait aussi détruite, et cela en plein hiver. D'ici peu de temps, ces maudits mangeurs d'elfes connaîtraient la faim, pensa Farodin avec satisfaction. C'était un bon plan de mettre le feu ! Si les trolls avaient su ce que cela représentait d'avoir comme ennemi un elfe de la trempe d'Elodrin, ils l'auraient abattu depuis longtemps.

Farodin fit prendre aux fugitifs un détour en passant près des trolls endormis. La faible lumière des pierres de beryl du couloir était encore trop claire pour les prisonniers habitués à l'obscurité totale. Les yeux bandés, ils marchaient en file. Chacun la main droite posée sur l'épaule de celui qui le précédait. L'elfe Nardinelle soutenait Mandred. Le jarl essayait de n'en rien faire paraître, mais ses souffrances le rendaient presque aussi livide que les elfes.

Si Luth, dont le fils d'homme prononçait le nom à chaque occasion, existait vraiment, ce dieu leur fut favorable dans leur évasion. Aucun troll ne croisa leur chemin et Farodin put sans problème les conduire jusqu'à la porte secrète. Il expliqua aux elfes comment descendre par le labyrinthe des kobolds jusqu'à la grotte blanche. Dans l'obscurité des couloirs, ils réussiraient certainement à trouver leur chemin. Il espérait aussi que la nuit de mi-hiver serait suffisamment noire pour leur permettre d'échapper à la vue des trolls quand ils courraient sur la plage vers la grotte.

Farodin prit Elodrin à part.

— Tu comprends bien que le fils d'homme ne survivrait pas à une traversée de la baie à la nage. Il ne peut se protéger de l'eau froide. (Farodin eût aimé qu'Elodrin retire enfin son bandeau, afin de pouvoir lui parler en le regardant dans les yeux.) Mandred est venu ici sans vous connaître et il a risqué sa vie pour vous.

— Je ne lui ai rien demandé, répliqua froidement le vieillard.

— L'eau froide le tuerait, Elodrin. Vous allez devoir traverser la jetée et courir ensuite sur la plage jusqu'à la grotte.

— Si nous prenons ce chemin, autant nous rendre tout de suite aux trolls. Si la lune brille au ciel, on ne manquera pas de nous repérer.

— C'est le seul chemin possible pour Mandred !

— Alors, il a eu tort de venir ici.

Farodin eut l'impression absurde que ce vieil elfe le voyait à travers son bandeau et qu'il étudiait chacun de ses gestes et chaque inflexion de sa voix.

— Tu as passé trop de temps dans le Monde des Humains, Farodin. Maintenant, il t'en reste encore quelque chose. Je le sens nettement. Si tu te soucies tant de la vie de Mandred, tu n'as qu'à venir avec nous.

Farodin, indécis, remonta du regard le couloir étroit. Il était sûr d'arriver jusqu'au duc des trolls. Mandred et le reste des elfes avaient depuis longtemps disparu par la porte secrète dans le labyrinthe des kobolds.

— Vous devrez avoir quitté la grotte avant la marée haute. Si vous ne me voyez pas arriver d'ici là, ne m'attendez plus. Si je ne revenais plus, pars à ma place pour Firnstayn. Laisse un message à Nuramon pour lui dire qu'il sera désormais seul dans la quête de Noroelle. (Farodin tira de sa ceinture la petite fiole d'argent contenant les grains de sable. Entre-temps, il en avait trouvé trois cent quarante-sept.) Fais en sorte que Nuramon reçoive ceci. (Il lui mit le flacon dans la main.) Il saura quoi en faire.

— Je veillerai à ce que ce soit Mandred qui remette ton message et ce flacon, assura le vieil elfe. (Il saisit le poignet de Farodin dans un salut guerrier.) Fais mourir Orgrim à petit feu, si tu le peux.

Sur ces mots, il passa la porte secrète.

Farodin remit la boiserie en place. Enfin seul ! Il lissa son manteau déchiré et se couvrit la tête avec la capuche. Puis il se fonda dans l'ombre de Malmort.

Il n'y avait toujours pas eu d'alerte au feu, mais cela ne tarderait sans doute plus. Farodin se hâta dans les escaliers et les couloirs,

grimpa vers le haut de la tour, enjamba des trolls endormis et évita par deux fois des gardes en patrouille. La deuxième fois, il dut se cacher dans des latrines sur le mur extérieur de la tour. Des vents ascendants glacés s'engouffrèrent dans ses vêtements. Entre ses pieds, il put apercevoir le port. En dessous de lui, au moins cent pas de vide.

Il atteignit enfin l'entrée de l'« escalier noir ». C'était le nom qu'il avait donné autrefois à cet escalier d'obsidienne dissimulé dans un mur porteur de la tour. La porte de pierre secrète bougea légèrement sur ses gonds. Elle se trouvait derrière la statue d'un ours blanc dressé sur ses pattes arrière, prêt à l'attaque.

Dans son impétuosité, quelqu'un avait fracassé les griffes des pattes antérieures. Cependant, à l'évidence, jamais encore aucun troll ne s'était donné la peine de regarder d'un peu plus près la niche derrière la statue.

Des pierres de béryl éclairaient d'une faible lumière les marches brillantes de l'escalier. Farodin repensa à son dernier jour avec Aileen. Le duc des trolls l'avait tuée lors des combats du Shalyn Falah. Avant sa mort, Farodin lui avait juré qu'il n'y aurait jamais d'autre femme dans sa vie. Et il avait juré de poursuivre Dolgrim, le duc des trolls, de renaissance en renaissance. C'était le plus furieux de tous les serments qu'un enfant d'albes puisse prêter.

Farodin avait trouvé Dolgrim et il l'avait tué avant même la cérémonie d'inhumation d'Aileen. Il avait encore abattu à trois reprises le duc qui avait repris corps. Il l'empêchait ainsi d'accomplir sa destinée de troll et de rejoindre la Lumière de la Lune. D'ailleurs, les trolls lui facilitaient la tâche. Ils choisissaient toujours leurs chefs parmi les âmes qui avaient repris corps. À la mort du duc, sa fonction ne pouvait plus être occupée, jusqu'à ce qu'un chaman important soit tout à fait certain d'avoir découvert le duc dans une nouvelle enveloppe charnelle. Chaque fois qu'il tuait le duc de Malmort, il pouvait être assuré d'éteindre de nouveau la vie de Dolgrim.

Le cœur battant, Farodin s'arrêta en haut de l'escalier. Il avait perçu un bruit lointain, comme un coup de gong. Avait-on découvert le feu ? L'hésitation n'était plus permise. Il saisit le levier de pierre dans le mur à côté de lui. Le plafond glissa silencieusement au-dessus de sa tête. Farodin admira le génie artisanal des kobolds. Ils avaient posé cette porte secrète des siècles auparavant, mais le temps n'avait pas réussi à l'endommager.

L'elfe se glissa prudemment dans l'ouverture. Derrière lui, la trappe se referma. Rien ne laissait plus deviner son existence.

Farodin n'avait aucune idée de la façon dont on ouvrait la porte secrète à partir de cette pièce. Peut-être n'avait-elle jamais été découverte *parce qu'on ne pouvait pas* l'ouvrir à partir d'ici. Comme

autrefois, il devrait trouver un autre chemin pour s'enfuir.

La chambre du duc avait changé. Elle lui parut plus petite. Était-ce dû au lit imposant ? Était-il tout simplement plus grand et prenait-il plus de place ?

L'elfe entendit la respiration du duc endormi. Il se glissa sur la pointe des pieds vers son lit. Il resta là quelques secondes à le regarder dormir. Il pensa reconnaître certains traits de Dolgrim sur le visage d'Orgrim, les rides profondes au coin des lèvres et autour des yeux. Même endormi, ce visage avait quelque chose de cruel.

D'un geste souple, Farodin tira un couteau et le planta dans la gorge du troll.

Orgrim se dressa en sursaut, il ouvrit la bouche, mais aucun son n'en sortit. À part un léger glougloutement produit par le sang qui s'écoulait dans sa trachée-artère et allait bientôt l'étouffer. Le coup avait tranché les cordes vocales.

Le troll porta les mains à sa gorge et se contorsionna de manière grotesque. Ses bras se déformèrent et mincirent. En même temps, sa tête se transforma.

Effrayé, Farodin recula. Jamais encore il n'avait vu pareille chose. La créature avait maintenant la tête d'un grand chien noir.

Une lumière éclatante emplit la pièce.

— Bon chien, dit une voix chaude et grave en elfique. Il va mourir pour son maître.

Farodin se retourna. Derrière lui, le mur avait disparu, ou plutôt... l'illusion du mur. À présent, la chambre du duc avait retrouvé le format dont il se souvenait. Orgrim était assis sur un siège de chêne sombre. À côté de lui, une vieille femme troll était accroupie sur un tabouret. Par terre devant elle se trouvaient de petits os qu'elle assemblait en un motif d'entrelacs, avec ses doigts déformés par la goutte. Quatre trolls lourdement armés flanquaient le trône du duc.

— À ce qu'il semble, cette nuit va mettre un terme à la malédiction de l'âme qui pèse sur moi. Tu es audacieux, Farodin. Audacieux, mais fou, si tu pensais pouvoir, une fois de plus, réussir à entrer dans ma chambre sans te faire remarquer. Je mangerai ton cœur, par respect pour ton courage, mais certainement pas ton cerveau, elfe. Ça fait trois nuits que nous t'attendons ici.

L'unique porte donnant sur la chambre de la tour s'ouvrit. Là aussi, des trolls armés jusqu'aux dents l'attendaient.

Farodin tira un couteau et le lança vers le duc. Celui-ci se baissa pour l'esquiver. La lame rata son cou de peu et alla se planter dans le trône. L'elfe poussa un juron. Pour un troll, Orgrim se déplaçait

extraordinairement vite !

Les gardes se précipitèrent aussitôt. Farodin se laissa tomber, roula par terre et sortit un autre couteau. Il enchaîna une autre roulade et trancha à un troll les tendons du talon. Le géant s'affala.

Un coup de hache manqua l'elfe de peu. D'un bond, il se rétablit sur ses pieds et enfonça son poignard dans le corps d'un troll. Il se trouvait maintenant au beau milieu des hommes de garde, si bien que ceux-ci se gênaient mutuellement avec leurs armes à longue hampe et leurs grands boucliers.

Farodin esquiva un coup d'écu, se ramassa et planta son poignard dans le jarret de son agresseur. Le colosse poussa un cri strident et se plaça hors de portée, d'un bond maladroit.

L'elfe sauta sur ses pieds, tout en sortant un autre poignard, puis il agrippa le bord du bouclier du guerrier devant lui. De toutes ses forces, il s'en aida pour se relever et, tel un acrobate de foire, il sauta par-dessus en exécutant une culbute. Encore en l'air, il expédia le couteau dans l'œil du porteur d'écu.

Les bras levés et en équilibre parfait, Farodin atterrit derrière le troll. Il ne ferait pas le poids face au nombre, mais il pourrait peut-être entraîner Orgrim avec lui dans la mort ! Il sortit alors deux couteaux. D'autres gardes se ruaient à la porte de la chambre, mais, à cet instant précis, il n'y avait plus qu'un seul troll entre lui et le duc.

Orgrim avait sauté du lit et levé en l'air son trône massif. L'elfe évita la massue du dernier garde et lui transperça le poignet d'un coup de poignard. Le guerrier en laissa tomber son arme lourde.

Dans un grand rugissement, Orgrim projeta le trône vers Farodin. L'elfe se laissa tomber de côté, son épaule heurta durement le sol. Le trône le rata de peu et alla s'écraser sur le mur opposé.

Dans la chambre, l'air s'était brutalement refroidi. La vieille femme poussa un cri rauque et leva ses bras décharnés. Des éclairs de lumière dansaient autour de ses mains. Farodin décocha son poignard. La chamane tomba de son tabouret. Elle porta les mains à sa gorge. Du sang foncé coula entre ses doigts.

Orgrim avait saisi le moment où Farodin s'était trouvé distrait pour brandir une massue.

Farodin tira son épée et son dernier couteau de jet. Du coin de l'œil, il vit des guerriers passer la porte. L'un d'eux prit son élan pour lancer sa hache. Dans un éclair d'argent, le couteau quitta la main de l'elfe et l'atteignit au front.

Mais à présent, Orgrim s'était avancé en brandissant sa massue. L'elfe voulut l'éviter en plongeant, quand le duc changea la direction du coup au dernier moment. Farodin réussit tout juste à lever son

épée, mais son arme s'envola sous la puissance du coup. Elle glissa sur le sol vers la porte.

Orgrim émit un rire sonore.

— Nous y voici, elfillon. Sans arme, tu es mort.

Farodin bondit et expédia ses deux pieds sous le menton du géant. Il entendit les dents du duc se casser dans sa mâchoire. Sous la puissance du coup, Orgrim recula en titubant.

L'elfe roula sur le côté. Parmi les gémissements et les cris, un bruit métallique le fit se retourner. Le reste des guerriers se tenait à distance. La chamane s'était relevée. Avec, devant elle, le poignard. Elle posa lentement un pied sur l'arme.

Farodin leva la tête. La blessure au cou de la vieille femme s'était refermée. Ses yeux luisaient d'une lueur fiévreuse.

L'elfe s'empressa de baisser les yeux, mais il était déjà trop tard. Sans le vouloir, il recula d'un pas. Elle avait pris possession de lui.

Les volets des fenêtres s'ouvrirent en claquant. Un air glacial s'engouffra dans la pièce.

— Tu croyais vraiment pouvoir toujours tuer le duc ? Et tu pensais que j'allais tolérer ça jusqu'à la fin des jours ? (Elle secoua la tête.) Je savais que tu reviendrais. Je t'ai attendu pendant des siècles. Ton arrogance va te coûter la vie, elfe. Ta conviction de pouvoir nous vaincre chaque fois. Emerelle, elle-même, n'a pas ta suffisance.

La volonté de la chamane obligea Farodin à lever la tête et à la regarder en face. Il recula encore d'un pas, puis d'un autre encore...

L'elfe tenta désespérément de lutter contre la magie qui lui dictait les mouvements de son corps. Mais il était aussi impuissant qu'un enfant qui se débat pour échapper à la prise d'un adulte. Et il sentait sa présence dans ses pensées. Elle aspirait ses souvenirs !

La chamane le força à grimper sur la corniche d'une fenêtre. Un froid cliquetant lui sauta au visage. Une tempête de neige avait commencé. C'était bien. Non ! Il ne devait pas... Il s'efforça de penser à Noroelle.

La vieille femme troll sourit.

— Les elfes prisonniers se sont enfuis. Ils ont emmené avec eux le fils d'homme. (Elle regarda Farodin attentivement. L'elfe tenta de faire le vide dans sa tête... Il pensa à un vaste champ de neige. Mais, sans aucune peine apparente, la chamane s'emparait de ses souvenirs.) Les fugitifs veulent rejoindre un bateau caché dans la grotte de l'autre côté du fjord.

— Envoyez des troupes à la plage pour les retrouver ! ordonna Orgrim à un garde près de la porte. Et faites aussi armer deux bateaux

pour appareiller.

— Tu es en bonne compagnie, duc. (La voix de la vieille couvrit étrangement le hurlement de la tempête.) Il a déjà tué aussi des princes de son peuple. Sur ordre de sa reine. As-tu peur de la mort, bourreau ? demanda-t-elle, curieuse. (Soudain, deux rides verticales creusèrent son front. Ses yeux s'écarquillèrent d'effroi.) Le dévianthar...

Farodin sentit sa puissance sur lui se relâcher d'un coup ; il perçut même l'effroi avec lequel elle se retira de ses souvenirs.

L'elfe avait repris possession de son corps. Il posa les mains sur le bord glacé de la fenêtre. S'attendait-elle à le voir bondir en avant, dans son angoisse ? Il était en parfait équilibre. En sécurité. Il inclina la tête comme un courtisan.

— Vous permettez que je garde mes pensées pour moi ?

Sur ces mots, il se projeta en arrière. Contre le duc, il n'aurait rien pu faire d'autre. Mieux valait mourir ainsi qu'être livré aux trolls, privé de volonté.

Farodin chuta dans l'obscurité. Son dos heurta rudement l'un des contreforts de la tour. Il glissa le long du pilier. À moitié assommé, il tenta de contrôler sa chute et de tendre son corps au maximum pour se raccrocher d'un sursaut à une corniche. Mais sa cape qui volait au vent l'enveloppait comme un linceul. Elle le gênait dans ses mouvements. Quelques instants encore, et elle deviendrait pour de bon son suaire.

Soudain, il y eut un choc. Farodin sentit quelque chose lui attraper la gorge comme pour lui arracher la tête. Il se cabra. La chute s'était brutalement terminée. Ses mains et ses pieds tâtonnèrent dans le vide. Pendant quelques secondes, il fut complètement désorienté. Mais ensuite il comprit qu'il était suspendu à quelque chose, impuissant comme un chaton tenu par le cou dans la gueule de sa mère.

Farodin chercha une prise au-dessus de sa tête. Ses doigts trouvèrent une pierre couverte de glace. Une gargouille ! Sa cape s'était accrochée dans la tête en saillie du monstre de pierre. En tremblant, l'elfe se hissa et atteignit la relative sécurité de la corniche d'où dépassait la gargouille. Il défit la fibule de sa cape qui lui avait sauvé la vie. L'étoffe avait écorché son cou. Sa nuque le brûlait. Les muscles froissés, il ne pouvait presque plus bouger la tête. Il comprit tout à coup qu'il avait eu de la chance. En fait, le choc aurait dû lui rompre le cou !

Farodin essaya d'estimer à quelle hauteur de la tour il se trouvait, mais dans la tempête de neige sa visibilité n'était pas très grande. Il n'avait pas dû chuter de bien haut, sinon le choc l'aurait tué net. Ne

sachant que faire, il cilla pour retirer la neige de ses yeux. Devant lui, il aperçut vaguement un arc-boutant dans l'obscurité. La corniche sur laquelle il avait trouvé refuge n'était pas un endroit où séjourner longtemps. À partir d'ici, il n'y avait pas moyen d'entrer dans la tour. Pour se mettre en sécurité, il devait grimper. S'il restait ici, les trolls le trouveraient tôt ou tard.

Les rafales de vent s'engouffraient dans la cape qu'il tenait maintenant dans ses mains. Il la laissa s'envoler dans la nuit. Elle ne ferait que le gêner dans son ascension.

Avec précaution, l'elfe se tendit de tout son corps pour atteindre l'arc-boutant. Puis il s'y laissa lentement glisser, pouce après pouce, jusqu'à son point de rencontre avec un large pilier descendant à la verticale.

Dans l'obscurité, il chercha prudemment un appui pour ses pieds. Le pilier était bordé de figures de pierre grimaçantes, couvertes de neige et de glace. L'elfe le descendit avec une extrême lenteur. La pierre rugueuse lui déchira les doigts. Ses mains furent bientôt engourdis par le froid. Sa prise se fit de moins en moins sûre.

Quand il atteignit l'arc-boutant suivant relié au pilier, il s'arrêta un instant. Il se concentra pour créer un coussin d'air chaud sous ses vêtements. La magie mit du temps à lui obéir. Il avait toujours du mal à la mettre en œuvre. Surtout quand il était épuisé. Mais une fois quelque peu réchauffé, il se sentit une envie irrésistible de dormir. Il s'appuya contre la pierre et regarda la tempête faire rage à ses pieds.

À quatre ou cinq pas plus bas, il y avait un vitrail, derrière lequel luisait la faible lumière d'une pierre de béryl. Farodin se demanda comment arriver là-bas. Quelques poutres de pierre dépassaient du mur de la tour. On avait dû autrefois les prévoir pour soutenir des balcons que l'on n'avait cependant pas construits. Elles saillaient du mur sur deux mains de large et plus d'un pas de long. L'une d'elles se situait juste au-dessus du vitrail.

Farodin conçut un plan désespéré. Ces supports se présentaient par groupes de cinq séparés l'un de l'autre par une distance de plus de deux pas. Un peu plus bas, cinq autres sortaient aussi du mur. Ils se trouvaient disposés exactement l'un au-dessus de l'autre. Si la première tentative venait à rater, il restait encore l'espoir de pouvoir se raccrocher... Non, il fallait réussir du premier coup ! Méfiant, Farodin examina les pierres enneigées. Pour pouvoir les atteindre, il devait rejoindre le mur de la tour depuis le pilier de contrefort.

L'elfe grimpa sur l'un des arcs-boutants qui se raccordaient presque à angle droit au mur de la tour. Il rampa prudemment jusqu'au mur. Là, il s'accroupit. À quatre ou cinq pieds sous lui se trouvait l'une des poutres de support. Farodin pesta. Il lui faudrait

sauter. Mais la probabilité de trouver une prise sur la pierre glacée n'était pas grande.

Il passa un bon moment à regarder en bas. Il sentait le froid envahir son corps. Dès l'instant où il avait cessé de se concentrer sur la magie de chaleur, elle s'était de nouveau éteinte. Ses doigts devenaient gourds. Il ne pouvait pas se permettre d'attendre plus longtemps !

D'un saut, il atterrit sur la poutre, mais ses semelles y glissèrent. Déséquilibré, il se dégagea à demi par une poussée, tourna sur lui-même et se retrouva, jambes écartées, sur le support placé plus bas. Cet atterrissage brutal lui fit venir les larmes aux yeux.

Le vitrail se trouvait maintenant en oblique en dessous de lui. En gémissant, il ôta sa ceinture et la passa autour de la pierre. Ensuite, il retira sa chemise et noua une manche à la ceinture.

Farodin fit un gros nœud au bout de la deuxième manche en espérant de toutes ses forces que sa chemise soit suffisamment solide. Puis il s'élança. La chemise se tendit d'un coup. Le cuir de la ceinture crissa sur la pierre rugueuse. Malgré le vent perturbant qui soufflait en rafales, l'elfe se balançait pour prendre de l'élan. À présent, il se trouvait presque à la hauteur du vitrail. Un dernier élan... puis il lâcha tout.

La fenêtre se brisa bruyamment sous ses bottes. Le verre lui entailla les bras. Il chuta brutalement sur le sol et roula plus loin. Du sang chaud suintait d'une coupure à son front.

Le souffle court, il resta allongé. Il s'en était sorti ! D'abord, il ne put rien faire d'autre que fixer le regard sur le plafond. Il était encore en vie ! Apparemment, dans le rugissement de la tempête, personne n'avait entendu la fenêtre se briser.

Un certain temps passa avant que Farodin prenne conscience du profond vrombissement qui résonnait dans la tour. Le son d'un gong. Le feu !

Des traînées de fumée passèrent sous le plafond. La fumée eut vite fait de s'épaissir. Etourdi, Farodin s'assit. Ses yeux pleuraient.

Il arracha une bande de tissu de son pantalon et la pressa sur sa bouche et son nez. La fumée faciliterait sa fuite, si elle ne le tuait pas.

Le chant d'Elodrin

— Pas question d'attendre plus longtemps ! La mer sera bientôt si haute que nous ne pourrons plus sortir de la grotte. Nous allons rester coincés ici pendant des heures !

Tout frissonnant, Mandred s'était enveloppé les épaules dans une couverture. Le vacarme de la marée montante se répercutait sur les parois de la grotte. Le jarl se sentait très mal. Il était entièrement livré aux elfes. Ils avaient avec lui traversé le fjord à la nage. Landal, un elfe blond et maigre, l'avait attrapé par la barbe et tiré derrière lui. Sa magie avait empêché Mandred de mourir dans l'eau glacée. Cependant, il se sentait plus mort que vif. L'eau lui avait gelé les os. Allongé sur le plancher du bateau, enveloppé dans plusieurs couvertures, il pouvait à peine bouger.

— Sortez le bateau de la grotte, commanda Elodrin en se plaçant à la barre. Nous attendrons dehors, dans le fjord. Là-bas, au moins, nous ne serons pas pris au piège.

Les elfes ramèrent à tour de bras pour lutter contre le fort courant à l'entrée de la grotte. La mer était si haute que l'étrave élançée du bateau heurtait sans cesse le plafond. Il semblait être déjà trop tard pour réussir à sortir, lorsque le petit voilier bondit soudain en avant. Ils étaient enfin libres.

Elodrin les pilota fort adroitement parmi les écueils et les hauts-fonds jusqu'à atteindre finalement le profond chenal au milieu du fjord. Éreintés, les elfes se blottirent le long du bordé pour se reposer de leur combat contre la mer. Elodrin resta à la poupe, scrutant avec inquiétude le brouillard épais.

— Une puissante magie est à l'œuvre, dit-il doucement. Je la sens partout. Nous ferions mieux de partir d'ici au plus vite.

— Il faut attendre Farodin ! insista Mandred.

— Ce ne serait pas sage. (Le vieil elfe montra droit devant, là où Malmort devait se trouver, quelque part dans le brouillard.) Farodin est venu ici pour mourir.

— Non, tu le connais mal. Il a voué toute sa vie à la quête de sa

bien-aimée. Il ne mourra pas ici.

Elodrin eut un sourire las.

— Tu connais donc si bien l'âme des elfes, fils d'homme ?

Sale prétentieux, pensa Mandred.

— Si vous l'abandonnez, alors ramenez-moi à la rive. J'irai le chercher !

— Que veux-tu faire ? Te traîner jusqu'à Malmort ?

— En tout cas, je ne laisserai pas tomber un ami.

— Quelle aide apporteras-tu à Farodin si tu meurs aussi ?
demanda Elodrin.

— Tu ne comprendras jamais ça, elfe. L'honneur exige que l'on n'abandonne pas ses amis. Quelles que soient les circonstances. Je suis sûr que Farodin ferait la même chose pour moi.

Le vieil elfe hocha la tête.

— Oui, il a beaucoup changé. Je l'ai bien senti. Peut-être...
Maintenant, tais-toi, homme. J'ai besoin de repos !

Elodrin lâcha la barre et s'accroupit. Il fredonna doucement une sorte de berceuse. Mandred, épuisé, sentit ses yeux se fermer dans le doux roulis du bateau. Sa tête bascula sur le côté. *Surtout, ne pas s'endormir*, pensa-t-il.

Effrayé, le jarl se réveilla en sursaut. Les elfes avaient repris les rames et le brouillard s'était dissipé.

Ils avaient dû quitter le fjord ! Furieux, Mandred leva les yeux vers Elodrin.

— Misérable lâche ! Tu m'as jeté un sort de sommeil pour pouvoir t'enfuir !

Il chercha à tâtons sa hache. Elle n'était plus là. Chacun de ses mouvements lui causait une douleur fulgurante à la jambe.

Le vieil elfe avait mis son bandeau sur les yeux. Il pencha la tête vers Mandred et sourit.

— Le fait que tu te réveilles maintenant montre bien la force de votre lien d'amitié.

— Tu vas me ramener tout de suite dans le fjord, sale bouffeur de merde...

— Nardinelle ! Landal ! Aidez-le à se relever ! Ses discours perturbent ma magie !

Les elfes appelés rentrèrent leurs rames et vinrent vers lui. Eux aussi, ils portaient de nouveau leur bandeau sur les yeux. Mandred gémit de douleur quand ils le prirent sous les aisselles et le remirent debout.

— Je ne sais pas comment tu as fait, lui siffla Nardinelle à l'oreille, mais ton manque de bon sens a déteint sur Elodrin ! Les chamans des trolls chassent le brouillard du fjord. Nous sommes bien en vue. Et pourtant, nous nous dirigeons vers le port de Malmort !

En s'appuyant sur les elfes, Mandred jeta un regard pardessus le bastingage. La tempête de neige avait cessé. Le ciel clair était piqué d'étoiles. À environ un demi-mille, la tour des trolls dominait le fjord. Partout sur les falaises et sur la plage, on voyait la lumière des torches vaciller. Le pied de la tour était entouré d'une lueur rougeâtre. Une épaisse fumée s'échappait des fenêtres.

La longue jetée du port était encombrée de trolls. À l'évidence, on avait équipé des bateaux en toute hâte.

— Tu le vois ? demanda Elodrin depuis la poupe. Farodin doit être devant nous dans l'eau. Je sens sa présence. Je n'ai pratiquement pas d'effort à fournir pour maintenir la magie de quête.

Mandred scruta la douce houle. On ne pouvait y manquer un nageur remuant l'eau. Mais il ne vit rien.

— Tu es certain qu'il est ici ? demanda-t-il doucement.

Elodrin lui indiqua le côté gauche de l'étrave.

— Là-bas. C'est par là que tu dois regarder !

Mandred plissa les yeux. La lumière des torches se reflétait sur la mer. Soudain, de Malmort, une boule de feu s'éleva dans le ciel. Elle décrivit une large courbe avant de retomber dans l'eau. Le projectile les manqua de beaucoup. Il s'agissait d'une lance portant un pot à feu enflammé sous sa pointe de pierre.

À peine eut-elle disparu dans les eaux sombres que déjà Malmort en crachait deux autres. Des cris rauques se firent entendre dans le port. Mandred vit l'un des grands bateaux noirs larguer les amarres.

Désespéré, le jarl scruta l'eau. Il découvrit enfin quelque chose. Une tache claire. Des cheveux d'or bercés par la houle.

— Là-bas ! À tribord ! Farodin !

Son compagnon ne montra aucune réaction. Il dérivait, le visage tourné vers l'eau.

— Vite ! Une rame !

Mandred toucha Farodin avec la pelle de la rame, mais celui-ci ne chercha pas à s'y agripper.

— Landal, sors-le de là ! ordonna Elodrin.

L'elfe se détacha de Mandred, sauta par-dessus bord et se dirigea en tâtonnant le long de la rame jusqu'à arriver à Farodin. Il le retourna, l'attrapa par les cheveux et regagna le bateau en deux brasses puissantes.

Nardinelle lâcha aussitôt Mandred pour lui venir en aide. Le jarl dut alors se cramponner au plat-bord. Il ne pouvait pas se tenir sur sa jambe cassée. Toutefois, il recouvrait peu à peu ses forces.

Les deux elfes furent hissés à bord. Farodin était inerte. Ses yeux grands ouverts regardaient les étoiles sans les voir. Son torse nu, bleui par le froid, était couvert d'entailles et d'hématomes.

Dans un sifflement, un projectile enflammé alla s'abîmer dans l'eau tout près d'eux. Elodrin ordonna à Mandred de remplacer Landal sur le dernier banc de nage. Ils firent pivoter le petit esquif. Tout le monde se mit aux rames. Un projectile enflammé passa tout près de leurs têtes.

Landal s'occupa des blessures de Farodin. Il tâta le corps de l'elfe et retira des éclats de verre de son dos. Il fit tout cela avec les yeux bandés. Cependant, chacun de ses gestes témoignait d'une grande habileté. Pour finir, il enveloppa Farodin dans une couverture. Soudain, il s'arrêta et leva la tête comme s'il avait perçu le regard de Mandred. Il lui fit un signe apaisant.

— Ne te fais pas de souci. Il se remettra bientôt.

— Mais il flottait avec le visage dans l'eau. Comme une... Comme...

Mandred n'arriva pas à prononcer le mot.

— C'est le froid qui l'a sauvé, expliqua Landal. Tout fonctionne au ralenti dans l'eau froide. Les battements du cœur, le flux du sang. Même la mort. Je ne veux pas te raconter d'histoires, fils d'homme. Il ne va pas bien. Il est mort de fatigue et porte une bonne dizaine de blessures. Mais il s'en remettra.

Le son d'une corne retentit. Inquiet, Mandred regarda en arrière. L'un des puissants bateaux des trolls se dirigeait vers la sortie du port. Des rames sortirent de la coque et remuèrent les eaux sombres. Même à un demi-mille de distance, il était facile de voir que les bateaux des trolls avançaient à plus vive allure que le leur. De sourds coups de tambour résonnèrent sur l'eau. Les rames des trolls en adoptèrent bientôt la cadence.

Mandred et les elfes ramèrent de toute leur énergie. Mais les trolls les rattrapaient inexorablement. Cette course-poursuite était perdue d'avance. Mandred était trempé de sueur. Le moindre mouvement causait à sa jambe une douleur intense. La course durait maintenant depuis plus d'une demi-heure. Malmort n'était plus en vue depuis bien longtemps. De hautes falaises et la paroi d'un glacier encadraient le fjord.

Mandred était assis, dos à la proue. Il pouvait nettement suivre ce qui se passait à bord du bateau des trolls. Des flambeaux éclairaient le

gaillard d'avant qui s'élevait comme une tour au-dessus du pont principal. Des dizaines de trolls s'y pressaient. On avait installé des récipients remplis de braises ardentes et monté sur le pont des faisceaux de flèches. Et comme si tout cela ne suffisait pas, un autre bateau les suivait à un quart de mille de distance.

Farodin n'avait toujours pas repris connaissance. À en juger par la rage avec laquelle les trolls les poursuivaient, Mandred pensa que son plan téméraire avait sans nul doute réussi.

Un ordre hurlé résonna sur l'eau. Les archers levèrent leurs armes et, dès l'instant suivant, une pluie de flèches s'abattit dans le sillage des elfes.

— De combien nous manquent-ils ? s'enquit tranquillement Elodrin.

— De dix ou quinze pas.

— À quoi ressemblent les rives, à présent ?

Le flegme de l'elfe rendit Mandred furieux. Elodrin avait dû poser cette question au moins vingt fois. Pourquoi se soucier des rives ? ! Ils ne pouvaient pas y accoster. À terre, il leur serait encore plus difficile d'échapper aux trolls. Un nouveau déluge de flèches frappa l'eau derrière eux. Cette fois, l'écart s'était réduit à moins de dix pas.

— La rive ! insista Elodrin.

— Des falaises ! Toujours des falaises ! s'énerva Mandred. Le glacier doit maintenant se trouver à une soixantaine de pas derrière nous.

— Landal, prends la rame, s'il te plaît.

L'elfe relaya Elodrin et celui-ci s'assit à côté de Mandred. Elodrin avait le visage défait. Les heures écoulées lui avaient coûté ses dernières forces. Il retira son bandeau et le posa devant lui sur le plancher. Il garda les yeux fermés.

Des flèches claquèrent dans l'eau. Plusieurs projectiles se fichèrent dans la poupe avec un bruit sourd.

Les prochaines volées allaient transformer le bateau en vaisseau de la mort, se désespéra Mandred.

— Pour un humain, je te trouve remarquable, Mandred, fit Elodrin amicalement. Je me suis fort mal comporté en t'infligeant mon silence pendant notre captivité. Je voudrais m'en excuser.

Mandred se penchait en avant et en arrière, au rythme du coup de rame. Ce vieil elfe était fou. Ils luttèrent âprement pour reprendre pouce après pouce sur les trolls et il lui racontait ce genre de sornettes.

— Je t'excuse ! bougonna-t-il, le souffle court.

Elodrin ne semblait plus l'entendre. Il avait levé les mains vers le ciel, comme dans une prière. Sa bouche était grande ouverte, son corps tendu, comme si tout son être hurlait à l'agonie. Cependant, aucun son ne sortait de ses lèvres.

Des flèches atteignirent le bateau. Nardinelle fut arrachée du banc de nage. Un trait empenné de plumes sombres dépassait de sa poitrine. Un autre, planté dans le banc de nage, vibrait juste à côté de Mandred.

Le jarl rama de plus belle, mais les autres rameurs avaient perdu la cadence. Le bateau dévia à tribord. Ce qui les sauva. La nouvelle averse de flèches les rata de peu.

Un claquement énorme retentit comme si un géant avait tapé l'eau du plat de la main. Un bloc de glace, plus grand qu'un chariot de foin, s'était détaché du glacier et avait plongé dans la mer sombre. La petite embarcation fut doucement soulevée par une vague et poussée légèrement en avant.

À bord du bateau des trolls, des ordres furent aboyés. Mandred vit les archers enflammer leurs flèches dans le chaudron de feu.

Telle une pluie d'étoiles filantes, les projectiles embrasés volèrent vers le bateau. Mandred se courba par réflexe. Les flèches tombaient tout autour. Un elfe poussa un grand cri. Elodrin s'effondra. Un trait dépassait de sa bouche grande ouverte. Deux autres étaient fichés dans sa poitrine.

La couverture dans laquelle Farodin était allongé avait pris feu. Mandred la lui arracha et la jeta par-dessus bord. Il vit alors les archers lever une nouvelle fois leurs arcs.

Un bruit que Mandred n'avait encore jamais entendu parvint du glacier. On eût dit le craquement produit par un arbre en train de s'abattre. En plus retentissant.

Un énorme pan du glacier se détacha et se précipita dans le fjord. L'eau fut soulevée dans un tourbillon d'écume. Des blocs de glace dévalèrent sans répit. Le bateau des trolls dansa sur les vagues comme une coquille de noix. Des blocs de glace fracassèrent le bordage comme s'il s'agissait d'un fin parchemin. Une lame de fond descendit le fjord. La poupe de leur bateau se trouva soulevée.

Landal s'arc-bouta de toutes ses forces sur la rame. L'eau s'engouffra par-dessus le bastingage. Dans une écume blanche, la crête de la vague les emporta comme un cheval elfe lancé au grand galop. Mandred retint sa respiration. Mais Luth était à leurs côtés. Ils s'en sortirent indemnes.

Les bateaux des trolls étaient arrêtés par la barrière de glace dans le fjord. Il leur était impossible de continuer la poursuite.

À bord du bateau des elfes, Landal prit le commandement. Il décida de ne pas livrer aux vagues le corps d'Elodrin. On l'enveloppa de couvertures et on le déposa entre les bancs de nage. Nardinelle, blessée, entonna un chant des morts pour lui tandis que les autres elfes redressèrent le petit mât afin de laisser maintenant au vent le soin de faire avancer le bateau. Toutefois, pour quitter le fjord, ils durent encore s'employer à ramer.

Une fois au large, Landal mit le cap au sud-est. Mandred se trouvait en état de prostration. Il ne semblait pas concerné par ce qui se passait autour de lui. Sa jambe le faisait souffrir, le froid aussi. Farodin se trouvait dans un coma profond, à côté du corps d'Elodrin. Il respirait régulièrement, mais toute tentative de le réveiller s'avéra vaine.

Landal affirmait que ce sommeil était salutaire, mais Mandred en doutait. Cet elfe avait quelque chose d'inapprochable. Il paraissait posséder des forces magiques inhabituelles. Il suivait sans peine un Sentier d'Albes sur la mer. Au troisième jour de leur voyage, il trouva une grande Étoile et ouvrit une Porte. Elle ne ressemblait en rien à celles que ses compagnons avaient jusqu'alors créées. Tel un arc-en-ciel miroitant, elle s'élevait haut au-dessus des vagues.

Farodin s'éveilla au passage d'Albemark. Il sursauta, décocha des coups furieux autour de lui et mit un certain temps à comprendre où il se trouvait. Il n'avait nulle envie de raconter ce qui s'était passé à Malmort. Il se dirigea vers la proue et contempla la mer.

À Albemark, il faisait moins froid. Un vent constant gonfla leur voile, et, deux jours après avoir passé la Porte, ils atteignirent Reilimée, la Ville Blanche en bord de mer.

Landal les accueillit dans sa maison, et tous les survivants jurèrent de ne jamais dévoiler à Emerelle le retour de Mandred et Farodin.

Chaque jour passé dans la Ville Blanche voyait grandir l'inquiétude de Farodin. Mais la grave blessure de Mandred les obligea à prolonger leur séjour. Le fils d'homme appréciait cette paix. Nardinelle lui rendait visite tous les jours. Elle s'était remise étonnamment vite de sa blessure. Ses mains guérisseuses réduisaient fort habilement ses fractures et faisaient encore plus. Mandred n'avait jamais rencontré d'elfe telle que Nardinelle. Déjà dans le bateau, elle l'avait réchauffé avec son corps quand il était secoué par le froid, et à Reilimée aussi elle partageait souvent sa couche. Elle ne parlait guère et, jusqu'au jour de son départ, Mandred n'arriva pas à s'expliquer quelle était l'origine des sentiments qu'elle éprouvait pour lui.

Quand il reprit la mer, deux semaines plus tard, pour retourner avec Farodin dans le Monde des Humains, elle le laissa partir sans adieu ni salut. Sans un mot, elle lui mit dans la main un bracelet tressé

avec ses longs cheveux noirs. Puis elle se détourna et disparut bientôt dans l'agitation du port.

Cette forme d'amour particulière laissa Mandred troublé. Il se réjouit à l'avance de retrouver son monde, où il parvenait, du moins parfois, à comprendre les femmes.

Dareen

Nuramon avait l'impression qu'une éternité s'était passée depuis qu'il s'était trouvé ici et qu'il avait résolu sa partie de l'énigme. Devant eux, les gemmes luisaient dans la paroi rocheuse : le diamant, le cristal de roche, le rubis et le saphir.

Alwerich réussit à déchiffrer l'écriture au-dessus du cristal de roche et la lut à haute voix :

— « Chante le chant de Dareen, enfant de la nuit ! Chante sa sagesse, avec ta main dans l'obscurité ! Chante les mots que tu as prononcés autrefois, et entrez côte à côte. »

— Que disent tes mots ? demanda Nuramon à son frère d'armes.

— Ils disent : « Par une calme nuit d'automne / Pareille aux albes / Les étoiles dans la grotte / Claires comme jamais / Comme elles naissent. »

— Te souviens-tu de mes paroles ? Nous devons réunir nos vers et les chanter ensuite ensemble. Voici ce que ça donne : « Tu es venu à nous par une calme nuit d'automne / Ta voix est venue pareille aux albes / Tu nous as montré les étoiles dans la grotte / Elles scintillaient claires comme jamais / Nous avons vu comme elles naissent. »

Un sourire apparut sur le visage d'Alwerich.

— De deux chants, fais-en un ! Maintenant, je comprends. (Il posa la main sur le cristal de roche.) Viens, chantons ensemble le chant-clé.

Le chant-clé ! Le nain avait trouvé le mot juste. C'était la clé de la Porte de l'oracle. Nuramon dirigea sa main vers le diamant, échangea encore un bref regard avec Alwerich, puis ils entonnèrent le chant.

À peine leurs mots eurent-ils retenti que le diamant et le cristal de roche s'éclairèrent. La lumière blanche que Nuramon connaissait déjà s'épancha du diamant, tandis qu'une autre d'un gris bleuâtre émana du cristal de roche pour s'écouler vers le rubis au centre. Elles s'y rencontrèrent toutes les deux et se confondirent en une seule, scintillante, qui s'engouffra dans le sillon menant au saphir et se jeta en lui. La gemme bleue s'éclaira et fut animée de pulsations, comme un cœur de lumière battant.

Subitement, les pierres, les sillons et l'écriture disparurent. Effrayé, Alwerich fit un pas en arrière. Nuramon regarda seulement sa main qui touchait maintenant la roche nue. Celle-ci mollit de manière si soudaine qu'il put y introduire les doigts. En enfonçant son bras dans le rocher, il s'aperçut qu'Alwerich revenait près de lui. Le nain, ébahi, regarda le bras de Nuramon et se risqua ensuite à faire disparaître sa propre main dans la roche.

Nuramon se tourna vers Felbion resté à quelque distance.

— Viens avec nous !

Au lieu de s'approcher, le cheval se détourna. Il préférerait visiblement attendre dehors. C'était inhabituel chez cet animal curieux.

— Entrons avant que cette étrange Porte se referme ! s'écria le nain.

Ils pénétrèrent dans le rocher côte à côte.

Les albes avaient-ils autrefois voyagé ainsi sur leurs Sentiers, le regard clair, à travers les éléments ?

Nuramon se sentit franchir l'Étoile d'Albes. L'environnement se transforma, la pierre claire vira au brun-rouge. Deux pas plus loin, le visage de l'elfe émergea du rocher. Devant lui s'ouvrait un passage entre deux parois de couleur cannelle. Il se trouvait dans une gorge étroite où la lumière du soleil hésitait à entrer. Le sol était formé de sable ondulé. Il devait s'agir de l'ancien lit d'une rivière, que plus personne n'avait traversé depuis une éternité.

Nuramon scruta les alentours. Alwerich n'était pas à côté de lui. Effrayé, il se retourna. Il vit alors sortir de la roche un visage bêtement grimaçant, et son compagnon apparut.

— Où étais-tu passé ? demanda Nuramon au nain.

— Si c'est la Porte ici, je devais me trouver dans le corps de garde. Et voici ce que j'y ai trouvé. (Alwerich ouvrit sa main. Elle renfermait une petite figurine de dragon en pierre verte.) C'est une amulette de jade, un porte-bonheur, chez les nains.

Nuramon secoua la tête. Son compagnon, qui venait juste auparavant de reculer devant la Porte, s'y déplaçait à présent comme s'il s'y trouvait chez lui.

Alwerich passa sa main sur les parois de la faille.

— C'est la première fois que je vois ce genre de roche. Où sommes-nous ?

Nuramon n'en avait aucune idée précise. L'air était aussi clair que dans les montagnes du Monde des Humains, mais pas aussi pur que celui d'Albemark.

— Je suppose que nous sommes encore dans le Monde des Humains. Mais je ne sais pas... (Nuramon s'interrompt en entendant un bruit au loin. Des cris résonnaient dans le défilé. Comme des cris d'animaux.) Quel que soit cet endroit, j'espère que Dareen s'y trouve encore.

Ils suivirent l'étroit défilé. Nuramon passa devant. Ici, le sable était si fin qu'il y laissait lui-même des traces. Il répugnait à détruire ainsi à chaque pas l'harmonie du sable ondulé. Mais un regard en arrière lui montra que ses empreintes ne ressemblaient en rien à celles, profondes, laissées par les bottes d'Alwerich.

Le sentier grimpait en pente douce. Dans le ciel bleu, un grand oiseau inconnu de Nuramon, mais ressemblant à un faucon, traçait ses cercles. Ils ne se trouvaient certainement pas dans le Monde Brisé. Il y avait bien trop de vie ici. Ils devaient plus certainement être arrivés quelque part dans le Monde des Humains.

Le passage étroit déboucha bientôt sur une petite vallée encaissée. Ils y trouvèrent un lac avec en son centre une pierre d'où l'eau jaillissait. De l'herbe, des fleurs, des arbres et des buissons à fleurs étoilées ornaient ses rives. De l'autre côté, dans la falaise, béait l'entrée d'une grotte. Sans doute celle des étoiles dont parlait le chant-clé !

Nuramon et Alwerich s'approchèrent en silence. Ils ne voulaient pas déranger l'oracle. Nuramon observa le lac. Il se demanda d'où venait l'eau et il ne put s'empêcher de penser au lac de Noroelle et à sa magie particulière.

C'était donc ici que vivait Dareen. Nuramon n'avait encore jamais vu un véritable oracle. Il y en avait certes encore quelques-uns à Albemark, mais pratiquement personne ne cherchait plus à les approcher, car ils étaient devenus silencieux. Il se demandait à quoi Dareen pouvait bien ressembler. Peut-être faisait-elle partie de ces peuples qui vivaient encore aujourd'hui à Albemark. Était-elle une elfe, une fée, une nixe, peut-être même une centaure ?

À peine eurent-ils laissé le lac derrière eux qu'une femme apparut à l'entrée de la grotte : une elfe, dans une robe simple, couleur de sable. Ses cheveux noirs ondulaient sur ses épaules. Elle resta là, immobile, en les regardant arriver.

Nuramon et Alwerich s'approchèrent d'un pas hésitant. Et devant elle, Nuramon n'osa pas lui adresser la parole. Il se sentit transpercé par son regard et fasciné par ses yeux noirs.

— Je vois les enfants de la lumière et de l'ombre, main dans la main, prononça-t-elle d'une voix claire. Il y a fort longtemps que vous êtes venus me voir. Je suis Dareen, l'oracle.

Nuramon baissa les yeux vers son compagnon qui fixait les siens sur l'elfe comme sous le coup d'un charme. En se tournant de nouveau vers Dareen, il s'effraya de voir subitement devant lui une naine ressemblant assez à l'elfe qui venait de se trouver là.

— Je me montre aux enfants d'albes de différentes manières. Je vais vous rendre les choses faciles.

D'abord, il ne se passa rien, mais ensuite Nuramon cilla et vit se dresser devant lui une enfant d'albes qui pouvait passer aussi bien pour une petite elfe trapue que pour une naine très mince.

— Quelle est ta véritable forme ? demanda Nuramon.

L'oracle rit doucement.

— Quelle est ta véritable forme, Nuramon ? Celle que je vois là, devant moi ? ou celle du guerrier que tu as vu récemment ? Peut-être est-ce le corps que portait le premier de ton nom. Mais il est possible aussi que ta véritable forme t'attende encore. Quelle forme est donc la tienne ?

— Je ne sais pas. Pardonne-moi ma question.

— Ne demande pas pardon ! Je suis là pour répondre aux questions. Et si j'y réponds par une autre question, ce n'est que pour t'ouvrir l'esprit. Je possède une forme propre, mais elle vous est étrangère et vous parlerait moins que ce corps. (Elle se tourna vers le nain.) Viens, Alwerich ! Descends avec moi dans la grotte des étoiles ! (Mais à Nuramon, elle dit :) Attends-nous ici ! Tu peux te rafraîchir auprès du lac.

Sur ces mots, elle précéda Alwerich pour entrer dans la grotte.

Nuramon resta en arrière ; sa tête lui tournait. Il partit vers le lac et but de son eau. Elle était froide et le fit frissonner. Son impression de vertige disparut.

En regardant la surface de l'eau, il repensa à la source de Noroelle. Il prit la chaîne qu'il portait à son cou et plongea dans l'onde froide le rubis, que sa bien-aimée lui avait fait donner par Obilée. La gemme d'un brun rouge y scintilla comme autrefois toutes les autres pierres du lac de Noroelle.

Nuramon jeta un regard vers l'entrée de la grotte. Que pouvait bien demander Alwerich ? Pendant tout le voyage, le nain n'avait pas voulu le lui révéler. En raison, disait-il, d'une promesse qu'il aurait faite à Thorwis.

En revanche, Nuramon s'était montré ouvert et avait parlé de Noroelle. Alwerich pouvait fort bien ressentir ce qu'il éprouvait. Le nain avait plus d'une fois suivi sa femme Solstane dans la mort pour se trouver près d'elle dans sa vie ultérieure. Nuramon eût aimé que ce

soit aussi simple pour lui. Alwerich lui avait proposé de l'accompagner pour le reste du chemin. Mais il avait refusé. Son compagnon devait retourner à Aelburin et y mener là-bas avec sa femme la vie qu'il méritait. Nuramon lui avait parlé de la femme de Mandred et du temps perdu, qui pour elle s'était passé en quelques pas. Il ne voulait pas que la vie d'Alwerich prenne la même tournure, même si – à la différence de Mandred – il renaîtrait.

Lorsque Nuramon eut remis la chaîne autour de son cou et qu'il sentit la pierre froide sur sa poitrine, il se demanda quel pouvoir se cachait dans ce rubis. Il était resté si longtemps au fond du lac. Noroelle lui avait raconté que la gemme se nourrissait de la magie du lac. Elle représentait plus qu'un souvenir de sa bien-aimée. Toutefois, Nuramon ne savait comment extraire de la pierre son pouvoir particulier. Le temps n'en était peut-être pas encore venu.

Alwerich sortit de la grotte avec un visage décontenancé. Le nain avait visiblement appris des choses qu'il ne s'était pas attendu à entendre. Il arriva juste à balbutier :

— À toi d'entrer, maintenant.

Ensuite il s'assit sur une pierre au bord du lac et regarda l'eau fixement.

Nuramon ne lui demanda pas ce qu'il avait vu. S'il ne voulait déjà pas lui révéler sa question, il n'allait pas non plus lui livrer la réponse. L'elfe laissa donc son frère d'armes au bord du lac et pénétra à son tour dans la grotte.

D'abord, il arriva dans un petit espace à partir duquel trois tunnels s'enfonçaient plus avant dans la roche. De l'un d'eux émanait une lumière bleue, tandis que les autres couloirs étaient plongés dans une pénombre grise.

Dareen s'engagea dans le passage à la lumière bleue. Nuramon la suivit sans un mot. Ils descendirent tout droit dans une grotte sombre. Ses parois étaient noires comme la nuit. Mais au-dessus de lui, une voûte de ciel étoilé dispensait un peu de lumière. Les étoiles paraissaient si vraies qu'on eût dit que Dareen les avait prises au ciel nocturne. C'était donc ici la grotte des étoiles !

L'oracle se plaça au centre, où une dalle de pierre d'un bleu luisant était insérée dans le sol. Dareen commença aussitôt à parler d'une voix pleine de sensibilité :

— Je vois dans ton esprit deux souhaits. Mais je ne peux en exaucer qu'un. Pour l'autre, je ne peux que t'indiquer le chemin. Le premier est celui de ton souvenir. Tu voudrais ne plus faire qu'un avec tes vies précédentes. L'autre souhait est de libérer ta bien-aimée. Ta mémoire, je peux te l'offrir ici et sur-le-champ, mais je ne pourrai

libérer Noroelle. Je t'aiderai simplement un peu sur ton chemin. Quel souhait sera donc ton choix ?

Les mots de Dareen portèrent un coup à Nuramon : une seule question suffirait ici à lui redonner son souvenir. Ici et sur-le-champ, il pourrait se souvenir de toutes ses vies antérieures. Et peut-être cela l'aiderait-il même dans sa quête de Noroelle ! Cependant, il ne voulait pas courir ce risque. Même la plus petite indication sur l'endroit où se trouvait Noroelle lui était plus précieuse que le souvenir de ses vies précédentes.

— Je suis venu dans l'intention de te demander l'endroit où ma bien-aimée se trouve captive. Et j'espère pouvoir repartir avec une réponse. Mon souvenir me reviendra tout seul un jour.

— C'est un choix avisé, Nuramon. À présent, je vois en toi ce qui s'est passé. Et je te dirai des choses qui vont t'aider. Je ne peux tout te révéler, car si tu en sais trop, des choses ne se produiront pas qui doivent se produire. Ce que je peux te montrer, tu le vois là. (Elle désigna la voûte. Nuramon leva les yeux. Un paysage apparut sur fond d'étoiles : un grand lac ou plutôt une baie bordée de forêts. En arrière-plan au loin se profilait une chaîne de montagnes. Au large de la rive, on voyait une île plantée d'un petit bois.) Voici l'endroit que tu cherches. Si tu trouves le chemin qui relie cette île au Monde Brisé, tu arriveras chez ta bien-aimée.

— Je trouverai cet endroit, dussé-je le chercher pendant des siècles, dit Nuramon sans détacher son regard de ce paysage.

L'image s'imprégna dans son esprit. Il ne l'oublierait jamais. Il avait maintenant véritablement son but devant les yeux. Et ce qu'il voyait était très instructif. À l'évidence, la Porte menant à Noroelle se trouvait dans le nord du Monde des Humains ou alors en haute montagne. Dorénavant, il ne fallait plus la chercher ni dans le désert et ses régions limitrophes ni dans le royaume d'Angnos.

Tout à coup, l'image pâlit à ses yeux. L'île, l'eau et la rive disparurent. Nuramon resta le nez en l'air. Il avait gardé tout en mémoire.

— Écoute-moi encore, dit Dareen. Seules deux choses peuvent rompre le charme : le sablier ou une Pierre d'Albes.

Nuramon n'en revenait pas de ce que l'oracle lui apprenait là. Il n'était pas tant préoccupé par le fait que le sablier et par conséquent les grains de sable représentaient vraiment une voie, que par celui d'entendre l'évocation d'une Pierre d'Albes. Il était parti pour trouver un chemin plus facile que celui de Farodin. Et maintenant, il devait constater que son chemin était encore beaucoup plus difficile. Il secoua la tête.

— Mais comment arriverai-je à une Pierre d'Albes ? Je sais seulement que la reine en possède une. Mais elle...

— Elle ne te la donnera pas. Tu dois en chercher une autre si tu ne crois pas à la voie de Farodin. Toutefois, quelle que soit ta décision, tu devrais d'abord retrouver tes compagnons. Cessez là votre querelle. Il n'y a pas de faux chemins. Chacun contribue pour sa part à atteindre le but. Va vers le nord et attends tes amis dans la ville du fils d'homme. Sois patient et attends comme les elfes savent le faire.

— Je le ferai.

— Alors, c'est tout ce que Dareen peut te dire. Au revoir, Nuramon !

Elle se glissa dans l'ombre et disparut.

Nuramon attendit encore pour voir si elle allait réapparaître. Mais il sembla que l'adieu était définitif. Il repensa à ses paroles. Elle lui avait révélé le chemin qu'il cherchait. Elle lui avait montré l'endroit où se trouvait la Porte de la prison de Noroelle. Mais pourquoi était-ce si important de rejoindre Farodin et Mandred ? Il avait souvent pensé à ses deux compagnons et à la querelle stupide qui les avait séparés. Ils lui manquaient. La voix de Dareen l'avait conjuré de se réconcilier avec eux.

Il irait à Firnstayn pour y attendre Farodin et Mandred.

Le livre d'Alwerich

L'ADIEU AU FRÈRE D'ARMES

L'oracle a tout changé. Tu vois les choses avec d'autres yeux, particulièrement ton frère d'armes. Certes, il se comporte comme auparavant, mais le savoir que tu as demandé à Dareen fait aussi apparaître Nuramon sous un autre jour.

Lors du voyage vers le nord, il t'a raconté que Dareen lui avait offert le souvenir, mais qu'il l'avait refusé pour savoir où se trouvait sa bien-aimée. Cette action émeut ton cœur, tu ne peux t'empêcher de penser à Solstane. Tu aurais fait pareil pour elle. Et tu peux enfin comprendre pourquoi Nuramon ne souhaite pas que tu l'accompagnes dans sa quête. Tu as déjà gagné tout ce qui t'est cher. Et cependant, tu te demandes s'il ne serait pas bon de sacrifier une vie pour assister cet elfe.

Vous prenez le chemin du retour en évitant les gens soupçonneux. Ils ne pensent rien de bon des nains, rien d'autre que querelle. Entre-temps, tu t'es habitué à Felbion, mais tu rejettes la proposition d'apprendre à chevaucher. Là, c'est trop demander. Tu aimes ce cheval, mais rester seul en selle sur lui, ce n'est pas à ton goût.

Le jour des adieux est là. Au pied de la montagne, vous allez vous séparer. Tu descends une dernière fois de Felbion. Nuramon plie ses genoux pour te voir dans les yeux, il pose sa main sur ton épaule. Les mots qu'il prononce, tu ne les oublieras plus dans cette vie. Il dit : « Je te remercie, Alwerich. Tu fus un bon compagnon, un vrai frère d'armes. Mais à présent, nous devons aller nos chemins. » Il jette un œil sur les montagnes et continue à parler : « Remercie pour moi Thorwis et Wengalf. Et embrasse Solstane en mon nom. Tu m'as tant parlé d'elle qu'elle m'est devenue familière. » Tu réponds : « Elle regrettera de ne pas te voir revenir avec moi. » Nuramon hoche la tête et dit : « Parle-lui de Noroelle et de ma quête. » Ensuite, l'elfe se lève et dit : « Adieu, mon ami. » Nuramon te tend la paume de sa main et semble tout à coup hésitant comme s'il craignait que tu la refuses. Tu

la topes et tu dis : « Nous nous reverrons, mon ami. Peut-être dans cette vie, probablement dans une autre. Il est bien possible que nous nous retrouvions dans la Lumière d'Argent. » Nuramon sourit et répond : « Nous nous reverrons. Et peut-être nous souviendrons-nous de rencontres précédentes dont nous n'avons pas idée maintenant. »

L'elfe ne sait pas qu'il parle vrai. Il ne m'a pas demandé si nous nous sommes déjà rencontrés dans une vie antérieure. Mais à la manière dont nous nous trouvons là, je sais que ce moment s'est déjà produit. Les amis se retrouvent même après plusieurs vies.

Nuramon monte sur Felbion et te regarde encore une fois avec reconnaissance. Tu ne peux t'empêcher de penser à l'oracle. Si seulement tu l'avais préparé à ce qui l'attend ! Mais Dareen a insisté pour que tu te taises à ce sujet.

L'elfe vient de disparaître, tu te prépares à accomplir le dernier bout de chemin vers Aelburin pour serrer Solstane dans tes bras.

Nouvelle halle des écrits, volume XXI, p. 156.

La ville de Firnstayn

Nuramon embrassait le fjord du regard. C'était l'hiver, comme autrefois quand ils étaient partis pour la Chasse des elfes. C'était ici que tout avait commencé.

Là-haut, près du cercle de pierres, Mandred avait lutté contre la mort. Et le dévianthar avait lancé son jeu ici.

Il se rappelait combien ce monde lui était apparu déroutant. Mais à présent, sa vue lui était devenue familière. Il savait la distance qui le séparait des montagnes, il pouvait l'estimer avec exactitude. Une seule chose demeurerait : ce monde était toujours aussi rude. Le voyage jusqu'ici en avait apporté la preuve. C'était un hiver qui, même pour le Monde des Humains, était particulièrement rigoureux et qui le torturait tout autant que Felbion. Pour un elfe, ce monde était parfois trop rugueux.

Là-bas, en bas, Firnstayn s'étendait au bord du fjord gelé. Le village d'autrefois s'était transformé en une ville. Certes, les humains ne disposaient que d'une courte vie, il était d'autant plus important pour eux de se multiplier. Mais il s'étonnait tout de même de la rapidité avec laquelle un tel peuplement pouvait s'accroître. Il pensait aux mises en garde du chêne-faune. Et s'il était devenu une victime du temps ? En fait, il n'avait franchi que quelques Portes, mais il avait éprouvé un étrange sentiment à Iskandrie.

Avec ses murailles, la ville témoignait que beaucoup d'années s'étaient passées depuis la dernière fois où il s'était trouvé sur la falaise, près du cercle de pierres.

— Alors, c'est bien vrai, dit quelqu'un près de lui. (Nuramon dégaina l'épée de Gaomée et se retourna. Xern se tenait là, au bord du cercle de pierres. Sa puissante ramure de cerf lui faisait comme une couronne. Gêné, Nuramon rengaina son arme.) Tu es vraiment venu.

Ses grands yeux d'ambre scintillaient.

— Oui, mais pas pour rentrer définitivement, répondit Nuramon. Toutefois, ça fait du bien de voir un visage connu.

— Qu'est-ce qui t'amène ici ? demanda Xern.

— Ma quête n'est pas encore terminée. Je pars chez les humains afin d'y rencontrer mes compagnons.

— Il se pourrait bien que tu commettes une faute, Nuramon. La reine n'a pas oublié ce que vous avez fait. Il est vrai qu'elle n'en parle plus. Mais vous auriez dû voir sa colère quand elle a appris que vous étiez partis ! Ceux qui se sont ainsi opposés à sa loi ne sont pas légion.

— C'est elle qui t'a envoyé ici ?

— Non, je suis venu... et c'est aussi parce que Atta Aïkhjarto m'a annoncé ton arrivée. Tu le sais : ses racines portent loin. Aussi loin que les sens d'Emerelle. Elle te verra, si tu restes dans les parages. Même Firnstayn est trop proche de la Porte.

— Alors, je n'y puis rien changer. Je viens ici avec l'oracle de Dareen. Et j'ai confiance en sa parole.

— Dareen ! Voilà un nom des temps enchantés. Elle a autrefois quitté Albemark parce que le Monde des Humains est le royaume du changement.

— Elle avait raison. Cette ville en bas en est la preuve.

Xern s'approcha de Nuramon et ils regardèrent tous les deux vers le bas.

— C'est l'héritage d'Alfadas.

— Il n'est plus en vie ? s'enquit Nuramon avec regret.

Il eût bien aimé revoir le fils de Mandred.

— Non. Il a grandi parmi les enfants d'albes, mais sa vie était celle d'un humain. Il est donc mort quand son heure est venue.

— Combien de temps s'est-il passé depuis que nous avons quitté Albemark ?

Xern s'efforça visiblement de rassembler toutes ces années écoulées en un chiffre. À Albemark, le temps ne jouait pas un rôle aussi considérable que chez les humains ou les nains. Presque tout y était bien en place, on n'y connaissait guère de changements, et la vie y durait longtemps. Que pouvaient bien représenter alors dix ou cent années ? En revanche, un nain eût pu lui apporter aussitôt une réponse.

— Cela fait deux cent cinquante étés que vous êtes partis.

Deux cent cinquante ans ! Autrefois, ce chiffre n'aurait rien représenté pour l'elfe. Et même si rien d'essentiel n'avait changé à sa perception du temps, il comprenait depuis longtemps ce que deux cent cinquante années signifiaient pour un humain. Il ne s'était donc pas trompé. Ils avaient dû encore une fois faire un saut dans le temps.

Xern poursuivit :

— Et pendant des années, une foule de choses se sont produites.

Nuramon pensa alors que la reine avait fait surveiller toutes les Portes.

— Alors, je vois qu’Emerelle a levé son interdiction.

Ce devait être le cas, car Xern n’aurait certainement pas enfreint les ordres de la reine dans l’unique intention de parler avec lui.

— Oui, et de façon surprenante pour nous tous. Dans ce Pays des Fjords, Alfadas a noué un lien entre les elfes et les humains. Nous avons combattu ensemble les trolls.

— Il y a donc eu une nouvelle guerre des Trolls ?

Xern fit un large geste.

— Ici, c’était l’un des champs de bataille. Tout s’est passé si vite, trop vite pour beaucoup de nous. La reine a déclaré que le temps était venu de nous habituer à la nouveauté.

Nuramon avait encore beaucoup de questions, mais une seule lui tenait particulièrement à cœur. Ce saut dans le temps, l’avait-il fait seul ou avec ses compagnons ? S’ils étaient tous les trois devenus victimes des années en entrant dans Iskandrie, Mandred et Farodin devaient connaître le même sort. Cependant, s’il avait accompli ce saut en allant voir l’oracle avec Alwerich, alors Mandred devait être mort depuis longtemps. Et le retour avait été certainement amer pour Alwerich.

— As-tu des nouvelles de Farodin ? ou de Noroelle ?

— Non, ni de l’un ni de l’autre. Sur ce point, rien n’a changé. On ne parle plus que rarement de toi et de tes compagnons. Il existe maintenant d’autres histoires. (Le regard de Xern se perdit au lointain.) Nous avons toute une époque de héros derrière nous. Chez les humains, ceux-ci sont depuis longtemps passés dans la légende, chez nous ils vivent dans le respect ou ont trouvé à renaître. De grands noms ! Zelvades, Ollowain, Jidena, Mijuun ou Obilée !

— Obilée ? A-t-elle pris part à cette guerre ?

— Oui. Elle fait grand honneur à son aïeule.

Nuramon s’imagina Obilée se présenter à la reine en guerrière magicienne sous les regards admiratifs de toute l’assistance. Elle était déjà revenue en jeune femme de la chasse au dévianthar. Entre-temps, elle était certainement devenue celle que Noroelle avait toujours vue en elle. Il avait manqué tant de choses. On parlerait sans doute encore longtemps de cette guerre des Trolls, tout comme on avait souvent évoqué celle à laquelle Farodin avait pris part autrefois.

— Tu aimerais voir Obilée, n’est-ce pas ?

— Apparemment, il est toujours aussi facile de lire sur mon

visage, répondit Nuramon dans un sourire.

— Elle doit se trouver à Olvedes. Je pourrais lui faire envoyer un message. Elle n'a pas oublié Noroelle, ni toi non plus certainement.

— Non, cela ne ferait que rouvrir d'anciennes blessures.

Peut-être allait-elle maintenant insister pour l'accompagner dans sa quête. Cette pensée pouvait paraître intéressée, mais Nuramon était rassuré de savoir qu'au moins l'ancienne confidente de Noroelle comptait encore pour quelque chose à Albemark. Sa bien-aimée serait certainement fière de sa protégée.

Xern pencha la tête de côté et haussa les épaules.

— Comme tu veux. Je ne parlerai à personne de cette rencontre, sauf à Atta Aïkhjarto.

— Je te remercie, Xern.

— Je te souhaite de retrouver Noroelle.

Sur ces mots, Xern entra dans le cercle de pierres et disparut dans le léger brouillard.

Nuramon contempla de nouveau la ville en bas. Sur le chemin qui l'avait mené ici, il avait cherché à repérer l'endroit que lui avait montré Dareen. Il avait même fait un détour pour cela. À en juger par les arbres qu'il avait vus, la Porte qu'il cherchait devait se trouver dans le Nord glacial, au bord de la mer, ou près d'un lac de haute montagne. C'était tout ce qu'il pouvait dire.

L'oracle avait raison. Il aurait besoin de l'aide de ses compagnons. Grâce à son savoir et à la magie de Farodin, il pourrait découvrir cet endroit. Mandred et Farodin l'attendaient peut-être en bas, à Firnstayn. Il se pourrait bien que le destin les amène à s'y retrouver.

Nuramon prit Felbion par les rênes et entama la descente. Au pied de la colline, il se mit en selle et chevaucha vers la ville. Tout en repensant à la Chasse des elfes. Pour sa perception du temps, elle ne se trouvait que quelques années en arrière, pourtant il avait l'impression de l'avoir vécue dans une autre vie. La mort d'Aïgilaos, le combat contre le dévianthar et le terrible retour à Albemark... Tout cela paraissait si loin, comme s'il se trouvait de toute éternité en quête de Noroelle.

Lorsque Nuramon se présenta devant la porte de la ville, la sentinelle l'avait déjà repéré depuis un bon moment. Cependant, il trouva la porte ouverte et il put la franchir sans qu'aucun garde lui demande d'où il venait ni ce qui l'amenait ici. Au lieu de cela, on proclama en langue des Fjords qu'un elfe était arrivé. À en croire Xern, les enfants d'albes se trouvaient maintenant plus proches des humains, et pourtant l'arrivée d'un elfe à Firnstayn semblait

représenter un événement particulier.

Nuramon, monté sur Felbion, mena son cheval tranquillement entre les alignements de maisons, accompagné par des enfants, des regards depuis les fenêtres et des saluts amicaux. Sans savoir ce que les habitants de Firnstayn voyaient en lui. Ils le considéraient probablement comme un héros des guerres des Trolls. Cela lui déplut, car il n'avait rien fait pour mériter cet honneur. Alors, il descendit de Felbion pour ne pas chevaucher sur ce haut destrier.

Il tenta de s'orienter, mais rien n'était plus comme il l'avait gardé en mémoire. Finalement, il atteignit une place sur laquelle se dressait une maison longue en pierre. Ce devait être la nouvelle demeure du jarl. On y accédait par un large escalier bordé de statues de lions. Les humains se rassemblèrent autour de Nuramon, tout en se tenant respectueusement à distance. Aucun n'osa l'approcher de trop près. Il repensa à son départ de chez les nains. Quel changement cela représentait dans sa vie, d'être ainsi accueilli ou reconduit avec respect partout où il passait !

Un guerrier descendit l'escalier en hésitant : un homme fort, avec une large épée à la ceinture.

— Es-tu venu pour parler au roi ? demanda-t-il.

Nuramon hésita avant de répondre. Autrefois, ils avaient appelé « jarl » leur chef. Etaient-ce là encore les traces d'Alfadas ? Que dirait Mandred s'il venait à apprendre qu'un roi régnait maintenant à Firnstayn ?

— Je suis en quête de Mandred Torgridson, expliqua Nuramon.

Il y eut d'abord des chuchotements, puis un silence de mort. Il avait prononcé un nom qu'ils ne connaissaient sans doute ici que dans les légendes...

Nuramon fut d'autant plus surpris par la réponse du guerrier qui s'était avancé devant lui.

— Mandred est passé ici. Avec un elfe du nom de Farodin. Mais ils sont repartis depuis longtemps.

Soudain, les gens firent place à un fils d'homme, un chef, à en juger par sa splendide armure de plates. Cette armure n'était pas l'œuvre d'un humain, elle provenait des forges d'Albemark. Un cadeau d'Emerelle ? Elle avait peut-être autrefois appartenu à Alfadas. À présent, c'était un homme aux cheveux gris qui la portait. Il s'avança à grands pas vers Nuramon et se planta devant lui. Cet humain était lui aussi un géant et portait une épée à la ceinture, trop effilée en fait pour les gens de ces contrées.

— Je suis Nauldred Briselame, roi du Pays des Fjords, dit-il en hochant la tête.

Une force presque menaçante émanait de lui, de sorte que Nuramon comprit, sans l'ombre d'un doute, que la colère de Nauldred, une fois déclenchée, ne connaissait pas de limites.

— Je te salue, Nauldred, dit Nuramon en s'étonnant que le roi ne porte pas de couronne comme c'était la coutume chez les humains.

Il trouva de toute façon étrange que le Pays des Fjords soit maintenant dirigé à partir d'ici. Était-ce le mérite d'Alfadas si Firnstayn avait été déclaré ville royale ?

— Tu cherches Mandred ? demanda Nauldred.

— C'est cela et j'espère de toi un conseil pour me dire où le trouver, répondit Nuramon d'une voix amicale.

— Ça dépend de qui me le demande, dit le colosse en se croisant les bras sur la poitrine. Il s'agit en fait de mon ancêtre.

Une certaine ressemblance entre Nauldred et Mandred était indéniable. En particulier les yeux. Cependant, cet homme était beaucoup plus vieux. Certes, Nuramon n'était pas encore très expert pour estimer l'âge des humains, mais il attribua plus de cinquante ans à Nauldred, en raison de ses cheveux gris. La plupart de ses rides se trouvaient à demi dissimulées par sa barbe. Celles qu'il avait autour des yeux et sur le front étaient en revanche bien visibles.

— Mon nom est Nuramon et je...

Nauldred ne le laissa pas terminer.

— Ne serais-tu pas le compagnon d'armes de Mandred ? Ne t'appelle-t-on pas aussi Nuredred, le prince elfe ?

Nuramon fut surpris. Apparemment, les humains avaient embelli à leur gré l'histoire autour de Mandred Torgridson.

— Je suis effectivement le compagnon d'armes de Mandred. Mais pour le reste, je crains que vous ayez enjolivé ce que je suis en réalité.

Nauldred secoua la tête.

— La modestie est la vertu des héros.

Nuramon jeta un coup d'œil sur le visage des gens présents. Ils le regardaient comme si les albes eux-mêmes étaient de retour. En laissant errer son regard, il remarqua quelque chose. Sur l'épaule de la statue de lion au pied de l'escalier à gauche, il y avait une inscription.

— Un merveilleux ouvrage, n'est-ce pas ? dit Nauldred.

— Certainement, répondit distraitement Nuramon.

Il ne pouvait détacher son regard des runes elfiques artistiquement entrelacées. Il y était écrit : « Pardonne-moi et attends-nous si tu peux. Farodin. »

— Alfadas a fait placer là ces lions, en mémoire de Mandred dont

tous les rois de Firnstayn sont issus. (Le regard de Nauldred s'assombrit.) Quelqu'un a gravé ces signes, il y a de nombreuses années. Il ne venait certainement pas de Firnstayn. Personne ici ne profanerait de la sorte un monument à la gloire de Mandred Torgridson.

Nuramon passa sa main sur l'inscription.

— Je la trouve merveilleuse ! Son tracé est parfait et honore le héros Mandred. On dirait qu'elle est l'œuvre d'un elfe.

Nauldred prit un air surpris.

— Vraiment ?

Nuramon l'en assura encore. En voyant le visage bienveillant du roi, il se blâma de mener ainsi un souverain par le bout du nez. Il était temps de changer de sujet.

— Roi Nauldred, j'aurais une question. Mandred a-t-il dit où il voulait aller ?

Le regard du roi se durcit.

— Ils ont rencontré ici une elfe sur le point de mourir. Elle avait longtemps été retenue prisonnière à Malmort, une forteresse des trolls qui doit se situer loin au nord. Depuis les temps du roi Alfadas, plus personne ne s'est risqué là-bas. Mais Faredred, l'ami elfe de Mandred, était farouchement résolu à s'y rendre et à libérer les autres elfes qui y sont enfermés. Cela fait plus de trois ans qu'ils sont partis et personne n'en a plus de nouvelles.

Nuramon hocha gravement la tête. Deux hommes contre une forteresse pleine de trolls, cela leur convenait bien à tous les deux !

— Si tu le permets, roi, je vais attendre ici, parmi vous, le retour de Mandred et de son ami elfe.

— Tu penses qu'ils vont revenir après si longtemps ?

— Je ne le pense pas, j'en suis sûr, affirma Nuramon avec une telle détermination qu'il en fut lui-même surpris.

Cela ne pouvait être la fin de leur quête commune de Noroelle !

Le visage du roi s'éclaira.

— L'espoir n'est pas perdu de voir revenir Mandred, cria-t-il à la foule qui s'était entre-temps rassemblée sur la place. Le célèbre Nuredred va demeurer quelque temps parmi nous. Quel honneur de l'avoir pour hôte !

— Je suis Nuramon. Nuredred est celui que vous avez fait de moi, dit l'elfe doucement.

— Tu connais l'histoire de notre ancêtre. Tu étais avec lui. Tu t'es trouvé vraiment avec lui dans la grotte autrefois, n'est-ce pas ? Et tu

peux raconter la vérité aux scaldes. Afin que tout soit écrit comme cela s'est véritablement passé. Tu peux le faire, non ?

— Je le peux et le ferai volontiers.

Naturellement, il ne leur dirait pas toute la vérité. Il avait promis à Mandred de ne révéler à personne qu'ils s'étaient tenus par la main. Les humains voyaient en Mandred plus que l'homme que connaissait Nuramon. Ils seraient certainement déçus d'apprendre la vérité. Alors, il décida de rapporter tout ce qui s'était passé pour Farodin et pour lui, mais de faire en sorte que le nom de Mandred reste immortel. Les humains de Firnstayn élèveraient encore plus d'un monument à la mémoire du fils de Torgrid.

— Viens, dit Nauldred en lui tapant amicalement sur l'épaule. (Puis il lui fit signe d'avancer.) Là-bas, où se trouvait autrefois la vieille maison de Mandred, il s'en trouve maintenant une qui lui appartient pour toujours. C'est là que tu vas loger. Quelle fête ! Ton compagnon Faredred...

— Pardonne-moi, mais son nom est Farodin ! objecta Nuramon.

— En tout cas, ce garçon savait boire. (Il lui tapa de nouveau dans le dos.) Voyons ce que tu sauras faire.

Les humains ne pouvaient certainement pas lui offrir une plus grande beuverie que celle qu'il avait vécue chez les nains. Cependant il était ouvert aux surprises. Il fallait s'habituer aux hommes d'ici. Qui savait combien de temps Mandred et Farodin resteraient encore partis ? Peut-être quelques lunes, peut-être une année, peut-être plus longtemps. Il attendrait et se préparerait au jour où il pourrait poursuivre la quête avec ses compagnons. Les humains pourraient peut-être l'y aider. Dans le port, il avait remarqué deux bateaux qui ressemblaient vaguement à des embarcations d'elfes. Quelqu'un parmi les marins connaissait peut-être l'île qu'il avait vue chez l'oracle. Il la dessinerait pour la montrer ensuite aux humains.

Les familles de Firnstayn

L'ELFE NURAMON

En ces jours où le père Soreïs commença la chronique de Firnstayn, sur ordre de Mandred Torgridson, en la quinzième année du règne de Nauldred, l'elfe Nuramon arriva à Firnstayn. Il dit qu'il attendrait le retour de Mandred.

J'étais alors un enfant. Mais à présent ma vie touche à sa fin. Et je peux dire avec fierté que j'ai vécu une époque où un elfe a séjourné parmi nous. J'étais présent à l'arrivée de Nuramon. J'ai couru à côté de son cheval et je l'ai suivi jusqu'à la place. Et j'étais là aussi quand il est reparti aux côtés de Mandred et de l'elfe Farodin.

Notre ville a tiré profit de la présence de Nuramon et je me plais à penser à ces jours passés. Je le revois gagner le concours des scaldes, au premier printemps suivant son arrivée. Jamais auparavant on n'avait ouï de telles sagas, de tels chants et de tels vers. Avec ses mots mélancoliques évoquant son amour perdu, il s'est gagné la faveur des femmes. Et comme les hommes s'en sont trouvés irrités, la fête a dégénéré en bagarre. L'elfe s'en est sorti indemne. Ô combien de fois Nauldred avait-il essayé d'acquérir du sang d'elfe dans sa lignée royale ! Mais Nuramon était si fidèle à son amour perdu qu'il a repoussé toute femme, même les plus belles. Cependant, l'elfe était plus qu'un scalde. En une année, il s'est exercé à l'art du tir à l'arc et il y a atteint la perfection. Jamais auparavant le regard d'un humain n'avait pu sans doute observer un elfe passer de l'état de novice à la maîtrise d'un art. Il créa des statues et des tableaux d'une grande beauté. Il consacra deux années à ne rien faire d'autre que venir au temple de Luth discourir avec le père Soreïs et plus tard avec moi au sujet du destin. Il paraissait être un homme de l'esprit et de l'art. Ce qui amena aussi plus d'un malheur. Car les jeunes gens le prirent en exemple. Et bientôt beaucoup voulurent délaisser l'épée et la hache pour le luth. D'aucuns dirent même que l'elfe représentait un danger pour les jeunes hommes et donc pour l'avenir de Firnstayn. Quand

Nauldred fit venir à lui Nuramon pour lui en faire le reproche, Nuramon déclara qu'il allait instruire une poignée de jeunes gens dans l'art du combat et leur rappeler les vertus de Mandred. Il appela ses guerriers les « Mandrides » : fils de Mandred. Et il leur enseigna le combat à l'épée, le tir à l'arc, mais aussi le combat à la hache. Certes, on ne le voyait guère avec une hache, mais il montra aux jeunes hommes ce qu'il avait vu faire par Mandred.

Comme Mandred et Farodin avaient laissé là leurs chevaux, Nuramon s'occupa d'eux. Il dit que Mandred avait rêvé que sa jument engendrerait une lignée des meilleurs coursiers. Les étalons les plus racés du Nord lui furent amenés tandis que ceux de Nuramon et de Farodin couvrirent les juments les plus prestigieuses. Ainsi naquirent les destriers firnstayniens.

En la dix-neuvième année du règne de Nauldred, Nuramon combattit avec ses hommes aux côtés du roi contre les guerriers de la ville de Therse et tel un berserk il créa la panique parmi les ennemis, afin de pouvoir servir ensuite de conseiller le plus précieux au roi. Chacun de ses guerriers revint vivant du combat.

Nuramon instruisit le jeune Tegrod, le fils de Nauldred. Il ne lui enseigna pas seulement ce qu'il avait appris aux Mandrides, mais il lui montra aussi comment enseigner, lui aussi. Et les capacités de Tegrod parlèrent d'elles-mêmes.

Pour lui témoigner sa gratitude, le vieux Nauldred lui offrit un bateau auquel Nuramon donna le nom inhabituel d'*Étoile d'Albes*. Mais il ne prit jamais la mer avec lui. Il se contenta de l'entretenir et de rester près de lui pour regarder le large. La caractéristique de l'elfe était cette oscillation entre joie et tristesse. Une fois par lune, il restait toute la journée auprès du chêne de Freya en pensant à la femme de Mandred, bien qu'il m'ait avoué, un soir d'hiver, ne l'avoir jamais vue. Et une fois par lune aussi, il grimpait jusqu'au cercle de pierres. On disait qu'il y rencontrait d'autres enfants d'albes. Il m'accompagna un jour dans les montagnes vers la grotte de Luth. Il sacrifia aux Hommes de Fer selon la coutume, et, dans la grotte de nouveau consacrée depuis les temps d'Alfadas, il me raconta ce qui s'était autrefois passé là.

Et puis – un jour – le moment de prendre congé arriva et, même pour Nuramon, ce fut de façon surprenante...

*Lurethor Hjemison, volume XII de la Bibliothèque du
Temple de Luth à Firnstayn, p. 53-55.*

Vieux compagnons

Nuramon se réveilla en sursaut de sa sieste de midi. Des cris retentissaient dans la rue. Il se leva et s'habilla.

Il boutonnait sa chemise quand la porte s'ouvrit brusquement. C'était Neltor, le jeune roi de Firnstayn.

— Mon roi ? Comment puis-je te servir aujourd'hui ? (Il avait autrefois instruit le jeune souverain au nom de son père, et le jeune homme le considérait encore comme une sorte de mentor. Il n'avait rien de son père, alors que celui-ci avait beaucoup ressemblé à Mandred. Neltor lui rappelait plutôt Alfadas.) S'agit-il d'une nouvelle querelle ? s'enquit Nuramon.

— Mais non ! Représente-toi ! (Ses yeux brillaient.) Mon ancêtre remonte le fjord en voilier. Comment le rencontrer ?

— Mandred ? Mandred Torgridson ?

— Lui-même !

Nuramon poussa un grand soupir de soulagement.

— Par tous les albes ! (Ses compagnons arrivaient enfin. Bien sûr, il avait trouvé toutes sortes de distractions à Firnstayn, mais il s'était toujours fait du souci pour ses compagnons... et il avait souvent failli succomber à la tentation de continuer seul sa quête de Noroelle.) Un elfe est-il à son côté ?

— Oui !

Nuramon sourit au roi.

— Tu m'as demandé comment recevoir Mandred. En tant que fidèle conseiller, je te dis : Tu portes déjà la bonne armure. (C'était celle d'Alfadas.) Arme-toi de ta meilleure hache, trouve-toi sur l'escalier de la halle royale, près des statues de lions, et tu verras Mandred ouvrir de grands yeux.

— Merci, maître !

— Neltor ! Appelle-moi ton « ami », ou ton « conseiller », mais ne m'appelle plus « maître », s'il te plaît.

Le jeune homme sourit et partit.

À présent, Nuramon n'y tenait plus. Il sortit dans la rue et prit le chemin de la Porte. À quoi ressemblerait Mandred ? Peut-être était-ce un vieil homme maintenant ?

Soudain, Voagad se trouva près de Nuramon. Il était un de ses élèves et écarquillait les yeux.

— Mandred Torgridson ! Ça va être la fête !

— Tu ne penses toujours qu'à boire... Tu fais bien, car Mandred saura l'apprécier. Mais maintenant, cours appeler les Mandrides ! Dis-leur de se rassembler près du temple de Luth. Ils ne doivent en aucun cas venir sur la place avant que je leur fasse signe.

Voagad avait déjà tourné les talons. Nuramon le regarda s'éloigner. Au fil des ans, Mandred était devenu plus que l'ancêtre des rois, il était le père fondateur de Firnstayn. Et Nuramon y avait contribué en grande partie. Il avait fait apparaître Mandred dans une lumière qui dépassait depuis longtemps les limites de Firnstayn et s'était répandue dans le fjord tout entier.

Nuramon n'avait pas raconté toute la vérité aux habitants de Firnstayn. Il avait aussi caché aux hommes des Fjords que le dévianthar était toujours en vie. Ces dernières années, il n'avait cessé de penser à ce démon. Avait-il pris maintenant de nouveaux chemins pour en précipiter d'autres dans le malheur ? Ou bien se tenait-il aux aguets quelque part pour les surprendre encore, lui et ses compagnons ? Il ne savait le dire, mais il s'était souvent demandé pourquoi le destin s'acharnait tant sur eux et si le dévianthar n'y était pas pour quelque chose.

Des cris d'allégresse s'élevèrent. Mandred se trouvait donc déjà en ville ! Les badauds se poussaient dans la rue. Cinquante ans auparavant, ils n'auraient pas été si nombreux. Firnstayn s'agrandissait de plus en plus. Cinquante ans de plus, et Mandred ne pourrait plus avancer d'un pas dans la cohue.

Nuramon s'arrêta et attendit. Quelque part devant lui, ses compagnons devaient se trouver parmi les gens de Firnstayn. D'un seul coup, une haie d'honneur se forma.

Ils étaient là ! Mandred et Farodin. Exactement comme il les avait gardés en mémoire. Il se réjouit de voir que Mandred n'avait pas vieilli. Ses compagnons l'aperçurent. Les gens tout autour suspendirent leur souffle. Ils voulaient visiblement ne rien perdre de la rencontre de l'elfe Nuramon avec son compagnon d'armes Mandred.

— Nuramon, sacré dur à cuire ! s'écria Mandred en se précipitant fougueusement vers lui.

Farodin, quant à lui, ne dit rien, mais son visage exprimait son soulagement.

Mandred serra si fort l'elfe dans ses bras que celui-ci manqua d'étouffer. Pendant toutes ces années passées avec Nauldred, il avait appris à s'accommoder de cette rudesse amicale.

Nuramon regarda le jarl des pieds à la tête.

— Je pensais ne plus jamais vous voir.

Un sourire éclaira le visage de Mandred.

— Nous avons dû botter le cul à quelques trolls !

— Et du coup, nous nous sommes un peu perdus dans le temps, ajouta Farodin en provoquant la mine étonnée des gens alentour.

Mais Nuramon comprit qu'une Étoile d'Albes les avait apparemment rendus victimes du temps.

Tandis que Mandred prenait un bain de foule, Farodin et Nuramon marchèrent devant. Farodin parla des trolls, de la mort de Yilvina et de la libération des autres elfes. Et il raconta qu'ils avaient dû s'enfuir par une Étoile d'Albes mineure.

Ce qu'il apprit de Yilvina toucha de près Nuramon. Elle leur avait été une bonne compagne dans leur quête de Guillaume. Et c'était à elle qu'ils devaient d'avoir pu quitter Albemark. Si elle ne s'était pas laissé assommer, ils ne se seraient peut-être toujours pas lancés dans leur quête de Noroelle.

— Tu as attendu longtemps ? demanda Farodin en l'arrachant à ses pensées.

— Quarante-sept ans, répondit Nuramon.

Le rire de Mandred leur parvint aux oreilles.

— Alors, tu as vécu ici plus longtemps que moi ! Eh bien, es-tu devenu un parfait Firnstaynien à présent ?

Nuramon se retourna.

— Peut-être. Mais il se pourrait tout aussi bien que ce soient les gens de Firnstayn qui soient devenus de vrais elfes.

Mandred rit encore plus fort, et les humains avec lui.

— Comment donc s'appelle le roi ?

— Neltor Tegrodson. Tu as encore connu son grand-père Nauldred.

Mandred se poussa vers Nuramon et demanda à voix basse :

— Il vaut quelque chose ?

— Il gouverne avec sagesse et...

— Je veux dire : est-ce un bon guerrier, un véritable...

— Je vois ce que tu veux dire... Oui, c'est un bon combattant. Un archer prodigieux. (Il vit Mandred grimacer.) Excellent à l'épée

longue, mais particulièrement à l'épée courte... (Le visage de Mandred s'assombrit.) Mais il est inégalable au combat à la hache !

Le visage de Mandred changea du tout au tout. Il rayonnait, maintenant.

— Alors, c'est la meilleure arme qui a fini par s'imposer, déclara-t-il fièrement.

— Viens ! Je vais te présenter ton descendant, l'invita Nuramon en lui faisant signe d'avancer. Et plus tard, je te montrerai ta jument et ses descendants.

— Ma jument ? Des descendants ? Tu aurais...

— Tout comme tu es le père fondateur des rois, ta jument est la mère des destriers de la race firnstaynienne.

Mandred en sourit de fierté.

— Nuramon, je te revaudrai ça !

En arrivant sur la grand-place, Mandred et Farodin comprirent combien cette ville s'était transformée. Toutes les rues étaient pavées, les maisons construites en pierre taillée, mais c'était surtout le temple de Luth qui attirait tous les regards. Des hommes de tout le royaume y avaient travaillé pendant trente ans. La place était presque déserte, alors que les habitants se pressaient au coude à coude dans les rues adjacentes et aux fenêtres des maisons. Neltor avait bien fait les choses, pensa Nuramon. Ainsi, Mandred pouvait rencontrer librement le roi et sa suite.

— C'est lui ? demanda Mandred en avisant Neltor.

— Oui. Viens ! Allons le voir.

Ils se présentèrent côte à côte devant le roi.

— Sois le bienvenu, Mandred Torgridson. Je suis Neltor Tegrodson, ton descendant. (Il s'inclina.) Séjourne parmi nous, et sois assuré que tu seras toujours pour nous le jarl Mandred.

Neltor avait du mal à cacher son manque d'assurance face à son célèbre aïeul. Son regard n'arrivait pas à se fixer et ses mains tremblaient légèrement.

Mandred ne sembla pas s'en soucier. Il paraissait ému. Et il parla peu tandis que Neltor trouvait les mots les plus aimables pour lui rendre hommage et souligner son importance.

Lorsque Neltor vint à évoquer les services que Nuramon lui rendait et avait déjà rendus à son père et à son grand-père, l'elfe fit un signe et les Mandrides, postés dans la rue adjacente près du temple de Luth, firent leur apparition.

— Mandred, voici quelques hommes de Firnstayn que je voudrais te présenter. (Nuramon désigna la vingtaine de guerriers. Ils portaient

une légère cuirasse et étaient tous armés d'une épée courte et d'une hache. Quelques-uns arboraient en plus un arc et un carquois, d'autres avaient sanglé un bouclier rond dans leur dos.) Voici les hommes que j'ai formés, dit Nuramon. Voici les Mandrides.

Mandred regarda les guerriers avec un grand étonnement.

— Par Norgrimm ! je n'ai encore jamais vu de visages si déterminés ! Je serais prêt à partir n'importe quand avec ces hommes-là.

— Je les ai instruits. (Nuramon était fier d'avoir enseigné à ces guerriers l'art de bien manier la hache au combat. Il s'était souvenu de tout ce que Mandred avait appris à son fils et l'avait encore un peu agrémenté de ce qu'Alwerich lui avait montré.) Au cours des années, ces guerriers ont plus d'une fois fait leurs preuves au combat.

— Avec ces gaillards à nos côtés, nous aurions rapporté le foie du duc des trolls pour le jeter aux chiens, grommela rageusement Mandred.

Nuramon échangea un regard avec Farodin. Celui-ci secoua presque imperceptiblement la tête.

— Mandred, je te convie à partager avec moi la bière et l'hydromel. Me feras-tu l'honneur de venir ? demanda Neltor.

— C'est le genre de proposition que Mandred ne saurait refuser ! Mais ceux-ci, dit-il en montrant les Mandrides, seront aussi de la partie. (Il se tourna vers Nuramon et Farodin.) Et vous, qu'en pensez-vous ?

— Il s'agit là d'une affaire concernant le jarl et ses descendants, répondit Farodin.

Mandred ne répliqua pas et se laissa emmener par sa famille. De tous les côtés, ils paraissaient le noyer sous un déluge de paroles. Les gens au bord de la place et dans les rues adjacentes suivirent le cortège royal.

— Il me semble jouir de tout ça un peu trop, dit Farodin.

— Ça lui mettra un peu de baume au cœur quand nous serons en chemin vers la Porte de Noroelle.

Farodin le regarda, incrédule.

— Tu l'as trouvée ?

— Je l'ai vue.

— À quoi ressemble-t-elle ?

Nuramon n'avait encore jamais vu Farodin si curieux.

— Viens avec moi dans la maison de Mandred !

Farodin le suivit avec nervosité. Il bouillait visiblement

d'impatience. Nuramon ne pouvait y trouver à redire. Toutefois, il avait lui-même attendu ici ses deux compagnons pendant une cinquantaine d'années, alors qu'il eût préféré rechercher l'endroit aperçu dans la grotte de Dareen.

En arrivant à la maison de Mandred, Farodin jeta un regard étonné autour de lui. Pendant toutes ces années, Nuramon avait changé beaucoup de choses. Il avait tarabusté à maintes reprises les artisans de Firnstayn. Les armoires, les tables et les chaises devaient correspondre aux exigences elfiques autant qu'à celles de Mandred. Les armes et les coffres ainsi que les boucliers aux murs servaient à rappeler qu'il s'agissait de la maison d'un guerrier. Nuramon était particulièrement fier de la grande hache de combat. Le forgeron avait fait tout cela d'après ses directives, et la hache ressemblait à celle d'Alwerich.

— Ça va plaire à Mandred. Tout est simple et martial. Et ce tableau ici... (Il s'avança vers un portrait représentant Alfadas.) C'est toi qui l'as peint ?

— Oui.

— Tu me surprends.

— Tiens, regarde donc celui-ci ! l'invita Nuramon en se dirigeant vers un tableau caché qui se trouvait sur un chevalet. (Il retira le linge qui protégeait le tableau auquel il avait travaillé une trentaine d'années. Il représentait le paysage qu'il avait vu dans la grotte de l'oracle. Farodin prit un peu de recul pour mieux apprécier le tableau. Il y promena son regard en s'arrêtant sur l'eau, sur l'île et sur le continent boisé et montagneux.) Lorsque j'ai quitté Iskandrie, j'ai trouvé au bout d'un moment la Porte de l'oracle. (Tandis que son compagnon analysait le tableau dans ses moindres détails, Nuramon parla de l'énigme de la Porte, des enfants des albes noirs et de l'image qu'il avait vue dans la grotte des étoiles.) Dareen m'a dit de vous attendre ici et de me rejoindre de nouveau à vous. Tu ne peux pas savoir combien de fois j'ai été tenté de partir à la recherche de cet endroit, mais les paroles de Dareen et ton message sur la statue m'ont retenu.

Farodin toucha le tableau.

— Est-ce de la couleur de Yal ?

— Oui. Je l'ai faite moi-même. Les gens d'ici ne connaissent pas bien les couleurs de Yaldemée.

Farodin le regarda, plein de respect.

— C'est un chef-d'œuvre.

— Le temps peut se faire très long. Et tu devrais voir mes premiers essais. Mais ceci est bien ce que j'ai vu. Dareen a encore dit autre chose...

Il se tut en pensant à l'oracle et à son apparition.

— Et quoi donc ?

— Elle a dit qu'il existait deux possibilités de rompre la magie à la Porte de Noroelle... soit à l'aide du sablier soit à l'aide d'une Pierre d'Albes. J'y ai beaucoup réfléchi et je me demande si nous avons réellement besoin du sablier et pas seulement du sable.

— Trouvons d'abord ce paysage. Il me paraît merveilleux. Mais où faut-il le chercher ?

— Sur le chemin qui m'amenait ici, j'ai regardé partout. J'ai demandé à des marins s'ils le connaissaient. Mais sans succès. Je suis si heureux de vous voir ici.

— Ce tableau va nous aider. Avec les grains de sable en plus, nous devrions trouver cette île. (Farodin s'approcha tout près de la toile.) Je me demande si ce que je vois ici est un lac ou s'il ne s'agirait pas plutôt de la mer.

Nuramon avait passé des années à questionner ce paysage côtier sur la toile.

— C'est la mer. Je me suis longuement penché sur les vagues. Ça ne fait pas l'ombre d'un doute. (Il fit glisser son doigt sur le tableau.) Ces montagnes pourraient nous être utiles. Elles sont imposantes, mais pas assez hautes pour avoir leurs sommets enneigés.

— Il pourrait s'agir d'un fjord. Peut-être ne se trouve-t-il pas loin d'ici.

— Non. Nous n'avons pas de montagnes si claires ici. J'ai interrogé chaque marin, chaque promeneur, chaque personne connaissant bien les lieux. Et en venant ici, j'ai cherché à apercevoir ces montagnes. Elles ne se trouvent pas dans le Pays des Fjords.

Farodin recula pour regarder le tableau dans son ensemble.

— Par tous les albes ! Je me suis montré injuste envers toi à Iskandrie. Ce tableau ! J'ai l'impression que tout en moi recherche cet endroit.

— Nous avons tous les deux été injustes l'un envers l'autre. Mais il fallait que nous nous séparions afin de pouvoir tous les deux avancer sur notre chemin... vers Noroelle. J'ai le sentiment que le chêne-faune nous a fait intentionnellement franchir la Porte du désert. Peut-être a-t-il vu quelque chose dans le futur. J'y ai beaucoup réfléchi et il ne s'est pas passé un seul jour sans que je me demande pourquoi la reine ne m'a pas tout simplement fait envoyer chercher.

— N'y avait-il personne d'Albemark ici ?

— Personne ! Mais il m'est arrivé de rencontrer Xern. La reine ne parle pas de nous et ne tolère pas qu'un seul mot nous concernant soit

prononcé en sa présence.

Farodin eut un petit rictus au coin des lèvres.

— Ou bien elle est folle de rage et elle n'attend que notre retour pour pouvoir nous juger, ou alors c'est qu'il y a autre chose, finit-il par dire.

— Les Portes sont de nouveau ouvertes et libres d'accès depuis la fin de la guerre des Trolls. Comme si la menace que craignait Emerelle était bannie.

— Elle a dit que quelque chose pouvait résulter de la mort de Guillaume et qu'elle sentait toujours la puissance du dévianthar. Comment cela pourrait-il disparaître si facilement ?

— Le dévianthar ne s'est plus jamais montré. De lui non plus, on ne parle plus. À en croire Xern, du moins... Je me suis souvent demandé ce que ce démon avait en tête, qui il visait et s'il en avait véritablement fini avec nous.

— Ne te casse pas la tête à ce sujet ! Evitons Albemark si possible et oublions le dévianthar pour le moment. Avec ce tableau, tu m'as peut-être indiqué un chemin. En tout cas, j'en ai l'impression.

— Encore autre chose. Chez les nains, j'ai...

La porte s'ouvrit brusquement et Mandred entra en chantant :

— « Alors, le fils de Torgrid s'avança-a-a-a, il portait le foie-a-a-a d'un sanglier ! » Ah ! vous voilà ! Et alors ? Vous l'avez vue ?

— Qui ? s'étonna Farodin.

— Eh bien, *elle*. Cette femme splendide ! La sœur de Neltor !

— Pour moi, toutes les femmes ici se ressemblent, répondit Farodin.

Nuramon sourit.

— Il veut parler de Tharhild.

— Oui ! Quel nom ! Tharhild ! dit le fils d'homme avec un sourire équivoque.

— Qui l'eût cru ? dit Farodin. Voici Mandred Torgridson amoureux.

Le jarl ne parut pas l'avoir entendu.

— Quel est mon degré de parenté avec elle ? demanda-t-il à Nuramon.

— Laisse-moi réfléchir. Tu es le père d'Alfadas, celui-ci est le père de... (Il se tut et réfléchit. Puis il se demanda pourquoi son ami tenait à le savoir. Avec Ragna, il n'avait pas eu ce genre de scrupules. Ou bien craignait-il peut-être que Tharhild soit sa fille ?) Onze générations te séparent de Tharhild. Tu n'as donc pas de souci à te

faire. À moins que...

— Que quoi ? s'inquiéta Mandred.

— Te souviens-tu de *Ragna* ?

La peur apparut sur le visage de Mandred.

— Tharhild serait...

Nuramon laissa son ami mariner encore un peu.

— Eh bien, vas-tu me dire enfin ce que Ragna a à voir avec Tharhild ?

— Voilà, elle est là... tante de Tharhild.

Mandred poussa un soupir de soulagement.

— Qu'est-elle devenue ? M'a-t-elle regretté ?

— Mandred Torggridson, le grand séducteur ! Le coureur de jupons de Firnstayn ! Il suffit qu'il partage une fois le lit d'une femme pour qu'elle le pleure à jamais et attende son retour... Non, Mandred. Elle s'est trouvé un bon mari, elle lui a donné des enfants et elle est morte après une vie heureuse. Cependant...

— Cependant quoi ?... Allez, sors-le !

— J'ai écouté les femmes de la cour. Elles se racontent des histoires sur toi, non pas celles de Mandred le Preux, mais celle de Mandred l'Amant, qui revient au pays après des années pour séduire les femmes.

Mandred sourit.

— Comment trouves-tu ta demeure ? demanda Farodin au jarl pour changer de sujet.

Celui-ci jeta un œil autour de lui.

— Par Norgrimm ! C'est... c'est la halle d'un guerrier ! (Il s'approcha de la grande hache de combat au mur.) Ça me plaît !... (Puis il sembla réfléchir.) Mandred, le séducteur ! murmura-t-il. Maintenant, il faut que je parte. Nuramon, mon ami, nous nous retrouverons plus tard. Il faudra que tu me racontes comment les choses se sont passées pour toi...

Mandred partit aussi vite qu'il était arrivé. Dans sa précipitation, il n'avait même pas remarqué le portrait de son fils.

Farodin garda le regard fixé sur la porte qui se refermait derrière le fils d'homme.

— Ça m'a l'air sérieux.

Nuramon soupira.

— Oui. Mais tu peux être sûr qu'il va mal se réveiller demain quand il verra le chêne de sa femme Freya. À sa vue, toutes ses

blessures vont se rouvrir. Tu le connais bien.

— Les humains ne sont pas aussi fidèles que nous, Nuramon. Peut-être en a-t-il terminé avec Freya.

— Le chêne est un signe trop puissant. Tant qu'il sera là, il se souviendra de Freya.

— Tu as bien appris à connaître les humains.

— Oui. Quarante-sept ans ! Et j'ai fait beaucoup de choses. Ce monde contraint un elfe à utiliser le temps différemment de son habitude. J'ai vu de jeunes hommes se transformer en vieillards, des filles en mères et en grand-mères. Même si j'ai beaucoup apprécié cette période passée ici, je veux maintenant pouvoir enfin rechercher Noroelle.

— Tu as changé, mon ami.

Nuramon fut touché. Certes, il avait changé, mais Farodin n'était plus le même non plus. Entendre de sa bouche le mot « ami » était un cadeau auquel Nuramon ne se serait jamais attendu, surtout pas après cette méchante querelle à Iskandrie.

— Je suis heureux de te voir ici avec Mandred... mon ami.

La force du sable

Le jeune roi de Firnstayn s'était montré généreux. Il avait fait armer le bateau de Nuramon, l'*Étoile d'Albes*, car dès le début les compagnons avaient fait clairement savoir que le bateau de Farodin était trop petit et trop fragile pour le voyage qui les attendait. Le roi Neltor en était conscient lui aussi, mais il avait insisté pour que les Mandrides, sa garde personnelle, les accompagnent. Et il leur avait donné pour la route un lourd coffre rempli d'argent afin qu'ils puissent s'approvisionner dans les ports.

Farodin avait abordé ce voyage avec de sérieux doutes. Nuramon plaçait de grands espoirs dans le tableau qu'il avait peint et ne voulait pas entendre parler du temps qu'il faudrait pour trouver l'île. Comment voyager vers un endroit dont on ignorait où il se trouvait ? Devant l'équipage, ils avaient caché leur incertitude. Qu'en auraient pensé les hommes ? Même Mandred, qui les connaissait pourtant depuis si longtemps, se montrait inquiet. Il se faisait du souci pour ses Mandrides et craignait de les voir transformés en vieillards avant la fin de leur quête.

Farodin s'était bien gravé en mémoire la représentation de l'île peinte par Nuramon. Il essayait tous les jours de découvrir cet endroit à l'aide de sa magie. Toutefois, ce n'était pas pareil qu'avec les grains de sable : ceux-ci, il les trouvait... ou ne les trouvait pas. En cherchant ce paysage vu sur le tableau, il avait la vague impression qu'il fallait se diriger vers l'est. Mais un sentiment suffisait-il ? À plus forte raison quand ce sentiment était si vague ?

Ils évitèrent les eaux des trolls et suivirent pendant des semaines la côte déchiquetée de Skoltan.

C'était par un matin d'été. Ils avaient installé leur campement sur une plage au pied de blanches falaises crayeuses. Farodin s'était isolé. Comme toujours, il utilisait sa première magie de quête pour trouver un indice correspondant au paysage du tableau. Il cherchait plus qu'une vague impression. Il voulait *savoir* la direction à prendre, pas seulement la *sentir*.

Ensuite, il mit une nouvelle fois la magie en œuvre. En serrant

maintenant dans ses mains la fiole d'argent contenant le sable, il se mit à la recherche des grains qui s'étaient échappés du sablier brisé. À quelque distance à l'intérieur du pays, il sentit la présence d'un grain particulier. Il se concentra et laissa ensuite la puissance du sable s'écouler. Comme un aimant attire la limaille de fer, le sable du flacon rapporta un grain isolé.

Farodin tendit la main et sentit bientôt quelque chose l'effleurer. Satisfait, l'elfe ajouta le grain de sable dans la fiole. Ce n'était qu'un tout petit pas. Néanmoins, chacun de ces pas le rapprochait un peu plus de Noroelle.

Il referma soigneusement le flacon d'argent. Puis, pour la troisième fois, il remit en œuvre la magie de quête. Il ferma les yeux en pensant à la mer. Certes, il sentait aussi des grains de sable dans son fond, mais il avait des difficultés à les attirer. Le mouvement permanent de l'eau les retenait. Un simple instant d'inattention suffisait à lui en faire perdre le contact. Le mieux était de s'en approcher le plus possible. De partir avec un bateau et de les attraper dès qu'ils remontaient à la surface.

La mer lui causait du souci. Combien de grains de sable avait-elle pu engloutir ? Des grains qu'il ne trouverait peut-être jamais ! Et combien de grains pourraient manquer dans le sablier quand ils essaieraient de rompre le sortilège de la reine ?

Farodin repoussa ces pensées pour se recentrer entièrement sur sa magie. Il sentit des grains isolés dans la vase de l'océan et... Un frisson le parcourut. Il y avait là quelque chose d'étrange. Le flacon d'argent dans sa main avait bougé. Quelque chose l'attirait. Farodin fut tellement surpris qu'il en perdit le fil et dut renoncer à la magie. Que s'était-il passé ?

Il resta longtemps assis sur la plage, le regard rivé sur le large. Quelle pouvait être l'origine de cet étrange phénomène ? Existait-il quelque part un endroit où se trouvaient réunis plus de grains de sable qu'il en avait rassemblé pendant toutes ces années ? Ne s'agissait-il pas alors simplement du rocher sur lequel Emerelle avait fracassé le sablier ? Ou bien quelqu'un d'autre rassemblait-il aussi les grains de sable ? Quelqu'un qui rencontrait plus de succès que lui ? Y avait-il une possibilité d'exclure ce soupçon ? Peut-être devait-il essayer d'inclure le tableau de Nuramon dans sa magie de quête ? Il ferma de nouveau les yeux et se concentra. Une nouvelle fois, il sentit une force l'attirer vers le nord-est. Encore plus nettement qu'avant. Une image prit forme dans ses pensées. Il vit la pierre sur laquelle Emerelle avait brisé le sablier. Et qu'est-ce que ça prouvait ? Ne pouvait-il pas tout de même exister un autre collectionneur ? Peut-être se trouvait-il à cet endroit en train de les attendre ? Farodin repoussa cette pensée. Cette

quête incessante commençait sans doute à lui faire perdre la raison. Il y avait encore une explication beaucoup plus simple. À quel endroit pouvait-il se trouver plus de grains de sable qu'à celui où Emerelle avait cassé le sablier ? Il avait dû découvrir l'endroit où se trouvait le passage vers la prison de Noroelle dans le Monde Brisé. Il décida de ne pas en parler à ses compagnons. Pourquoi les torturer avec ses angoisses éventuellement infondées ? Il descendit vers le camp et les informa qu'il leur faudrait dorénavant cingler vers le nord-est et gagner la haute mer.

Si téméraires que soient les Mandrides, après avoir passé trois semaines sans voir aucune côte, ils se sentirent gagnés par l'inquiétude. Même Mandred, dont le courage ne faisait aucun doute, s'ouvrit un matin à eux de son appréhension : si l'on ne changeait pas bientôt de cap, on pouvait atteindre le bord du monde et chuter dans le vide.

Nuramon, avec sa langue de velours, dissipait vite les tourments des humains. Ils lui faisaient confiance. Il savait si habilement trouver ses mots qu'ils finissaient même par rire avec lui. Cependant, il ne pouvait leur faire oublier que l'eau dans leurs tonneaux était depuis longtemps si fade qu'il fallait se faire violence pour en boire. Les autres provisions touchaient aussi à leur fin. Mais ils arriveraient bientôt à destination. À présent, Farodin devait bien serrer la fiole d'argent dans ses mains pour qu'elle ne lui soit pas arrachée quand il mettrait en œuvre la magie.

Au trente-septième jour de leur voyage, ils atteignirent la terre ferme. Il fallut faire escale et ils perdirent deux jours, car plus rien ne retenait les Mandrides à bord de l'*Étoile d'Albes*. Ils cherchèrent de l'eau et partirent à la chasse. Farodin apprécia aussi de pouvoir enfin goûter de nouveau de l'eau de source fraîche. Mais il avait tout de même du mal à garder son calme, alors qu'il se savait si près du but.

Une fois les provisions refaites et les Mandrides reposés, Farodin mit le cap au nord en longeant la côte. On oublia les journées accablantes passées en haute mer. Et les humains retrouvèrent presque l'euphorie qu'ils avaient connue en entamant le voyage au côté de leur célèbre aïeul. Ils paraissaient sentir aussi qu'ils allaient bientôt toucher au but.

Au trente-neuvième jour de leur voyage, la côte s'enfonça vers l'est et ils atteignirent une vaste baie. Un vent frais gonflait leur voile et ils faisaient bonne route quand Nuramon poussa soudain un cri perçant.

— Les montagnes ! Tu les vois ?

Farodin, lui aussi, reconnut le paysage du tableau de Nuramon. Tout semblait concorder : les arbres au bord des rives, la couleur des

sommets au loin. Alors que le bateau allait déjà bon train, les Mandrides sautèrent sur les bancs de nage et ramèrent de toutes leurs forces pour le faire avancer encore plus vite.

Farodin et Nuramon se tenaient à la proue, impatients. Une brise fraîche jouait dans les cheveux longs de Farodin. Il avait les larmes aux yeux, sans en éprouver nulle honte.

— Tu sens ça ? demanda Nuramon. (Il lui montra une langue de terre qui s'avancait loin dans la baie.) Il y a là beaucoup de Sentiers d'Albes. Ils convergent tous vers un point qui doit se situer là-bas, derrière la forêt.

Lorsqu'ils contournèrent enfin la presqu'île, Nuramon poussa un cri de joie. Il se mit à danser comme un possédé sur le pont du bateau. Les Mandrides en rirent et sortirent quelques plaisanteries rugueuses. Ils ne pouvaient pas mesurer ce que cet instant représentait pour les deux elfes, pensa Farodin. Il ne parvenait pas à laisser libre cours à sa joie comme le faisait son camarade, son bonheur était muet, et pourtant il n'était pas moins remué que lui. Devant eux, ils venaient de découvrir la côte rocheuse d'une petite île couverte de forêts. Celle du tableau de Farodin.

Les Mandrides doublèrent sur les avirons. Le bateau, tel un oiseau des glaces, fila sur l'eau avec sa grande voile bleue. Mais ils durent ensuite changer de cap. Des récifs gris agitaient l'eau devant eux. La rive ne se trouvait plus qu'à une centaine de pas. Mais ici, il n'y avait pas de débarcadère. Il leur faudrait contourner la pointe nord de la petite île et chercher un chenal sûr de l'autre côté.

Farodin regarda Nuramon. Son compagnon le comprit sans parler et esquissa un sourire espiègle. Alors, ils sautèrent tous les deux par-dessus bord. L'eau leur arrivait à la poitrine. Moitié nageant, moitié pataugeant, ils se rapprochèrent de la rive tandis que le bateau maintenait le cap au nord pour contourner l'île.

À présent, Farodin sentait nettement, lui aussi, les lignes de force des Sentiers converger vers une Étoile. Ils longèrent l'île au sud en avançant sur l'estran recouvert par la mer et se trouvèrent bientôt au point d'intersection des Sentiers. La marée haute le recouvrait, mais il n'était nul besoin de le voir pour sentir sa force. Tout ce qui se trouvait alentour correspondait au tableau de Nuramon. Aucun doute possible. Ils avaient trouvé l'endroit précis où Emerelle avait banni leur bien-aimée dans le Monde Brisé.

Empreint d'un rare sentiment de bonheur, Farodin prit son compagnon dans ses bras. Leur quête était enfin terminée ! Maintenant, tout irait bien !

Une magie à marée basse

C'était le matin. Nuramon était assis sur la pierre sur laquelle la reine avait autrefois brisé le sablier. Ils avaient trouvé ici beaucoup de grains de sable et Farodin racontait que cette pierre lui était apparue dans une vision qu'il avait eue dans la garde-robe de la reine.

Nuramon ne réalisait toujours pas qu'ils avaient réellement trouvé l'endroit indiqué par l'oracle. C'était à marée basse. La mer s'était retirée au loin en laissant derrière elle un sol ondulé entre l'île et le continent. L'estran rappelait à Nuramon le chemin qu'il avait emprunté pour trouver l'oracle et qu'il avait pris pour le lit asséché d'une rivière.

L'Étoile d'Albes ne se trouvait plus qu'à une vingtaine de pas. La marée basse l'avait découverte. L'endroit était reconnaissable aux coquillages qui s'assemblaient autour de l'Étoile.

C'était presque un miracle d'avoir trouvé une terre si lointaine à l'est. Au-delà de cette île semblait se trouver un continent entier dont les humains du Pays des Fjords, d'Angnos, de Drusna ou de Fargon ne soupçonnaient pas l'existence. Un pays pour ainsi dire vierge.

— Ça y est ! dit Mandred en gratifiant Nuramon d'une grande tape sur l'épaule. Farodin est prêt ! (Le fils d'homme paraissait fatigué. Il avait passé ces derniers jours à ramer pour Farodin dans le petit canot annexe afin de lui permettre de chercher les grains de sable éparpillés dans toute la baie. Nuramon se contenta de hocher la tête.) Cette fois-ci, ça va marcher !

La tentative de Mandred pour l'encourager se révéla infructueuse. Ces derniers jours, Nuramon s'était efforcé à maintes reprises d'ouvrir la Porte de Noroelle. Mais, chaque fois, il avait lamentablement échoué. D'abord il avait essayé à marée haute, mais l'eau paraissait affaiblir sa magie, or pour ouvrir la Porte de Noroelle, il avait besoin de toute sa force.

Nuramon se leva.

L'équipage se rassembla sur la plage. Les hommes ne voulaient pas perdre une miette du spectacle, même si ces derniers jours ils en avaient été pour leurs frais. Farodin ne se trouvait pas avec eux.

Cette île devait avoir une réplique dans le Monde Brisé. Une seule Porte sur l'Étoile d'Albes, et ils seraient auprès de Noroelle ! Nuramon se désespérait d'être si près de leur bien-aimée et de ne pouvoir cependant l'atteindre. Compter sur ses propres forces pour ouvrir une Porte sur l'Étoile était impossible : la barrière de la reine était trop puissante.

— Maintenant, Farodin a trouvé tous les grains de sable qu'il y avait ici, dit Mandred.

La réponse de son compagnon lui fit vite comprendre qu'ils n'en possédaient sans doute pas encore suffisamment et que la magie de la reine était surpuissante.

Farodin finit par arriver. L'air reposé.

— N'oublie pas, Mandred, dit-il d'une voix détendue. Ne nous venez pas en aide, quoi qu'il arrive. Sinon, vous risquez de faire échouer la magie.

— Promis, juré ! répliqua Mandred. (Les autres hommes de Firnstayn approuvèrent. Ensuite, le jarl tapa Nuramon sur l'épaule.) Pense à ton action d'éclat dans la grotte de Luth !

Nuramon et Farodin marchèrent ensemble vers l'Étoile d'Albes. Les coquillages formaient un cercle et suivaient un peu les Sentiers, faisant ainsi penser à un symbole solaire. Au centre du petit cercle, quelques-uns formaient un tas. La mer était apparemment trop faible pour les balayer. L'Étoile les retenait.

Ils se placèrent dans le cercle de coquillages.

— Que se passe-t-il, Nuramon ? demanda finalement Farodin.

— Nous sommes si près d'elle et pourtant...

Farodin l'interrompt.

— Je vais extraire la force du sable. Je sais bien le faire. Et je la ferai couler vers toi. Ainsi nous pourrions déployer toute la puissance que nous possédons.

Certes, Nuramon se sentit rassuré que Farodin se propose ainsi pour l'aider, mais son compagnon ne se doutait pas de la puissance de la barrière de la reine. La comparaison de Mandred avec la grotte de Luth n'était pas aberrante. La veille, en essayant de rompre le sortilège, Nuramon avait enduré de terribles souffrances. Farodin avait lui aussi tenté d'ouvrir une Porte, mais il avait échoué dès le départ. De sorte qu'il n'avait pas pris toute la mesure de la puissance qu'ils voulaient affronter. Ils devaient mettre beaucoup plus de force en œuvre pour atteindre leur but. Le destin semblait s'acharner à les placer sans cesse devant des épreuves insurmontables. Nuramon ne put s'empêcher de penser au combat contre le dévianthar. Ils avaient

été alors aussi peu armés devant lui que devant ce sort. Mais s'ils parvenaient à se dépasser, ne serait-ce qu'une fois, ce serait peut-être suffisant pour libérer Noroelle.

— Es-tu prêt ? demanda Farodin.

— Non, pas vraiment. Mais je veux voir Noroelle !

Nuramon prit la main de Farodin et la serra bien fort. Puis il ferma les yeux. Il se concentra, et les Sentiers d'Albes lui apparurent peu à peu. Trois d'entre eux passaient parallèlement au sol, un seul sortait de terre, transperçait l'Étoile d'Albes et montait droit vers le ciel. C'était celui-ci qui conduisait à Noroelle. Il était noir et parcouru de veines lumineuses vertes. Nuramon sentait, sans la voir, la barrière de la reine. Elle formait comme une gaine croûteuse qui entourait le Sentier vers Noroelle et le bloquait. Comme un tamis, elle semblait ne laisser passer qu'une partie de la puissance du Sentier. Cette gaine était plus dure que tout ce que Nuramon connaissait. Il décida de l'attaquer directement et de ne pas tenter comme auparavant de s'approcher de la barrière en tâtonnant prudemment.

Il tissa ainsi le charme et se prépara à défoncer la barrière par un coup puissant et à blesser l'Étoile d'Albes. Sa force magique partit vers la barrière comme une épée. Avant qu'elle atteigne ce mur puissant, Nuramon sentit quelque chose s'assembler devant lui. Soudain cette chose saisit son corps et une douleur cuisante le traversa.

Ne sentant plus son corps, il rompit le charme. Puis il se détacha de la barrière, et la douleur disparut instantanément.

Nuramon ouvrit les yeux, lâcha la main de son compagnon et respira profondément.

Farodin le regarda avec compassion.

— Tu ne m'as pris aucune force, constata-t-il.

— Je n'y suis même pas arrivé. Cette barrière est plus forte que la Porte des royaumes des nains.

— Alors, tu vas renoncer ? demanda Farodin. Personne ne te traiterait de lâche.

— Noroelle est de l'autre côté ! Je vais encore essayer.

Il reprit la main de Farodin, ferma les yeux et se concentra de nouveau. Il fallait simplement agir plus vite ! À l'instant où la force de la barrière se rassemblait pour lui infliger la douleur, il lui faudrait déjà avoir transpercé avec sa puissance la gaine croûteuse. Il se repassa en mémoire le charme à opérer. Puis il l'osa de nouveau. Sa force rencontra la barrière, y pénétra cette fois-ci comme l'épée dans le corps d'un adversaire, et pourtant la douleur s'empara de lui avant qu'il parvienne à transpercer le mur magique. Comme s'il s'était lui-

même enfoncé une lame dans le corps.

Soudain, Farodin le soutint avec sa puissance magique. Les grains de sable lui procurèrent une grande force et aidèrent Nuramon à supporter la souffrance. Il essaya désespérément d'enfoncer la barrière, mais il progressa trop lentement. Et plus il s'évertua à rompre le sortilège de la reine, plus sa douleur empira.

En l'entendant crier, Nuramon comprit qu'ils partageaient maintenant la même souffrance. Il lui resta ainsi plus de force pour sa magie et il pénétra plus profondément dans la barrière. Cependant, à chacun de ses progrès, la douleur s'intensifia jusqu'à devenir si violente que Farodin n'en finit plus de crier. La souffrance était maintenant partout. Comme autrefois dans la grotte de glace, Nuramon perdit peu à peu la sensibilité de son corps. Mais il poursuivit tout de même sa magie. Le sortilège de protection était pratiquement rompu. Il pourrait bientôt diriger sa force dans le sombre Sentier d'Albes afin d'ouvrir la Porte. Pas à pas, il s'en approchait. Ils seraient bientôt auprès de Noroelle !

Ensuite, la douleur devint incommensurable. Il sentait toujours la main de Farodin, mais son compagnon n'avait plus de force à lui donner. Le flux était tari. Nuramon s'en aperçut de façon fulgurante. Il lutta désespérément contre l'échec. Puis sa puissance s'éteignit aussi et la magie le propulsa en arrière.

L'elfe ouvrit les yeux et lâcha doucement la main de Farodin. Son compagnon fixait sur lui un regard vitreux et respirait difficilement. La fiole contenant les grains de sable lui glissa des doigts. Il n'avait encore jamais vu Farodin aussi vulnérable qu'en cet instant.

— Pardonne-moi ! J'étais à bout de forces ! finit-il par articuler. Ces douleurs ! Est-ce aussi ce que tu as ressenti hier ?

— Oui, répondit Nuramon. La douleur a accompagné chacune de mes tentatives.

— Je ne savais pas... Où as-tu appris à y résister ?

— Dans la grotte de Luth.

Farodin parut étonné.

— Ce n'est pas la douleur qui a fait échouer notre magie, expliqua Nuramon. Notre force ne peut se mesurer à celle de la reine. Je me suis senti comme une fée des prés voulant faire un croche-pied à un centaure. Je suis vidé, anéanti. Et pour toi, c'est pareil, n'est-ce pas ?

Farodin hocha la tête, à bout de souffle.

Nuramon regarda Mandred. Le jarl et les hommes de Firnstayn semblaient préoccupés mais, comme promis, ils n'avaient pas bougé d'un pouce.

— Tout va bien ? leur cria Mandred.

— C'est fini ! grogna Nuramon.

La déception affichée par Mandred lui faisait mal. Le fils d'homme avait toujours cru en ses forces magiques et l'avait toujours tenu pour un grand magicien.

Mandred et les hommes se retirèrent dans la forêt qui couvrait pratiquement toute l'île. Quand ils furent tous partis, Nuramon se tourna vers Farodin :

— Il faut que nous parlions de la suite à donner.

Ils rejoignirent côte à côte le rivage et prirent la direction de la forêt en passant près de la pierre. Ils gardèrent longtemps le silence. Nuramon pensait aux mots du djinn de Valemas : « *Combattre la grande puissance par la grande puissance !* » Ils n'en étaient pas encore arrivés à pouvoir rompre la barrière.

— Nous allons renoncer pour l'instant et prendre un autre chemin, dit Nuramon.

— Essayons encore demain, protesta Farodin.

— Crois-moi, c'est impossible !

— Nous sommes si près du but ! Nous n'allons pas maintenant...

Nuramon l'interrompit :

— C'est impossible, je te dis ! Combien de fois m'as-tu entendu prononcer ces mots ?

Farodin resta interdit.

— Jamais.

— Alors, crois-moi. Nous ne faisons pas encore le poids face à cette puissance. Il ne nous reste plus qu'un espoir : une Pierre d'Albes !

Farodin leva son flacon.

— Nous avons trouvé ici beaucoup de grains de sable et il me sera maintenant plus facile d'en rassembler encore plus. Alors, nous pourrons encore une fois essayer.

— Je n'arrive pas à croire que tu te cramponnes encore à cette idée, Farodin. La force des grains de sable est trop insignifiante, elle n'est pas liée. Il nous faudrait au moins le sablier !

— Je l'ai recherché, mais je n'en trouve ici aucune trace. Il n'y a rien ici.

— Les grains de sable ont joué leur rôle. Ils nous ont menés ici et pourront peut-être encore nous servir à la fin... Imagine-toi Noroelle dans le Monde Brisé marchant tout comme nous entre les arbres en pensant à nous et peut-être à Obilée. J'aimerais que cette seule pensée

me confère les forces nécessaires. Certes, nous pouvons nous dépasser, mais tout a ses limites, et je sens que nous manquons encore beaucoup de puissance.

— Mais comment pourrions-nous obtenir une Pierre d'Albes ? À part la reine, je ne connais aucun enfant d'albes en possédant. Et Emerelle ne nous donnera jamais la sienne. (Il hésita.) Mais on pourrait peut-être la lui voler ?

Nuramon s'adossa à un arbre.

— Ne nous abaissons pas ! Il doit bien en exister d'autres.

— Même si c'est le cas, nous ne pourrons pas les trouver. Personne ne nous en indiquera le chemin. Celui qui en possède une la gardera cachée. Et même à supposer que nous en trouvions une... sauras-tu l'utiliser ?

— Non. Mais il existe un endroit où nous pourrons l'apprendre. Peut-être aussi découvrirons-nous là-bas une piste pour en trouver une.

— Iskandrie ! s'écria Farodin.

Nuramon hocha la tête.

— Oui. Iskandrie.

Ils atteignirent l'autre côté de l'île. Là où ils avaient dressé leur camp.

Mandred s'empressa de venir à leur rencontre.

— Alors ? On fait quoi, maintenant ?

— Nous avons échoué et échouerons encore dans toutes nos tentatives, répondit Farodin. Nous reviendrons ici quand nous serons plus forts.

— Nous allons chercher une Pierre d'Albes et ramasser chaque grain de sable que nous pourrons trouver, expliqua Nuramon. Et puis nous reviendrons ici.

Mandred approuva. Sa déception se fit moins visible.

— C'est pure folie de mener une bataille que l'on ne peut gagner. C'est le vainqueur de la dernière bataille qui finit par gagner la guerre. Et nous n'avons pas encore livré notre dernière bataille. (Il se tourna vers l'équipage.) On lève le camp !

Pendant que les hommes se mettaient au travail, les trois compagnons regagnèrent le bateau. Ce fut Mandred qui rompit le silence :

— Il y a bien des Sentiers d'Albes ici, non ? On pourrait en prendre un pour retourner à Firnstayn ?

— Et courir le risque de faire un autre saut dans le temps ?

répliqua Farodin. Nous nous y sommes déjà résignés, mais les hommes d'équipage ? Ils nous maudiront quand, en rentrant chez eux, ils trouveront leurs enfants transformés en vieillards. Ce n'est pas ce que tu veux, n'est-ce pas ?

— Bien sûr que non. Je me posais simplement la question.

— Le chêne-faune nous a dit que nous pourrions un jour nous déplacer entre les Étoiles d'Albes d'un même monde. Mais je pense que nous n'en sommes pas encore là.

Nuramon intervint :

— Tu te trompes, Farodin, nous y sommes. J'ai essayé cette magie dans ma quête de l'oracle, en traversant Angnos. J'ai osé tout simplement le faire et ça a marché. Dans le fond, c'est tout simple. Il suffit de bien connaître le Sentier. J'ai utilisé le charme que le chêne-faune nous a enseigné. Au lieu d'un Sentier qui te mène dans un autre monde, il faut simplement en choisir un qui ne quitte pas ce monde.

— Pourquoi ne me l'as-tu pas dit ? demanda Farodin.

Nuramon ne put s'empêcher de sourire. Il brûlait d'envie de rappeler à son camarade les nombreuses fois où il leur avait lui-même caché son savoir.

— À côté de tout ce qui était déjà arrivé, cela m'a paru sans importance. Mais Mandred a encore une fois posé la bonne question. (Nuramon vit un sourire de fierté se dessiner sur le visage du jarl.) Le voyage que nous avons fait était celui des longs chemins. Celui qui nous attend est d'un tout autre genre. (Il montra le Sentier d'Albes.) Nous sommes très tôt tombés sur ce Sentier. Si je ne me trompe, il traverse le sud du Pays des Fjords. Il ne nous servira pas pour le retour, parce que nous ne savons pas vers quelle Étoile il mène. Mais il se peut qu'il nous serve quand nous reviendrons ici, car la barrière bloque uniquement le Sentier de Noroelle, mais pas les autres.

— Tu veux dire que nous devrions dorénavant sauter d'Étoile en Étoile ?

— C'est de cette manière que nous pourrions rapidement arriver à Iskandrie en évitant aussi les humains et les longues traversées de contrées désagréables.

En disant cela, il devait penser au désert.

Farodin sourit.

— Tu veux donc voyager à la manière des albes.

— C'est ce que le chêne-faune nous a fait comprendre, répondit Nuramon.

— Qu'en dis-tu, Mandred ? demanda Farodin.

Le jarl afficha un large sourire.

— Tu me demandes si je ne veux cheminer que quelques instants au lieu de plusieurs lunes ? Que veux-tu que je te réponde d'autre que : Oui, bon sang !

Farodin acquiesça.

— Alors, retournons à Firnstayn et marchons ensuite sur les traces des albes...

Il ajouta encore autre chose, mais son évocation des albes résonna dans la tête de Nuramon. Marcher sur les traces des albes ! Lui et ses compagnons, ils suivraient comme des enfants les traces de leurs parents. Et ces Sentiers les mèneraient peut-être vers une Pierre d'Albes ou une autre source de puissance. Cela, joint aux grains de sable de Farodin, finirait peut-être par leur donner la force nécessaire pour rompre le sort de la reine.

Quand la mer fut assez haute, les compagnons se laissèrent porter au-dehors sur leur bateau. Nuramon resta à la poupe, le regard rivé sur l'île derrière laquelle, sur le continent au lointain, les montagnes claires dominaient une vaste forêt. C'était un bel endroit, qui plairait certainement à Noroelle, s'ils parvenaient finalement à la délivrer. Ils ne rentreraient certainement pas avec elle à Albemark. Ils s'en garderaient bien. Peut-être Noroelle partirait-elle avec lui dans la Lumière de la Lune, mais peut-être aussi – comme elle l'avait annoncé au départ de la Chasse des elfes – se déciderait-elle pour l'un d'eux et serait-il alors le seul à l'y accompagner. Mais s'il leur fallait à tous trois chercher une nouvelle patrie en ce monde, ce pays apparemment vierge au-delà de l'île serait un endroit où ils pourraient vivre.

La vue de la forêt et des montagnes blanches donnait de l'espoir à Nuramon. Il s'imaginait fonder une cité nouvelle avec Noroelle, Farodin, Mandred et quelques Firnstayniens. Comme les elfes de Valemás ou encore les nains, ils chercheraient leur bonheur à l'écart d'Albemark.

Cependant, il n'oubliait pas qu'il leur fallait encore, à lui et à ses compagnons, parcourir un long chemin pour toucher au but. Ils trouveraient certainement d'autres grains de sable, et leur puissance magique augmenterait aussi avec le temps et saurait s'exprimer. Toutefois, il serait plus difficile de trouver une Pierre d'Albes ou une autre source de magie. Cette quête pourrait les mener au bout du monde et les exposer à des dangers dont ils n'avaient pas encore idée. Et il se pouvait aussi que le dévianthar les épie quelque part, prêt à refermer sur eux son filet.

Cependant, malgré tout, Nuramon n'était plus en proie au désespoir. Celui-ci s'était envolé depuis son échec à la Porte. Farodin et Mandred lui redonnaient confiance. Après toutes ces années passées à Firnstayn, se trouver de nouveau réuni à ses compagnons le

tranquillisait et lui procurait en même temps de la force. Et il était également apaisé maintenant qu'il avait trouvé la Porte de Noroelle. À présent, ils avaient vu le but et savaient où revenir dès qu'ils auraient acquis la puissance nécessaire. Ils la trouveraient quelque part dans ce monde ou dans le Monde Brisé. Puis ils reviendraient et reviendraient encore en cet endroit et mettraient tout en œuvre pour ouvrir cette dernière Porte. La petite île était prometteuse. Et avec le temps, ce lieu d'où leur bateau s'éloignait de plus en plus pourrait leur devenir comme une seconde patrie jusqu'au jour où ils seraient suffisamment puissants pour libérer Noroelle.

La chronique de Firnstayn

Au cinquième jour de la quatrième lune dans la troisième année du roi Neltor, l'*Étoile d'Albes* revint à Firnstayn. Mandred, Nuramon, Farodin et les Mandrides étaient tous en bonne forme. Ce fut un jour de joie, célébré par une grande fête. Tharhild amena son fils à Mandred. Et le jarl le reconnut pour sien. Le roi Neltor offrit même sa couronne à Mandred s'il la désirait. Cependant, le jarl refusa en disant que le royaume avait besoin d'un souverain sédentaire qui s'occupe de tout sur place. Or, son destin à lui était de voyager partout sans trêve ni repos et de ne séjourner par conséquent que rarement à Firnstayn. Quand il prit l'enfant dans ses bras, une tristesse s'empara de lui comme s'il savait qu'il ne le reverrait jamais plus. Et, dès cet instant, il évita l'enfant.

Mandred et ses compagnons séjournèrent là dix jours tout en préparant un autre grand voyage. Mais les Mandrides qui avaient accompagné les trois compagnons parlèrent de ce pays du lointain Orient, de la magie des deux elfes et de la sagesse de Mandred. Au cours de ce voyage, il n'avait pas été question de combat, mais de magie.

Lorsque Mandred, Nuramon et Farodin repartirent, nous supposâmes que le jarl ne reviendrait sans doute pas du temps de notre vie. Les jours suivants, la morosité s'empara de Firnstayn. Mais le roi assura que Mandred répondrait toujours présent en cas de grand péril menaçant la ville. Depuis ce jour, nous attendons le retour du puissant jarl de Firnstayn. D'aucuns le redoutent aussi, car cela signifiera une période de grande détresse.

*Ecrit par Lurethor Hjemison,
Volume XVII de la Bibliothèque du Temple
de Firnstayn, p. 89.*

Achevé d'imprimer en février 2009

N° d'impression L 72796

Dépôt légal, février 2009

Imprimé en France

81120088-1